







NED



DON QUICHOTTE

DE LA MANCHE

5323

БИБЛИОТЕКА ОК ТАГАПРОГСИНЯ РАДИОТЕХНИЧЕСКИЯ ПЯ-Г



DON QUICHOTTE

DE LA MANCHE

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

DE CARACTERE ET DES OCCUPATIONS DU PAVEUX DON QUICHOTTE DE LA MANCHE

Dans un village de la Manche, vivait un de ces gentilshommes qui ont une vieille lance, une rondache rouillée, un cheval maigre et un lévrier. Un bouilli, plus souvent de vache que de mouton, une vineigrette le soir, des œufs frits le samedi, le vendredi des lentilles, et queiques pigeonneaux de surplus le dimanche, emportaient les trois quarts de son revenu. Le reste payait sa casaque de drap fin, ses chausses de velours avec les mules pareilles pour les jours de fête, et l'habit de gres drap pour les jours ouvriers. Sa maison était composée d'une gouvernante de plus de quarante ans, d'une nièce qui n'en avait pas vingt, et d'un valet qui faisait le service de la maison, de l'écurie, travaillait aux champs et taillait la vigne. L'âge de notre gentilhomme approchait de cinquante ans. Il était vigoureux, robuste, d'un corps sec, d'un visage maigre, très matinal, et grand chasseur. Il s'appelait don Quixada.

Lorsque notre gentilhomme était oisif, c'est-à-dire les trois quarts de la journée, il s'appliquait à la lecture des livres de chevalerie avec tant de goût, de plaisir, qu'il en oublia la chasse et l'administration de son bien. Cette passion devint si forte, qu'il vendit plusieurs morceaux de terre pour se former une bibliothèque de ces livres, parmi lesquels il préférait surtout les ouvrages du célèbre Félician de Silva. Cette prose claire et facile, qui presque jamais n'a de sens, lui paraissait admirable. Il était seulement fâché de ne pouvoir deviner ce qu'elle voulait dire, et se donnait la torture pour comprendre ce qu'Aristote lui-même aurait eu bien de la peine à expliquer. Il ne laissait pas encore d'être un peu étonné des prodigieuses blessures que don Bélianis faisait et recevait : quelque habiles que fussent les chirurgiens, il lui semblait qu'il en devait rester des cicatrices extraordinaires.

Il avait souvent des querelles avec le curé du village, homme instruit, et gradué à Siguence, sur le plus ou moins de mérite de Palmerin d'Angleterre et d'Amadis de Gaule. Maître Nicolas, harbier du lieu, s'était hautement déclaré pour le chevalier du Soleil, et n'estimait après lui que don Galaor, frère d'Amadis, parce que, disait-il, celui-là était assez accommodant, et qu'il ne pleurait pas toujours comme son langoureux frère. Enfin notre gentilhomme, uniquement occupé de ces idées, passait les jours et les nuits à s'en repaître. Cette continuelle lecture et le défaut de sommeil lui desséchèrent la cervelle : il perdit le jugement.

Bientôt il lui vint dans l'esprit l'idée la plus êtrange que jamais on ait conçue. Il s'imagina que rien ne serait plus beau, plus honorable pour lui, plus utile à sa patrie, que de ressusciter la chevalerie errante. Le pauvre homme se voyait déjà conquérant par sa valeur l'empire de Trébizonde. Enivré de ces espérances, il résolut aussitôt de mettre la main à l'œuvre. La première chose qu'il fit fut d'aller chercher de vicilles armes couvertes de rouille, qui depuis son bisaieul étaient restées dans un coin. Il les nettoya, les rajusta le mieux qu'il put; mais il vit avec chagrin qu'il lui manquait la moitié du casque. Son adresse y suppléa; il fit cette moitié de carton, et parvint à se fabriquer quelque chose qui ressemblait à un casque. A la vérité, voulant éprouver s'il était de bonne trempe, il tira son épée, et, le frappant de toute sa force, il brisa du premier coup tout son ouvrage de la semaine. Cette promptitude à se rompre ne laissa pas de lui déplaire dans un casque. Il recommença son travail, et cette fois ajouta par-dessus de petites bandes de fer qui le rendirent un peu plus solide. Satisfait de son invention, et ne se souciant plus d'en faire une nouvelle épreuve, il se tint pour très bien armé.

Alors il fut voir son cheval; et quoique la pauvre bête ne fût qu'un squelette vivant, il lui parut plus vigoureux que le Bucéphale d'Alexandre ou le Babiéça du Cid. Il rêva pendant quatre jours au nom qu'il lui donnerait : ce qui l'embarrassait beaucoup; car, devant faire du bruit dans le monde, il désirait que ce nom exprimât ce qu'avait été le coursier avant sa noble destinée et ce qu'il était devenu. Après en avoir adopté, rejeté, changé plusieurs, il se détermina pour Rossinante, nom sonore selon lui, beau, grand, significatif. Il fut si content d'avoir trouvé ce nom superbe pour son cheval, qu'il résolut d'en chercher un pour lui-même; et cela lui coûta huit autres jours. Enfin il se nomma don Quichotte, ou plutôt den Quichotte de la Manche, pour faire participer son pays à la gloire qu'il acquerrait.

C'était quelque chose que d'avoir des armes, un demi-casque de carton, un coursier déjà nommé, un nom imposant pour lui-même; mais le principal lui manquait encore : c'était une dame à aimer. « Si pour mes péchés, disait-il, ou plutôt pour mon bonheur, je me rencontre avec un géant, ce qui arrive tous les jours, et que du premier coup je le renverse, le partage par le milieu du corps, ou enfin l'oblige à se rendre, ne me sera-t-il pas agréable d'avoir une dame à qui l'envoyer, afin que, se présentant devant elle, il vienne se mettre à genoux, et lui dise d'une voix soumise : Madame, vous voyez ici le géant Caraculiambro, souverain de l'île de Malandrinie.

L'illustre chevalier que la renommée ne peut jamais assez louer, don Quichotte de la Manche, après m'avoir vaincu en combat singulier, m'a prescrit de me rendre aux pieds de votre grandeur pour qu'elle dispose de moi. »

Oh! que notre héros fut content de lui lorsqu'il eut fait ce discours! et qu'il le fut davantage quand il eut trouvé le nom de sa dame! On prétend qu'il avait été jadis amoureux d'une assez jolie paysanne des environs, qui jamais n'en avait rien su, ou ne s'en était guère souciée. Ce fut elle qu'il établit la souveraine de son cœur. Elle se nommait Aldonza Lorenzo; mais, voulant lui donner un nom plus convenable à une princesse, il l'appela Dulcinée du Toboso. C'était dans ce village qu'elle demeurait.





CHAPITRE II

COMMENT DEN QUICHOTTE SORTIT DE CHEZ LUI LA PREMIERE POIS

Notre héros, étant pourvu de tout ce qu'il lui fallait, ne voulut pas différer plus longtemps l'exécution de son projet sublime. Il se crovait responsable de tout le mal que son inaction laissait commettre sur la terre. Un matin donc, avant le jour, dans le plus chaud du mois de juillet, sans être vu, sans en rien dire, il se couvre de ses armes, monte sur Rossinante, et, la lance au poing, la rondache au bras, sa visière de carton baissée, il sort par une porte de derrière, et se voit enfin en campagne. Surpris, charmé que le commencement d'une aussi grande entreprise n'eût pas éprouvé plus de difficultés, il lui vint pourtant une réflexion désolante, qui manqua lui faire tout abandonner : il se rappela qu'il n'était point armé chevalier, et que, suivant leurs lois sacrées, il lui était défendu de combattre avant d'avoir reçu l'ordre de chevalerie, d'avoir porté comme novice les armes blanches et l'écu sans devise. Ce terrible scrupule le tourmentait; mais il y trouva remède. Il se promit de se faire recevoir chevafier par le premier qu'il rencontrerait, comme cela était arrivé à tant d'autres dont il avait lu les histoires. Quant aux armes blanches, il était bien sûr que les siennes deviendraient telles à force de les fourbir. Cette idée rendit le calme à son âme. Il poursuivit son chemin en laissant aller Rossinante à son gré; car il lui semblait qu'en cela consistait l'essence des aventures.

Il cheminait assez lentement dans la plaine de Montiel, tandis que le soleil, déjà sur sa tête, l'enveloppait de ses rayons, et aurait fondu sa cervelle s'il en était resté au pauvre homme. Il marcha presque tout le jour sans rencontrer, à son grand dépit, la moindre occasion d'exercer son courage. Vers le soir son cheval et lui s'arrêtèrent mourant de faim. En regardant de tous côtés pour découvrir quelque château ou quelque cabane de pâtre qui pût lui servir d'asile, il aperçut une hôtellerie; et, rendant grâce au ciel de cette fortune, il se pressa d'y arriver.

Le hasard fit que deux jeunes filles étaient alors sur la porte de l'auberge où elles s'étaient arrêtées avec des muletiers de Séville. Don Quichotte, qui voyait partout ce qu'il avait lu, n'eut pas plus tôt découvert l'hôtellerie qu'il la prit pour un château superbe. Il s'approcha du prétendu château, et, s'arrêtant à peu de distance, il attendit que le naîn se montrât sur une des plates form es pour annoncer, selon l'usage, en sonnant de la trompette, l'arrivée du chevalier. Comme le nain ne se pressait pas, et que Rossinante paraissait pressé de gagner l'écurie, notre héros s'avança jusqu'à la porte où étaient les deux jeunes filles. Elles lui parurent deux demeiselles de haut parage, prenant le frais devant leur château. Dans ce même instant un porcher, pour rassembler son troupeau, se mit à sonner d'un mauvais cornet. Don Quichotte ne douta plus que ce ne füt le nain qui l'annonçait; et, s'adressant aux demoiselles, un peu effrayées de ses armes : « Rassurez-vous, leur dit-il, en leur montrant sous sa visière de carton un visage sec et poudreux, vos seigneuries n'ent rien à craindre : les lois de la chevalerie, que je fais profession de suivre, me défendent d'offenser personne, et me prescrivent surtout d'être aux ordres des demoiselles aussi respectables que vous. »

Les jeunes filles, étonnées, le considéraient avec de grands yeux. Le mot de respect les fit rire. « Mesdames, reprit don Quichotte, presque fâché, il ne suffit pas d'être belles, il faut encore être réservées, et surtout ne pas rire sans sujet. Daignez excuser cet avis de la part d'un homme qui ne désire que de vous servir. » Ce langage, fort étranger aux jeunes filles, et la mine du chevalier faisaient redoubler les ris. Don Quichotte perdait patience, lorsque heureusement l'aubergiste arriva. C'était un gros Andalous de la plage de San-Lucar, fin comme l'ambre, rusé voleur et plus malin qu'un écolier.

« Seigneur chevalier, dit-il, si votre seigneurie demande à coucher, elle trouvera ici tout ce qu'il lui faut, excepté un lit; c'est la seule chose qui nous a toujours manqué. » Don Quichotte, très satisfait des offres obligeantes de l'alcade de la forteresse, car l'aubergiste lui parut tel, se hâta de lui répondre : « Seigneur châtelain, tout est bon pour moi; les armes sont ma parure et les combats mon repos. — Cela étant, reprit l'aubergiste, un peu surpris de s'entendre appeler châtelain, si votre seigneurie veut passer ici la nuit sans dormir, elle y sera plus commodément que partout ailleurs. » En achevant ces mots, il courut tenir l'étrier de don Quichotte, qui descendit avec assez de peine, comme un homme encore à jeun.

Son premier soin fut de recommander à l'aubergiste de ne laisser manquer de rien son cheval, qu'il assura être le meilleur des animaux de ce monde. L'aubergiste, le considérant, fut loin d'en être convaincu; cependant il le conduisit à l'écurie, et revint près de don Quichotte, qu'il trouva se faisant désarmer par les deux belles demoiselles, déjà réconciliées avec lui. Ces dames lui avaient ôté les deux pièces de la cuirasse; mais elles ne pouvaient venir à bout de désanchâsser la tête du hausse-col et du casque, que don Quichotte avait attachés l'un à l'autre avec de petits rubans verts si étroitement noués, qu'il fallait couper les nœuds. Notre chevalier s'y opposa fortement ; il aima mieux rester toute la nuit avec son casque; ce qui faisait la plus étrange figure que l'on puisse imaginer. Mais tandis qu'on le désarmait, vivement touché des soins de ces demoiselles, il leur adressait les compliments les plus chevaleresques.

A tout cela les jeunes filles restaient muettes. Elles lui demandèrent enfin s'il voulait manger quelque chose. Il répondit franchement qu'il avait besoin de diner. Comme c'était un vendredi, l'on ne put trouver dans l'hôtellerie qu'une espèce de mauvaise merluche, bonne tout au plus pour des muletiers. Bientôt on vint lui servir de cette détestable merluche avec un pain plus noir et plus dur que les armes du chevalier. Quand don Quichotte voulut y goûter, son hausse-col de fer l'empêcha de pouvoir rien porter à sa bouche; il fallut qu'une des demoiselles voulût bien remplir cet office; et lorsqu'il fut question de boire, sa visière l'embarrassa tellement que jamais il n'en serait venu à bout si l'aubergiste n'avait inventé de percer un long roseau par lequel il fit arriver le vin-



CHAPITRE III

DE L'AGRÉABLE MANIÈRE DONT NOTRE HÉROS RECUT L'ORDRE DE CHEVALERIE

Tourmenté de cette idée, don Quichotte abrège son mauvais souper, se lève, appelle l'aubergiste, et, s' mfermant avec lui dans l'écurie, il se jette à ses genoux : « Illustre chevalier, lui dit-il, l'ose supplier votre courtoisie de vouloir m'accorder un don. » L'aubergiste, surpris de ces paroles, et de voir cet homme à ses pieds, s'efforçait de le relever; mais, n'en pouvant venir à bout, il lui promit ce qu'il demandait. « Je n'attendais pas moins de votre magnanimité, reprit don Quichotte : ce que je désire de vous ne peut tourner qu'à votre gloire et au profit de l'univers; c'est de permettre que cette nuit même je fasse la veille des armes dans la chapelle de votre château, et que demain, au point du jour, vous me confériez l'ordre de chevalerie, afin que je puisse aller dans les quatre parties du monde secourir les faibles et les opprimés, selon l'usage des chevaliers errants, au nombre desquels je brûle de me voir enfin agrégé. »

L'aubergiste, comme nous l'avons dit, ne manquait pas de malice. Il avait d'abord soupçonné la folie de don Quichotte : il n'en douta plus après ces paroles; et, voulant s'en amuser, il lui répondit très sérieusement : « Seigneur, un si noble désir est digne de votre grande ame. Vous ne pouviez pour le satisfaire mieux vous adresser qu'à moi; ma jeunesse entière fut consacrée à cet honorable exercice. Me voyant vieux, j'ai pris le parti de me retirer dans mon château, où je vis paisiblement de mon bien et de celui des autres, me faisant toujours un plaisir de recevoir de mon mieux tous les chevaliers errants qui passent, de quelque qualité qu'i s soient, et ne leur demandant pour prix d'une si tendre affection que de partager avec moi l'argent qui peut les embarrasser. Dans ce moment je n'ai point de chapelle à vous offrir, parce que je viens de l'abattre pour en construire une plus belle, mais il est possible de s'en passer; et ma cour qui est grande, commode, sera précisément ce qu'il faut pour que vous fassiez cette nuit la veille des armes. Demain matin nous remplirons les autres cérémonies; après quoi vous serez chevalier. Mais répondez-moi d'abord sur un point qui ne laisse pas de m'intéresser : Avez-vous de l'argent?

« Nou, répondit don Quichotte; je n'ai jamais lu qu'aucun chevalier se fût muni de ce vil métal. — Vous êtes dans l'erreur, reprit l'aubergiste; si les historiens n'en parlent pas, c'est qu'ils ont pensé qu'il allait sans dire que les chevaliers ne marchaient jamais sans une chose aussi nécessaire que de l'argent. Je puis vous assurer qu'ils portaient tous une bourse bien garnie, des chemises blanches, et une petite bolte d'onguent pour les blessures qu'ils pouvaient recevoir. Vous sentez bien qu'ils n'étaient pas toujours sûrs, après un combat terrible, de voir arriver sur un nuage une demoiselle ou un nain qui vint leur faire boire de ces caux divines dont une seule goutte guérissait leurs plaies. Pour plus grande précaution, ils chargeaient leurs écuyers d'avoir avec eux de la charpie, de l'onguent et de l'argent. Ainsi, je vous ordonne, comme à mon fils en chevalerie, de ne jamais voyager sans argent; vous verrez que vous et les autres s'en trouveront à merveille. »

Don Quichotte promit de n'y pas manquer. Pressé de commencer la veille des armes, il alla chercher les siennes, qu'il vint porter au milieu de la cour sur une auge près du puits. Il prit seulement son écu, sa lance, et se mit à se promener en long et en large devant l'auge. Il arriva qu'un des muletiers logés dans l'hôtellerie voulut donner à boire à ses mulets, et s'en vint pour débarrasser l'auge. Don Quichotte, le voyant approcher, lui cria d'une voix terrible : « Qui que tu sois, présomptueux chevalier, tremble de toucher à ces armes : elles appartiennent au plus vaillant de tous ceux qui ont ceint l'épée, ta mort expierait ton audace. « Le malheureux muletier, écoutant peu le héros, prit les armes et les jeta loin de lui. Don Quichotte alors saisit sa lance à deux mains, et la fait tomber avec tant de force sur la tête du muletier, qu'il l'étend par terre sans mouvement. Cela fait, il va relever ses armes, les remet froidement sur l'auge, et recommence à se promener.

L'instant d'après, un autre muletier, ignorant ce qui venait d'arriver à son confrère, qui restait là tout étourdi, voulut de même abreuver ses mulets, et retira les armes de dessus l'auge. Cette fois-ci don Quichotte, sans lui dire une parole, lève sa lance et la lui casse sur la tête, qu'il ouvre en trois ou quatre endroits. L'aubergiste et tous les gens de la maison accourent vers le chevalier, qui, se couvrant de son écu, s'écrie ; « O dame de beauté, soutien et force de mon âme, animez-moi d'un de vos regards dans cette terrible aventure! »

Cela dit, il se sentit tant de courage, que tous les muletiers de l'univers ne l'auraient pas fait reculer d'un pas. Les camarades des blessés commencent à prendre des pierres, qu'ils firent pleuvoir sur notre héros. Celuici-ci s'en garantissait de son mieux avec son bouclier, et ne s'éloignait pas de l'auge. L'aubergiste se tuait de crier que c'était un fou; qu'il les avait avertis; qu'ils n'y gagneraient que des coups.

Les muletiers cessèrent de jeter des pierres, emportèrent les deux blessès, et don Quichotte reprit sa promenade aussi tranquillement qu'auparavant. L'aubergiste, qui commençait à ne plus rire des plaisanteries du béros, résolut de les faire finir en lui conférant le plus tôt possible ce malheureux ordre de chevalerie. Il revint lui demander excuse de la grossièreté de ces rustres qu'il avait si bien châtiés, l'assurant que tout s'était passé à son insu, et ajouta qu'au surplus, ayant satisfait à l'obligation de la veille des armes, qui n'exigeait que deux heures, il pouvait, au défaut de la chapelle, recevoir dans tout autre lieu l'accolade et le coup de plat d'épée

Don Quiches de l'ordre, suivant les rites de l'ordre, Don Quiches de l'ordre, le supplia de se dépêcher, parce qu'une fois de l'ordre, son dessein, si l'on venait encore le provoquer, étal de l'ordre personne en vie dans le château. Le châtelain n'es fat per personne en vie dans le château. Le châtelain n'es fat per personne en vie dans le château. Le châtelain n'es fat per personne en vie dans le château. Le châtelain n'es fat perssé d'aller chercher le livre où il écrivait ses rations de le mini d'un petit garçon qui portait un bout de chandelle et le mini d'un petit garçon qui portait un trouver don Quiche de le mettre à genoux devant lui. Marmottant alors dans son le mettre à genoux devant lui. Marmottant alors dans son le mettre à genoux devant lui deva sa main, la fit tomber de le même avec le plat de son épéc. L'une de ces dames, qui de même avec le plat de son épéc. L'une de ces dames, qui de même avec le plat de son épéc. L'une de ces dames, qui de même avec le plat de son épéc. L'une de ces dames, qui de même avec le plat de son épéc. L'une de ces dames, qui de même avec le plat de son épéc. L'une de ces dames, qui de même avec le plat de son épéc. L'une de ces dames, qui de même avec le plat de son épéc. L'une de ces dames, qui de même avec le plat de son épéc. L'une de ces dames, qui de même avec le plat de son épéc. L'une de ces dames, qui de même avec le plat de son épéc. L'une de ces dames, qui de même avec le plat de son épéc. L'une de ces dames de l'ordre de l'ordre

Toutes les cérémonies achevies, notre nouveau chevalier, qui brûlait d'aller chercher les avenures, courat seller Rossinante, monta dessus, et tout à cheval vint embrasser l'aubergiste, en le remerciant de la faveur qu'il avait reque de lui dans des termes si extraordinaires, qu'il me serait impossible de les rapporter. L'hôte, qui désirait fort de s'en voir défait, répondit plus brièvement, mais dans le même langage, et, sans rien lui demander de sa dépense, le vit partir avec grande joie.





CHAPITRE IV

DE CE QUI ADVIENT A NOTRE CHEVALIER AU SORTIR DE L'HÔTELLERIE

L'aube commençait à poindre lorsque don Quichotte se remit en route, si charmé, si transporté de se voir enfin armé chevalier, qu'il en tressaillait sur son cheval. D'après les conseils de l'aubergiste, il résolut de retourner chez lui pour se pourvoir d'argent, de chemises, et se donner un écuyer. Il jetait déjà les yeux sur un laboureur de ses voisins, pauvre et père de famille, mais qu'il jugeait d'avance très propre au métier d'écuyer errant. Dans cette pensée il reprit le chemin de son village; et Rossinante, qui semblait deviner son intention, se mit à marcher si légèrement, qu'à peine ses pieds effleuraient la terre.

Tout à coup, dans le fort d'un hois qu'il avait laissé à sa droite, notre chevalier entend des cris plaintifs. « Oh! quel bonheur! se ditil; le ciel, qui me favorise, veut que je remplisse dès aujourd'hui le plus cher devoir de ma profession. Ces plaintes viennent sûrement de quelque faible qu'on opprime, c'est à moi de le secourir. »
Il tourne aussitôt vers le bois, et trouve presque à l'entrée une jument attachée à un arbre; plus loin un jeune garçon de quinze ou seize ans, nu de la ceinture en haut, lié fortement au tronc d'un chène. C'était lui qui poussait ces cris, et ce n'était pas sans motif : un laboureur, grand et vigoureux, le fustigeait avec une courroie, en accompagnant chaque coup d'une remontrance ou d'un conseil.



THE STORES LIST PRESSTEELS TOWN NO. 7

A cette vue, don Quichotte, d'une voix forte et courroucée, adresse ces mots au laboureur : « Chevalier féroce et lâche, qui ne rougissez pas de frapper celui qui ne peut se défendre, montez à cheval, prenez votre lance (il montrait un long bâton tout auprès de la jument), je vous ferai voir combien votre action est indigne d'un brave guerrier. » Le paysan, voyant arriver cette grande figure armée, répondit avec soumission : « Seigneur chevalier, ce joune garçon que je châtie est mon valet, payé par moi pour avoir soin de mon troupeau. Il s'en acquitte si mal, que tous les jours l'ai quelque brebis de mécompte; et parce que je veux corriger sa négligence ou sa friponnerie, il a l'audace de dire que c'est pour ne pas lui payer ses gages. Sur mon Dieu comme sur mon âme, je vous jure qu'il en a menti. - Un démenti 1 s'écria don Quichotte, un démenti devant moi! Par le soleil qui m'éclaire, je ne sais pourquoi cette lance ne vous perce pas à l'instant. Allons, déliez ce jeune homme, et payezle tout à l'heure, ou je vous anéantis. »

Le laboureur baissa la tête, et, sans répliquer, délia le jeune garcon, à qui don Quichotte demanda combien lui devait son maltre. « Neuf mois, reprit le berger, à sept réaux chaque mois. » Notre chevalier compta que cela faisait soixante et trois réaux; il ordonna au laboureur de les payer sur-le-champ, s'il ne voulait pas mourir. Celui-ci, tremblant de peur, assura qu'il ne devait pas tant, parce qu'il fallait retrancher du compte trois paires de souliers fournies au berger, plus deux saignées qu'on lui avait faites dans une maladie. Non, reprit don Quichotte, ces deux articles iront pour les coups qu'il a reçus. - A la bonne heure, dit humblement le laboureur; mais je n'ai point d'argent sur moi : qu'André se donne la peine de cenir à la maison, je lui compterai ses réaux. - A d'autres! s'écria le berger; Dieu me préserve de le suivre ! nous ne serions pas plustôt seuls, qu'il m'écorcherait comme un saint Barthélemi. - Il n'en fera rien, reprit le héros, son respect pour moi m'en est garant; et pourvu qu'il me le jure par l'ordre de chevalerie qu'il a reçu, je le laisse libre, et suis sûr que vous serez bientôt payé. - Mais, monsieur, répondit André, que votre seigneurie fasse attention que mon maître n'a jamais reçu d'ordre de chevalerie; c'est Juan Haldudo le riche, qui demeure près du Quintanar. - Qu'importe ? ajouta don Quichotte; il peut y avoir des Haldudo chevaliers; d'ailleurs chacun

est fils de ses œuvres. — Ah! de quelles œuvres est-il fils, s'écria tristement André, lui qui me refuse mon dû, le prix de mon travail et de mes sueurs! — Je suis loin de vous le refuser, mon frère, dit alors le laboureur; ayez la bonté de m'accompagner, et je vous jure, par tous les ordres de chevalerie possibles, que vous recevrez plus que vous ne demandez. — Je vous dispense du plus, interrompit don Quichotte, je ne vous demande que d'être plus exact. Prenez-y garde, je vous le conseille; autrement je saurai bien vous retrouver, fussiez-vous caché comme un lézard. Il est juste que vous connaissiez celui qui vous donne cet ordre. Apprenez done, pour mieux obéir, que je suis le valeureux don Quichotte de la Manche, celui qui venge les injures et qui redresse les torts. Adieu; pensez à vos serments. «

En achevant ces mots il part, et s'éloigne.

Le laboureur le suivit des yeux; et lorsqu'il l'eut perdu de vue : « Mon fils, dit-il à son valet, venez un peu, je vous prie; il me tarde de vous payer ce que je vous dois, comme ce redresseur de torts me l'a prescrit. — Vous ferez fort bien, répondit André; car si vous manquiez à votre parole, ce bon et digne chevalier, que Dieu conserve! saurait vous la faire tenir. — Sans doute, reprit le laboureur; mais, pour augmenter le payement, je suis bien aise d'augmenter la dotte. » Aussitôt il saisit le berger, l'attache une seconde fois au chène, et le fustige beaucoup plus fort qu'auparavant. « Seigneur André, lui dit-il ensuite, appelez done le redresseur de torts; nous verrons comme il s'y prendra pour redresser celui-ci. »

Pendant ce temps notre béros, tout fier d'avoir si bien réparé une iniquité criante, continuait son chemin en s'applaudissant tout seul des heureux commencements de sa glorieuse carrière. S'étant aperçu que le chemin se partageait en quatre, et se rappelant aussitôt que les chevaliers errants s'arrêtaient toujours dans les carrefours, incertains de la route qu'ils devaient suivre, il voulut s'arrêter aussi pour laisser le choix à son coursier. Rossinante n'hésita point, et prit le chemin de son écurie. Mais il n'avait pas fait deux milles, que don Quichotte vit venir une troupe de gens à cheval. C'étaient, comme on l'a su depuis, des négociants de Tolède, allant acheter de la soie à Murcie. Ils étaient six avec des parasols, suivis de quatre valets montés, et de trois garçons de mule à pied. Don Quichotte ne douta point que ce ne fût une grande aventure; et sa

mémoire lui fournit sur-le-champ le parti qu'il en pouvait tirer. Il va se placer au milieu du chemin, prend une contenance fière, s'affermit sur ses étriers, prépare sa lance, et serre son écu; et quand il voit approcher cette troupe de chevaliers errants, car ces voyageurs ne pouvaient pas être autre chose, il leur crie d'une voix tonnante : « Arrêtez tous, et confessez qu'aucune beauté de la terre n'égale l'impératrice de la Manche, la sans-pareille Dulcinée du Toboso. » A ces paroles, à cette étrange figure, les marchands, surpris, s'arrêtérent; mais, jugeant bientôt que c'était un fou, l'un d'eux, plaisant et spirituel, voulut s'amuser de cette rencontre. « Seigneur chevalier, dit-il, aucun de nous ne connaît la dame dont vous nous parlez. Avez la bonté de nous la faire voir; si elle est aussi belle que vous le dites, nous en conviendrons de tout notre cœur. - Vraiment? reprit don Quichotte; si vous la voviez, où serait le mérite de la trouver belle? L'important, c'est que sans l'avoir vue vous en soyez sûrs, le disiez, l'affirmiez, le juriez et le souteniez; sinon, préparez-vous au combat, race orgueilleuse et superbe. - Daignez m'écouter, reprit le marchand. Que votre seigueurie ait la complaisance de nous montrer seulement un portrait de cette dame; si petit qu'il soit, il nous suffira pour la juger. Nous sommes même déjà tellement prévenus pour elle, que quand elle serait louche, borgne, boiteuse, bossue, nous n'en dirons pas moins ce qu'il vous plaira. - Elle n'est ni louche ni borgne, canaille infâme l's'écrie don Quichotte, enflammé de colère; ses yeux sont plus beaux, plus brillants que le flambeau de l'univers; sa taille est plus fine, plus droite qu'un fuseau de Guadarrama. Vous allez payer

A ces mots il court, la lance baissée, contre le blasphémateur; et si son cheval n'eût fait un faux pas, le railleur s'en fût mal trouvé. Rossinante à bas, son maître par terre, embarrassé de son écu, de sa lance, de ses éperons, ne put jamais se relever. Au milieu de ses vains efforts, il criait toujours: «Ne fuyez pas, lâches: c'est la faute de mon cheval; sans lui vous seriez châtiés!» Un valet de mule, qui n'était point plaisant, s'ennuya de ses injures. Il s'approcha du chevalier démonté, prit sa lance, qu'il rompit en pièces, et, s'armant d'un des morceaux, répondit à coups de bâton aux menaces furieuses de don Quichotte.

tout à l'heure votre insolence et vos blasphèmes. »



CHAPITRE V

SUITE DU MALHEUR DE NOTRE HÉROS

L'infortuné don Quichotte, voyant qu'il ne pouvait se mouvoir, eut recours à son remède ordinaire, et chercha dans sa mémoire quelque anecdote de ses livres qui eut rapport à sa situation. Il n'en trouva point de si ressemblante que l'aventure de Beaudoin et du marquis de Mantoue, lorsque celui-ci le rencontra dans la montagne couché de son long, nageant dans son sang. Aussitôt, se roulant par terre avec toutes les marques du désespoir, il se mit à répéter la romance lamentable que l'auteur fait dire à Beaudoin et où il implore l'aide de « son oncle et son bienfaiteur ».

Comme il prononçait ces mots, un laboureur de son village, qui venait de porter du ble au moulin, passa sur la route, et, s'approchant de cet homme, qui semblait se plaindre, lui demanda quel mal il avait. Don Quichotte ne douta point que ce ne fût le marquis de Mantoue, son oncle, et ne lui répondit qu'en continuant la romance. Le laboureur, qui ne comprenait pas bien le sens de ce qu'il disait, lui détacha la visière à demi brisée, nettoya son visage couvert de poudre, et, le regardant avec attention, ne tarda pas à

le reconnaître. « Quoi! c'est vous, dit-il, seigneur Quixada! Qui a pu mettre votre seigneurie dans cet état? » A toutes ces questions point de réponse que la romance. Le bon laboureur s'occupa de lui ôter sa cuirasse, pour voir s'il n'était point blessé. Il ne vit de sang nulle part. Alors il le releva, le soutint, et, non sans peine, parvint à le mettre sur son âne, afin qu'il fût moins seconé dans la route. Ensuite il ramassa ses armes, jusqu'aux morceaux de la lance, les attacha sur Rossinante, prit sa bride d'une main, le licou de l'âne de l'autre, et s'achemina vers son village, révant en lui-même à ce que pouvait signifier tout ce que disait don Quichotte.

Celui-ci, que ses contusions faisaient tenir un peu de travers sur l'âne, levait les yeux au ciel, et poussait de si grands soupirs que le laboureur se crut obligé de le questionner de nouveau. Mais le diable, qui semblait se plaire à présenter à la mémoire du chevalier tout ce qu'il avait jamais lu, lui fit oublier dans l'instant l'aventure de Beaudoin pour lui rappeler celle du Maure Abindarraës, lorsque le gouverneur d'Antequerre, après l'avoir fait prisonnier, le conduisit dans sa forteresse; de sorte que cette fois il répondit au laboureur ce que répond à Rodrigue de Narvaés, dans la Diane de Montemayor, l'Abencerrage captif. A la fin de ce long discours, il ajouta : « Seigneur don Rodrigue, il est bon que vous sachiez que cette belle Xarife dont je viens de vous parler est à présent l'incomparable Dulcinée du Toboso. » Le laboureur, encore plus dérouté, le considérait avec de grands yeux, cherchant à comprendre ce qu'il voulait dire : « Mon cher monsieur, interrompit-il, songez donc, je vous prie, que je ne suis point Rodrigue de Narvaès ni le marquis de Mantoue; je m'appelle Pierre Alonzo, votre voisin, votre serviteur. Vous n'êtes pas non plus Beaudoin ni le Maure Abindarraes; vous êtes le seigneur Quixada, un bon et brave gentilhomme. - Je sais qui je suis, reprenait don Quichotte; et je puis être quand je voudrai non seulement ceux que je dis, mais même les douze pairs de France et les neuf preux tant renommés, puisque toutes leurs actions n'approchent sûrement pas des miennes. »

En s'entretenant ainsi, le jour finissait, et nos voyageurs arrivèrent au village. Le laboureur conduisit den Quichotte à sa maison, où son absence avait répandu le trouble : ses bons amis le curé, le harbier du lieu, étaient chez lui dans ce moment. La gouvernante



IL BE MIT A REPETER LA ROMANCE LANEATABLE. -

criait de toutes ses forces : « Ou'en dites-vous, monsieur le licencié Péro Pérez? (C'était le no:a du curé.) Voilà pourtant six jours entiers que mon maître ne paral! pas. Nous ne trouvons ni son cheval, ni sa rondache, ni ses armes. Ah! mallicureuse que je suis! Je vous le dis, monsieur le curé, qu'il n'y ait jamais de paradis pour moi si ces maudits livres de chevalerie ne lui ont brouillé la cervelle! Je me souviens bien à présent de l'avoir entendu dire, et parlant tout scul, qu'il voulait se faire chevalier errant et aller chercher les aventures. Que Satan et Barabbas puissent emporter tous ces fivres qui ont gâté la meilleure tête de la Manche! - Ah! maître Nicolas, reprenait la nièce en s'adressant au barbier, il faut que vous sachiez que mon oncle, qui passait quelquefois deux jours et deux nuits de suite à lire ces malheureux livres, se levait souvent en fureur, prenait son épée et frappait les murailles. Ensuite, quand il était las, il disait qu'il avait tué quatre géants plus hauts que des tours; il buvait un grand verre d'eau, qu'il prétendait être un breuvage admirable, que son ami l'enchanteur Esquif lui avait donné pour guérir ses blessures. Je me repens bien, maître Nicolas, de ne pas vous avoir averti; vous auriez pu sauver mon oncle en brûlant tous ces excommuniés de livres, qui méritent d'être mis au feu comme des hérétiques qu'ils sont. - Je suis de votre avis, répondait le curé, nous nous sommes trop endormis sur le danger de ces livres; mais demain ae se passera pas sans que j'en fasse un grand exemple. Ils ont perdu mon meilleur ami, je ne veux plus qu'ils perdent personne. >

Ils en étalent là quand le laboureur qui conduisait don Quichotte frappe à la porte en criant : « Ouvrez, ouvrez, s'il vous plaît, au marquis de Mantoue, au seigneur Beaudoin, qui revient blessé, et au Maure Abindarraès, que le gouverneur d'Antequerre amène prisonnier de guerre. » A ces mots tout le monde accourt; et les uns reconnaissant leur ami, l'autre son maître, l'autre son oncle, ils se pressent d'embrasser don Quichotte, qui ne pouvait descendre de dessus son âne. « Arrètez, leur dit le héros; je suis blessé, grièvement blessé par la faute de mon cheval. Il faut me porter dans mon lit, et faire venir, s'il est possible, la sage Urgande, afin qu'elle visite mes plaies. — L'entendez-vous? cria la gouvernante; ne l'avais-je pas deviné? Venez, venez avec nous, monsieur; nous saurons bien



ROUVEVACEURS ARRIVORERY AD WILLIAMS.

vous guérir sans que cette Urgande s'en mêle. Ah! maudits soient encore une fois ces chiens de livres qui vous ont mis dans ce bel état. >

On porta don Quichotte au lit; et comme, en cherchant ses blessures, on paraissait surpris de n'en point trouver : « Je ne suis que froissé, dit-il, parce que je suis tombé avec mon cheval en combattant dix géants, les plus terribles qu'on puisse voir. — Ah! ah! reprit le curé, il y a des géants dons l'affaire! demain, sans plus de retard, les livres seront brûlés. »

On fit à don Quichotte d'autres questions, auxquelles il ne répondait qu'en demandant à manger et à dormir. On lui obéit ; et pendant ce temps le laboureur raconta comment il avait trouvé don Quichotte, et toutes les folies qu'il avait dites. Cet entretien confirma le curé dans la résolution qu'il avait prise. Le lendemain, de bonne heure, il alla chercher son ami maître Nicolas le barbier, et se rendit avec lui à la maison de don Quichotte.





CHAPITRE VI

DU GRAND EXAMEN QUE FINENT LE CUDÉ ET LE DANBIER DANS LA BIBLIOTHEQUE DE NOTRE GENTILROMFE

Le chevalier dormait encore. Le curé pria sa nièce de lui ouvrir promptement la chambre où étaient les livres. La nièce et la gouvernante ne se firent pas presser. Elles accompagnèrent maître Nicolas et le curé, qui trouvèrent, rangés avec soin, une centaine de gros volumes bien reliés, et beaucoup d'autres plus petits. Le curé pria maître Nicolas de lui donner les volumes un à un, afin de voir si dans le nombre il n'y en avait point qu'on pût épargner. « Non, non, s'écriait la nièce; point de grâce pour aucun. Tous ont fait du mal à mon oncle, il faut tous les jeter par la fenètre, les ramasser en tas dans la cour, et mettre le feu par-dessous. » La gouvernante était de cet avis; mais le curé n'y consentit point, et voulut au moins visiter les titres.

Le premier que maître Nicolas lui remit fut le volumineux Amadis de Gaule. « Ceci semble fait exprès, dit le curé; on m'a toujours assuré qu'Amadis avait été le premier livre de chevalerie qu'on ait vu paraître en Espagne. Je suis d'avis de le condamner, sans examen, comme chef d'une aussi mauvaise secte. — Non, répondit le barbier; c'est, je vous assure, le moins ennuyeux de tous, et je demande pour lui. — A la bonne heure, reprit le curé, ne soyons pas

trop sévères. Quel est cet autre qui le suit? Esplandian, fils d'Amadis. — Oh le fils ne vaut pas le père. Madame la gouvernante, ouvrez la fenêtre, et qu'Esplandian vole dans la cour, pour servir de base au bûcher. Comment nommez-vous le suivant? — Amadis de Grèce; et tout ce rayon me paraît de la famille des Amadis. — Eh bien! que tout le rayon aille dans la cour. » La gouvernante et la nièce, qui ne demandaient que la perte de ces pauvres innocents, les firent voler avec grande joie.

« Passons à ces gros billots, dit le curé; leurs noms, s'il vous plaît? - Olivantes de Laura, et puis le Jardin de Flore, et Florismarte d'Hyrcanie, et le Chevalier Platir, et le Chevalier de la Croix ... - A la cour, à la cour, madame la gouvernante : ces messieurs ne valent pas la peine que nous instruisions leur procès. -Voici le Miroir de la Chevalerie. - Je le connais reprit le curé; c'est là qu'on voit Renaud de Montauban et ses amis, tous grands voleurs de leur métier ; et les douze pairs de France, et les fidèles annales de l'archevêque Turpin. Je suis d'avis de ne les condamner qu'au hannissement perpétuel, par la raison qu'ils ont fourni le sujet des poèmes du Boyardo et de l'Arioste. Que tenez-vous là, monsieur le barbier? - Palmerin d'Olive, et Palmerin d'Angleterre. - Donnez l'Olive à la gouvernante, et conservons l'autre avec soin; d'abord parce que l'ouvrage est bon, ensuite parce qu'un savant roi de Portugal passe pour en être l'auteur. Quant au reste de ces gros volumes, sans nous fatiguer à les voir, livrez-les à madame la gouvernante. »

Celle-ci ne se le fit pas dire deux fois; elle les prit à bras-le-corps et les jeta par la fenêtre.

« J'aperçois, continua le curé, beaucoup de petits volumes qui doivent être des poésies. Justement! voici la Diane de Montémayor. Je crois, sauf meilleur avis, que nous pouvons sauver ceux-là. Ce sont des livres d'amour, de galanterie, de bergerie, qui ne sont pas d'un grand danger. — Pardonnez-moi, s'écria la nièce; je vous conseille de les brûler aussi; car si mon oncle revient de sa maladie de chevalier, et qu'en lisant ces livres-là il lui prenne fantaisie de se faire berger, d'aller courir les prés en jouant de la flûte ou de la musette, vous conviendrez que nous n'en serons guère mieux; et ce serait bien pis, ma foi! s'il allait se faire poète, folie qu'on dit être la plus dangereuse et la plus incurable de toutes. — C'est fort bien

vu, reprit le curé; il n'y sura pas de mal d'ôter cet écueil à notre ami. Cependant je ne puis me résoudre à brûler la Diane de Montémayor. — Et le Pasteur d'Hibérie, les Nymphes de l'Hénarès, le Remède de la Jalousie? — A madame la gouvernante; et finissons, car il est tard. »





CHAPITRE VII

ECCONDI-SORTIE DE CHEVALIER

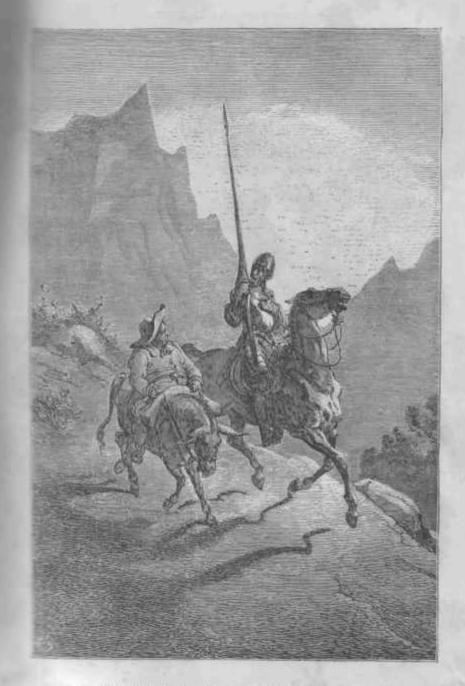
Dans ce moment don Quichotte s'éveilla, en criant à pleine tête : « A moi! à moi! c'est ici qu'il faut montrer ce que peut votre courage; les courtisans remportent le prix du tournoi. » Tout le monde se pressa d'accourir; et la précipitation avec laquelle on abandonna l'examen des livres fut cause sans doute que plusieurs à qui le curé aurait pardonné se trouvèrent enveloppés dans l'arrêt fatal. Don Quichotte était réveillé, debout, l'épée à la main, criant toujours de plus belle, et donnant de grands coups à droite et à gauche. On parvint à s'emparer de lui, à le remettre sur son lit. Notre héros, se tournant alors vers le curé : « Certes, dit-il, seigneur archevêque Turpin, c'est une assez grande honte que tout ce que nous sommes ici des douze pairs abandonnions lâchement aux chevaliers de la cour le prix du tournoi, qui depuis trois soleils ne s'est soutenu que par notre vaillance. - Que voulez-vous, mon cher voisin? répondit le curé; il faut se soumettre : Dieu permettra peut-être que la chance tourne; et ce qui se perd avjourd'hui peut se regagner demain.

Retenez cela, je vous prie. > Le ton dont il dit ces paroles termina la conversation.

Don Quicho'te parut tranquille pendant les quinze jours suivants, et ne laissa point soupçonner qu'il s'occupait d'une nouvelle campagne. Seulement, dans les fréquents entretiens qu'il avait avec le curé et le barbier, il insistait toujours sur l'utilité de la chevalerie errante et sur son projet de la faire revivre. Le curé disputait quelquesois; le plus souvent il cédait, afin de ne pas se brouiller. Il ignorait que pendant ce temps don Quichotte sollicitait en secret de le suivre, en qualité d'écuyer, un laboureur de ses voisins, homme de bien si, le pauvre peut se nommer ainsi, maisdont la tête n'avaît pas beaucoup de cervelle. Parmi beaucoup de promesses que notre héros fit à ce bonhomme, il lui répétait toujours que dans ce beau métier d'écuyer errant rien n'était plus ordinaire que de gagner en un tour de main le gouvernement d'une lie. Le crédule laboureur, qui s'appelait Sancho Pança, fut surtout séduit par cette espérance, et résolut de quitter et ses enfants et sa femme pour coucir après ce gouvernement. Don Quichotte, sur d'un écuyer, s'occupa de ramasser un peu d'argent, vendit une pièce de terre, engagea l'autre, perdit sur toutes, et parvint à se faire une somme assez raisonnable. Il emprunta d'un de ses amis une rondache meilleure que la sienne, raccommoda de nouveau son casque, se pourvut de chemises, suivant le conseil de l'aubergiste, et convint avec Sancho du jour et de l'heure où ils partiraient. Il lui recommanda surtout de se munir d'un bissac. Sancho promit de ne pas l'oublier, et ajouta que, n'étant pas accoutumé à faire beaucoup de chemin à pied, il avait envie d'emmener son âne, qui était une excellente bête. Le nom d'âne fit quelque peine à don Quichotte; il ne se rappelait point qu'ancun écuyer célèbre eut suivi son maître de cette manière. Mais, faisant réflexion qu'il donneralt à Sancho le cheval du premier chevalier vaincu, il ne vit point d'inconvénient à le laisser venir sur son âne.

Tous leurs arrangements faits, une belle nuit don Quichotte et son écuyer, sans prendre congé de personne, partirent et marchérent si bien, qu'au point du jour ils ne craignaient plus de pouvoir être rattrapés. Le bon Sancho, sur son âne, entre son bissac et sa grosse gourde, allait comme un patriarche, impatient déjà de voir

243 SCICHOTTE.



BOX QUICHOTTE, L'AIR PIEN ET LA TÊTE RAUTE, L'AVANGAIT.



CHAPITRE VIII

COMMENT DON QUICHOTTE MIT FEN & L'ÉPOUVANTABLE AVENTURE DES MOULINS À VENT

Dans ce moment, don Quichotte aperçut trente ou quarante moulins à vent; et regardant son écuyer : « Ami, dit-il, la fortune vient au-devant de nos souhaits. Vois-tu lâ-bas ces géants terribles? — Quels géants? répondit Sancho. — Ceux que tu vois avec ces grands bras qui ont peut-être deux lieues de long. — Mais, monsieur, prenez-y garde : ce sont des moulins à vent; et ce qui vous semble des bras n'est autre chose que leurs ailes. — Ah! mon pauvre ami, l'on voit bien que tu n'es pas encore expert en aventures. Ce sont des géants, je m'y connais. Si tu as peur, éloigne-toi; va quelque part te mettre en prière, tandis que j'entreprendrai cet inégal et dangereux combat. »

En disant ces paroles il piqua des deux, sans écouter le pauvre Sancho, qui se tuait de lui crier que ce n'étaient point des géants, mais des moulins, sans se désabuser davantage à mesure qu'il en approchait. « Attendez-moi, disait-il, attendez-moi, lâches brigands; un seul chevalier vous attaque. » A l'instant même un peu de vent s'éleva, et les ailes se mirent à tourner. « Qh! vous avez beau faire, ajouta don Quichotte; quand vous remueriez plus de bras que le géant Briarée, vous n'en serez pas moins punis. » Il dit, embrasse son écu, et, se recommandant à Dulcinée, tombe, la lance en arrêt, sur l'aile du premier moulin, qui l'enlêve lui et son cheval, et les jette à vingt pas l'un de l'autre. Sancho se pressait d'accourir au plus grand trot de son ane. Il eut de la peine à relever son maître, tant la chute avait été lourde. « Eh! que Dieu me soit en aide! dilil, je vous crie depuis une heure que ce sont des moulins à vent. - Paix ! paix ! répondit le héros; c'est dans le métier de la guerre que l'on se voit le plus dépendant des caprices de la fortune, surtout lorsqu'on a pour ennemi ce redoutable enchanteur Freston, déjà voleur de ma bibliothèque. Je vois bien ce qu'il vient de faire : il a changé les géants en moulins pour me dérober la gloire de les vaincre. Patience ! il faudra bien à la fin que mon épée triomphe de sa malice. - Dieu le veuille! » répondit Sancho en le remettant debout, et courant en faire autant à Rossinante, dont l'épaule était à demi délioîtée.

Notre héros, remonté sur sa bête, suivit le chemin du port Lapice, ne doutant pas qu'un lieu aussi passager ne fût fertile en aventures. Il regrettait beaucoup sa lance, que l'aile du moulin avait brisée. « Mon ami, dit-il à Sancho, je me souviens d'avoir lu qu'un chevalier espagnol, appelé Pérez de Vargas, ayant rompu son épée dans une bataille, arracha une branche ou un tronc de chêne, avec lequel il tua tant de Maures, qu'on le surnomma l'Assommeur. Je veux imiter Pérez de Vargas. Au premier chêne que je rencontrerai, je vais me tailler une massue; et cette arme me suffira pour faire de tels exploits, que jamais personne ne pourra les croire. - Ainsi soit-il! répondit Sancho; mais redressez-vous un peu, car vous alleztout de côté. - Je t'avoue que je me ressens de ma chute; et si je ne me plains pas, c'est qu'il est défendu aux chevaliers errants de se plaindre, quand même ils auraient l'estomac ouvert. - Diable! si c'est défendu de même aux écuyers, je ne sais trop comment je ferai, car je veus préviens qu'à la moindre égratigaure je crie comme si on m'écorchait. Mais vous ne pensez pas, monsieur, qu'il est temps de diner? » Don Quichotte lui répondit qu'il n'avait besoin de rien,



LA CHUTE ATAIT ÉTÉ LOURDE

et qu'il pouvait manger s'il voulait. Avec cette permission, Sancho s'arrangea sur son âne, tira les provisions du bissac; il allait, doublant les morceaux, et haussant la gourde avec tant d'appétit, avec tant de plaisir, qu'il aurait donné de l'envie au plus gourmet buveur de Malaga.

La nuit vint; nos aventuriers la passèrent sous des arbres. Don Quichotte choisit une forte branche, à laquelle il mit le fer de sa lance. Il se garda bien de fermer les yeux, et ne pensa qu'à Dulcinée, pour imiter ces chevaliers qui, dans les forêts et les déserts, n'employaient le temps du sommeil qu'à s'occuper de leurs dames. Sancho ne fit qu'un somme jusqu'au matin; et les rayons du soleil levant qui lui donnaient sur le visage, non plus que le gazouillement des oiseaux à l'arrivée du jour, ne l'auraient pas réveillé si son maître ne l'eût appelé. En ouvrant les yeux il prit sa bouteille, qu'il s'affligea de trouver plus légète que la veille. Notre héros, qui ne voulait vivre que de ses tendres pensées, refusa de déjeuner. Tous deux se mirent en route, et, après trois heures de marche, déconvrirent le port Lapice.

e Pour le coup, s'écria don Quichotte, nous pouvons ici, mon frère Sancho, enfoncer nos bras jusqu'aux coudes dans ce qu'on appelle aventures. Mais souviens-toi, sur tontes choses, de l'important avis que je vais te donner. Quand bien même tu me verrais dans le danger le plus terrible, garde-toi de mettre l'épée à la main, et de t'y précipiter : il ne t'est permis de combattre que dans le cas où ceux qui m'attaqueraient seraient de la populace. — Soyez tranquille, répondit Sancho, jamais aucun de vos ordres ne sera mieux exécuté que celui-là. Cependant, si l'on en veut à ma personne, je me défendrai de mon mieux, sans me soucier d'aucunes lois. — Tu feras bien; ce que je t'en dis n'est que pour retenir le premier mouvement et l'impétuosité de ta valeur naturelle. — Oh! monsieur, je la retiendrai. Vous pouvez être bien certain que je garderai ce précepte aussi religieusement que celui de ne rien faire le dimanche. »

Comme il parlait, don Quichotte aperçut deux religieux bénédictins montés sur deux grandes mules, qui lui parurent des dromadaires. Chacun avait son parasol et ses lunettes de voyage. Derrière eux venaient leurs valets à pied; plus loin, un carrosse entouré de quatre cinq hommes à cheval. Dans ce carrosse était une dame de Escaye, qui s'en allait à Séville rejoindre son mari prêt à passer un Indes. Les deux religieux ne voyageaient pas avec cette dame; mais ils suivaient la même route. Dés que don Quichotte les découvrit : « Ou je me trompe, dit-il à son écuyer, ou je t'annonce une menture telle qu'on n'en a point encore vu. Ces figures noires que tu vois venir à nous ne peuvent être que deux enchanteurs, qui ont sûrement enlevé quelque princesse et l'emmênent dans ce carrosse. Tu sens, mon ami, que je ne puis passer cela. — Monsieur, répendit Sancho, regardez-y bien, je vous prie; que le diable ne vous tente pas. J'ai beau regarder, je ne vois que deux moines, et une dame qui voyage. — Je t'ai déjà dit, reprit don Quichotte, que tu me t'entends point du tout en aventures; et je vais te prouver tout à l'heure que ce que je soupçonne est vrai. »

A ces mots, il pousse Rossinante, arrive auprès des bénédictins: « Satellites du diable! leur crie-t-il, rendez sur-le-champ la liberté à ces hautes princesses que vous avez enlevées, ou préparez-vous à recevoir le châtiment de votre audace. » Les moines, surpris, arrêtent leurs mules. « Seigneur chevalier, répond l'un d'eux, bien loin d'être ce que vous dites, nous sommes deux religieux de Saint-Benoît, qui voyageons pour nos affaires. Vons pouvez compter que nous ignorons si les personnes qui viennent dans ce carrosse sont des princesses enlevées... - On ne m'abuse point, interrompt don Quichotte, avec de douces paroles : je vous connais trop, canaille mandite. > Il court aussitôt la lance baissée contre un des pauvres religieux, qui n'ent que le temps de se jeter en bas de sa mule. Son compagnon, effrayé, pique la sienne le mieux qu'il peut, et s'échappe dans la campagne. Sancho, voyant le moine par terre, descend promptement de son ane, saisit le bénédictin, et commence à le dépouiller. Mais les deux valets arrivèrent, et demandèrent à Sancho pour quelle raison il déshabillait le père. « Parbleu! répondit l'écuyer, je ne prends que ce qui m'appartient. Monseigneur don Quichotte a gagné la bataille; il est clair que les dépouilles des vaincus sont à moi. » Les valets, qui n'entendaient pas bien les lois de la chevalerie, tombent sur Sancho, le jettent par terre, et ne lui laissent pas un poil de la barbe. Ensuite ils vont relever le moine, e remettent sur sa mule; et celui-ci, tremblant de peur, se hâte de

rejoindre son compagnon, qui, arrêté au milieu des champs, regardait ce qui se passait. Tous deux alors, sans se soucier d'attendre la fin de cette aventure, poursuivent bien vite leur route, en faisant des signes de croix.

Don Quichotte, pendant ce temps, s'était pressé de joindre le carrosse; et s'approchant de la portière : « Madame, dit-il, votre beauté peut aller où bon lui semble : ce bras vient de vous délivrer et de punir vos ennemis. Vous désirez sans doute connaître le nom de votre libérateur; apprenez donc que je suis don Quichotte de la Manche, chevalier errant, et l'esclave de la belle Dulcinée du Toboso. Je ne vous demande, pour prix de ce que je viens de faire, que de vous donner la peine d'aller jusqu'au Toboso, de vous présenter devant cette illustre dame, et de lui dire comment je vous ai rendu la liberté. »

Ce beau discours était écouté par un cavalier biscayen qui accompagnait le carrosse. Il n'y comprenait pas grand'chose; mais, voyant que notre héros s'opposait à ce que la voiture continuât sa route, et voulait absolument la faire retourner du côté du Toboso, il s'approcha de don Quichotte, qu'il tira rudement par sa lance, et lui dit en mauvais espagnol de son pays : « Va-t'en, cavélier que mal vas; par le Dieu qui me créé, si toi ne pas taisser le carrosse, moi te tuer, comme suis Biscayen. — Malheureux! répond le héros, si tu étais chevalier, j'aurais déjà châtié ton audace. — Moi, non cavélier! reprit l'autre; moi Biscayen, gentilhomme per terre, per mer, per le diable : toi mentir; tire ton l'épée. »

A ces paroles, don Quichotte jette sa lance, prend son glaive, et, couvert de son écu, se précipite sur son ennemi. Le Biscayen, qui le vit venir, aurait voulu mettre pied à terre, ne se fiant pas beaucoup à sa mule de louage; mais il n'en eut pas le temps. Tout ce qu'il put faire fut de mettre l'épée à la main, et de saisir promptement un coussin de la volture pour lui servir de bouclier. Toutes les personnes qui les entouraient voulurent en vain s'opposer au combat. Le Biscayen, dans son jargon, jurait de tuer quiconque ne le laisserait pas faire; et la dame du carrosse, qui, dans sa frayeur, avait fait signe au cocher de s'éloigner, regardait de loin en tremblant les deux terribles adversaires.

Le Biscaven le premier porte un si furioux revers à l'épaule de son

ennemi, que, si l'écu ne l'eût paré, notre héros était fendu jusqu'à la ceinture. Don Quichotte jette un cri terrible : «Fleur de beauté, ditil. Dulcinée, souveraine de mon cœur, secourez votre chevalier dans cet imminent péril. » Prononcer ces mots, lever son épée et fondre sur le Biscayen, fut aussi prompt que l'éclair. Celui-ci se couvrit du coussin; et, ne pouvant faire remuer sa maudite mule, qui n'était pas dressée à ces gentillesses, il attendit de pied ferme l'épouvantable coup qui le menaçait. Tous les spectateurs, immobiles, les yeux attachés sur les glaives, demeurèrent glacés d'effroi; et la dame, au milieu de ses femmes, faisait des vœux à tous les saints d'Espagne pour le salut de son écuyer.





CHAPITRE IX

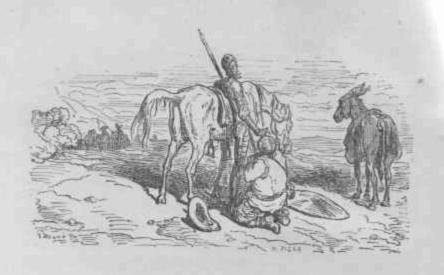
OU SE TERMINE LE COMBAT ENTRE LE VAILLANT BIFGAYEN ET L'INTRÉPID! CHEVALIER DE LA MANCIE

Les deux vaillants champions, levant à la fois leurs redoutables glaives, semblaient menacer le ciel et la terre. Celui qui frappa le premier fut l'irrité Biscayen, dont heureusement l'épée tourna et n'atteignit point du tranchant. Le fer du Biscayen, en descendant sur l'épaule, emporta seulement tout ce côté de l'armure, une portion du casque et la moitié de l'oreille. O Dieu puissant, qui pourrait exprimer la colère de don Quichotte! Il se relève sur ses étriers, saisit son épée à deux mains, et la fait tomber comme une montagne sur la tête de son ennemi. Malgré le coussin qui la défendait, le coup fut si fort, si terrible, que le sang coula dans l'instant par la bouche et par les narines du malheureux Biscayen. Il était par terre s'il n'eût embrassé le cou de sa mule. La mule effrayée se met à courir, saute, rue et jette son maître. Don Quichotte à pied vole à lui, lève son épée et lui crie de se rendre, ou qu'il va lui couper la tête. Le Biscayen était si étourdi, qu'il ne pouvait pas répondre.

Notre héros, dans sa fureur, ne l'aurait pas épargné; mais les dames du carrosse, jusqu'alors tremblantes spectatrices du combat, accourarent auprès du vainqueur pour lui demander en grâce de ne pas tuer leur écuyer. Don Quichotte répondit avec une gravité fière :

« Illustres princesses, je consens à ce que vous désirez, et je n'y mets qu'une condition : c'est que ce chevalier ne manquera point d'aller jusqu'au Toboso se présenter de ma part à la belle dona Dulcinée, pour qu'elle ordonne de son sort. » Les pauvres dames, sans demander ce que c'était que cette Dulcinée, promirent tout au nom du Biscayen; et don Quichotte, content, laissa la vie au vaincu.





CHAPITRE X

CONVERSATION INTÉRESSANTE ENTRE DON QUICHOTTE ET SON ÉCUYER

Sancho, à peine échappé aux valets des bénédictins, était resté témoin du combat, en priant Dieu pour don Quichotte. Le voyant vainqueur et prêt à remonter sur Rossinante, il accourut promptement se mettre à genoux devant lui, prit sa main, la baisa, et d'une voix respectueuse : « Mon bon maltre, lui dit-il, si votre seigneurie avait pour agréable de me faire présent de l'île que vous venez de gagner, vous pouvez être certain que je la gouvernerai de manière à vous rendre satisfait. — Mon pouvre ami, répondit don Quichotte, ce ne sont point ici des aventures d'îles, ce sont de simples rencontres, où tous les profits se bornent souvent à revenir avec la tête cassée ou une oreille de moins. Prends patience; une autre occasion te vaudra le gouvernement. » Sancho le remercia, lui baisa la main , et, après l'avoir aidé à remonter sur Rossinante, il le suivit au trot de son âne.

Notre héros, à peu de distance, quitta le grand chemin pour entrer dans un bois. « Écoutez, lui dit l'écuyer, je pense qu'il serait prudent de nous retirer dans quelque église. Vous avez laissé bien malade celui que vous avez combattu; si la Sainte-Hermandad en a

connaissance, elle commencera par nous conduire en prison. Une Sis th, Dieu sait quand on en sort. - Eh! où as-tu vu, reprend don Quichotte, où as-tu jamais lu q i'un chevalier errant ait été mis en justice pour avoir envoyé ses ennemis dans le Tartare? - Monsieur, ne connais pas le Tartare, mais je connais la prison et je sais que la Sainte-Hermandad y envoie ceux qui se battent en duel. - Ne crains rion, ami, ne crains rien; si l'Hermandad m'attaquait, c'est moi qui la ferais captive. Mais, réponds sans flatterie, as-tu vu sur la terre habitable un chevalier plus vaillant que moi? As-tu trouvé dans les histoires que tu as lues quelqu'un plus ardent à l'attaque, plus opiniâtre dans la défense? - Ma foi, je vous dirai, monsieur, que je n'ai pas beaucoup lu d'histoires, parce que je ne sais ni lire ni écrire; mais je gagerais bien que jamais je n'ai servi un maltre Bussi hardi que vous. Prions Dieu seulement que cette hardiesse ne nous mêne pas où je disais. Pour le présent, votre seigneurie devrait panser son oreille, d'où il sort beancoup de sang. J'ai dans le bissac un peu de charpie avec de l'onguent blanc, que je vais vous donner. - Ah! mon ami, si j'avais songé à faire une petite fiole du baume de Fier-à-bras, nous n'aurions besoin d'aucun remède. - Qu'est-ce que cette drogue-là? - C'est un baume dont j'ai la recette, avec lequel on se moque des blessures et de la mort. Quand une fois je l aurai fait, Sancho, et que je l'aurai donné la fiole, si tu me vois, dans un combat, coupé par le milieu du corps, ce qui nous arrive presque tous les jours, tu n'as qu'à ramasser promptement la moitié qui sera par terre, la rapprocher, avant que le sang se fige, de l'autre moitié restée sur la selle, en prenant garde de les bien ajuster ensemble; après cela, tu me feras boire seulement deux doigts de mon baume, et tu me verras frais et sain comme une pomme de reinette. -- Si cela est, monsieur, je renonce des ce moment au gouvernement de l'île, et je ne vous demande pour récompense de mes services que la recette de ce baume-là. Je suis toujours sûr de le vendre trois ou quatre réaux l'once, et cela me suffira pour passer ma vie honocablement. Il s'agit de savoir s'il coûte beaucoup à faire. - Avec moins de trois réaux, on en a plus de six pintes. - Eh, pardi! qu'attendez-vous donc? enseignez-moi cette recette. -Va, mon ami, ce secret n'est rien ; je t'en apprendrai bien d'autres. A present, panse mon oreille; je t'avoue qu'elle me fait mal. »

Sancho tira du bissac de l'onguent et de la charpie; mais, quand don Quichotte aperçut que son casque était brisé, il fut sur le point d'en perdre l'esprit. « O Créateur de toutes choses, s'écria-t-il en tirant son épée et levant les yeux vers le ciel, recevez le serment que je fais de ne manger pain sur nappe, jusqu'à ce que je me sois vengé de l'insolent qui m'a fait cet affront. - Vous ne prenez pas garde, interrompit Sancho, que si le chevalier s'en va trouver madame Dulcinée, comme vous le lui avez ordonné, vous n'avez plus rien à lui demander. - Ce que tu dis là, reprit don Quichotte, est raisonnable; j'annule le serment que je viens de faire pour ce qui regarde ma vengeance; mais je le confirme et le renouvelle jusqu'à ce que j'aie conquis un casque aussi bon, aussi précieux que le fameux armet de Mambrin, qui coûta si cher à Sacripant. — Ne jurez donc pas comme cela, monsieur; vous pourriez vous damner pour rien. Si nous sommes longtemps à trouver un homme avec un casque, dans un pays où l'on ne voit que des mulctiers et des charretiers, resterezvous sans manger de pain, pour faire comme le marquis de Mantoue? - Qu'oses-tu dire? Je suis sûr qu'il ne se passera pas deux heures sans que nous voyions arriver ici un plus grand nombre de chevaliers qu'il n'en a paru au siège d'Albraque.

» Mais, ajouta-t-il, laissons cela; et dis-moi si tu n'aurais point quelque chose à me donner à manger, en attendant que nous puissions nous retirer dans un château, pour y passer la nuit et faire mon baume; car pardieu! je souffre beaucoup de mon oreille. l'ai bien là un peu de pain, avec un oignon et du fromage. Je n'ose guère présenter cela à un chevalier de votre importance. - Tu me connais mal, ami. Si tu avais lu comme moi toutes les histoires de chevalerie, qui ne laissent pas d'être nombreuses, tu saurais que mes braves confrères ne se mettaient jamais à table, si ce n'est dans les banquets des rois. Le reste du temps, ils vivaient de l'air; et comme ils étaient hommes cependant, et qu'un peu de nourriture leur était nécessaire à la longue, nous pouvons croire que, dans les forêts, dans les déserts qu'ils parcouraient sans y trouver sans donte de cuisinier, leurs repas étaient quelques mets rustiques, tels que ceux que tu me présentes. — Cela étant, monsieur, désormais je fournirai le bissac suivant les règles de la chevalerie; c'està-dire, de fruits sees pour vous, et pour moi, qui ne suis qu'un cuyer, de quelque chose de plus nourrissant. — Je ne t'ai pas dit, sancho, que nous ne devions manger que des fruits sees, mais qu'il cuit vraisemblable que c'était la nourriture ordinaire des chevaliers, ainsi que certaines herbes que je connais. — Ah! tant mieux, monsieur, je suis bien aise que vous connaissiez ces herbes-là; car m'est avis que quelque jour nous en aurons sûrement besoin. »

En s'entretenant ainsi, nos deux aventuriers dinaient ensemble. Le désir de trouver un gite avant la nuit leur fit abréger leur frugal repas; mais, malgré leur diligence, le soleil déjà couché les força de gagner quelques cabanes de chevriers qu'ils découvrirent près de là. Sancho ne se consolait point de ne pas coucher dans un bon village; don Quichotte, au contraire, était charmé de passer la nuit à la belle étoile, parce qu'il lui semblait que cette manière de dormir confirmait d'autant mieux sa chevalerie.





CHAPITRE XI

DON QUICHOTTE CHEZ LES CHEVRIERS

Notre héros fut bien reçu par les habitants des cabanes. Sancho, après avoir accommodé de son mieux Rossinante et son ane, s'en vint à l'odeur de certains morceaux de chevreau qui cuisaient dans une marmite. Il les regardait avec complaisance, et attendait impatiemment que les chevriers les eussent retirés du feu pour les placer sur des peaux qu'ils étendirent par terre. Ils traitèrent notre chevalier avec une politesse plus franche que recherchée, et ne trouvérent rien de mieux, pour lui donner un siège distingué, que de renverser une auge, sur laquelle le héros s'assit. Sancho se tennit debout, prêt à lui servir à boire dans une grande coupe de corne. Don Quichotte le voyant ainsi : « Sancho, dit-il, afin que tu saches combien la chevalerie renferme d'excellentes choses, combien tous ceux qui ont quelque rapport avec elle sont près d'arriver aux honneurs, je veux que tu te places à mes côtés, que tu ne fasses qu'un avec ton maître, que tu manges et boives avec lui. - Monsieur, répondit Sancho, je remercie votre seigneurie; mais pourvu qu'il ne me manque rien, j'aime manger debout, en tête-â-tête avec moi, qu'assis auprès d'un marcur; et, s'il faut parler franchement, je préférerais encore un marcu de pain avec un oignon, dans un petit coin, libre et seul, à marcher doucement, à ne pas boire à sa soif, à s'essuyer la mâcher doucement, à ne pas boire à sa soif, à s'essuyer la mâcher doucement, a n

Les chevriers, qui n'entendaient rien à ce discours, les écoutaient mallence, mangeant et regardant leurs hôtes, qui soupaient de bon appêtit. Après que les viandes furent achevées, on les remplaça par me moitié de fromage, aussi dur que du ciment, et par des glands de pays, qui sont meilleurs que des noisettes. Pendant ce temps, la grande coupe, tantôt pleine, tantôt vide, faisait sans cesse la ronde; si bien que de deux outres de vin il n'en restait qu'une à la fin du souper. Don Quichotte, n'ayant plus faim, prit une poignée de glands et, les considérant dans sa main ouverte, répéta toutes les belles choses que les poètes ont dites sur l'innocence de l'âge d'or, oppo-

Mais à présent, partout attaquée, toujours entourée des pièges du sice, l'innocence n'a plus d'asile. Le crime marche la tête levée et règne sur cet univers. Aussi, pour opposer une digue aux affreux progrès de la corruption, bientôt on se vit obligé d'instituer la chemierie, qui seule fournit du moins quelques défenseurs à la veuve, quelques appuis à l'orphelin. J'ai l'honneur d'en être, mes frères, et je vous prie de recevoir mes sincères remerciements de la bonne réception que vous m'avez faite. »

C'était une poignée de glands qui avait rappelé l'âge d'or à notre bon chevalier, et avait valu aux chevriers une longue et belle larangue. Ils l'écoutèrent avec une espèce d'admiration. Sancho écoutait aussi, tout en mangeaut des glands, et visitant l'outre de un qu'on avait pendue à un liège. Lorsque don Quichotte eut fini, m des chevriers lui dit : « Seigneur, comme notre intention est de l'auter un de nos jeunes camarades, qui a fait toutes ses études, a beaucoup d'esprit et joue du violon. Il ne tardera pas à venir. » Le

chevrier parlait encore, lorsqu'on entendit le son d'un violon, et l'on vit paraître un berger de bonne mine, de vingt-deux ans à peu près.
Antoine, lui dit le chevrier, je viens de vanter à notre hôte les talents que nous te connaissons; prouve-lui que dans nos montagnes on sait un peu de musique. Assieds-toi donc, et fais-nous le plaisir de chanter cette romance que ton oncle le bénéficier a composée pour toi. — Je le veux bien, » répondit Antoine. Aussitôt, assis sur un tronc de chène, il accorda son violon, et d'une voix agréable se mit à chanter.

Quand le chevrier eut fini sa romance, don Quichotte en demanda une autre; mais Sancho, qui avait plus envie de dormir que d'écouter des chansons, s'y opposa formellement. « Votre seigneurie, dit-il, ne réfléchit pas que ces bonnes gens ont travaillé toute la journée, et qu'ils ont besoin de repos. — Je t'entends, reprit don Quichotte, tes fréquentes visites à l'outre de vin t'ont rendu le sommeil plus nécessaire que la musique. — Ah! Dieu soit béni! répendit l'écuyer, chacun de nous en a pris sa part. — J'en conviens, ajouta le héros: mais va dormir, si tu veux; ceux de ma profession veillent sans cesse. Viens auparavant panser mon oreille. » Un des chevriers voulut voir la blessure; il assara don Quichotte qu'avec le remêde qu'il allait lui donner il serait promptement guéri. En effet, il courut chercher un peu de romarin, dont il fit, avec du sel, une espèce de cataplasme, qui, appliqué sur le mal, suspendit bientôt la douleur.





CHAPITRE XII

THE RESCONTAGE QUE PIT DON QUICHOTTE DE MULETIERS TRÊS DIPOLIS

Le tendemain, après une longue marche, don Quichotte et son per s'arrêtèrent, pour passer l'heure de la chaleur, dans une prairie qu'arrosait un petit ruisseau. Tous deux descendirent leurs montures, laissèrent Rossinante et l'âne paître en liberté leurs montures, laissèrent dans le bissac, et sans cérémonie manment ensemble ce qu'ils y trouvèrent. Sancho ne s'était pas avisé mettre des entraves à Rossinante. Le hasard avait amené dans une troupe de cavales galiciennes, conduites par des mulepangois, qui s'étaient arrêtés dans ces près, selon leur usage, mariale la méridienne.

Sans demander la permission à son maître, Rossinante relève sa mire encolure, prend un petit trot gaillord, et vient tourner, en danant des grâces, autour des juments de Galice. Celles-ci, qui probablement n'étaient pas en train de jouer, le reçurent avec des la brisèrent bientôt son harnais, sa selle, et le laissèrent tout ce n'eût été rien, si les muletiers n'étaient accourus avec leurs ex ferrés, et n'en avaient donné tant de coups au pauvre cheval, la l'étendirent par terre. Déjà le héros et son écuyer accouraient secours. « Ami Sancho, disait don Quichotte, tout essoufflé, mauds-là ne sont pas chevaliers : tu peux m'aider à prendre de l'affront qu'ils osent faire à Rossinante. — Eh! quelle de vengeance pouvons-nous prendre? répondit Sancho; ne

voyez-vous pas qu'ils sont vingt? et nous ne sommes que deux; encore ces deux-là peut-être n'en valent-ils qu'un et demi. — J'en vaux cent, » reprit don Quichotte, qui met l'épée à la main, tombe sur les Yangois, et, de son premier revers partageant le gilet de cuir que portait un des muletiers, lui ouvre le haut de l'épaule. Sancho veut alors imiter son maître et faire voir le jour à son épée.

Les Yangois, honteux de se voir battus par deux hommes seuls, eurent recours à leurs bâtons ferrés, enveloppèrent nos hères, et commencèrent à instrumenter sur eux de toutes leurs forces. Sancho fut le premier à bas; don Quichotte, malgré son courage, ne tarda pas à le suivre et vint tomber aux pieds de Rossinante. Les muletiers eurent peur de les avoir trop corrigés : ils rassemblèrent promptement leurs cavales, et se hâtèrent de partir, en laissant maître, valet, cheval, tous trois étendus sur la terre.

Le premier qui revint à lui fut le triste Sancho Pança, qui, d'une voix faible et dolente, s'écria : « Seigneur don Quichotte, ah! monseigneur don Quichotte!... - Que veux-tu, mon frère Sancho? répondit le chevalier avec un accent non moins lamentable. - Je voudrais, s'il était possible, que vous me donnassiez deux doigts de cet excellent breuvage de Fier-à bras. Il est peut-être aussi bon pour les os rompus que pour les blessures. - Vraiment, mon ami, si j'en avais un peu, nous n'aurions pas besoin d'autre chose. Mais je te jure, foi de chevalier, qu'avant deux jours notre provision serafaite, on je perdrai l'usage de mes mains. - Eh! quand croyezvous, s'il vous plaît, que nous aurons l'usage de nos pieds? - Je l'ignore, mon pauvre ami. Je dois avouer cependant que tout ceci 'm'est arrivé par ma faute. Je me suis compromis avec des gens qui n'étaient point armés chevaliers. Dorénavant, mon cher fils, suis bien l'avis que je l'ai donné. Quand tu vois que nous sommes offensés par une canaille semblable, n'attends pas que je mette l'épée à la main; attaque tout seul ces coquins, et châtie-les à ton aise. Si des chevaliers viennent à leur secours, sois tranquille, je m'en charge alors; et tu connaîs assez, j'espère, la force de mon bras terrible. - Monsieur, je vous l'ai déjà dit, je n'aime pas du tout les querelles. Je suis bon homme, et j'ai une femme et des enfants. Ainsi ne vous attendez point que jamais il me reprenne envie de me servir de cette épée, que j'ai pour la première fois tirée assez mal à propos.

Que dis-tu donc, mon enfant? Si j'avais un pen plus d'haleine, et par la douleur de mes côtes me laissât parler librement, je te ferais apprendre combien tu t'abuses. Viens ici, misérable pécheur, et ponds-moi : Lorsque le vent de la fortune, qui dans ce moment, a l'avouc, n'a pas l'air de nous être favorable, enflera tout à coup a voile de notre espérance, et nous conduira dans le port de cette que je t'ai promise, comment feras-tu, n'étant point chevalier, a voulant point le devenir, n'ayant ni valeur ni courage, pour conserver tes États? Tu sais assez que dans les royaumes, dans les promoes nouvellement conquises, il est des esprits inquiets, indociles, mannts, toujours prêts à quelque nouvelle entreprise; il faut donc que le nouveau possesseur ait assez de sagesse pour les contenir, et surtout assez de courage pour les abattre.

- Tout cela peut être, répliqua Sancho; mais je vous avoue en ce moment j'ai plus besoin d'emplâtres que de conseils. Voyez il vous pouvez vous lever; ensuite nous tâcherons de mettre sur ses pieds Ressinante, quoiqu'il ne le mérite guère, après ce qu'il nous a valu. Et vous, monsieur ; qui aurait imaginé, après la belle bataille que vous avez gagnée contre le Biscayen errant, qu'il tomberait sur vos épaules cette grêle de coups de bâton? — Ah! j'en mourrais de douleur, mon ami, si je ne savais que ces accidents sont attachés à notre profession. - Diable! vous ne m'aviez pas dit que c'étaient là les revenants-bons du métier. Les reçoit-on souvent, s'il vous plait? le vous préviens que s'il nous en arrive un second, nous ne serons pas en état de profiter du troisième. - Hélas, Sancho! la vertu des chevaliers n'est que trop souvent éprouvée! A la veille d'être empereurs, ils sont quelquefois assommés. Mais je peux me consoler, en songeant que les plus grands héros ont reçu des affronts encore plus cruels que celui-ci; car enfin, à bien examiner la chose, ce ne sont pas des coups de bâton que nous avons reçus : c'étaient des coups de pieux ferrés; ce qui est fort différent. - Ma foi, monsieur, peu m'importe; je n'ai pas en le temps d'y prendre garde. A peine avaisje tiré ma diable d'épée que je me suis senti par terre, dans l'endroit où je suis encore. - Allons, mon fils, relevons-nous, et allons secourir ce pauvre Rossinante, qui n'a pas eu la moindre part de notre disgrace. - Pardi! c'était juste; n'est-il pas aussi chevalier errant? Ce qui me fait plaisir, c'est que mon ane s'en est tiré sans

qu'il lui en coûte un seul poil. — La fortune, comme tu vois, laisse toujours une ressource dans les malheurs. Au défaut de Rossinante, ton ûne pourra me porter dans quelque château où l'on pansera mes blessures. Lève-toi donc, amène ton ûne, et sortons de ces déserts avant la nuit. »

Le pauvre écuyer fit alors un effort pour quitter la terre; et, poussant plus de cent soupirs, autant de ouf, autant de aïe, entremêlés de malédictions contre celui qui l'avait mené là, il parvint à se mettre sur ses pieds, restant à moitié chemin, courbé comme un arc de Turquie. Dans cette position, il marcha vers son âne, qui, seul heureux de l'aventure, s'en donnait à plaisir dans le pré. De là, le triste Sancho s'en revint à Rossinante, à qui la parole seule manquait pour se plaindre autant que son maître. L'écuyer parvint à le relever; ensuite il plaça don Quichotte sur l'âne, attacha Rossinante à la queue, et, prenant à sa main le licou, s'achemina vers la grande ronte. Au bout d'une petite liene, ils découvrirent une hôtellerie, que notre héros, selon sa coutume, ne manqua pas de prendre pour un château.





CHAPITRE XIII

AVENTURES DE L'HOTELLERIE

L'aubergiste, en voyant cet homme placé de travers sur un âne, pressa de demander à Sancho quel mal il avait. L'écuver lui répondit que ce n'était rien, qu'il était seulement tombé du haut d'une montagne en bas, et que ses côtes en étaient un peu froissées. La Somme de l'aubergiste, par un hasard assez rare, était bonne, charitable et prompte à s'intéresser aux maux d'autrui. Elle accourut pour soigner don Quichotte, avec sa fille, de quinze à seize ans, bien frite et assez jolie. Il y avait encore dans l'hôtellerie une jeune servante asturienne, dont la figure était remarquable. Son visage, plus large que long, tenait à une tête aplatie; son nez était camard, un de ses yeux louche et l'autre malade. Elle réparait à la vérité ces petites imperfections par les agréments de sa taille, qui n'avait mère moins de trois pieds de haut; et ses épaules, s'élevant en voûte au-dessus du cou, la forçaient de regarder à terre. Cette simable personne aida la fille de l'hôtesse à dresser pour don Quimotte, dans une espèce de grenier où l'on mettait de la paille, un formé de quatre planches non rabotées, posées sur deux baucs infranx, d'un matelas plus dur que les planches mêmes, de deux

draps de toile de navire, et d'une couverture dont on pouvait compter les fils. Ce fut dans ce mauvais lit que se coucha don Quichotte; aussitôt l'hôtesse et sa fille, éclairées par Maritorne (c'était le nom de l'Asturienne), vinrent lui mettre des emplâtres depuis la tête jusqu'aux pieds.

En voyant les contusions dont notre héros était convert, l'hôtesse dit à Sancho que cela ressemblait plus à des coups qu'à une chute. « Ce ne sont pourtant point des coups, répondit le discret écuver; mais c'est que la montagne avait beaucoup de rochers, dont chaque pointe a fait sa meurtrissure. Je vous serais obligé, madame, ajoutat-il à voix basse, de vous arranger de manière qu'il vous reste quelques emplâtres; il me semble que les reins me font mal. - Vous êtes donc tombé aussi?reprit l'hôtesse. - Non, je ne suis pas tombé; mais quand j'ai vu la chute de mon maître, j'ai senti une si grande émotion, que tout mon corps en est resté brisé, comme si l'on m'eût donné cent coups de bâton; mes épaules ne sont guère en meilleur état que celles de mon maître? - Comment s'appelle votre maître? interrompit Maritorne. - Don Quichotte de la Manche, chevalier errant, des meilleurs et des plus braves qu'on ait vus. - Qu'est-ce que c'est, reprit l'Asturienne, qu'un chevalier errant? - Pardi ! ma pauvre sœur, vous êtes donc bien neuve, si vous ignorez encore cela. Un chevalier errant est une chose toujours à même d'être empcreur ou roué de coups; aujourd'hui manquant de tout, demain pouvant disposer de trois ou quatre royaumes, qu'il donne à son écuyer. -Comment se fait-il, dit l'hôtesse, qu'appartenant à un si grand seigneur, vous n'avez pas déjà quelque bon comté? - Patience, madame! depuis un mois tout au plus nous cherchons les aventures, et nous n'avons pas rencontré de celles-là; mais si monseigneur don Quichotte guérit de ces blessures-ci, ou, pour mieux dire, de cette chute, je vous réponds que je ne troquerais pas mes espérances pour le meilleur duché d'Espagne. »

Don Quichotte, qui jusqu'alors avait écouté cette conversation, fit un effort pour se relever sur son lit, et prenant la main de l'hôtesse: « Belle châtelaine, dit-il, ne regardez pas comme un hasard peu important celui qui m'amène chez vous. La modestie me défend de vous instruire de ce que je suis; c'est à mon écuyer de le faire. Je me borne à vous remercier de vos soins; ils ne sortiront jamais de ma missire reconnaissante. » Pendant ce temps, l'Asturienne pansait Sancho, qui n'en avait pas moins besoin que son maître.

Bans le courant de la nuit, Sancho se plaignait amèrement des desleurs qu'il ressentait. Don Quichotte lui dit : « Ne t'en inquiète pas, crois-moi; car je vais faire tout à l'heure mon excellent baume de Fier-à-bras, avec lequel nous serons guéris dans un clin d'œil. Le meilleur parti qui nous reste à prendre, c'est de te lever si tu peux, et d'aller demander à l'alcade de cette forteresse qu'il te donne un peu d'huile, du sel, du vin et du romarin. Je ferai sur-le-champ ce merveilleux baume dont nous avons un si grand besoin. »

Sancho se leva malgré ses douleurs, s'en alla à tâtons chercher l'aubergiste, et lui demanda un peu de romarin, avec du vin, du sel es de l'huile. L'aubergiste donna de bon cœur ce que demandait l'écuyer. Sancho se hâta de le porter à son maître. Celui-ci mêla le tout ensemble, ordonna qu'on le fit bouillir; et, à défaut d'une fiele, qu'on n'eût pu trouver dans l'auberge, l'hôte lui fit présent volontiers d'une burette de fer-blanc, dans laquelle il mettait son luile. Don Quichotte y transvasa la potion, et dit ensuite sur la burette une centaine de Pater, d'Ave Maria, de Credo, accompagnant chaque prière de signes de croix et de bénédictions. Quand cela fut fait, impatient d'éprouver la vertu du baume, il avala sans s'arrêter tout ce qui n'avait pu entrer dans la burette, c'est-à-dire une demipinte. L'effet fut prompt et semblable à celui d'un fort émétique. Une abondante sueur en fut la suite; et un sommeil de trois bonnes heures répara si bien les forces du chevalier, que, se réveillant presque guéri de ses maux, il ne douta point que son baume n'eût opéré ce miracle, et que désormais avec sa burette il ne pût affronter tous les périls.

Sancho, émerveillé de la cure, se mit aussitôt à prier son maître de lui donner un peu de ce baume qui guérissait en si peu de temps. Bon Quichotte y consentit; et l'écuyer, tenant la burette à deux mains, se dépêcha d'en avaler presque autant qu'en avait bu notre héros. Mais la dose apparemment était trop faible pour Sancho. Le malheureux sentit seulement une si violente colique, de si doulou-reuses tranchées, qu'il se crut à sa dernière heure. Il poussait des cris, se roulait par terre, en jurant et contre le haume et contre le traître qui le lui avait donné. « Mon cher ami, disait don Quichotte,

je crois que tout ceci ne vient que de ce que tu n'es pas armé chevalier. Ce n'est que pour eux vraisemblablement que ce breuvage est salutaire. — Eh! que ne le disiez-vous donc? s'écriait Sancho, presque à l'agonie; il est bien temps de m'en avertir! »

Enfin ses douleurs se calmèrent; et, sans être aussi bien guéri que son maître, Sancho se vit délivré de ses mortelles angoisses. Don Quichotte, d'autant plus pressé de retourner chercher les aventures, qu'il ne redoutait plus rien, muni du baume de Fier-à-bras, alla lui-même seller Rossinante, mit le bât sur l'âne, et vint aider à monter dessus son convalescent écuyer. Bientôt à cheval, il appelle l'hôte, qui, entouré de sa famille et d'une vingtaine de personnes, l'examinait avec autant de surprise que d'attention : « Seigneur alcade, lui dit-il avec beaucoup de gravité, recevez mes remerclments pour la courtoisie avec laquelle vous m'avez reçu dans votre château; rien ne peut me faire oublier l'extrême bonté qu'on m'a témoignée. Pour vous en marquer ma reconnaissance, je vous demande de me dire si vous avez reçu quelque outrage, si quelqu'un vous a fait quelque tort. Mon noble métier est de les venger. Ainsi, voyez, cherchez dans votre mémoire si vous n'avez pas à vous plaindre de quelque offense, de quelque injure, et soyez certain qu'avant peu je vous en ferai rendre raison.

- Monsieur le chevalier, répondit l'hôte, je n'ai point du tout besoin que votre seigneurie me venge d'aucune offense; mais j'ai besoin que vous me payiez la dépense que vous avez faite cette nuit dans mon auberge, ainsi que la paille et l'orge que vos bêtes ont mangées. - Comment ! reprit don Quichotte, est-ce que ceci est auberge? - Très achalandée, heureusement. - Cela est singuier; l'avais toujours eru que c'était un fort beau château ; mais, au surplus, peu importe. Quant au payement que vous demandez, vous trouverez bon sûrement que je ne contrevienne pas aux règles de la chevalerie errante, dont la première est de ne jamais payer dans les auberges, attendu qu'on est obligé de recevoir et d'héberger les chevaliers, en récompense des peines innombrables qu'ils se donnent pour le service du public. - Je m'embarrasse peu de tout cela, monsieur ; payez-moi ce que vous me devez, et laissez là tous vos contes de chevalerie, qui ne font point du tout mon compte. - Vous êtes un sot, mon ami, et ne savez pas remplir les beaux devoirs de l'hospitalité. » En pro-



PAT BESSEN QUE VOUS ME PAVIEZ DA DÉPESSE.

nonçant ces derniers mots, don Quichotte pique des deux, et sort de l'hôtellerie, sans que personne l'arrête, et sans songer à regarder si son écuyer le suivait.

L'aubergiste, le voyant parti, courut aussitôt à Sancho, en renouvelant sa demande; mais l'écuyer répondit qu'en qualité d'écuyer errant, la même loi qui défendait à son maître de payer dans les auberges le lui défendait aussi. L'hôte eut beau crier, menacer; l'obstiné Sancho répétait toujours que, dût-il lui en coûter la vie, il ne donnerait pas un sou, de peur que les écuyers futurs ne lui reprochassent un jour d'avoir laissé perdre un droit si précieux. Malheureusement il y avait alors dans l'hôtellerie cinq ou six jeunes garçons de Ségovie et de Séville, aimant à rire et à se réjouir, surtout aux dépens d'autrui. D'un commun accord ils approchent de Sancho, le descendent de dessus son ane, envoient chercher une couverture, dont chacun saisit un des quatre coins, placent au milieu le pauvre écuyer, et se diverlissent à le faire voler à quinze ou vingt pieds de terre, le recevant et le renvoyant à peu près comme un gros ballon. Les cris du malheureux berné arrivèrent jusqu'à son maître, qui, revenant sur ses pas, fit prendre à Rossinante un pénible galop jusqu'à la porte de l'hôtellerie. L'hôte n'avait pas manqué de la fermer en dedans. Don Quichotte, en faisant le tour des murs pour chercher une autre entrée, aperçut son triste écuyer allant et venant dans les airs avec tant de grâce et tant de prestesse, que, sans la colère qui te suffoquait, il n'aurait pu s'empêcher d'en rire. Il essaya plusieurs fois de monter de son cheval sur la muraille, mais ses contusions lui en ôtaient la force. Obligé de demeurer paisible spectateur de la scène, il s'en dédommagea par les reproches, les injures épouvantables qu'il adressait de loin aux berneurs. Ceux-ci ne s'en embarrassaient guère, et n'en continuaient pas moins à faire sauter le malheureux, jusqu'à ce que, fatigués eux-mêmes d'un jeu qui leur plaisait si fort, ils le remirent sur son âne. Maritorne, émue de compassion, courut au puits remplir un pot d'eau fraiche, qu'elle revint lui présenter. Il but alors ce que lui offrait la charitable Maritorne; mais, s'apercevant que c'était de l'eau, il fit la grimace, et pria l'Asturienne de lui donner un peu de vin, ce qu'elle fit volontiers, même en le payant sur ses gages; car dans le fond elle était bonne, et ne pouvait rien retuser de tout ce qu'on lui demandait. L'aubere, et sortit fort satisfait au fond du cœur de n'avoir pas payé un sou. Il est vrai que le trouble où il était l'empêcha de s'apercevoir qu'il oubliait son bissac. L'hôte, quand il fut dehors, voulait refermer la porte; mais il en fut empêché par les jeunes berneurs, qui n'auraient pas craint don Quichotte, quand bien même il eût été chevalier de la Table ronde.





CHAPITRE XIV

ENTRETIEN DE NOS DEUX HÉROS, AVEC D'AUTRES AVENTURES IMPORTANTES

Sancho rejoiguit son maltre, si faible, si abattu, qu'il pouvait à peine faire aller son ane. « Ami, lui dit don Quichotte, c'est à présent que je suis certain que ce château, ou cette auberge, est assurément enchantée. Ceux qui se sont joués de toi d'une manière si atroce ne penvent être que des fantômes; car, lorsque j'ai voulu franchir la muraîlle pour aller te secourir, il ne m'a jamais été possible de remuer de mon cheval. Sans cela, je te réponds bien que j'aurais vengé ton injure d'une épouvantable manière. - Mort de ma vie! reprit l'écuyer, si vous aviez vu ces gens-là d'aussi près que moi, vous ne les prendriez pas pour des fantômes : ils ne sont que trop en chair et en os. Allez, personne ne sait aussi bien que moi qu'il n'y a point d'enchantement dans tout cela; et je vois clair comme le jour que si nous continuons à chercher les aventures, nous en trouverons de si bonnes, que notre peau y restera. Le meilleur serait de nous en retourner dans notre village, à présent que voici la moisson, d'y faire valoir notre bien, sans aller, comme nous allons, en tombant toujours de fièvre en chaud mal. - Mon pauvre Sancho, je te le répète, tu n'entends rien à la chevalerie. Qu'est-ce que toutes ces misères-là auprès de la gloire qui nous attend? Tu ne comprends donc pas le plaisir extrême de vaincre, de triompher dans un combat? - Comment voulez-vous que je le comprenne? Depuis que nous sommes chevaliera errants, c'est-à-dire votre seigneurie, car, pour moi, je n'ai pas bonneur, nous n'avons vaincu personne, si ce n'est le Biscayen;

more vous en a-t-il coûté la moitié de votre oreille. Depuis ce jour,

mata été coups de bâton sur coups de bâton et gourmades sur gour
mata; j'ai eu à la vérité, de plus que vous, l'avantage d'être berné :

mat tout cela je ne vois pas le mot pour rire. — Tout ira mieux, mon

mint; car je vais tâcher de me procurer quelque épée comme celle

lamadis, avec laquelle on brise, on détroit toutes sortes d'enchan
ments. — Je suis si chanceux, que, quand vous aurez cette épée-là,

les sera tout comme du baume; elle ne pourra être utile qu'à ceux

mi sont armés chevaliers.

Ils en étaient là de leur entretien, lorsque don Quichotte aperçut de loin un grand nuage de poussière. « Sancho, dit-il, enfin le voici, ce jour que la fortune me réservait, ce beau jour où mon courage va m'acquérir une immortelle gloire! Vois-tu là-bas ce tourbillon? Cest une innombrable armée, composée de toutes les nations du monde. — A ce compte-là, répondit Sancho, il doit y en avoir deux; car de cet autre côté voilà le même tourbillon. » Don Quichotte, se retournant, vit que Sancho disait vrai, et ne douta plus que ce ne insent deux grandes armées qui marchaient l'une contre l'autre. C'étaient deux troupeaux de moutons qui venaient par deux chemins apposés, et qui élévaient autour d'eux une poussière si épaisse, qu'il était impossible de les reconnaître, à moins d'en être tout près.

Don Quichotte, transporté de joie, répétait avec tant d'assurance que c'étaient deux armées, que Sancho finit par le croire, et lui dit : Eh bien! monsieur, qu'avons-nous à faire là? — Ce que nous avons à faire, reprit le chevalier, déjà hors de lui : prendre le parti le plus juste; et je vais en peu de mots t'expliquer ce dont il s'agit-Ceux qui viennent ici vis-à-vis de nous suivent les enseignes de l'empereur Alifanfaron, souverain de la grande lie de Trapobane. Les autres qui s'avancent par là sont les guerriers de son ennemi, le puissant roi de Garamantes, Pentapolin au bras retroussé, ainsi nommé parce que dans les batailles on le voit toujours le bras nu. — Oui, dit Sancho; mais pourquoi ces messieurs s'en veulent-ils? — Par la raison, reprit don Quichotte, que cet Alifanfaron, qui est un damné de paien, veut épouser la fille de Pentapolin, qui est jeune, belle et chrétienne. Tu sens bien que Pentapolin ne veut pas donner sa fille à

un rei mahométan, et il exige qu'Alifanfaron commence par se faire baptiser. — Par ma barbe! il a raison, Pentapolin, et je l'aiderai tant que je pourrai. — Tu feras ton devoir, Sancho: je te préviens que pour combattre en bataille rangée il n'est point du tout nécessaire d'avoir été armé chevalier. — C'est bon, je suis pour Pentapolin. Tout ce qui m'inquiète, c'est mon âne. Je ne peux guère aller me fourrer avec lui parmi tant de cavalerie, et je voudrais le mettre dans un endroit où je sois sûr de le retrouver quand la chose sera finie. — Ne t'en embarrasse point, mon ami; qu'il se perde ou non, peu importe: nous aurons après la victoire tant de chevaux à choisir, que Rossinante lui-même court de grands risques d'être échangé. Mais je veux te faire connaître les principaux chevaliers qui font la force de ces deux armées. Viens les voir avec moi sur cette colline. >

Tous deux gagnèrent une petite hauteur, d'où ils auraient fort bien distingué les troupeaux, sans la poussière qui les leur dérobait. Là, don Quichotte, voyant ce que lui peignaît son imagination, commença un long discours, en indiquant avec la main tous les objets qu'il montrait à Sancho.

Il nomma plus de cent chevaliers de l'une et de l'autre armée, en donnant à chacun des armes, des couleurs, des emblémes différents; et sans reprendre un instant haleine il énuméra les différentes nations qui allaient ensanglanter les plaines.

Le pauvre Sancho, pendu pour ainsi dire à chacune de ses paroles, écoutait avec une grande attention, et tournait, retournait la tête rapidement de tous côtés, espérant toujours qu'à la fin il découvrirait quelque chose de tout ce que lui montrait son maître. Désespéré de ne rien voir : « Monsieur, lui dit-il, je me donne au diable si de tant de chevaliers, géants, chevaux, peuples, bataillons que nomme votre seigneurie, j'en aperçois seulement un seul. Il faut qu'il y ait encore là de l'enchantement. — Hé quoi ! reprit don Quichotte, tu n'entends pas les hennissements des coursiers, le bruit des tambours, le son des trompettes? — Je n'entends rien du tout, monsieur, si ce n'est quelques bêlements de moutons. (En effet les deux troupeaux approchaient.) — La peur te trouble les sens. Retire-toi, si tu crains; seul je suffis pour porter la victoire dans le parti que je vais choisir. »

A ces mots, il pique Rossinante; et, la lance en arrêt, descend la



DOS QUICAGTES ESTRE AN RELIEU DE TROUPEAU.

hauteur de toute la vitesse de son coursier. Sancho, qui dans ce moment aperçut les troupeaux, se mit à crier de toutes ses forces ; « Revenez, seigneur don Quichotte; eh! revenez, jarni dieu! ce sont des moutons que vous attaquez. Il n'y a point là de géant, ni de chevalier. Que va-t-il faire? Malheureux que je suis! »

Don Quichotte entre au milieu du troupeau de montons, qu'il commence à percer de part en part avec une fureur extrême. Les bergers accoururent en jetant des cris; mais, voyant que rien ne l'arrétait, ils chargent leurs frondes de pierres, et les font siffler autour de sa tête. Notre héros n'y prenait pas garde, et continuait le carnage, en disant toujours: « Où es-tu, superbe Alifanfaron? ose paraître devant moi; un seul chevalier te défie. » A l'instant même une pierre un peu plus grosse que le poing l'atteignit au milieu des côtes. Don Quichotte, se sentant blessé, tire la burette du baume; mais comme il la portait à sa bouche une seconde pierre frappe la burette, la brise, l'enlève, et, chemin faisant, déchire la joue du héros. La douleur du coup le fit tomber de cheval. Les bergers craignirent de l'avoir tué; ils se pressent de ramasser leurs morts, qui montaient à six ou sept moutons, et poursuivent leur route le plus vite qu'ils peurent.

Sancho, toujours sur la hauteur, regardait les œuvres de son maître, et s'arrachaît la barbe de dépit d'avoir pu suivre un fou pareil. Quand il le vit par terre, et les bergers loin, il descendit, vint le relever, en lui disant: « Ne vous avais-je pas averti, monsieur, que ces deux armées étaient des moutons? - Est-ce ma faute, répend den Quichette, si le maudit enchanteur qui me persécute, pour me dérober la gloire de les vaincre, a changé tous ces soldats en moutous? Fais-moi un plaisir, mon ami Sancho: monte sur ton âne, et suis-les; tu verras qu'à quelques pas d'ici ils vont tous reprendre leur première forme. - Il est plus pressé, répliqua Sancho, de songer à vous panser, car votre bouche est pleine de sang. » En prononcant ces mots il cherchait le bissae; et lorsqu'il s'aperçut qu'il l'avait oublié dans cette fatale hôtellerie, le malheureux écuyer fut sur le point de perdre l'esprit. Don Quichotte vint le consoler : « Ami, ditil, de la constance! Tant d'infortunes nous annoncent que l'instant du bonheur est proche. Le mal a son terme comme le bien. Tout ce qui est extrême ne peut durer. Nous voilà sans bissac, sans pain,

moucheron qui vole dans l'air, du ver qui rampe sur la terre, de prenouille à peine née qui va se cacher sous les eaux. Pourquoi, mont, dont le cœur est pur, serions-nous seuls abandonnés par le saverain du monde, qui fait luire le soleil sur les bons, sur les médiants, et qui répand la rosée pour le juste comme pour l'injuste?

Par ma foi, dit Sancho, tout ému, vous feriez encore mieux métier de prédicateur que celui de chevalier errant. Vous savez tout, en vérité! — Mon ami, dans ma profession il est nécessaire de tout savoir. Mais, crois-moi, monte sur ton âne, et tâchons de gagner pelque asile où nous puissions passer la nuit. — Oui, pourvu que me soit pas dans un château où il y ait des gens qui bernent. — Guide-nous toi-même, mon fils; je te laisse pour cette fois le maître absolu de choisir notre gite. »

Ils se mirent alors en chemin; et le bon Sancho, voyant son maltre fort triste, s'efforça de le distraire, en lui disant ce qu'on verra dans le chapitre suivant.





CHAPITRE XV

ÉTRANGE RENCONTRE QUE FIT DON QUICHOTTE

« Je pense, monsieur, dit Sancho, que cette suite de malheurs que nous venons d'éprouver est la punition d'un péché que vous avez commis contre la chevalerie. Vous aviez juré de ne point manger de pain sur table avant d'avoir conquis l'armet de Malandrin ou de Mambrin, je ne sais pas bien le nom de ce Maure; et vous n'avez pas tenu ce serment. — Tu as grande raison, répondit don Quichotte; je l'avais oublié tout à fait; et tu peux être certain que c'est pour ne me l'avoir pas rappelé que l'on t'a berné dans l'hôtellerie. Mais avant peu, mon ami, je réparerai ma faute. — Je vous en serai fort obligé pour mon compte, puisque les fantômes s'en prennent à moi, qui n'ai cependant rien juré. »

En causant ainsi de choses et d'autres, la nuit les surprit au milieu du grand chemin. La faim les pressait; ils n'avaient point de bissac, ne découvraient point de maison, et les ténèbres devenaient à chaque instant plus épaisses. Ils marchaient toujours, espérant que la grande route les conduirait à quelque village, lorsqu'ils virent venir à eux une grande quantité de lumières, qui ressemblaient d'abord à des feux follets. Sancho pensa s'évanouir de peur ; don Quichotte lui-même fut troublé. L'un tira fortement le licou de son âne, l'autre retint les rênes de son cheval. Ils regardaient attentivement, et cherchaient à deviner ce que cela pouvait être; mais les lumières, en approchant, devenaient plus grandes, plus vives, et leur nombre semblait s'augmenter. Sancho se mit à trembler de tous ses membres. Les cheveux de don Quichotte se dressèrent sur sa tête. Cependant il se ranime : « Ami, dit-il, voici sans doute une épouvantable aventure, pour laquelle j'aurai besoir de ma valeur tout entière.

— C'est fait de moi, répondit Sancho, si c'est encore une aventure de fantômes, comme elle en a toute la mine. Eh, mon bon Dieu! où seront les côtes qui pourront y suffire? — Rassure-toi, mon fils, ne crains rien; je ne souffrirai pas qu'il t'en coûte un seul cheveu. — Eh! si l'on vous enchante encore, comme la dernière fois, à quoi servira votre vaillance? — Du courage! te dis-je, du courage! Tu vas voir si ton maître en manque. — Ah! monsieur, je ne demande pas mieux que vous en ayez. »

A ces mots, ils se détournent un peu du chemin pour examiner de nouveau ce que pouvaient être ces lumières. Ils distinguèrent bientôt de grandes figures blanches, dont la seule vue fit claquer les dents de Sancho, comme s'il avait eu le frisson de la fièvre. Les figures blanches, au nombre de vingt à peu près, étaient toutes à cheval, portant des torches à la main, et marmottaient certaines paroles d'une voix basse et sépulcrale. Derrière eux venait une litière noire, suivie de six cavaliers couverts de crêpes depuis leurs chapeaux jusqu'aux pieds de leurs mules. Ce spectacle extraordinaire, au milieu de la nuit, dans un lieu désert, était capable d'effrayer un homme plus hardi que Sancho. Aussi ne respirait-il plus. Son maltre lui-même n'était pas trop rassuré; mais ses livres vincent à son secours. Il s'imagina que cette litière renfermait quelque chevalier blessé ou tué en trahison, dont il devait venger la mort. Sans autre réflexion, il met sa lance en arrêt, va se planter au milieu du chemin, vis-à-vis des figures blanches, et leur crie d'une voix terrible :

« Arrêtez, qui que vous soyez, et dites-moi qui vous êtes, où vous allez, d'où vous venez, qui vous conduisez dans cette litière. Je soupconne que vous êtes coupables ou victimes de quelque crime; je dois
le savoir, afin de vous venger ou de vous punir. » Un des hommes
blanes répondit: « Nous sommes pressés, et l'auberge est loin; nous
n'avons pas le temps de satisfaire votre extrême curiosité. — Ayez
le temps d'être plus poli, reprit don Quichotte en colère, ou
préparez-vous au combat. »

En prononçant ces paroles, il saisit fortement par la bride la mule de l'homme blanc. La mule était ombrageuse; elle se cabre et se renverse sur son maître. Don Quichotte, sans y prendre garde, se précipite sur un des cavaliers vêtus de deuil, qu'il jette par terre d'un coup de lance. De là il court à un autre; et la prestesse, la vigueur avec laquelle il les attaquait avait passé jusqu'à flossinante, qui, dans ce moment, semblait avoir des ailes. Tous ces pauvres gens, sans armes, peu exercés à se battre, ne tardent pas à prendre la fuite, et se dispersent dans la campagne, où, courant avec leurs flambeaux, ils ressemblaient à une troupe de masques qui enterrent le carnaval.

Le premier homme tombé était encore sous la mule, et son flambeau par terre brûlait près de lui. Don Quichotte, vainqueur, vint lui mettre sa lance au visage, en lui criant de se rendre. « Hélas! répondit le malheureux, je suis déjà tout rendu, puisque je ne puis bouger, et je crains d'avoir la jambe cassée. Ne me tuez pas si vous êtes chrétien : vous commettriez un grand sacrilège, attendu que je suis tonsuré. - Tonsuré! reprit notre chevalier; puisque vous êtes homme d'église, que venez-vous faire ici? - Pas grand'chose de bon, grâce à vous! Je m'appelle Alonzo Lopès, et j'accompagnais, avec enze ecclésiastiques mes confrères, que vous venez de mettre en fuite, le corps d'un vieux gentilhomme mort à Baëça, qui a demandé d'être enterré à Ségovie, sa patrie. — C'est fort bien. Mais qui a tué ce gentilhomme? — Qui l'a tué? — Oui, sans doute; c'est là ce qu'il m'importe de savoir. - Ma foi l c'est Dieu qui l'a tué, avec une fièvre maligne. - Cela étant, je ne suis donc pas obligé de venger sa mort. - Je ne le pense pas, monsieur. - C'est qu'il est bon que vous sachiez que je m'appelle don Quichotte de la Manche, que je suis chevalier errant, et que mon devoir est d'aller par le monde, réparant les injustices et redressant les torts. - Je voudrais bien, monsieur le chevalier, que vous pussiez redresser ma jambe. - C'est un malheur, monsieur le tonsuré Alonzo Lopés. Mais aussi, pourquoi vous en allez-vous, la nuit, couverts de crêpes, de surplis, avec des flambeaux, dans un équipage de l'autre monde, qui devait avec raison me faire croire que vous étiez des suppôts de Satan? -Ohl je sens bien que c'est ma faute. Mais aidez-moi, par charité, à me relever de dessous cette mule, qui tient ma jambe froissée entre la selle et l'étrier. >

Aussitôt don Quichotte appelle Sancho. Sancho ne se pressait pas d'arriver, parce qu'il était occupé à débarrasser un mulet chargé de vivres, que ces messieurs menaient avec eux. Le prévoyant écuyer était parvenu à faire de sa capote une espèce de bissac, qu'il farcit des meilleures provisions; ensuite il attacha la capote sur son ane; et quand tout cela fut fait, il arriva près de son maître pour l'aider à relever le malheureux tonsuré. Ils parvinrent, non sans peine, à le remettre sur sa mule, lui rendirent son flambeau, et don Quichotte Ini conseilla de rejoindre ses compagnons, en l'assurant de nouveau qu'il n'avait pu s'empêcher de faire ce qu'il avait fait. Sancho le retint pour lui dire encore : « Si par hasard vos messieurs sont curieux de savoir quelle est la personne qui les a si bien étrillés, vous pouvez leur apprendre que c'est le fameux don Quichotte, autrement dit le chevalier de la Triste Figure. » Le pauvre tonsuré partit. Notre héros pria Sancho de lui expliquer pourquoi il lui avait donné ce surnom. « Ma foi! répondit l'écuyer, c'est qu'en vous considérant à la lueur de cette torche, soit à cause de la fatigue que vous avez éprouvée, soit à cause du coup de pierre que vous avez reçu, je vous ai trouvé la plus triste figure que l'on puisse voir au monde. - Ce n'est pas cela, mon ami; c'est que le sage qui doit écrire l'histoire de mes exploits a sans doute jugé nécessaire que j'aie aussi un surnom, comme les chevaliers du temps passé, qui s'appelaient chevalier de la Licorne, du Phénix, du Griffon, de la Mort. C'était sous ce nom et par cet emblème qu'ils étaient connus dans l'univers. Je regarde comme une inspiration l'idée qui t'est venue : je prétends m'appeler ainsi désormais. »

Avant de quitter ce licu, notre héros eut la fantaisie de retourner sur ses pas, et de visiter le cercueil qui était dans la litière, pour s'assurer si le gentilhomme était bien mort. « Monsieur, lui dit Sancho, voici la première aventure dont nous nous tirons bien portants; n'allons pas gâter nos affaires. Ces gens-là n'ont qu'à s'apercevoir que c'est un seul homme qui lesa battus, ils voudront prendre leur revanche; et vous savez, comme moi, tout ce qui peut en arriver. Croyez-moi, gagnons la montagne; nous avons faim, j'ai de quoi manger; laissons aller, comme on dit, le mort en terre et le vivant à table. » Aussitôt il fait marcher son âne devant lui; don Quichotte, trouvant qu'il avait raison, le suivit sans répliquer.

Ils s'enloncèrent entre deux collines, et parvinrent à une vallée profonde, où Sancho mit sur l'herbe ses provisions. Là, étendus tous les deux, sans autre sauce que leur appétit, ils déjennèrent, dinèrent, soupèrent tout à la fois avec d'excellentes viandes froides, destinées à messieurs les ecclésiastiques, qui d'ordinaire savent bien se pourvoir. Mais un grand malheur, dont Sancho surtout ne pouvait se consoler, c'est qu'ils n'avaient point de vin, ni même d'eau, pour apaiser leur soif.





CHAPITRE XVI

DE LA PLUS EXTRAORDINAIRE DES AVENTURES QUE DON QUICHOTTE MIT A FIN-

Sancho, qui ne pouvait manger sans boire, fut le premier à dire à son maître que l'herbe fraîche et touffue de cette prairie annoneait quelque fontaine ou quelque ruisseau dans les environs. Don Quichotte et lui se levèrent pour le chercher et s'y désaltérer. Ils prirent Rossinante et l'âne par la bride, et commencèrent à marcher avec précaution, parce que la nuit était fort obscure. Ils n'avaient pas fait deux cents pas, que leurs oreilles furent frappées du bruit lointain d'une cascade. Ils s'en réjouissaient déjà, lorsqu'un bruit fort différent vint tempérer cette joie, et donner l'alarme à Sancho, qui naturellement n'était pas brave. Ils entendirent de grands coups frappés à intervalles égaux, mèlés d'un cliquetis de ferrailles, de chaînes, et accompagnés du bruit du torrent bondissant à travers les rocs. Il était muit, le ciel était couvert d'un voile épais, et nos béros se trouvaient sous de grands arbres dont les branches étaient azitées. Ces ténèbres, cette solitude, le bruit du fer et de l'eau, qui se confondait avec le murmure des feuilles et le sifflement du vent, tout semblait se réunir pour inspirer la terreur; mais notre héros, incapable d'effroi, s'élance sur Rossinante, et, se couvrant de sa ron-Ami, dit-il à son écuyer, apprends que le ciel me fit naître ce triste siècle de fer pour ramener l'âge d'or; que c'est à moi

que sont réservés les grands périls, les actions sublimes, et que ma renommée doit effacer celle des guerriers de la Table ronde, des pairs de France, des neuf preux, de tous les chevaliers du temps passé. Serre les sangles de mon coursier : reste ici, attends-moi trois jours. Si, à cette époque, je ne reviens point, va trouver au Toboso l'incomparable Dulcinée, et dis-lui que son chevalier est mort en cherchant à mériter la gloire de lui appartenir.

En écoutant ces paroles, Sancho se mit à pleurer : « Monsieur, ditil d'une voix attendrie, pourquoi voulez-vous tenter une si terrible aventure? Il est muit, personne ne nous voit, personne ne pourra nous traiter de poltrons, quand nous nous détournerions un peu. Je vous préviens d'abord que je n'ai plus soif : notre curé, que vous connaissez bien, m'a dit souvent que qui cherche le péril périt. Vous devez être satisfait de n'avoir pas été berné comme moi, d'avoir vaincu, comme vous l'avez fait, ce grand nombre d'ennemis qui escortaient ce corps mort. Si toutes ces raisons ne vous touchent pas, songez que j'ai quitté pour vous ma maison, mes enfants, ma femme. J'espérais n'y pas perdre, à la vérité; mais, comme on dit, la convoitise rompt le sac : que deviennent toutes mes espérances si, au moment où je croyais tenir cette malheureuse lle que vous m'avez promise, je me vois délaissé par vous? Pour l'amour de Dieu, monseigneur mon maître, ne me faites pas ce chagrin; du moins attendez qu'il soit jour. - Jour ou nuit, répondit don Quichotte, il ne sera pas dit que rien au monde ait retardé l'accomplissement de mes grands devoirs. Serre les sangles de Rossinante, et attends-moi : je serai bientôt mort ou vainqueur. »

Sancho, voyant que ses larmes, ses prières, ses conseils, ne pouvaient rien sur son maître, résolut d'user d'adresse et de le forcer, malgré lui, d'attendre que le jour parût. Pour cela, dans le même temps qu'il serrait les sangles de Rossinante, il lui lia doucement les jambes de derrière avec le licou de son âne. Quand don Quichotte voulut partir, son cheval, au lieu de marcher, ne faisait que de petits sauts. « Vous le voyez, s'écria l'écuyer, le ciel, plus pitoyable que vous, ne veut pas que vous m'abandonniez. » Don Quichotte se désespérait; mais plus il piquait son cheval, et moins le cheval avançait. Sans se douter de ce qui le retenait : « Allons! dit-il, puisque Rossinante ne veut pas marcher, je vais attendre l'aurore, quoique je verse des larmes de ce retard si cruel. — Mais, monsieur, répondit Sancho, il n'y a paslà de quoi se désoler. Je vous ferai des contes pendant ce temps; à moins que vous ne préfériez de descendre et de dormir sur l'herbe touffue à la manière des chevaliers. — Moi, dormir! y penses-tu? Suis-je de ces guerriers qui dorment quand il faut combattre? Dors, dors, toi qui naquis pour le sommeil; je m'entretiendrai avec mes pensées. — Ne vous fâchez pas, monseigneur, je ne l'ai pas dit pour vous déplaire. »

Sancho, en parlant ainsi, se rapprochait toujours de son maître, tant était grande la frayeur que lui causait ce bruit continuel de ferrailles! Il finit par saisir d'une main l'arçon de la selle, et de l'autre la croupière, tenant ainsi fortement embrassée la cuisse gauche de notre héros.

Au bout d'un certain temps, don Quichotte veut essayer encore de faire marcher Rossinante.

Alors il rapproche de nouveau les jambes, et de nouveau Rossinante sante sans avancer d'un seul pas, tant il était bien attaché.

Cependant la nuit s'écoulait, et Sancho, voyant paraître le jour, alla délier doucement les jambes de Rossinante. L'animal se sentit à peine libre, que, quoiqu'il ne fût pas fort pétulant, il essaya de faire deux ou trois courbettes, que la faiblesse de ses reins ne lui permit point d'achever. Don Quichotte en tira bon aucure, et voulut en profiter sur-le-champ. L'aube laissait alors disfinguer les objets. Notre héros s'apercut qu'il stait au milieu de grands châtaigniers, dont les ombrages épais avaient rendu la nuit plus obscure; mais il ne put deviner la cause de ces coups terribles qui continuaient à se faire entendre. Il renouvela ses adieux à Sancho, lui répéta ce qu'il devrait dire à madame Dulcinée si dans trois jours il ne revenait point, et ajouta : « Quant à la récompense tes services, tu ne dois avoir aucune inquiétude, j'y ai libéralement pourvu dans un testament que l'on trouvera chez moi. Mais espérons plutôt, mon ami, que je sortirai triomphant de cette perilleuse aventure, et pour le coup tu peux compter sur l'île que je mi promise. » Notre écuyer, en l'écoutant, se mit encore à fondre en benes, et déclara qu'il voulait suivre son maître jusqu'à la mort. Des Quichotte fut attendri; mais, cachant son émotion, de peur de

témoigner de la faiblesse, il marcha d'un air fier et calme vers le lieu d'où venait le bruit.

Sancho le suivait à pied, tirant par le licou son âne, inséparable compagnon de sa bonne et de sa mauvaise fortune. Après un assez long chemin au milieu de ces châtaigniers, ils arrivèrent dans un petit vallon entouré de rochers élevés, d'où se précipitait le torrent. Au pied des rochers, on voyait de loin quelques misérables maisons, qui ressemblaient à des ruines; c'était de là que sortaient les épouvantables coups. Rossinante eut peur, et fit un écart; mais notre héros le ramène, s'approche peu à peu des maisons, en se recommandant à sa dame. Son écuyer, toujours derrière lui, allongeait souvent la tête et le cou entre les jambes de Rossinante pour chercher à découvrir ce qui lui faisait tant de peur. Au bout de cent pas, au détour d'une petite colline, ils découvrirent enfin la cause de leur terreur et de cet effroyable bruit. C'étaient, il faut le dire, il faut bien l'avouer malgré nous, six énormes marteaux de moulins à foulon qui n'avaient pas cessé de battre depuis le jour précédent.

Don Quichotte, à cet aspect, demeura muet de surprise; ses mains laissèrent aller la bride, sa tête tomba sur son sein. Il tourna les veux sur Sancho, qui fixait les siens sur lui, avec les joues enflées, et tout prêt à crever d'envie de rire. Notre chevalier ne put s'en empêcher lui-même, malgré son profond chagrin, et Sancho, voyant que son maître heureusement avait ri le premier, mit ses poings sur ses côtés, et par quatre fois de suite fit et refit des éclats qui bientôt impatientèrent don Quichotte, Mais ce fut bien pis quand son écuyer osa lui adresser ces paroles, en le regardant avec une gravité plaisante : « Ami, apprends que le ciel me fit naître dans ce triste siècle de fer pour ramener l'âge d'or, que c'est à moi que sont réservés les grands perils, les actions sublimes, » et lui répéta mot à mot tout ce que le héros avait dit lorsque les foulons s'étaient fait entendre. Cette raillerie mit en colère don Quichotte, qui, levant aussitôt sa lance, en frappa si fort l'écuyer persifleur, que si ses coups fussent tombés sur la tête comme ils tombérent sur les épaules, le pauvre Sancho n'eût jamais hérité dans le testament. « Monsieur, s'écria-t-il plein d'esfroi, ne voyez-vous pas que je ris? - Moi, je ne ris pas, reprit don Quichotte. Répondez, monsieur le plaisant : si c'eût été, comme je l'ai cru, la plus périlleuse des aventures, n'ai-je pas montré le courage nécessaire pour la terminer? Un chevalier tel que moi, qui n'a jamais vu de moulins à foulon, doit-il les reconnaître au bruit? C'est bon pour vous, monsieur le manant, élevé dans un chétif village. Faites, s'il vous plaît, que ces six marteaux deviennent autant de géants, placez-les vis-à-vis de moi l'un après l'autre, ou lous ensemble, et si je ne leur mets pas le pied sur le ventre, riez alors tant qu'il vons plaira. - Apaisez-vous, monseigneur, reprit Sancho d'une voix soumise : je conviens que j'ai trop ri; mais vous conviendrez peut-être, quand vous ne serez plus fâché, que bien d'antres riraient de même si nous leur disions quelle a été notre frayeur... Je ne parle que de la mienne, car, pour vous, la peur vous est inconnue. - Oui, je veux bien avouer que l'histoire en pourrait sembler gaie, mais je crois au moins inutile de la raconter. Il est tant d'esprits mal faits, qui ne savent point prendre les choses, et wat toujours au delà du but! - Votre seigneurie y va droit, excepté lorsqu'elle vise à la tête et qu'elle attrape les épaules, grâce au ciel d'à ma promptitude à éviter votre coup. Au surplus, qui châtie bien time bien. Quand les grands seigneurs ont dit à leurs valets une parole un peu dure, ils leur font toujours un présent; j'ignore summent en usent les chevaliers errants quand ils ont donné des coups de lance; mais le moins qui peut s'ensuivre, ce sont des îles Frement ou des royaumes en terre ferme. - Tu dis peut-être plus wai que tu ne penses ; mais pardonne-moi ce premier mouvement, e je n'ai pu retenir, et tâche désormais, mon ami, de ne plus tant moiller. Dans aucun livre de chevalerie je n'ai jamais vu d'écuyer musi familier que toi. >





CHAPITRE XVII

CONQUÊTE DE L'ARMET DE MAHURIN

Dans ce moment, il vint à tomber un peu de pluie. Sancho voulait chercher un abri dans les moulins; mais don Quichotte les avait pris en aversion, jamais il n'y voulut entrer; et, tournant à droite, il n'avait pas fait beaucoup de chemin, lorsqu'il apercut de loin un homme à cheval, qui portait sur la tête quelque chose d'aussi brillant que de l'or. « Sancho, s'écria-t-il plein de joie, tous les proverbes sont vrais, principalement celui qui dit que lorsqu'une porte se ferme, une autre s'ouvre bientôt. Selon toutes les apparences, le guerrier que je vois là-bas porte sur sa tête l'armet de Mambrin, que j'ai juré de conquérir. - Monsieur, répondit Sancho, si j'avais la parmission de parler comme autrefois, je vous dirais de prendre garde que ceci ne soit encore des moulins à foulon. - Va-t'en au diable avec tes foulons. Quel rapport peut-il v avoir entre un casque et des moulins? - Plus que vous ne pensez, monsieur. Mais il m'est défendu de m'expliquer. - Malheureux incrêdule, comment veux-tuque je m'abuse? Ne vois-tu pas venir à nous ce chevalier monté sur un cheval gris pommelé, portant sur sa tête un casque d'or? » Sancho craignit la colère de son maltre, et ne souffla mot.

Je dois mettre au fait mes lecteurs de ce que c'était que ce guerrier, ce cheval et cet armet. Il y avait dans ces environs un village et un hameau si petits et si voisins l'un de l'autre, que le même barbier servait pour les deux. Or, ce jour-là, un malade du barbe. Le barbier se rendait chez eux avec ses lancettes et son barbe. Le barbier se rendait chez eux avec ses lancettes et son barbin de cuivre jaune : surpris par la pluie, craignant de gâter son depeau, qui sans doute était tout neuf, il avait mis sur sa tête ce barbin de cuivre, qu'on voyait luire d'un quart de lieue. Il était monté sur un âne gris, et don Quichotte dans tout cela voyait un chevalier sur un beau cheval gris pommelé, la tête couverte d'un casque d'or.

Quand le pauvre barbier fut proche, notre héros, sans explication, conrut à lui la lance en arrêt. Le barbier, qui voit arriver cefantôme, se jette promptement à bas de son âne, et, plus lêger qu'un cheweuil, commence à fuir dans la campagne, en laissant par terre le bassin de cuivre. « Par ma foi! dit l'écuyer en prenant le plat à barbe, ce bassin-là est encore neuf, et vaut au moins huit réaux. > Il e remet à son maître, qui, l'essayant sur son front, et le tournant, retournant pour l'y faire tenir, disait avec étonnement : « Le paien pour qui l'on forgea ce casque devait avoir une furieuse tête! Encore wis-je avec douleur qu'il y manque tout le morion. » Sancho faisait tous ses efforts pour ne pas rire, se souvenant de la leçon qu'il wait reque. « Qu'as-tu donc? lui dit don Quichotte. - Rien, monsieur, répondit-il , je songe à la grosse tête du premier possesseur de om armet, qui ressemble singulièrement à un plat à barbe. - Il est misemblable, Sancho, que ce casque enchanté sera tombé par haseed dans les mains de quelque ignorant, qui, sans en connaître le mirite, en aura fondu la moitié; de l'autre il aura fait ce que tu sais, qui à la vérité a un peu l'air d'un plat à barbe. Mais que m'importe? je sais ce qu'il vaut; je le ferai remettre en état : en attendant, je vais le porter tel qu'il est. - Vous êtes le maître, monsieur; mais que ferez-vous de cet âne, je veux dire de ce cheval gris pommelé, qui ressemble aussi beaucoup à un âne gris? Au train qu'a pris son pauvre maître, je ne crois pas qu'il revienne le cherter; et, par ma barbel le roussin n'est pas mauvais. - Mon usage a est pas de dépouiller ceux que j'ai vaincus, et les chevaliers d'aurefois ne s'emparaient guère des chevaux de leurs ennemis, à moins m'lls n'eussent perdu le leur dans le combat. Laisse donc ce cheval on cet ane, comme tu voudras l'appeler; son maître le viendra remendre. - l'aurais pourtant quelque envie de le troquer contre le mien, qui ne me paraît pas si bon. Les lois de la chevalerie sont terriblement étroites, si elles ne permettent pas de changer un âne contre un âne. Ai-je du moins la liberté de changer les bâts? — Je n'en suis pas sûr; mais jusqu'à ce que je sois mieux informé, je pense que tu peux le faire. »

Autorisé par cette décision, Sancho prit le bât tout neuf de l'âne gris pommelé, et se hâta d'en parer le sien, qui lui en sembla deux fois plus beau. Cela fait, nos voyageurs déjeunèrent des restes de leur souper, burent ensemble de l'eau du torrent, sans retourner la tête du côté des moulins, et, redevenus bons amis, ils continuèrent leur route, en laissant aller à son gré Rossinante, que l'âne suivait avec une fidéle amitié. Bientôt ils se trouvèrent dans la grande route. Alors Sancho dit à son maître :

« Je vous demande, monsieur, la permission de causer un peu avec vous. - Parle, Sancho, répondit don Quichotte, mais sois bref; les meilleurs discours ennuient quand ils se prolongent. - Depuis quelques jours, monsieur, je réfléchis que nous ne gagnons pas grand'chose à chercher ainsi les aventures ; car enfin, vous avez beau vaincre et faire de belles actions dans ces déserts, personne ne les voit, personne n'en sait rien; et votre valeur n'obtiendra point ainsi la renommée dont elle est digne. Mon avis serait que nous nous missions au service de quelque empereur, ou de quelque prince qui fût en guerre avec son voisin, parce qu'alors votre courage, votre force surnaturelle, votre sagesse incomparable, scraient utiles, seraient en vue, et nous attireraient des récompenses : alors vous ne manqueriez pas d'historiens qui mettraient par écrit vos exploits. Je ne parle pas des miens, je sais qu'ils ne passent pas ma qualité d'écuyer; quoique, si l'on parle des écuyers dans les histoires de chevalerie, j'espère y tenir ma place. - Ce que tu dis là, Sancho, ne manque pas de raison; mais avant d'arriver à ce point, il est nécessaire d'avoir un peu couru le monde en cherchant les aventures, afin d'avoir acquis de la gloire. Une fois que l'on est connu, voici comment les choses se passent ordinairement :

» Un chevalier arrive à la cour d'un puissant monarque : tout le monde, jusqu'aux petits enfants, court le recevoir aux portes de la capitale. Ses louanges, ses grandes actions volent de bouche en bouche jusqu'aux oreilles du roi, qui se met aux fenêtres de son palais. Le roi, qui connaît déjà de réputation ce chevalier, le voit à paine paraître, qu'il se retourne vers sa suite, et dit : « Allons ! que tous les chevaliers de ma cour aillent recevoir la fleur de la chevalirie. » On obéit, et le roi lui-même vient au-devant du chevalier jusqu'au milieu du grand escalier; il lui tend la main, l'embrasse, et le mêne aussitôt à l'appartement de la reine. Là se trouve l'infante, m fille, qui est une des plus belles princesses de la terre. A peine l'infante et le chevalier jettent les yeux l'un sur l'autre, que, par un attrait plus qu'humain, sans savoir comment ni pourquoi, ils s'entamment réciproquement. On conduit le chevalier dans un appartement superbe; on le désarme, et l'on couvre ses épaules d'un riche manteau d'écarlate. S'il était déjà beau sous le fer, combien le paraît-il davantage sous la pourpre! Il va souper avec le roi, avec la reine et l'infante.

- Le souper fini, l'on voit entrer dans la salle un hideux petit nain qui conduit une très belle dame au milieu de deux géants. Le nain propose une aventure, arrangée par un ancien enchanteur, de mamère que celui qui la terminera sera regardé comme le meilleur chevalier du monde. Le roi ordonne à tous les chevaliers présents d'éprouver cette aventure : nul n'en vient à bout que le chevalier acuvellement arrivé. Sa gloire en augmente, et l'infante est ravie d'avoir si bien placé ses affections. Ce qu'il y a de bon, c'est que le roi se trouve justement en guerre avec un autre puissant monarque, et qu'au bout de quelques jours le chevalier lui demande la permission d'aller servir dans ses armées. Le roi y consent avec joie; le chevalier l'en remercie avec respect.
- Le chevalier part. Il fait la guerre, combat, triomphe, gagne plusieurs batailles, prend une foule de villes : tout cela est l'affaire peu de temps. Il revient à la cour, et convient avec l'infante de temander sa main pour récompense de ses services. Il la demande; e roi la refuse, parce qu'il ne connaît pas la naissance du chebier; mais on découvre bientôt que le chevalier est fils d'un très sissant roi de je ne sais quel royaume, qui souvent même n'est sur la carte. Le père lui accorde la main de sa fille. Alors sissairement le père meurt, l'infante hérite; et voilà le chevalier par voilà le moment de récompenser son écuyer : on lui donne site, et on le marie avec la demoiselle d'honneur de l'infante, et

qui presque toujours est la fille d'un duc ou d'un grand seigneur du royaume.

- Voilà le plus beau, pardi! s'écria Sancho; et c'est tout ce que ie demande. Par ma foi, monsieur, je suis convaîncu que tout cela doit arriver au chevalier de la Triste Figure. - N'en doute point, mon ami ; car tout ce que je viens de raconter est toujours arrivé exactement de même à tous les chevaliers errants. Il ne reste plus qu'à nous informer quel est le roi paien ou chrétien qui est en guerre et qui a une jolie princesse. Nous avons du temps pourcela. Ce qui m'inquiète davantage, c'est que, lorsque nous en serons là. l'aurai de la peine à prouver que je suis de famille royale. Quoique assurément je sois gentilhomme, et bien reconnu pour tel, le roi aura peut-être de la répugnance à me donner sa fille, si le sage qui écrira mon histoire ne parvient pas à découvrir que je suis arrièrepetit-fils de souverain. - Ce que je vois de plus triste dans tout cela, dit Sancho, c'est qu'en attendant que la paix se fasse, et que vous jouissiez tranquillement du royaume, le pauvre écuver vivra de l'air du temps, et se passera de récompense. Mais, bah! chargez-vous de devenir roi et de me faire comte, moi je me charge de tout le reste. »





CHAPITRE XVIII

COMMENT DON QUICHOTTE MIT EN LIBERTÉ PLUSIEURS INFORTUNÉS QUE L'ON CONDUISAIT DANS UN LIEU OU ILS ME VOULAIENT POINT ALLER

Après la conversation que l'on vient de lire, notre chevalier aperçut dans le grand chemin une douzaine d'hommes à pied, attachés ensemble, comme des grains de chapelet, par une longue chaîne de fer, et tous ayant les menottes; ils étaient conduits par deux cavaliers armés d'escopettes, et deux fantassins armés de lances. « Voici, dit Sancho, la chaîne des forçats que l'on mène ramer aux galères du roi. — Comment, des forçats! s'écria don Quichotte; est-il possible que le roi force ses sujets à ramer? — Je vous dis, reprit l'écuyer, que ces gens-là sont condamnés pour leurs délits à servir sur les galères. — Ils n'y vont donc pas de bon gré? — Non, assurément. — Cela me suffit : je n'oublie point ce que ma profession m'ordonne. »

Don Quichotte s'avance alors, et demande, avec beaucoup de politesse, à ceux qui conduisaient la chaîne, de vouloir bien lui dire pourquoi l'on menait aînsi ces malheureux. Un des cavaliers, touché de sa courtoisie, lui répondit : « Nous avons bien avec nous la sentence de chacun de ces misérables, mais il n'est guère possible de vous faire lire tous ces arrêts; si votre seigneurie veut s'informer à eux-mêmes de ce qu'elle désire savoîr, ils sont bavards de leur métier, et ne demanderont pas mieux que de vous en instruire. » Avec cette permission, que notre héros aurait prise quand même on la lui aurait refusée, il s'approcha des galériens, et leur demanda pour quelles fautes ils allaient aux galères.

Le premier s'était épris d'une bourse d'or qu'un vieux avare tenait enfermée; il avait enlevé la bourse. La justice lui avait fait donner cents coups de fouet sur les épaules, et l'avait envoyé servir trois ans dans la marine royale.

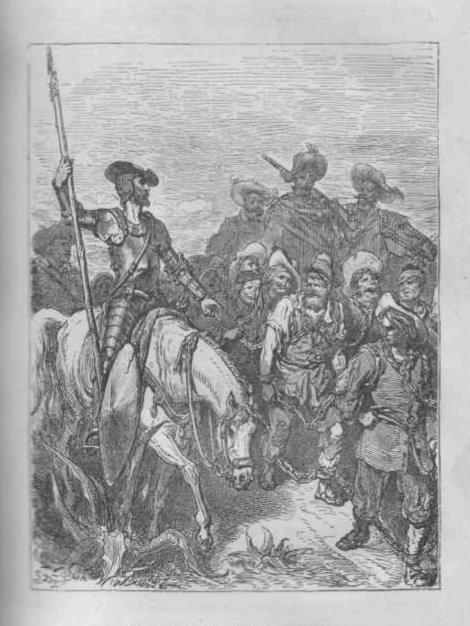
Le second avait trouvé des troupeaux errants dans la campagne, et par suite de son goût pour la vie pastorale les avait recueillis. Il avait reçu six cents coups de fouet, et avait été condamné à six ans de galères.

Le troisième, faute de dix ducats pour adoucir le rapporteur et le greffier, s'en allait ramer avec les autres.

Bref, tous ces honnêtes gens avaient à alléguer de si bonnes raisons, que don Quichotte fut touché de l'injustice du sort envers eux.

« Cela me suffit, dit-il, en élevant la voix. D'après tout ce que je viens d'entendre, il est clair, mes frères, que, quoique vous alliez aux galères pour le châtiment de vos fautes, cependant vous n'y allez pas avec plaisir et de bonne volonté; d'ailleurs, il n'est que trop commun que le manque d'argent, le peu de crédit, la passion ou la sottise des juges fassent condamner l'innocence. Après avoir réflèchi murement à votre situation, je pense que je ne puis m'empècher d'exercer à votre égard le premier des devoirs de la chevalerie, celui de secourir les opprimés. Mais comme la sagesse prescrit d'employer toujours la douceur et la raison avant d'en venir à la force, j'ai l'honneur de vous prier, messieurs les commissaires et gardes, de vouloir bien ôter leurs fers à ces malheureux, et les laisser aller en paix.

— La plaisanterie n'est pas mauvaise, répondit le commissaire en riant, et vous savez la prolonger avec sang-froid. De bonne foi! vous voulez que nous mettions en liberté la chaîne des galériens?



SOTHE HEROS S'APPROCHA DES GALÉRIERE.

Allez, monsieur, continuez votre route, redressez le plat à barbe que vous avez sur la tête, et, croyez-moi, ne cherchez pas à compter les poils du chat. — C'est vous qui êtes un chat, un rat et un maraud, a répond don Quichotte. Aussitôt d'un coup de lance il le jette par terre, lui et son escopette. Les autres gardes, surpris, mettent l'épée à la main, et viennent attaquer notre héros; mais les galériens, profitant de l'occasion, se mettent à briser leurs chaînes. Les gardes, forcés de courir à leurs prisonniers et de se défendre contre don Quichotte, n'avaient pas assez de leurs bras. Sancho aidait un certain Ginès de Passamont, le plus scélérat de tous, à se débarrasser de ses fers. Passamont fut le premier libre : il saute sur le commissaire étendu par terre, lui prend son épée et son escopette; alors, ajustant les gardes l'un après l'autre sans tirer, il les met bientôt en fuite, à travers une grêle de pierres que leur lançaient les autres galériens.

La victoire était complète; mais Sancho n'était pas trop content. Il dit à son maître que les fuyards allaient sûrement chercher la Sainte-Hermandad, qu'il n'y avait pas un moment à perdre pour se cacher dans les montagnes voisines. Don Quichotte avait un autre projet : il appelle tous les galériens, occupés de dépouiller le commissaire, qu'ils laissèrent en chemise. Notre chevalier les rassemble en cercle; et, les regardant avec gravité: « Messieurs, dit-il, la reconnaissance est de toutes les vertus la plus chère aux âmes bien nées. Vous venez de voir ce que j'ai fait pour vous, je ne doute point qu'à votre tour vous ne désiriez faire quelque chose pour moi. Je vous demande de vouloir bien reprendre les chaînes que je vous ai ôtées, et, dans cet état, de vous en aller à la ville du Toboso vous présenter devant madame Dulcinée. Vous lui direz que l'esclave de sa beauté, le chevalier de la Triste Figure, se recommande à son souvenir; vous lui conterez de point en point comment j'ai brisé vos fers; et vous serez libres ensuite d'aller où bon vous semblera.

— Seigneur chevalier, notre libérateur, répondit, au nom de tous, Ginès de Passamont, ce que vous demandez n'est pas raisonnable, puisque, si nous allions ensemble sur les chemins, nous serions sûrement repris par la Sainte-Hermandad, à qui nous ne pouvons espérer d'échapper qu'en nous dispersant et en nous cachant. Nous prions votre seigneurie de vouloir bien changer cette ambas-



CHAPITRE XIX

DES CHOSES EXTRAORDINATRES QUI ARRIVERENT A NOTHE CHEVALIER
BANS LA SIERRA-MORENA

Don Quichotte, se voyant ainsi payé de ses bienfaits, s'écria : « Sancho, l'on a raison de dire que jamais on ne gagne rien à obliger des méchants. J'aurais dû suivre ton conseil : à l'avenir, je servi plus sage. — Vous, monsieur? répondit l'écuyer; vous serez plus sage quand je serai Turc. Mais, puisque vons regrettez de n'avoir pas écouté mes avis, écoutez-les donc à présent. Décampons vite, croyez-moi; car je vous avertis que toutes vos chevaleries ne seraient pas d'un grand profit avec la Sainte-Hermandad. — Mon pauvre Sancho, tu es naturellement poltron; mais, pour que tu ne me reproches point d'être opiniâtre, je veux bien faire ce que tu désires, pourvu que dans le cours de ta vie, et même à l'instant de ta mort (prends garde à cette condition), il ne t'arrive jamais de dire que je me suis éloigné par le moindre sentiment de peur. — Monsieur, se retirer n'est pas fuir, comme s'exposer de gaieté de cœur à un danger inutile n'est pas raisonnable. Quoique je ne sois qu'un pauvre

puysan, j'ai ce qu'on appelle un peu de bon sens, et ma caboche, qui ne me trompe guère, m'avertit que vous ferez fort bien de remonter sur Rossinante et de me suivre le mieux que vous pourrez.>

Don Quichotte oběit sans répliquer. Sancho, qui marchait devant sur son âne, entra dans la Sierra-Morena, avec le projet de s'y cacher quelques jours. Ce qui donnait un peu de courage à notre écuyer, c'est que le sac des provisions avait échappé, comme par miracle, aux recherches des galériens. Certains d'avoir de quoi vivre, nos voyageurs pénêtrèrent jusqu'au milieu des montagnes, et ne s'arrêtèrent qu'à la nuit. Arrivés au pied d'un rocher, ils s'endormirent sous de grands lièges. Mais le destin qui les poursuivait amena justement dans le même lieu Ginès de Passamont, ce fameux voleur délivré des galères par don Quichotte, et qui avait aussi ses raisons pour craindre la Sainte-Hermandad. Passamont trouva nos héros ensevelis dans un profond sommeil; et, comme la reconnaissance n'était pas la vertu qu'il pratiquait le plus, il ne se fit aucun scrupule de voler l'âne de Sancho, qui lui parut beaucoup meilleur que Rossinante. L'aurore brillait à peine, que l'écuyer, se réveillant, s'apercut qu'il n'avait plus son âne, et se mit à jeter des cris entremêlés de sanglots. « O mon fidèle ami ! disait-il, et le bien-aimé de mon cœur! toi qui naquis dans ma maison, toi qui ne m'as pas quitté d'un instant et dont l'enfance et la jeunesse me coûtèrent de si tendres soins, je ne te verrai donc plus! je t'ai donc perdu pour jamais! O mon âne! mon ane chéri! sans toi la vie ne m'est plus rien. Hélas! toi seul la soutenais, puisque avec vingt-six maravédis que tu gagnais chaque jour, tu payais presque ma dépense. Ah! je n'en aurai plus besoin; je t'ai perdu, je vais mourir. »

Don Quichotte, éveillé par ces plaintes, consola Sancho de son mieux, lui fit un beau discours moral sur les accidents de la vie; mais il ne put essuyer ses larmes qu'en lui promettant de lui donner trois anons, de cinq qu'il avait chez lui.

L'écuyer, encore sanglotant, remercia son maître de sa bonté, puis se mit à le suivre tristement à pied, portant le sac de provisions, qu'il avait encore heureusement sauvé, et dont il tirait quelques bribes en poussant de gros soupirs. Don Quichotte marchait au pas, et s'enfonçait de plus en plus dans la montagne, en se réjouissant de ne voir autour de lui que des rochers, des déserts, et se rappelant avec délices tout ce qui était arrivé aux chevaliers dans de pareilles solitudes. Tout à coup Sancho l'aperçoit soulevant avec la pointe de sa lance une valise à demi pourrie, restée au milieu du chemin. L'écuyer accourut pour l'aider à lever cette valise; et comme elle était déchirée, il en tire, malgré la chaîne et le cadenas qui la fermait, quatre chemises de toile de Hollande, d'autre linge extrêmement fin, avec un mouchoir plié, dans lequel Sancho découvrit un assez gros monceau d'écus d'or. « Ah! béni soit Dieu! s'écria-t-il; enfin voici une aventure comme je les aime! » En disant ces mots, sans s'amuser à compter les écus, il visita de nouveau la valise; mais il n'y trouva plus rien que des tablettes richement garnies. Don Quichotte se réserva ces tablettes, en abandonnant les écus à Sancho, qui vint lui baiser la main et serra tout ce qu'il avait pris.

« Amî, lui dit notre hêros, ceci appartenait sans doute à quelque malheureux voyageur que des voleurs auront assassiné. — Non, monsieur, répondit Sancho, les voleurs n'auraient pas laissé ces beaux écus d'or qui sont dans ma poche. — Tu as raison. Je ne devine point ce que ce peut être, à moins que ces tablettes ne m'en instruisent. » Il les ouvrit, et trouva des vers, qu'il lut à son écuyer.

« Ces vers ne nous apprennent rien, dit don Quichotte, mais je puis t'assurer qu'ils ne sont pas mal faits. — Vous vous connaissez donc en vers? répondit Sancho. — Plus que tu ne crois, mon ami; et tu n'en douteras point lorsque je te donnerai une lettre en vers pour madame Dulcinée. Les chevaliers errants d'autrefois étaient tous poètes et musiciens : l'amour seul donne ces talents. — Voyez donc encore, monsieur, si vous ne trouverez pas quelque autre chose dans les tablettes. → Don Quichotte tourna la feuille. « Voici de la prose, dit-il; c'est une lettre.

La lettre ne nous instruit pas plus que les vers, » dit don Quichotte après en avoir pris connaissance. Et feuilletant encore les tablettes, il trouva d'autres poésies, d'autres billets, qui n'exprimaient que des plaintes, des reproches amoureux. Personne dans ces lieux déserts ne pouvant lui donner d'autres informations, il résolut de parcourir ces montagnes jusqu'à ce qu'il eût découvert l'infortuné à qui appartenaient les tablettes.

Dans ce dessein, notre héros s'était déjà remis en marche, lorsqu'il aperçut sur une colline un homme qui sautait de rocher en rocher avec une extrême légèreté. Cet homme était vêtu de lambeaux; sa barbe était noire, épaisse; sa longue chevelure en désordre retombait sur son visage; il portait des chausses presque en pièces, qui semblaient avoir été de velours chamois; ses jambes, ses pieds étaient nus. Don Quichotte, s'imaginant que c'était le maître de la valise, l'aurait suivi sur-le-champ, si Rossinante, qui même dans les beaux chemins ne se souciait guêre d'aller vite, n'eût refusé de marcher à travers les cailloux et les rocs. Notre héros dit à son écuyer de courir après cet homme; mais Sancho lui déclara qu'il ne pouvait s'éloigner, parce qu'aussitôt qu'il était sans son maître la frayeur lui glaçait le sang. « D'ailleurs, monsieur, ajouta-t-il, pourquoi chercher avec tant de soin le possesseur de cette valise? Si nous le trouvions, il faudrait lui rendre ses écus d'or; et je ne vois pas du tout que cela presse. » Dans ce moment, ils arrivèrent à un ruisseau, sur le bord duquel était une mule morte, à demi mangée des corbeaux; elle avait encore sa selle et sa bride. Un vieux pâtre, qui vint à paraître sur le sommet de la montagne, se mit à siffier pour rassembler ses chèvres. Don Quichotte l'aperçut, et lui cria de vouloir bien descendre. Le vieux pâtre vint à sa voix.

« Je gage, dit-il en arrivant, que vous désirez savoir pourquoi cette mule est là : il y a six mois qu'elle n'en a bougé. Vous avez dû rencontrer son maître. - Non, répondit den Quichotte; nous avons seulement trouvé prês d'ici une valise au milieu du chemin. - Il y a longtemps que je l'ai vue, reprit le chevrier; mais je me suis bien gardé d'y toucher, de peur que l'on ne m'accusat de larcin. Le diable est plus malin que nous. - C'est ce que j'ai dit, interrompit Sancho, en découvrant cette valise; je n'ai pas voulu en approcher de cent pas : elle est encore au même endroit ; qu'elle y reste. - Brave homme, ajouta don Quichotte, savez-vous à qui elle appartenait? - Monsieur, répondit le vieux pâtre, tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il y a six mois à pen près que, dans une bergerie à trois lieues d'ici, nous vimes arriver un jeune homme d'une helle taille et d'une jolie figure, monté sur cette mule que vous voyez et portant derrière lui la valise à laquelle vous n'avez pas voulu toucher. Il nous demanda quel était l'endroit le plus désert de ces montagnes : nous lui indiquâmes celui-ci; aussitôt il piqua sa mule, c'enfonça parmi ces rochers, et nous le perdimes de vue.

- » Quelques jours après, un de nos pâtres rencontra ce jeune vovageur, qui, sans rien lui dire, vint droit à lui, le frappa, courut à l'âne chargé de nos provisions, s'empara de tout le pain, de tout le fromage qu'il trouva, et l'emporta dans ces rochers en courant d'une vitesse extraordinaire. Nous nous rassemblames tous, et nous le cherchâmes pendant deux jours. Nous le trouvâmes enfin dans le creux d'un liège. Ses habits étaient déchirés, son visage brûlé du soleil; nous cûmes de la peine à le reconnaître. Il vint à nous avec beaucoup de douceur, nous salua, nous dit qu'il ne fallait pas s'étonner de l'état où nous le voyions, qu'il accomplissait une pénitence qu'on lui avait imposée pour ses nombreux péchès. Nous lui demandames son nom: il baissa la tête, et ne répondit pas. Nous le priames de nous indiquer où nous pourrions lui porter des vivres, à moins qu'il n'aimat mieux venir les chercher à nos cabanes, sans les prendre de force comme il avait fait. Il nous remercia, nous demanda pardon, promit que dorénavant il nous demanderait du pain pour l'amour de Dieu, et qu'il ne ferait plus de peine à personne.
- » Comme nous nous efforcions de le consoler avec nos pauvres raisonnements de chevriers, son visage changea tout à coup; il fixa ses yeux à terre, serra ses lèvres, fronça ses sourcils, et se lançant avec fureur sur l'un de nos pâtres, il le frappa d'une telle force que, sans nous, il l'auraît tué.
- De tout cela, monsieur, nous avons conclu que ce malheureux jeune homme a de temps en temps des accès de folie. Hier, quatre hergers de mes amis et moi, nous avons décidé de le chercher partout, de nous emparer de lui, et de le conduire à Almodavar, qui est à huit lieues d'ici, pour le faire guérir, s'il est possible, ou du moins pour découvrir sa famille, afin qu'elle en prenne soin. Voilà tout ce que je sais. »

A l'instant même, ils virent sortir du milieu des rocs le jeune homme aux habits déchirés, qui venaît à eux en marmottant quelques paroles. Il s'approcha doucement, les salua, leur dit bonjour d'une voix faible et enrouée. Don Quichotte se pressa de descendre de cheval, et courut l'embrasser tendrement. Le jeune homme parut étonné, se retira deux pas en arrière, et posant ses deux mains sur les épaules du chevalier, se mit à le considérer avec une grande attention. Enfin, après un long silence, il lui adressa ces paroles.



CHAPITRE XX

CONTINUATION DE L'AVENTURE DE LA SIERRA-MORENA

« Certes, seigneur, quoique je ne vous connaisse point, je n'en suis pas moins touché vivement de l'amitié que vous me témoignez. Le triste état où je suis réduit ne me permettra peut-être jamais de vous prouver ma reconnaissance, mais il ne m'empêche point de la sentir. — J'exposerais ma vie avec joie, lui répondit don Quichotte, pour trouver un remède à vos maux; si rien ne peut les adoucir, je voudrais du moins les plaindre, et encore plus les partager. Daignez donc m'instruire de vos peines; je vous jure, par l'ordre de chevalerie que j'ai reçu, quoique indigne, que ma sensibilité mérite votre confiance. »

Le jeune homme, pendant que notre chevalier parlait, le regardait, l'examinait depuis les pieds jusqu'à la tête. « Pour l'amour de Dieu, répendit-il, donnez-moi quelque chose à manger; quand j'aurai pris un peu de nourriture, je ferai ce qu'il vous plaira, ou du moins ce que je pourrai pour vous obéir. » Sancho et le vieux chevrier lui présentèrent ce qu'ils avaient de provisions. Le jeune homme s'en saisit avec avidité, se mit à manger en doublant et en précipitant les morceaux, et jetant autour de lui des regards inquiets et farouches. Quand son repas fut achevé, sans dire un seul mot, il fit signe qu'on le suivit, et marcha vers un petit pré caché par une grande roche. Là, recommandant toujours le silence par des signes mystérieux, mettant le doigt sur sa bouche, et regardant de tous côtés, comme s'il eût craint d'être vu, il s'assit sur l'herbe au pied de la roche, indiqua la place que chacun devait prendre, ferma quelque temps les yeux pour recueillir ses idées, et commença dans ces termes :

- « Je censens à vous raconter mes malheurs, pourvu que vous me promettiez de ne pas m'interrompre dans mon récit. Je sens qu'il serait impossible à ma faible tête d'en retrouver, d'en renouer le fil, si vous le rompiez une seule fois.
- Je m'appelle Cardenio. Je suis né dans une grande ville de l'Andalousie; ma famille est noble et riche : ces avantages de la fortune ne m'ont pas rendu moins a plaindre. Dans la même ville vivait une jeune personne, nommée Lucinde, à qui le ciel avait prodigué tous ses dons. Je désirals depuis longtemps l'épouser.
- » l'allai un jour trouver le père de Lucinde, et je le priai de m'accorder sa fille. Il me reçut avec amitié, me répondit que ce mariage honorerait également les deux époux; mais il ajouta que l'avais un père, que c'était à lui à faire cette demande, et que Lucinde ne pouvait pas devenir sa belle-fille sans qu'il eût témoigné qu'il le désirait. Je trouvai cette réponse juste; je le remerciai de ses bontés, et je courus chez mon père pour l'engager à faire la démarche qui devait assurer mon bonheur.
- > En entrant dans son appartement, je trouvai mon père une lettre à la main. Sans me donner le temps de parler : « Cardenio, me dit-il, cette lettre va t'instruire de ce que veut faire pour toi le duc Richard. » Ce duc Richard, comme vous savez, est un grand d'Espagne, dont les domaines sont en Andalousie. Il écrivait à mon père pour le prier de m'envoyer auprès de lui, afin que je devinsse le compagnon, l'ami de son fils aîné, l'assurant qu'il voulait employer son crédit à mon avancement, à ma fortune, et m'assurant d'avance de son amitié d'une manière si flatteuse, si franche, si éloignée du ton des protecteurs ordinaires, que je sentis bien moi-même que je ne pouvais refuser d'allec au moins le remercier. « Cardènio, me dit

mon père, vous partirez dans deux jours, vous vous rendrez auprès du due, et j'espère que votre conduite justifiera le choix qu'il a fait. » Je n'osai répliquer. Le lendemain, j'instruisis le père de Lucinde de tout ce qui se passait, et je le suppliai de vouloir bien ne pas disposer de sa fille avant mon retour de chez le duc. Il me le promit, Lucinde me fit le serment de n'être jamais qu'à moi.

» J'arrivai chez le duc Richard; il me reçut avec une bonté paternelle. Son fils aîné me témoigna bientôt de l'estime et de l'amitié; mais le cadet, appelé Fernand, jeune homme aimable et bien fait, me chérit encore plus que son frère, me donna sa confiance, se déclara mon meilleur ami. Mon cœur ne tarda pas à répondre au sien. Quand je revins chez mon père, don Fernand m'accompagna.

» Frappé de tout ce que je lui dis de la beauté, de la sagesse de Lucinde, il témoigna le plus vif désir de la voir.

> Peu de jours après, Lucinde, qui aimait beaucoup à lire les romans de chevalerie, me fit demander Amadis de Gaule ... » A ces mots den Quichotte tressaillit; et, ne pouvant contenir son émotion : « Seigneur, interrompit-il, si votre seigneurie avait dit, en commencant son histoire, que madame Lucinde aimait les livres de chevalerie, cela seul eût assez prouvé qu'elle est belle, sage, aimable, spirituelle, parfaite. Dès ce moment l'en suis sûr, je le soutiens, et je le soutiendrai. J'ose pourtant vous représenter qu'avec Amadis de Gaule elle aurait dû vous demander l'admirable Roger de Grèce. Quand vous le pourrez, je vous demande en grâce de lui prêter cet excellent livre ; si par hasard vous ne l'avez pas, faites-moi l'honneur de venir chez moi, je vous en offrirai trois cents autres, qui font la consolation de ma vie et la nourriture de mon âme : il est vrai que l'aurai peut-être un peu de peine à les retrouver, à cause de la malice de certains enchanteurs. Pardon si, malgré ma promesse, l'ai interrompu votre récit; mais je ne suis plus maître de moi dès que l'entends parler de chevalerie. Daignez continuer, s'il vous plait; l'écoute avec autant d'attention que d'intérêt. »

Pendant que don Quichotte parlait, Cardenio, rèveur et pensif, avait laissé tomber sa tête sur son sein, et regardait fixement la terre. Notre chevalier le pria deux fois de poursuivre. Cardenio ne répondait point. Tout à coup, regardant don Quichotte avec des yeux égarés : « Non, dit-il, personne au monde ne m'ôtera de la tête, et

je croirai toujours fermement, malgré tous les faquins qui diraient le contraire, que la reine Madasime n'était pas d'une verto parfaite. - Cela est faux! s'écria don Quichotte avec un jurement terrible; la reine Madasime fut une princesse respectable, celui qui soutient le contraire est un infâme, un poltron, un menteur, et je le lui prouverai à pied, à cheval, armé, désarmé, comme il lui plaira. » Cardenio, que son accès de folie venait de reprendre, s'entendant traiter de menteur, saisit une grosse pierre et la jeta de toute sa force à la poitrine de don Quichotte, qui fut renversé sur le dos. Sancho, voulant venger son maître, tombe à coups de poing sur Cardenio; mais celui-ci, se relevant, a bientôt jeté l'écuyer par terre, et se met à danser sur son corps. Le chevrier, qui tente de le défendre, va lui tenir compagnie; et Cardenio, lassé de battre, s'en retourne vers ses rochers. Notre héros, désirant malgré tout entendre la fin de l'histoire de Cardenio, prit congé du chevrier, remonta sur Rossinante, et s'achemina de son mieux sur les traces de celui qu'il cherchait.





CHAPITRE XXI

COUNCYT LE VAILLANT CHEVALIER DE LA MANCHE INITA LE BEAU TÉNÉBREUX

Notre héros s'enfonça dans le plus fort de la montagne. Sancho, qui le suivait en soupirant, mourait d'envie de parler, mais n'osait commencer la conversation. Enfin, na pouvant soutenir un si long silence : « Monsieur, dit-il, je vous demande en grâce de vouloir me donner votre bénédiction, et me permettre de retourner chez moi; là je pourrai du moins causer avec ma femme et mes enfants : l'aimerais autant être enterré vif que de suivre votre seigneurie sans pouvoir dire un pauvre petit mot. Par ma foil il est trop dur de chercher les aventures, d'être berné, d'être assommé, sans pouvoir desserrer les dents. — Eh bien, répondit don Quichotte, je cossens à lever la défense que je t'ai faite, mais seulement pour le temps que nous serons dans ces montagnes. — A la bonne heure, musieur! sans cela j'allais étouffer.

» Ayez d'abord la bonté de m'apprendre quel si grand intérêt vous prenez à cette reine Marcassine (je ne dis peut-être pas bien son nom, mais c'est égal), et que vous importe qu'elle fût ou non d'une vertu parfaite. Si votre seigneurie avait passé cela, qui devait lui être fort égal, le fou aurait continué son histoire, et nous aurions évité le coup de pierre et les gourmades. - Mon ami, si tu savais combien la reine Madasime mérite de vénération, tu trouverais toimême que j'ai fait preuve de patience en ne châtiant pas le blasphémateur qui osait ternir sa renommée. Cardenio ne l'aurait pas calomniée s'il n'eût été dans son accès de folie. - Voità justement la raison qui devait vous empêcher de prendre garde à ce que disait un fou; car enfin, si la grosse pierre qu'il vous a jetée à la poitrine était arrivée plus haut et vous avait frappé la tête, où en seriez-vous, s'il vous plait, avec cette belle madame, que Dieu confonde? - Un chevalier errant est obligé de soutenir l'honneur des belles contre les fous et contre les sages, surtout lorsqu'il s'agit d'une grande reine comme Madasime, pour laquelle je ne cache point que j'eus toujours une affection particulière, fondée sur sa beauté, ses vertus et ses malheurs. Et l'on osera dire qu'elle n'était pas d'une vertu parfaite! Non, pardieu! je ne le souffrirai pas; j'en donne, j'en donnerai le plus terrible démenti à tous ceux qui le diront et le penseront. - Monsieur, ce n'est pas moi qui le dis ou qui le pense. Oh! mon Dieu! je laisse chacun se mèler de ses affaires : je viens de mes vignes, et j'ignore tout. Qui se sent galeux se gratte. Celui qui achète cher et dit que c'est bon marché ne le sent pas moins à sa bourse. De qui n'a-t-on pas médit? Qui pourrait fermer les champs? - Bonté divine! s'écria don Quichotte; eh! à quoi peut revenir cette enfilade de proverbes? Je te pardonne volontiers de n'avoir pas le sens commun; mais tu devrais une bonne fois te bien mettre dans la tête que tout ce que je lais et ferai se trouve toujours conforme aux règles de la chevalerie, que personne au monde ne connaît mieux que moi. Toutes mes actions ont un but : par exemple, dans ce moment, je ne m'enfonce dans ces déserts que pour exécuter un projet sublime, qui seul doit m'acquérir plus de gloire que n'en ont jamais obtenu les chevaliers les plus renommés. - Dans ce projet-là, monsieur, courez-vous de grands dangers? - Cela dépendra de ta diligence, et du plus ou moins de temps que tu mettras à l'ambassade dont je prétends t'honorer. Approche, tu vas tout savoir.

Tu n'ignores pas, mon ami, que le fameux Amadis de Gaule fut

peut-être le plus parfait des chevaliers errants du monde : j'ai tort de dire peut-être; il fut le premier, l'unique, le prince de ceux qui ent existé. Une des plus belles actions d'Amadis, celle qui prouva le mieux son courage et sa constance, ce fut, quand il eut le malheur de déplaire à la belle Oriane, de se retirer sur la roche pauvre, où il vécut longtemps dans la pénitence sous le nom significatif de Beau ténebreux. Il m'est plus facile d'imiter cette pénitence du grand Amadis que de fendre comme lui des géants, de tuer des andriaques, de mettre en fuite des armées : aussi vais-je profiter pour cela de l'heureuse occasion qui m'amène dans un désert aussi commode que celui-ci.

- Je ne vous comprends pas bien, reprit Sancho; qu'est-ce donc que vous voulez faire? — Imiter Amadis, et peut-être Roland, qui, en apprenant qu'Angélique l'avait oublié, arracha les arbres, troubla les fontaines, tua les troupeaux, mit le feu aux maisons, et devint tout à fait fou; ce qui lui fit beaucoup d'honneur. - Mais vous avez dit, ce me semble, que ces deux messieurs avaient des raisons pour faire ces belles choses; je ne vois pas que vous en ayez : soupçonnez-vous que madame Dulcinée vous ait oublié? - Non; et voilà justement en quoi j'aurai bien plus de mérite. Qu'un chevalier devienne fou par un motif raisonnable, on ne peut guère lui en savoir gré; mais qu'à propos de rien, sans le moindre sujet, la tête lui tourne tout d'un coup, tu sens, mon ami, combien c'est glorieux et agréable pour sa dame, qui juge par là de ce qu'il saurait faire dans une véritable occasion; d'ailleurs, la seule absence de Dulcinée est un suffisant prétexte. C'en est fait, Sancho, je suis fou, oui, mon cher enfant, je veux être fou, et je le serai jusqu'à la réponse d'une lettre que tu vas porter de ma part à madame Dulcinée. Si cette réponse est telle que mon amour la mérite, je reprendrai ma raison pour mieux sentir ma félicité; si la cruelle me dédaigne, je garderai mon délire pour diminuer ma douleur. Tu vois que dans tous les cas l'affaire est excellente, et que je ne peux qu'y gagner. »

En parlant ainsi, don Quichotte se trouvait au pied d'une haute montagne, qui, séparée des autres, s'élevait seule dans une prairie arrosée par un ruisseau. La fraicheur de l'eau courante, la beauté de la verdure émaillée de fleurs sauvages, quelques bouquets d'arlies plantés çà et là, engagèrent notre chevalier à choisir cet agréable endroit pour y faire sa pénitence. « Le voici, s'écria-t-il en promenant des yeux attendris sur tous les objets qu'il apercevait, le voici,
l'asile solitaire où je veux soupirer mes amours! le voilà, le ruisseau
limpide dont mes larmes augmenteront les flots! O vous, qui que
vous soyez, rustiques dieux de ces montagnes, pardonnez à un malheureux de troubler par ses tristes plaintes vos belles retraites! O
Dulcinée du Toboso, jour de mes nuits, aimant de mon cœur, étoile
brillante de mes longs voyages, regarde l'état affreux oû ton absence
me réduit! Et toi, mon fidèle écuyer, toi le compagnon de ma
gtoire, n'oublie, n'oublie rien de ce que tu vas me voir faire, afin
de le raconter à celle qui cause mes maux. »

Don Quichotte à ces paroles descend de cheval, ôte la bride et la selle à Rossinante; et, le frappant de la main sur la croupe : « Reçois, dit-il, cette liberté dont ton maître ne jouit pas : je ne retiens plus ton ardeur, coursier aussi doux que terrible, toi qui portes écrit sur ton front que tu surpasses en légèreté et le renommé Frontin et l'hippogriphe d'Artolphe.

Si mor pauvre âne était encore à moi, interrompit alors Sancho, j'aurais, en lui ôtant son bât, d'assez belles choses à lui dire, quoique dans le fait il n'eût rien à voir à ceci. Mais au surplus, seigneur chevalier de la TristeFigure, si vous êtes fou tout de bon, et que vous vouliez que je parte, Rossinante pourrait fort bien suppléer au délaut de mon ane : j'irais et reviendrais plus vite, car je suis un fort mauvais piéton. - Je ne m'y oppose point, répond don Quichotte; je désire seulement que tu ne te mettes en route que dans trois jours, afin que tu puisses voir et raconter à Dulcinée toutes les folies que je sais faire quand je m'y mets. - Oh! monsieur, j'en ai assez vu. - Tu n'y es pas, mon pauvre ami. Je vais d'abord déchirer mes vêtements, jeter çà et là mes armes, me précipiter la tête la première sur les rochers, ensuite.... - Prenez-y garde; je vois ici tel rocher qui finira sur-le-champ votre pénitence. Écoutez : s'il est absolument nécessaire que vous fassiez de pareilles culbutes, je serais d'avis que ce fût dans l'eau, ou sur du sable doux comme coton, et rapportez-vous-en à moi pour dire ensuite à madame que c'était contre des rochers plus durs que du diamant. - Non, Sancho, les lois de la chevalerie ne permettent point ces mensonges. - Oh bien! je me les permets; et croyez-moi, monsieur, imaginez que les trois jours sont passés; écrivez promptement à madame, sans oublier la lettre de change des trois anons que vous m'avez promis. Donnez-moi le tout; je cours ventre à terre au Toboso; je parle à madame Dulcinée; je lui raconte des merveilles de votre pénitence; je vous la rends plus souple qu'un gant; et je reviens, léger comme un oiseau, tirer votre seigneurie de son purgatoire. - Je n'ai pas ici de papier; mais je vais écrire ma lettre sur les tablettes de Cardenio. Tu la feras transcrire au premier village par le maltre d'école ou le sacristain. Peu importe qu'elle soit d'une autre main que la mienne : d'abord, autant qu'il m'en souvient, Dulcinée ne sait pas lire; ensuite je puis te répondre qu'elle ne connaît pas mon écriture. Depuis douze ans qu'elle m'est plus chère que la lumière des cieux, je ne l'ai pas vue quatre fois, et j'ose assurer que, de ces quatre fois, elle ne s'est pas aperçue une seule que je l'aie regardée, tant est sévère la retenue dans laquelle l'ont élevée Laurent Corchuelo, son père, et sa mère Aldonza Nogalès! - Comment! que dites-vous donc, monsieur? Quoi 1 madame Dulcinée est Aldonza Laurenzo, la fille de Laurent Corchuelo? - Oui, sans doute. - Oh! je la connais, je la connais parfaitement. Diable! c'est un fier brin de fille, qui vous jette une barre aussi bien que le plus fort garcon du village. Vive Dieu! c'est une gaillarde qui a de la barbe, et qui pourrait faire le coup de poing avec tous les chevaliers errants de la terre. Je me souviens que certain jour elle monta au haut du clocher pour appeler des ouvriers de son père qui travaillaient à une demi-lieue de là; ils entendirent sa voix comme s'ils avaient été à une toise. Il me tarde déjà d'être en route, je serai charmé de la revoir. Je la trouverai sûrement un peu noire, car elle est toujours au sofeil. Mais que j'étais donc imbécile ! j'imaginais que cette madame Dulcince était une grande princesse dont vous étiez amoureux, et qui méritait de voir à ses pieds le Biscayen, les galériens, tous les autres que vous avez vaincus. Pardi! monsieur, s'ils y ont été, ils ont dù trouver Aldonza Laurenzo teillant du chanvre ou battant du blé; cela doit leur avoir paru drôle, et je crois qu'elle en a bien ri.

— Sancho, reprit don Quichotte d'une voix calme mais sévère, je vous ai déjà dit une grande vérité, que vous perdez trop souvent de vue : c'est que vous êtes un sot excessivement babillard. Quand on se mêle, comme vous, de faire le raisonneur, on devrait savoir que deux choses seules méritent de nous l'amour, la sagesse et la beauté. Dulcinée les possède au plus haut degré. Qu'importent sa naissance et son rang? Je la respecte, je la chéris autant que si elle était la première princesse du monde. »

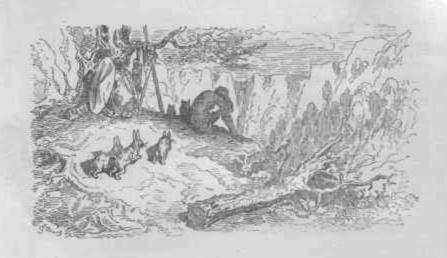
Don Quichotte s'éloigna de quelques pas, tira les tablettes de Cardenio, et fit sa lettre pour Dulcinée. Lorsqu'il l'eut achevée, il appela son écuyer, afin qu'il l'apprit par cœur. « N'espérez point cela, lui dit Sancho, j'ai une trop mauvaise mémoire; mais lisez-moi toujours cette lettre pour ma seule satisfaction, parce que je suis sûr qu'elle est bonne. » Don Quichotte lui lut la lettre.

« Par la vie de mon père! s'écria Sancho, je n'ai jamais rien entendu de pareil. Pardi! monsieur, comme vous savez dire tout ce que vous voulez, vous êtes un diable pour l'esprit. Ah çà, n'oubliez pas à présent d'écrire sur une autre feuille la lettre de change des trois anons, et signez-la d'une manière moins gentille, mais plus claire. » Don Quichotte écrivit aussitôt la lettre de change.

« C'est à merveille, dit Sancho; mettez là votre parafe, et je vais seller Rossinante, - Attends, attends, reprit don Quichotte; je désire qu'au moins tu me voies tout nu; et je ne te demande que quelques minutes pour faire devant toi une douzaine de folies dont tu pourras parler comme témoin. — Oh! non, monsieur, je vous en prie, que je ne vous voie pas tout nu! je serais sûr de me mettre à pleurer; et j'ai déjà tant pleuré mon âne, que mes pauvres yeux n'y pourraient suffire. Laissez-moi partir, j'en serai plus tôt de retour, et je vous promets de vous rapporter une réponse favorable. Mais, à propos, de quoi vivrez-vous jusqu'à mon retour? - Ne t'en inquiète point, Sancho; l'herbe de ces prés, les fruits de ces arbres, suffirent à ma nourriture ; j'espère même ne rien manger du tout, ce qui serait encore mieux. Je suis plus occupé de la craînte que tu ne puisses pas me retrouver dans ces déserts; et je te conseille, pour ne pas te perdre, de couper des branches de genêt, que tu sémeras sur la route jusqu'à l'entrée des montagnes : elles te guideront quand tu reviendras. >

Sancho approuva cet expédient. Il se munit d'un faisceau de genêts, demanda la bénédiction de son maître; et, montant sur Rossinante, dont notre chevalier lui recommanda de prendre les plus grands soins, il se mit aussitôt en route. Mais il n'avait pas fait cent pas qu'il revint précipitamment : « Vous aviez raison, dit-il; je pense qu'il est nécessaire que je voie quelques-unes de vos folies, pour les affirmer par serment en sûreté de conscience.... » Don Quichotte, qui ne demandait pas mieux, se déshabilla dans l'instant, et fit ensuite deux sauts en l'air avec deux culbutes la tête en bas. Sancho n'en voulut pas voir davantage; il tourna bride en fermant les yeux, et reprit vite son chemin.





CHAPITRE XXII

FINESSE D'AMOUR DU GALANT DON QUICHOTTE DANS LA SIERRA-MORENA

Le chevalier de la Triste Figure, demeuré seul et en chemise, interrompit ses culbutes pour monter sur le haut d'un rocher. Là il réfléchit mûrement sur un point qui l'embarvassait. « Examinons bien, disait-il en lui-même, si je dois prendre le parti de me déclarer fou furieux, comme Boland, ou fou triste comme Amadis. Ces deux modèles sont également beaux à suivre; mais ce Roland, qui, dans le fait, n'avait pas un si grand mêrite à être vaillant, puisqu'il était invulnérable, devint tout à coup furieux, parce qu'tugélique l'avait oublié. Si j'imite Roland, j'offense Dulcinée, je donne un prétexte aux méchants de soupçonner sa vertu! Amadis, qui valait au moins Roland, se retira sur la roche pauvre pour y pleurer pendant plusieurs années, uniquement parce qu'Oriane l'avait banni de sa présence. Il n'y a rien là qui ne soit honnête, décent, honorable pour tous les deux. Vive, vive le grand Amadis! »

Il descendit alors du rocher, reprit une partie de ses vêtements; et, se rappelant que la prière occupait souvent Amadis, il se fit, avec des giands enfilés, une espèce de rosaire, qu'il disait avec dévotion. Le reste du temps il se promenait dans le pré, s'entretenait avec ses pensées, faisait des vers, qu'il écrivait sur les hêtres on sur le sable du ruisseau.

Tandis qu'il celébrait ainsi sa dame, qu'il confiait sa douleur aux sylvains, aux nymphes des bois, et qu'il se nourrissait d'herbes sauvages. Sancho poursuivait son chemin. Si malheureusement ce soyage avait été de trois semaines, comme il ne fut que de trois jours, le fidèle écuyer risquait de ne pas retrouver son maître en vie; mais vingt-quatre heures après l'avoir quitté, Sancho arriva pour diner à la fatale hôtellerie où l'on s'était amusé à le faire santer dans la couverture. Dès qu'il l'aperçut, il lui prit un frissen; cependant, comme il avait faim, il s'arrêta malgré lui, regardant de côté la porte, et ne sachant s'il devait entrer. A l'instant même il en sortit deux hommes, dont l'un dit à l'autre : « Seigneur licencié, n'est-ce point là Sancho Pança, celui que la gouvernante nous a dit avoir suivi notre aventurier? — G'est loi-même, répond l'ecclésiastique, et je reconnais le cheval de don Quichotte. »

Aussitöt le curé et le barbier, car c'étaient eux, s'approchérent de notre voyageur. « Ami Sancho, dit le curé, qu'avez-vous fait de votre maltre? - Monsieur, répondit l'écuver, qui les reconnut aussi, mon maltre est dans un certain lieu, occupé de certaines choses fort importantes, et que, sur les yeux de ma tête, j'ai promis de ne point révêler. - Oh! s'écria le barbier, si monsieur Sancho fait tant le discret, nous serons persuadés qu'il a volé le seigneur don Quichotte, et qu'il lui a pris jusqu'à son cheval, que voilà. - Monsieur, répliqua l'écuyer, ne soyez pas si léger dans vos jugements et dans vos propos. Mon maître, au fond de ces montagnes, accomplit une pénitence; et moi, comme son ambassadeur, je vais porter une lettre de lui à madame Dulcinée du Toboso, fille de Laurent Corchuelo, pour laquelle il se meurt d'amour. » Maître Nicolas et le curé, surpris de cette nouvelle folie, demandérent à voir cette lettre. Sancho leur dit qu'elle était sur des tablettes, et que son maître lui avait ordonné de la faire transcrire au premier village. Le curé s'offrit pour la copier. Sancho descendit alors de cheval, et mit la main dans son sein pour en tirer les tablettes, qu'il n'avait garde de trouver, puisqu'il les avait oubliées. Inquiet, troublé, pâle de frayeur, Sancho tourne, retourne ses poches, se tâte par tout le corps, et, premant ensuite sa barbe à deux mains, s'en arrache la moitié, se donne cinq ou six soufflets, et s'égratigne le visage. « Qu'avez-vous donc? s'écria le curé. — Ce que j'ai ? répondit-il. Ah! malheureux que je suis! je viens de perdre en un moment trois superbes ânons, dont chacun valait une métairie. — Comment! répliqua le barbier, ces ânons étaient dans vos poches? — Sans doute, puisqu'ils étaient dans une lettre de change signée de mon maître, portant l'ordre à sa nièce de me donner trois ânons de quatre ou cinq qu'il a chez lui; cette lettre de change, avec l'éplire pour madame Dulcinée, était dans les tablettes que j'ai perdues. »

Le curé consola Sancho, et lui promit qu'en retrouvant don Quichotte il lui ferait renouveler la lettre de change. Le bon écuyer, un peu rassuré, dit alors qu'il regrettait peu l'épître à madame Dulcinée, parce qu'il la savait presque par cœur. Le barbier le pria de la répêter, afin qu'ils pussent la mettre au net. Alors Sancho, se grattant la tête, se mit sur un pied, puis sur l'autre, regarda la terre, le ciel, se mangea la moitié d'un ongle, et finit par dire : « Le diable s'en mêle! car je ne peux me rappeler que le commencement de la lettre, où il y avait haute et souterraine dame. — Vous voulez dire souveraine, reprit le barbier. — Oui, c'était souveraine, je m'en souviens. Ensuite il disait : Celui dont le cœur est blessé vous souhaite, ennemie adorée, l'affreux état où il est réduit. Il y avait après cela des tristes jours, et puis, un seul mot; et, après le seul mot, cela finissait par votre, jusqu'à la mort, chevalier de la Triste Figure. Voilà toute la lettre à peu près. »

Le barbier et le curé félicitérent Sancho sur son heureuse mémoire, et lui firent répéter deux ou trois fois cette lettre, afin de la copier. Sancho la répéta de deux ou trois façons différentes, et raconta dans un grand détail tout ce qui lui était arrivé avec son maître, sans pourtant juger à propos de dire qu'il avait été berné dans cette même hôtellerie, où il refusa d'entrer. Il ajouta qu'aussitôt après son ambassade à madame Dulcinée son maître était décidé à s'aller faire empereur quelque part; que, quant à lui, son parti était pris : dès qu'il serait veuf, ce qui ne pouvait manquer d'être prochain, d'épouser une demoiselle de l'impératrice, qui lui apporterait en dot un bon duché en terre ferme, parce qu'il était révenu des îles, et qu'il ne s'en souciait plus. Sancho disait tout cela d'un si beau sang-froid, d'un ton si tranquille, en essuyant de temps en temps les égratignures qu'il s'était faites, que le cure et le barbier jugèrent fort inutile d'essayer de lui parler raison, et le regardèrent au moins comme aussi fou que son maître.

« Je vous fais d'avance mon compliment, reprit le curé; car je vois bien qu'avant peu le seigneur don Quichotte sera roi, ou tout au moins archevêque; alors... - Archevêque, interrompit l'ésayer, il ne m'en a point parlé; mais si cette fantaisie allait lui prendre, dites-moi ce que les archevêques errants ont coutume de donner à leurs écuyers. - Ordinairement ils les font jouir de quelque bénéfice simple, d'une bonne cure ou de quelque chapelle, qui leur rapporte heaucoup, sans compter le casuel. - Diable! j'aimerais assez un bénéfice; mais pour le posséder il faut n'être pas marié, et savoir au moins servir la messe. Me voilà joli garçon, moi qui ai une lemme, et qui ne sais rien! Oh! messieurs, je vous demande en grâce de détourner mon maître de ce projet, et de l'engager à se faire tout bonnement empereur. » Le barbier et le curé lui promirent d'en parler à don Quichotte. « Mais, ajoutérent-ils, nous devons nous occuper à présent de le tirer de son désert; nous réfléchirons lå-dessus à table ; venez avec nous dans l'auberge. - Non, répondit Sancho en détournant la tête; si cela vous est égal, je n'entrerai point dans cette auberge-là; je vous en dirai quelque jour les raisons. Vous pouvez m'envoyer ici mon diner, avec un peu d'orge pour Rossinante. » On ne le pressa pas davantage, et le barbier lui fit porter å manger.

Le curé pendant ce temps imaginait un moyen qui devait réussir auprès de don Quichotte pour le conduire où l'on voudrait : c'était de s'habiller en demoiselle errante en se couvrant le visage d'un voile; de déguiser maître Nicolas en écuyer, et de s'en aller ainsi se jeter aux pieds de notre héros, en lui demandant un don. Après que ce don serait accordé, la demoiselle, affligée, devait le prier de venir avec elle pour la venger d'un chevalier félon, et le prierait de ne point exiger qu'elle ôtât son voile avant la fin de cette aventure. De cette manière on était certain de mener don Quichotte jusqu'à son village, où l'on essayerait de guérir son inconcevable folie.



CHAPITRE XXIII

GRANDS ÉVÉNEMENTS DIGNES D'ÉTRE RACONTÉS

Maître Nicolas applaudit à l'invention du curé, qu'il voulut exécuter sur l'heure. Il emprunta de la femme de l'aubergiste un corps de jupe avec une coiffe; quant à lui, pour se déguiser, il pensa qu'il lui suffisait de s'attacher au menton une barbe de queue de bœuf, extrêmement rousse et touffue, qui appartenait à l'hôte, et dont le barbier s'empara sans en demander permission. L'hôtesse voulut savoir le motif de ces déguisements, et, d'après ce que lui dit le curé de la folie de don Quichotte, elle reconnut le chevalier du baume, et le maître de l'écuyer berné. Alors elle ne manqua pas de raconter tout ce qui s'était passé dans l'hôtellerie, sans oublier l'aventure que Sancho prenait tant de soin de cacher. Tout en parlant elle aidait le curé à s'habiller en demoiselle, l'affublait d'un jupon de drap tailladé de larges bandes noires, et d'un corset de velours vert, galonné de satin blanc, qui semblaient avoir été faits pendant le règne

du roi Wamba. Le curé ne voulut point de la coiffe; il mit seulement un petit bonnet de toile piqué avec lequel il couchait, le serra sur son front avec un long morceau de taffetas noir, dont une partie lui voilait le visage, et par-dessus le tout enfonça son grand chapeau rabattu, qui lui servait de parasol. Dans cet équipage, enveloppé dans son manteau, il monta sur sa mule à la manière des femmes. Le barbier monta sur la sienne, muni de sa longue barbe rousse; et tous deux prirent congé de l'aubergiste, de sa femme et de Maritorne, qui promit de dire un rosaire pour l'heureux succès de leur entreprise

Sancho, qui les attendait en dehors, ne put s'empêcher de rire en les voyant. Ils l'instruisirent de leur projet, qu'ils lui présentèrent comme le seul moyen d'arracher don Quichotte à ses déserts, pour qu'il s'occupât sur-le-champ de devenir empereur et de récompenser son écuyer. Sancho les remercia, promit le secret, recommanda surtout au curé d'empêcher son maître de se faire archevêque, et prit avec eux la route de la Sierra-Morena. Ils arrivèrent le même soir à l'entrée des montagnes, où ils passèrent la nuit. Là le curé fit part à son ami le barbier d'un scrupule qui le tourmentait : il lui semblait qu'il était peu décent à un ecclésiastique d'aller ainsi déguisé en femme. D'après cette réflexion, il pria maître Nicolas de se charger du rôle de la demoiselle, en lui laissant celui de l'écuyer, dont sa gravité serait moins blessée. Maître Nicolas consentit au troc, remit au curé la grande barbe; et, ne voulant s'habiller en femme que lorsqu'il serait près d'arriver, il fit un paquet de la jupe et du beaucorset de velours. Le lendemain matin ils poursuivirent leur route; et Sancho, qui les guidait, leur raconta l'aventure de Cardenio, sans parler cependant, et pour cause, des écus d'or trouvés dans la valise. Ils parvinrent enfin à l'endroit où les genêts coupés indiquaient le chemin. On fit halte pour tenir conseil: il fut décidé que Sancho irait en avant rendre compte à don Quichotte de son ambassade à Dulcinée; qu'il lui dirait que cette dame n'avait pu lui répondre que de bouche, par la raison qu'elle ne savait pas écrire; mais qu'elle ordonnait à son chevalier, sous peine de son indignation, de se rendre aussitôt près d'elle.

C'était au mois d'août, vers les trois heures de l'après-midi, au moment où la chaleur est la plus forte. Le curé et le barbier, assis à

l'ombre sur le bord de l'eau, attendaient paisiblement le retour du fidèle écuyer, lorsqu'ils entendirent près d'eux une voix qui chantait avec art et justesse, non pas une chanson rustique, mais une vraie romance.

L'heure, le lieu, la beauté de la voix, augmentaient la surprise du barbier et du curé, qui, se levant aussitôt, s'avancèrent vers une colline d'où venaient ces doux accents. A peine avaient-ils fait quelques pas, qu'ils découvrirent sur un rocher un homme semblable à celui que Sancho leur avait dépeint en racontant l'aventure de Cardenio. Cet homme les aperçut; et, sans s'échapper, sans montrer aucune colère, il demeura dans la même place, la tête penchée sur sa poitrine, comme quelqu'un qui médite. Le curé, ne doutant point que ce ne fût ce Cardenio dont il savait déjà l'histoire, s'approcha doucement, le salua, lui fit entendre qu'il était instruit de ses malheurs, et sut mêler dans son discours, aux expressions d'un tendre intérêt, les consolations plus grandes qu'un ecclésiastique pouvait offrir. Cardenio jouissait alors de sa raison. Surpris d'entendre au milieu de ces déserts un langage aussi touchant, il répondit avec politesse : « Je vois bien que le ciel n'abandonne point les misérables, puisqu'il daigne m'envoyer un ange de paix qui sait me rappeler mes devoirs sans être insensible à mes peines. Ne me jugez pas trop sévèrement, messieurs; ayez quelque pitié d'un pauvre insensé : je le suis, je le sais bien; ma faible raison ne luit que dans de courts intervalles. l'apprends alors avec une douleur vive que souvent j'ai fait du mal : j'en verse des larmes de repentir. Mais ce repentir est inutile : je retombe dans mon délire, j'offense de nouveau ceux que je voudrais servir. Hélas! je n'ai qu'un moyen de me faire excuser, c'est de dire ce qui m'a réduit à cet état déplorable : je raconte mes malheurs à tous ceux qui veulent les entendre. Il faut bien que l'on me plaigne, et l'on me pardonne alors. Si vous venez avec cette intention, je vais vous faire ce récit. »

Nos voyageurs, qui ne demandaient pas mieux, acceptèrent son offre avec reconnaissance, et s'assirent près de Cardenio, qui recommença son histoire, presque dans les mêmes termes qu'il l'avait dite à don Quichotte lorsqu'elle fut interrompue par notre héros, un peu trop chatouilleux sur l'honneur de la reine Madasime. Cette fois il n'y eut point d'interruption; et Cardenio raconta que Lucinde l'avait



THE SPENGURENT BOUNCE PRESE UN FRUNK PATRANT

oublié et avait épousé Fernand. Alors désespéré il s'était enfui dans les montagnes.

a Telle est ma misérable vie, dit-il en terminant son récit; je passe les nuits dans le creux d'un arbre, j'erre pendant tout le jour; je répète, je chante, je crie le nom de Lucinde, sans autre espoir que d'expirer en prononçant ce nom si cher! Épargnez-vous des conseils qui me seraient inutiles, je ne puis jamais guérir, puisque jamais je ne puis oublier Lucinde. Je ne veux pas l'oublier. J'aime mes maux, j'aime mes souffrances. Elle les prévoyait bien quand elle m'a manqué de foi; elle était bien sûre que je deviendrais le plus infortuné des hommes. Elle l'a voulu; eh bien! je le suis, je me plais à l'être, je le serai jusqu'à la mort, »

Ainsi parla Cardenio. Le curé, touché jusqu'au fond du cœur, allait s'efforcer de le consoler, lorsqu'une voix douce et tendre, qui se plaignait non loin d'eux, attira son attention.

« Dieu tout-puissant, disait la voix, m'avez-vous enfin exaucée? puis-je espérer de trouver ici les seuls biens que mon cœur désire, la solitude et un tombeau? Ah! je ne me plaindrais plus si dans ces tristes déserts je pouvais dérober ma vie à ces hommes cruels, pervers, dont la plus douce jouissance est de voir les larmes qu'ils font couler. »

Le curé, surpris de ces accents, s'avança, suivi de ses deux compagnons, vers l'endroit d'où ils semblaient partir. Ils n'avaient pas fait vingt pas, qu'ils aperçurent sous un frêne un jeune paysan qui se lavait les pieds dans un ruisseau, et dont la tête baissée leur dérobait le visage. Ils s'approchèrent avec précaution, se cachèrent derrière une roche, et remarquèrent l'extrême blancheur des jambes de ce jeune homme. Son habillement, fort grossier, était composé d'une espèce de veste de drapgris, serrée par une ceinture, d'un pantalon, et d'un bonnet d'étoffe. Après s'être lavé les pieds, il tira de son bonnet un linge dont il les essuya. Ce mouvement fit voir aux voyageurs la beauté de son visage. Ils en demeurèrent frappés; et Cardenio dit à voix basse : « Je n'ai rien vu de plus beau sous le ciel ; cependant ce n'est point Lucinde. »

Le jeune homme, qui se croyait seul, ôta tout à fait son bonnet, secona deux fois la tête, et son immense chevelure, descendant aussitôt sur ses épaules, le couvrit presque tout entier. Nos voyageurs ne doutèrent plus que ce ne fêt une femme. Ils la regardèrent quelques instants démèler avec ses mains ses longs cheveux; mais, à un bruit lèger qu'ils firent, elle sépara cette chevelure pour jeter un regard d'effroi. Dès qu'elle les aperçut, elle se leva précipitamment, saisit un petit paquet de hardes, et, sans songer à ses souliers, elle fuit nu-tête, nu-pieds, avec toutes les marques d'une vive frayeur. Elle tomba bientôt sur les cailloux tranchants. Déjà le curé l'avait jointe. « Bassurez-vous, madame, lui dit-il, nous sommes loin d'être vos ennemis. Le hasard seul nous a conduits dans ces montagnes. Vos cheveux nous ont découvert ce que vous avez sans doute un puissant intérêt à nous cacher; soyez sûre que votre secret sera respecté par nous : mais pardonnez au désir que nous aurions de vous être utiles. »

La jeune personne, troublée, regarda le curé sans répondre. Celuici, par d'autres discours, cherchait à dissiper sa terreur. Enfin elle se rassura, baissa vers la terre ses yeux pleins de larmes, et dit avec un soupir : « Oui, j'ai voulu me cacher, j'ai voulu déguiser mon sexe; je rougis de tous les soupçons que ce déguisement doit faire naître; vous m'en épargnerez quelques-uns quand je vous aurai tout dit. »

Ces paroles furent prononcées avec tant de grâce et de modestie, que le curé et ses deux compagnons se sentirent autant de respect que d'intérêt pour cette belle personne. Elle s'éloigna de quelques pas, acheva de s'habiller, rassembla sur sa tête ses longs cheveux, et, revenant avec confiance s'asseoir auprès du curé, raconta son histoire.

Elle s'appelait Dorothée et était fille d'un laboureur fort riche; Fernand, fils du duc Richard, lui avait demandé sa main; puis il avait disparu. On avait appris qu'il épousait une jeune fille appelée Lucinde, mais au dernier moment Lucinde s'était évanouie, et c'était sa mère qui avait prononcé le oui fatal. Le mariage était nul, Fernand se trouvait libre, et Dorothée avait quitté la maison de ses parents pour sommer Fernand de tenir sa promesse. Apprenant que ses parents la faisaient chercher partout, elle s'était habillée en homme et avait cherché un refuge dans les montagnes, pour y mourir de chagrin.



CHAPITRE XXIV

COMMENT L'ON VINT A BOUTBE FINIR L'AUSTÈRE PÉNITENCE DE NOTRE CHEVALIER

A peine Dorothée avait achevé de parier, que Cardenio, lui prenant la main : « Madame, dit-il, quoi ? c'est vous qui êtes la fille du
riche Clénard? — Comment se fait-il, lui répondit-elle, que vous
sachiez le nom de mon père ? — C'est que je suis ce malheureux à qui
Lucinde avaît donné sa foi; je suis ce Cardenio que les crimes de
don Fernand ont réduit à l'état où vous me voyez. Regardez-moi,
Dorothée; j'ai tout perdu comme vous; j'ai perdu de plus la raison;
mais depuis votre récit il me semble que je la retrouve. Vos malheurs, votre présence, le désir de vous être utile, me rendent un
peu de courage. Lucinde ne m'a point trahi : elle ne veut, elle ne
peut jamais avoir d'autre époux que Cardenio; les serments les plus
sacrés vous assurent la main de Fernand. Ne nous quittons plus,
madame; allons ensemble chercher ce perfide; et je vous jure sur
l'honneur de le forcer à vous tenir parole, ou d'expirer sous ses
coups. »

A ce discours, le premier mouvement de Dorothée fut de se précipiter aux pieds de Cardenio, qui se hâta de la relever, et confirma sa promesse. Le curé les engagea tous deux à venir dans sa maison : Là, dit-il, je me chargerai de prévenir les parents de Dorothée, de faire sa paix avec eux; ensuite j'irai, s'il le faut, trouver moi-même don Fernand, lui rappeler ses devoirs, et j'espère que, sans exposer vos jours, nous le raménerons à la vertu. »

Les deux infortunés lui rendirent grâces, et se décidèrent à ne pas le quitter. Maître Nicolas offrit ses services, et finit par les instruire du motif de leur voyage, de leur ancienne amitié pour don Quichotte. du vif désir qu'ils avaient de guérir ce bon gentilhomme de son étrange folie. Tout ce qu'il en dit intéressa Dorothée et Cardenio. Celui-ci se rappelait confusément d'avoir eu quelque querelle avec le chevalier de la Manche. Dans le même instant on entendit la voix de Sancho, qui, de retour de son message, et ne trouvant pas le curé au lieu désigné pour le rendez-vous, criait de toutes ses forces. Le barbier courut au-devant de lui. « Où êtes-vous done? lui dit l'écuyer. Je viens de retrouver monseigneur don Quichotte dans un état digne de pitié : il est en chemise, maigre, jaune, blème, mourant de faim, mais soupirant toujours pour madame Dulcinée. J'ai eu beau lui répéter qu'elle lui commandait de revenir au Toboso, mon maître m'a répondu que certainement il ne paraîtrait point devant elle avant d'avoir fait quelque action éclatante qui pût lui mériter sa grâce. Ma foi, voyez à le tirer de la promptement; car, pour peu qu'il y reste, il court de grands risques de n'être jamais empereur. >

Tandis que maître Nicolas rassurait Sancho, le curé contait à Borothée ce qu'il avait imaginé pour ramener chez lui don Quichotte. L'aimable Dorothée offrit aussitôt de jouer le rôle de la dame affligée. Elle avait avec elle ses habits de femme, elle connaissait fort bien le style des livres de la chevalerie, et d'ailleurs elle était charmée de faire quelque chose qui fût agréable au curé. Celui-ci accepta son offre. Dorothée alla s'habiller, et revint bientôt parée d'un riche corset, d'une jupe brodée, et d'une mante de soie verte. Quelques bijoux, quelques pierres précieuses qui brillaient à ses oreilles et à son cou rehaussaient tellement sa beauté, son air, sa grâce naturelle, que Cardenio lui-même en fut plus indigné contre Fernand. Mais celui qui l'admira le plus, et qui la trouvait le mieux à son gré, ce fut Sancho. Il la considérait de tous ses yeux, et s'en vint demander au curé qui était cette belle dame. « Mon ami, répondit le curé gravement, c'est seulement l'héritière en ligne directe du grand royaume

de Micomicon. D'après la glorieuse réputation dont votre maître jouit en Guinée, cette princesse s'est mise en route pour le chercher, et vient lui demander vengeance d'un certain géant qui l'a détrônée; ce n'est que cela, mon frère Sancho. — J'en suis bien nise, répondit l'écuyar; je vous réponds qu'elle n'aura pas perdu son voyage! mon maître lui assommera son coquin de géant, pourvu que ce ne soit pas un fantôme; car nous ne brillons pas contre les fantômes. Mais ensuite, monsieur le curé, je vous serai fort obligé d'engager monseigneur don Quichotte à se décider un peu promptement à épouser cette belle dame, dont je ne sais pas encore le nom. — Elle s'appelle la princesse Micomicona, parce qu'elle est du royaume de Micomicon. — Ah! j'entends : en Guinée, c'est comme chez nous, où l'on prend le nom de son village. Mais n'importe, monsieur le curé; songez aux épousailles, je vous prie, et bâclez-nous cela le plus tôt possible : j'ai des raisons pour être pressé. »

Pendant cette conversation, Dorothèe était montée sur la mule du curé, maître Nicolas sur la sienne, avec la barbe de queue de bœuf. Le curé, qui n'était plus nécessaire, et qui voulait rester avec Cardenio, dit à Sancho de guider la princesse, et lui recommanda sur toutes choses de ne point parler de lui ni du barbier, en l'assurant que, s'il n'était discret, son maître ne deviendrait point empereur. Sancho promit le silence, et l'on se mit en chemin.

Au bout de trois quarts de lieue ils aperçurent, au milieu de rocs, don Quichotte debout, habillé, mais non couvert de ses armes. Dorothée en le voyant fit doubler le pas à son palefroi. Dès qu'elle fut près du chevalier, le barbier harbu descendit et prit dans ses bras la princesse, qui sur-le-champ courut se mettre à deux genoux devant le héros de la Manche. Celui-ci fit de vains efforts pour la relever :

Non, valeureux chevalier, dit-elle, je ne quitterai point cette situation, qui convient trop à mon infortune, avant que votre courtoisie n'ait daigné m'accorder un don. — Très belle dame, lui dit don Quichotte, je suis irrévocablement décidé à ne point vous écouter que vous ne soyez debout. — Cette résolution est triste pour moi, seigneur, car je suis fermement résolue à ne pas me relever que je n'aie obtenu ce que je demande. — Eh bien! madame, je vous l'octroie, pourvu cependant que vous n'exigiez rien qui soit contraire aux intérêts de mon roi, de ma patrie, de celle qui règne sur ce

tendre cœur. Daignez vous lever, madame; je me suis engagé à ce que vous vouliez.

— Apprenez donc, chevalier magnanime, reprit alors Dorothée, ce que j'attends de votre valeur. Je demande que dès ce moment vous m'accompagniez partout où je voudrai vous conduire, et que vous n'entrepreniez aucune aventure avant de m'avoir vengée du traître qui, contre toutes les lois, a usurpé mes États. — Madame, je confirme mon don : soyez sûre que dans peu ce bras, si terrible aux mêchants, vous rétablira sur le trône de vos antiques et nobles aïeux. Et partons à l'heure même : un moment perdu pour la gloire ne se répare jamais. »

La princesse voulut alors baiser les mains de son chevalier : don Quichotte était trop poli pour le souffrir, il l'embrassa de bonne grâce, donna l'ordre à Sancho de lui apporter ses armes et de seller Rossinante. Le barbier, toujours à genoux, n'osait ni parler ni se remuer, de peur que sa barbe, mal attachée, ne vint tout à coup à tomber. Dés qu'il vit don Quichotte à cheval, il se hâta d'aider à Dorothée à remonter sur sa mule, et la suivit sur la sienne. Le seul Sancho marchait à pied, en donnant de nouveaux soupirs à la mémoire de son âne. Cependant il se consolait par l'espoir que cette fois son maître ne pouvait manquer d'être empereur de Micomicon, et de lui donner un petit royaume. La seule chose qui lui déplaisait, c'est que ses vassaux devaient être des nègres.

Cardenio et le curé, cachés derrière des halliers, voyaient venir nos voyageurs, et ne savaient comment les joindre. Le curé, qui avait l'esprit inventif, coupa sur-le-champ avec ses ciseaux la harbe de Cardenio, lui donna son habit, son manteau noir, et par ce moyen le changea tellement, qu'il n'était plus reconnaissable. Demeuré luimème en simple gilet, il partit avec son compagnon pour aller par un sentier plus court rejoindre le grand chemin; et justement il s'y trouva comme don Quichotte sortait des montagnes. En apercevant notre héros, le curé feignit une grande surprise, s'arrêta, le considéra quelque temps; et tout à coup s'avança vers lui, les bras ouverts en s'écriant: « Je ne me trompe point, c'est vous, mon brave compatriote, don Quichotte de la Manche, l'appui, le défenseur des opprimés, le miroir de la chevalerie, la fleur, la gloire des héros errants! » Don Quichotte, étonné d'abord, finit par le reconnaître et

voulut aussitôt descendre pour lui céder son cheval. « Non, seigneur, dit le curé, que votre grandeur demeure sur la selle, c'est là qu'elle travaille pour la renommée. Si le respect que vous témoignez pour ma qualité d'ecclésiastique engage quelqu'un de votre honorable compagnie à me recevoir en croupe, je me trouverai trop heureux de suivre ainsi votre seigneurie. » A ses mots maître Nicolas, sans attendre qu'on le lui dit, quitta promptement sa mule, et vint l'offrir à monsieur le curé, qui l'accepta.

Don Quichotte ayant prié la princesse Micomicona de lui apprendre de quels ennemis son épée devait la délivrer : « Je vous dois ce récit, seigneur, lui répondit Dorothée, et je suis prête à vous satisfaire. »





CHAPITRE XXV

COMMENT L'AIMABLE DOROTHÉE RACONTA QU'ELLE AVAIT PERDU SA COURONNE

« Mon père, souverain paisible du grand empire de Micomicon, s'appelait Tinacrio le Savant. On l'avait ainsi surnommé, parce qu'il était fort habile dans la magie. Il découvrit par son art que la reine ma mère, nommée Xaramille, devait mourir avant son époux, et que lui-même bientôt me laisserait orpheline. Ce qui lui causait le plus de chagrin, c'est qu'il connut en même temps, par ses lumières surnaturelles, que mes États seraient envahis par un effroyable géant, roi d'une grande lle voisine, et nommé Pandafilando aux yeux louches, parce qu'en effet, quoique ses yeux soient droits, il regarde toujours de travers pour inspirer plus de frayeur. Mon père prévoyait encore que je pouvais éviter le malheur de me voir chassée de mon empire, si je voulais épouser Pandafilando; mais il était bien sûr que pour rien au monde je ne me résoudrais à devenir la femme de ce géant, ni d'aucun autre, quelque grand qu'il fût. Tinacrio me conseilla donc de fuir aussitôt qu'il serait mort, de m'embarquer pour l'Espagne, où je trouverais le seul guerrier capable de me défendre; il ajouta que ce héros, mon vengeur, s'appellerait don

Gigotte ou Quichotte; qu'il devait être grand de taille, maigre, sec de visage. Les traits, la figure, la taille, tout se rapporte, seigneur don Quichotte; c'est vous que le ciel a choisi pour me rétablir sur mon trône. Je dois encore vous faire savoir que mon pêre Tinacrio m'a laissé un écrit chaldéen ou grec, que je n'ai pu lire, par lequel il m'ordonne, aussitôt que le chevalier prédit aurait tué Pandafilando, de l'épouser sur-le-champ et de le mettre en possession de mes États et de ma personne.

— Eh bien, Sancho, que t'en semble? dit don Quichotte avec un souris : entends-tu ce qu'on me propose? Avais-je tort ou raison? As-tu toujours peur que nous manquions de royaumes et de princesses à épouser? — Ma foi! monsieur, je conviens de tout, répondit Sancho, plein de joie; et bien fou serait l'étourdi qui ne ferait pas la noce aussitôt après avoir tordu le cou à ce grand monsieur Pendardo. 3

En disant ces mots, le bon écuyer fit un entrechat dans l'air, et courut se mettre à genoux devant Dorothée en lui demandant sa main à baiser. Dorothée la lui donna, lui promit de le faire un très grand seigneur dans son royaume, et termina son histoire en disant que du nombreux cortêge qu'elle avait en partant de chez elle, un seul écuyer lui était resté; que tous les autres avaient péri dans une horrible tempête, dont elle-même, avec l'écuyer barbu, ne s'était sauvée que sur une planche. Don Quichotte confirma de nouveau sa promesse de ne point se séparer d'elle qu'il n'eût fait voler la tête du Pandafilando. « Après cette victoire, ajouta-t-il, que vous pouvez regarder comme sûre, je vous laisserai, madame, maîtresse absolue de votre personne, tant que mon triste cœur dépendra de la cruelle que j'adore, de celle qui, depuis si longtemps... Il suffit, je n'en puis dire plus; mais les nœuds d'hymen me sont interdits, quand le phênix même voudrait m'épouser. »

Au même instant on vit sur la route un homme qui paraissait être un Bohémien, monté sur un âne gris. Sancho, dont le cœur palpitait toujours dés qu'il apercevait un âne, eut à peine considéré celui-ci, qu'il crut reconnaître le sien. Ce qui confirma ce soupçon, c'est que le prétendu Bohémien était Ginès de Passamont, le même qui l'avait volé dans la Sierra-Morena. « Ah! coquin de Ginésille, lui cria notre écuyer, rends-moi mon bien, rends-moi ma vie, ce que j'ai de plus



C'EST TOUS QUE LE CIEL & CHOISI POUR SE RÉTABLIS SUR NON TROSE.

cher au monde, mon amour, ma seule joie; rends-moi mon âne, voleur! » Ginès, qui reconnut Sancho, et qui le vit si bien accompagné, ne se le fit pas dire deux fois; et sautant aussitôt par terre, il s'enfuit à travers les champs. Sancho était déjà près de son âne; il l'embrassait, il le baisait avec des larmes de tendresse. « Te voilà donc, lui disait-il, mon compagnon, mon ami l'comment t'es-tu porté, mon enfant ? comment as-tu pu vivre sans moi ? è le bien-aimé de mon cœur! » L'âne se laissait caresser sans répondre une seule parole. Tout le monde partagea la joie de Sancho, et don Quichotte l'assura qu'il n'en aurait pas moins les trois ânons donnés par la lettre de change. Quand les transports de l'écuyer furent calmés, son maître lui ordonna de marcher un peu en avant, parce qu'il voulait lui parler en particulier.





CHAPITRE XXVI

ENTRETIEN INTÉRESSANT DE DON QUICHOTTE ET DE SON ÉCUYER

Quand ils furent assez éloignés pour ne pouvoir être entendus, notre héros dit à Sancho: « Oublions nos querelles, ami, et racontemoi sans rancune les détails de ton ambassade. Dans quels lieux, quand et comment as-tu trouvé Dulcinée? que faisait-elle? que lui as-tu dit? que t'a-t-elle répondu? quel air avait-elle en lisant ma lettre? En un mot, j'exige de toi que tu me rendes un compte exact de tout ce qui s'est passé, sans rien ajouter, sans rien retrancher. — Monsieur, répondit Sancho, je vais vous satisfaire de point en point. D'abord, il faut vous avouer que je n'emportai point votre lettre. — Je le sais; car je m'aperçus, après ton départ, que tu m'avais laissé les tablettes, ce qui me causa un violent chagrin. Je ne doutai même point que tu ne revinsses les chercher. — Je serais sûrement revenu si je ne m'étais rappelé mot à mot tout ce qu'il y avait dans l'épître pour vous l'avoir entendu lire; de sorte que j'allai trouver un sacris-

tain, qui l'écrivit sous ma dictée, et me dit que de sa vie, quoiqu'il eût fait un grand nombre de billets de confession, il n'en avait jamais vu de si galant et de si bien tourné.

- C'est fort bien. A présent, dis-moi ce que faisait cette reine de beauté lorsque tu t'offris devant elle; sans doute elle disposait des rangs de perles, ou brodait en pierreries une écharpe pour son chevalier? - Non, monsieur: elle était dans la basse-cour, criblant deux minots de blé. - J'entends, les grains de ce blé se transformaient en topazes en passant par ses belles mains. - Non, monsieur; je crois même que ce blé n'était que du seigle. - Passons. Quand tu lui remis ma lettre, la baisa-t-elle sur-le-champ, la mit-elle sur son cœnr, ou sur sa tête, suivant l'usage d'Orient? - Non, monsieur : quand je la lui présentai, elle était fort occupée de son seigle; elle me dit : « Mon ami, pose cette lettre sur ce sac, il faut, que j'achève mon tas avant de la lire. - Ah! c'était pour la lire seule, et pouvoir se livrer en liberté aux mouvements de son cœur. Elle te fit sûrement beaucoup de questions sur moi, sur mes exploits, sur mes périls, sur l'affreuse vie à l'aquelle je m'étais condamné pour elle ? - Non, monsieur : elle ne me demanda rien ; mais j'eus grand soin de lui dire que vous faisiez pour son service la plus rude des pénitences : je vous avais laissé nu en chemise au milieu des rochers, dormant sur la pierre, ne mangeant que de l'herbe, ne vous peignant point la barbe, et pleurant comme une fontaine.
- Qu'a-t-elle dit après avoir lu ma lettre? Elle ne l'a pas lue, monsieur: elle m'a donné pour raison qu'elle ne savait ni lire ni écrire; mais elle l'a déchirée en petits morceaux, afin que personne dans le village ne vint à savoir ses secrets. Ensuite elle m'a chargé de dire à votre seigneurie qu'elle était satisfaite de votre pénitence, et qu'elle vous ordonnait, si vous n'aviez rien de mieux à faire, de revenir au Toboso, parce qu'elle avait un grand désir de vous voir. Elle a bien ri quand elle a su que vous vous appeliez le Chevalier de la Triste Figure! Je lui ai demandé si le Biscayen était venu la trouver; elle m'a répondu que oui, que c'était un fort honnête homme : pour les galériens, elle n'en a point entendu parler.
- Mais, continua don Quichotte, donne-moi un conseil, mon ami; tu vois que madame Dulcinée m'ordonne de retourner près d'elle: mon cœur brûle de lui obéir; d'un autre côté, j'ai fait serment à la prin-

cesse d'aller la rétablir sur son trône; les lois de la chevaierre m'ordonnent de tenir mon serment. Je suis vraiment embarrassé; mon âme se trouve partagée entre l'amour et le devoir. - Ah ! monsieur, nous y revoilà : comment est-il possible que vous hésitiez entre madame Dulcinée et un royaume superbe qui vous tombe dans la main, un royaume qu'on m'a dit avoir au moins vingt mille lieues de tour. abondant en toutes choses, plus grand peut-être que la Castille et le Portugal réunis! Pour l'amour de Dieu! monsieur, ne perdez pas cette occasion, mariez-vous avec la princesse dans le premier village où noustrouverons un curé. - Je voisbien pour quoi tu désires si vivement ce mariage; mais tu peux te tranquilliser, parce qu'avant de combattre le géant je compte mettre dans mes conditions que, sans épouser la princesse, on me donnera une portion du royaume dont je veux te faire présent. - A la bonne heure : et táchez, s'il vous plaît, que cette portion soit voisine de la mer, attendu que j'ai dans la tête un certain projet de commerce. - Allons, mon ami, je suis décidé; je vais combattre pour la princesse, et je remets mon retour auprès de celle que j'adore après cette glorieuse expédition. >

Ils en étaient là, lorsque le barbier leur cria de s'arrêter, parce qu'ils avaient envie de se rafraichir à une fontaine voisine. Sancho, fatigué de mentir, fut charmé de finir l'entretien. Cardenio, pendant ce temps, s'était revêtu des habits de berger que Dorothée avait quittés. On s'assit autour de la fontaine, où l'on dina, tant bien que mal, des provisions qu'avait le curé. Pendant le diner il vint à passer un jeune garçon, qui, apercevant don Quichotte, s'avança tout à coup verslui. « Je vous salue, monsieur, dit-il d'une voix dolente; ne me reconnaissez-vous plus? je suis ce malheureux André que votre seigneuvie délivra du chêne où j'étais si bien attaché. » Don Quichotte se rappela ses traits, le prit par la main, et, le présentant à la compagnie : « Je suis charmé, s'écria-t-il, de pouvoir vous fournir un exemple vivant de l'extrême utilité de la chevalerie errante. Il n'y a pas longtemps que, traversant un bois, je rencontrai cet enfant demi-nu, lié fortement à un arbre, tandis qu'un paysan barbare le fustigeait avec des courroies pour ne pas lui payer ses gages. Je fis délier ce pauvre jeune homme, et reçus le serment de son maître qu'il lui payerait ce qui lui était dû jusqu'à la dernière obole Parle à présent, mon ami André, ce que je dis n'est-il pas exact?

— Très exact, reprit le jeune garçon; mais quand vous fûtes parti... — Ton maître te paya sur-le-champ? — Point du tout; il me rattacha plus fortement au même chêne, et me donna tant de coups, que depuis ce jour, grâce à Dieu, je n'ai pas quitté l'hôpital. — Sancho I s'écria don Quichotte, amène-moi Rossinante; je veux aller sur-le-champ tirer de ce scélérat une épouvantable vengeance. — Ce n'est pas la peine, monsieur, dit André; je n'en veux point de vengeance, et j'aimerais beaucoup mieux que vous me donnassiez quelque chose pour continuer mon chemin. » Sancho lui effrit son pain, avec un morceau de fromage.

André s'éloigna la tête basse, et, quand il fut à quelques pas, se mit à crier en fuyant : « Que le diable les emporte tous, les malheureux chevaliers errants, qui vous font rouer de coups quand ils prétendent vous secourir! » Don Quichette voulut se lever pour châtier cet insolent; mais Dorothée le retint, et personne n'osa rire de la reconnaissance d'André.





CHAPITRE XXVII

ARRIVÉE A L'HOTELLERIE. -- ÉPOUVANTABLE COMBAT OU DON QUICHOTTE EST VAINQUEUR

Le diner achevé, l'on se remit en route, et l'on arriva le lendemain sans aventure à la fameuse hôtellerie si redoutée par Sancho, qui ne put éviter d'y entrer. L'aubergiste, sa femme, sa fille et l'aimable Maritorne, en reconnaissant don Quichotte, s'avancèrent audevant de lui. Le chevalier les reçut gravement, et leur recommanda de lui donner un meilleur lit que la dernière fois. On lui répondit que, pourvu qu'il payât mieux, il serait traité comme un prince, et sur-le-champ on lui arrangea la même chambre qu'il avait occupée. Notre héros, qui se trouvait fatigué, ne tarda pas à se coucher et à dormir.

Les autres, moins pressés de sommeil, demeurérent à deviser et à lire une nouvelle, que l'hôtelier avait tirée d'une malle, où il y avait aussi plusieurs romans de chevalerie.

Il ne restait presque plus rien à lire de la nouvelle, lorsque

Sancho, tout effrayé, sortit du grenier où couchait don Quichotte, en criant : « Au secours, messieurs! au secours! mon maître livre dans ce moment la plus terrible bataille où jamais il se soit trouvé. Par ma foi! il vient d'appliquer un si furieux coup d'épée au géant de madame la princesse, qu'il lui a coupé la tête comme un navet. - Que dites-vous donc? répondit le curé en laissant là sa nouvelle; le géant dont vous parlez est à deux mille lieues d'ici. » En même temps on entendit don Quichotte qui s'écriait dans sa chambre : « Arrête, arrête, malandrin, voleur, scélérat infâme; je te tiens enfin, je te tiens; ton cimeterre ne peut te sauver. » En disant ces mots, il s'escrimait contre les murailles. « Oh! c'est une affaire finie, reprit Sancho, le coquin est à présent à rendre compte à Dieu de sa mauvaise vie; j'ai vu couler son sang dans la chambre, comme une rivière rouge, et rouler d'un autre côté sa tête, qui est grosse comme une outre. - C'est fait de moi! s'écria l'aubergiste en se frappant la tête de ses mains; je gage que don Quichotte, ou don diable, a donné quelque coup d'épée à des outres de vin rouge que j'ai mises dans ce grenier, et que c'est mon pauvre vin que cet imbécile a pris pour du sang. »

Tout le monde courut avec de la lumière à la chambre de notre héros. On le trouva nu en chemise. Juché sur ses longues et maigres jambes, il avait sur la tête un bonnet jadis rouge, que l'aubergiste lui avait prêté, autour du bras gauche une couverture, que Sancho connaissait trop bien. Dans cet équipage, l'épée à la main, les yeux ouverts, comme s'il veillait, il se démenait dans sa chambre, en révant qu'il combattait le géant, et frappant de toutes ses forces, ainsi que l'aubergiste l'avait deviné, sur les malheureuses outres, dont le vin rouge ruissetait à flots autour de lui. L'aubergiste à ce spectacle voulut se jeter sur le chevalier; Cardenio et le curé le retinrent. On fit d'inutiles efforts pour réveiller notre héros; on n'en put venir à bout qu'avec un grand seau d'eau fraîche que le barbier alla chercher et lui jeta sur le corps.

Pendant ce temps, le pauvre Sancho allait, venait, se baissait, regardait sous les lits, dans les coins, cherchant partout la tête du géant. « Dans cette chienne de maison, s'écriait-il avec colère, on ne peut compter sur rien, tout se fait par enchantement. J'ai vu rouler cette tête, je l'ai vue de mes deux yeux, au milieu du sang qui coulait

tout comme une fontaine; et le diable l'a emportée, je ne la retrouve plus à présent. — De quel sang parles-tu donc, ennemi de Dieu et des saints? lui répondait l'aubergiste. Ne vois-tu pas, larron que tu es, que ton sang et ta fontaine ne sont autre chose que mon vin, dans lequel nage tout ce grenier? Que puisse nager ainsi ton maudit maître dans l'enfer! — Tout cela est bel et bon, disait Sancho; mais j'ai vu rouler cette tête, et, faute de la retrouver, j'en serai pour mon duché. »

Don Quichotte, enfin réveillé, jetait autour de lui des yeux de surprise. Tout à coup il tombe aux pieds du curé : « Madame, dit-il, votre altesse n'a désormais rien à redouter; votre persécuteur n'est plus : ce bras, avec l'aide de Dieu, vient de lui faire mordre la poussière. — Vous l'entendez, s'écriait Sancho; il est dans le sac, le géant : à demain la noce, et mon petit royaume! — Fils de Satan, reprenaît l'aubergiste, je t'en donnerai des petits royaumes, si tu comptes t'en aller comme la dernière fois; je te jure bien que ton maître et toi vous me payerez mon vin jusqu'à la dernièregoutte. »

Le curé parvint à ramener la paix, en obtenant de don Quichotte qu'il voulût bien se remettre au lit et promettant à l'aubergiste de lui payer tout le dégât. Dorothée consola Sancho, et l'assura que, quoiqu'il eût perdu la tête du géant, il n'en aurait pas moins son petit royaume; qu'elle le lui choisirait elle-même, l'arrangerait, le meublerait de manière qu'il en serait content. La tranquillité rétablie ainsi, on reprit la lecture, et l'on acheva la nouvelle commencée.





CHAPITRE XXVIII

GRANDS EVENEMENTS DASS L'HOTELLERIE

Le curé venant de terminer sa lecture, lorsque l'aubergiste, regardant sur la grande route, s'écria : « Voici une belle troupe de voyageurs : s'ils s'arrêtent chez nous, la journée sera bonne. — Qu'est-ce que ces voyageurs? demanda Cardenio. — Quatre hommes à cheval, répondit l'aubergiste, armés de boucliers, de lances, et portant sur le visage des masques noirs; au milieu d'eux est une femme vêtue de blanc et voilée; deux valets à pied les suivent. »

Dorothée à ses paroles se couvrit aussi le visage de son voile, et Cardenio se retira dans la chambre de don Quichotte pour éviter ces étrangers, qui entrérent dans l'hôtellerie. Les quatre cavaliers paraissaient jeunes et bien faits. Ils descendirent de cheval: l'un d'eux alla prendre la dame voilée, et la fit asseoir sur une chaise, pas loin de la chambre où était Cardenio. Tout cela se passait dans un grand silence, sans qu'aucun ôtât son masque. La dame, s'asseyant, fit un soupir et laissa tomber ses bras comme une personne accablée. Leurs valets emmenèrent les chevaux à l'écurie; et le curé les suivit pour s'informer de ce que voulaient dire ces armes, ces masques, cet

air de mystère. « Ma foi, monsieur, lui dit un des vatets, nous n'en savons pas plus que vous : depuis deux jours seulement nous sommes au service de ces cavaliers, qui, selon les apparences, sont des seigneurs déguisés. Celui que vous avez vu conduire la dame voilée paraît être au-dessus des autres, car on n'obéit qu'à lui. Quant à la dame, nous n'avons pas encore vu son visage; elle n'a fait que gémir et sangloter pendant toute la route; personne ne lui parle ni ne lui répond : ces messieurs voyagent sans dire un seul mot. Cette pauvre dame nous fait compassion : nous croyens, d'après son habit, que c'est quelque religieuse échappée de son couvent, et qu'on y ramène de force. »

Le curé revint près de Dorothée, qui, s'approchant de la dame voilée, et l'entendant soupirer, lui demanda si elle était malade, lui offrit avec sensibilité ses secours et ses consolations. Avant qu'elle pût répondre, le cavalier masqué qui commandait aux autres se pressa de dire à Dorothée : « Réservez votre pitié, madame, pour des personnes qui en soient plus dignes; vous vous adressez à une ingrate, qui ne vous parlera que pour vous tromper. — Je n'ai jamais trompé, et vous le savez trop bien, vous qui ne me rendez si malheureuse que parce que je garde ma foi. »

Ces paroles furent entendues de Cardenio dans la chambre de don Quichotte. Il tressaillit à cette voix, se précipita vers la porte, en s'écriant : « O Dieu! serait-il possible! me la rendrier-vous à la fin? » A ce cri la dame tourna la tête, et voulut s'élancer vers la chambre d'où le cri était parti; mais le cavalier la retint, tandis que le curé, inquiet du transport de Cardenio, se mettait au-devant de lui. La dame voilée, en se débattant, perdit le voile qui couvrait son visage, et, dans la même agitation, le masque du cavalier vint à tomber. Deux cris aussitôt se confondent : Cardenio reconnaît Lucinde, Dorothée reconnaît Fernand. Cardenio, malgré le curé, veut se jeter sur son ennemi; mais Dorothée est évanouie. Le barbier pour la secourir se hâte d'arracher son voile. Don Fernand la regarde alors, demeure interdit, immobile, et, sans quitter les mains de Lucinde, promène des yeux troublés sur Dorothée et Cardenio.

Lucinde protesta qu'elle serait fidèle à Cardenio jusqu'à la mort. Dorothée plaida sa propre cause avec tant d'éloquence, que Fernand finit par se laisser toucher. Le curé, le barbier, se joignirent alors à l'aimable Dorothée; et les éloges, les hommages qu'ils prodiguèrent à Fernand achevèrent de le ramener. « C'en est fait, s'écria-t-il, que Lucinde et Cardenio jouissent en paix d'un bonheur qu'ils n'ont que trop acheté : je ne puis leur rien envier, si mon épouse daigne pardonner mon égarement, si ma Dorothée ne se souvient plus que du serment que je lui fis, et qu'en ce jour mêmeje vais acquitter. »

En finissant ces mots, Fernand fléchit un genou devant Dorothée; et, se retournant avec un sourire mêlé de tendresse et de repentir, il tend la main à Cardenio. Celui-ci court la baiser et la mouiller de ses larmes. Fernand se hâte de l'embrasser; il va demander pardon à Lucinde, et retourne se jeter en pleurant dans les bras de son ancien ami. Dès ce moment plus de colère, plus de haine. Les quatre fiancés portent l'un sur l'autre des regards doux et satisfaits. Leur joie pure est partagée par le curé, maître Nicolas, Sancho lui-même, qui sanglotait.

Don Fernand se fit raconter par son épouse tout ce qui lui était arrivé depuis leur séparation. Il l'instruisit à son tour qu'après avoir découvert que Lucinde ne l'aimait pas, plein de dépit et de fureur, il avait quitté brusquement la ville. Bientôt il sut que Lucinde avait disparu de chez ses parents, et fut plusieurs mois à découvrir qu'elle s'était retirée dans un couvent situé au milieu de la campagne. Il forma le dessein d'aller l'enlever : suivi de trois de ses amis, il en était venu facilement à bout, et le basard l'avait conduit dans cette même hôtellerie où se terminaient enfin et ses peines et ses erreurs.





CHAPITRE XXIX

CONTINUATION DE L'HISTOIRE DE L'HLESTRE INFANTE DE MICONICON. BEAU DISCOURS DE DON QUICHOTTE

Tandis que ces époux heureux remerciaient le ciel d'un bonheur qu'ils regardaient comme un songe, tandis que le sage curé, le bon maître Nicolas, les félicitaient du fond de leur cœur, et que l'aubergiste lui-même, assuré qu'on lui payerait son vin, se réjouissait avec tout le monde, le seul Sancho s'affligeait en secret de voir ses espérances détruites, son petit royaume à vau-l'eau, la princesse de Micomicon devenue une Dorothée, et le géant un don Fernand. Notre pauvre écuyer, fort triste, alla gagner, en soupirant, la chambre de don Quichotte, qui venait de se réveiller. « Votre seigneurie peut se rendormir, dit-il d'un ton lamentable; elle n'a plus de géant à tuer ni de royaume à rendre à la princesse; tout cela est fait et conclu. — Pardieu! je le crois, répondit son maître; jamais combat ne fut plus terrible que celui que j'ai livré à cet énorme géant. D'un revers j'ai fait voler sa tête; et le sang qui sortait du tronc coulait à mes pieds par torrents. — Oui, monsieur, je

sais fort bien que vous avez tué une outre de vin que l'aubergiste nous fera payer, et que vous avez inondé la chambre de six arrobes de ce vin rouge. Quant à la tête de géant, je vous conseille d'y renoncer; le diable l'a emportée, ainsi que bien d'autres choses. — Que dis-tu, Sancho? as-tu perdu le sens? — J'ai perdu mieux que cela. Levez-vous, levez-vous, monsieur; vous allez voir de belles choses, à commencer par la reine, qui est transformée à présent en une demoiselle Dorothée. Oh! nous avons fait de bonnes affaires depuis deux heures! — Rien ne [peut m'étonner, ami, dans cette fatale maison, où tout ce qui arrive est enchantement. »

Sancho aida son maître à s'habiller; et pendant ce temps le curé instruisit Fernand et Lucinde de la folic de don Quichotte, des aventures qui lui étaient arrivées, et des moyens qu'ils avaient été forcés d'employer pour le tirer de la Roche-Pauvre. Don Fernand, diverti par ce récit, voulut que Dorothée continuât son rôle, et ramenât le chevalier dans son village, qui n'était plus qu'à deux journées de chemin. Dans ce moment notre hêres parut, armê de pied en cap, le bouclier au bras gauche, l'armet de Mambrin sur la tête, et soutenu par sa lance. Don Fernand, surpris, admira cette extraordinaire figure, ce visage d'une aune de long, sec, noir, jaune, décharné, ce plat à barbe, ces armes bizarres, cette gravité noble et fière avec laquelle don Quichotte adressa ces paroles à Dorothée :

chante, je viens d'apprendre par mon écuyer que votre altesse s'est un peu ravalée, que de hante et puissante reine elle est devenue en un moment une simple particulière. Si le fameux roi Négremant, qui vous donna la naissance, a fait cette métamorphose dans la crainte que mon bras ne pût vous rendre votre empire, j'ose assurer que ce sorcier-là ne savait pas bien deviner. Pour peu qu'il eût été versé dans les histoires de chevalerie, comme j'ai l'honneur de l'être, il aurait su que tuer un petit géant n'est pour nous qu'une bagatelle. Si je ne dédaignais de me vanter, je pourrais dire qu'il n'y a pas deux heures que cette épée a fait couler.... — Tout mon vin! cria l'aubergiste, à qui don Fernand ordonna de se taire. — Il suffit, reprît don Quichotte, je veux bien ne rien approfondir, et me borner à vous répéter qu'il est encore temps, princesse déshéritée; dites un mot, et dans peu de jours tous vos ennemis.

abattus, vous serviront de degrés pour remonter sur votre trône.

— Seigneur, répondit Dorothée avec autant de grâce que de sangfroid, n'ajoutez aucune foi à ceux qui vous ont dit que j'étais changée; je suis celle que j'étais hier. Il est vrai pourtant que mon cœur, jusqu'à ce jour flétri par le chagrin, vient de trouver des consolations qu'il n'osait, hélas! espérer; mais je n'en suis pas moins la même, je n'en attends pas moins mon salut de votre invincible bras; et je compte dès demain me remettre en route avec vous. Ne doutez donc plus, je vous prie, de la science de mon père; jamais il ne l'a mieux prouvée qu'en m'ordonnant de venir vous chercher. Ma reconnaissance aime à publier, et ces messieurs le diront comme moi, que c'est à votre rencontre que je vais devoir mon bonheur.

A ces paroles, don Quichotte, se retournant vers son écuyer, lui dit d'un ton irrité : « Petit Sancho, vous le voyez, j'acquiers chaque jour de nouvelles preuves que vous êtes le plus grand maraud de l'Espagne. Répondez, monsieur le faquin, où aviez-vous pris, s'il vous plaît, que cette princesse était devenue une demoiselle nommée Dorothée, que j'avais tué des outres de vin, que le diable avait emporté la tête du géant, et mille autres impertinences que vous êtes venu me dire?... Mordieu! je ne sais qui me tient de faire sur vous un si épouvantable exemple, qu'il fasse trembler à jamais tous les écuyers menteurs. — Apaisez-vous, s'il vous plait, répondit hum-blement Sancho; je peux fort bien m'être trompé sur les affaires de madame la princesse, et je ne demande pas mieux; mais pour la tête du géant et les outres de vin, monseigneur verra ce qui en est quand il faudra frire les œufs, c'est-à-dire payer le mémoire. - Cela suffit, reprit don Fernand; ne nous occupons que de madame la princesse, qui ne doit repartir que demain. Passons la muit dans ce châceau le plus gaiement que nous pourrons; et lorsque l'aurore paraîtra, nous nous ferons tous un honneur de suivre le seigneur don Quichotte, pour être témoins de ses exploits et de ses grandes actions. - Vous le serez de mon zèle à vous servir, répliqua notre héros, et de ma reconnaissance pour la bonne opinion dont vous m'honorez. >

Le jour avait disparu, et par les soins de Fernand un excellent souper était prêt. Tout le monde se mit à une longue table, la seule qui fût dans l'auberge. Malgré les refus de don Quichotte, on lui donna la place d'honneur. Il voulut que la princesse dont il était le gardine fût assise à ses côtés. Ensuite venaient Lucinde, le curé, maître Nicolas; et, vis-à-vis, don Fernand, Cardenio, et les cavaliers amis de Fernand. Le souper fut agréable : don Quichotte le rendit tel. Dès le commencement du repas, promenant sur tous les convives des regards de satisfaction :

- « Messieurs, dit-il, n'êtes-vous pas frappés comme moi du hasard admirable qui réunit dans ce lieu des personnes aussi importantes, aussi rares, aussi justement illustres que nous le sommes? Sans détailler en particulier le mérite de chacun de vous, qui pourrait deviner, en vous voyant, que cette dame assise auprès de moi est cette grande reine que nous savons, et que je suis ce chevalier de la TristeFigure dont la Benommée daigne s'occuper assez souvent? A qui devons-nous, messieurs, la réunion de tant de merveilles? A la chevalerie errante, noble profession, que ses travaux, que ses périls élèvent au-dessus de toutes les autres.
- » Je ne suis point un barbare; je respecte et j'aime les lettres; mais gardons-nous de leur donner la prééminence sur les armes, ni même l'égalité. L'homme de lettres, il est vrai, instruit, éclaire ses semblables, adoucit les mœurs, élève les âmes, et nous enseigne la justice : belle et sublime science! Le guerrier la fait observer : son objet est de nous procurer le premier, le plus doux des biens, la paix, la paix, si aimable, si nécessaire au bonheur, que le meilleur, le plus grand des maltres bornait toutes ses instructions, toutes ses récompenses terrestres, à ces consolantes paroles : Que la paix soit avec vous! Cette paix, bien adorable, présent divin, source du bonheur, cette paix est le but de la guerre. Le guerrier travaille à nous la donner : c'est donc le guerrier qui remplit l'emploi le plus utile au monde. »

On écoutait notre héros avec attention et plaisir : la plupart des convives, étant militaires, trouvaient que don Quichotte était fort loin de parler et de raisonner comme un fou. Sancho, derrière lui, avait beau lui dire de manger, et qu'il prêcherait ensuite; le chevalier, se voyant applaudi, continua de la sorte :

« Examinons à présent si les travaux de l'homme de lettres peuvent se comparer à ceux du guerrier. Je conviens que le premier, presque toujours misérable, et quelquefois persécuté, manque souvent du nécessaire, essuie les outrages de l'ignorance, les dures atteintes de l'envie; je lui tiens compte du malheur d'être forcé par le besoin de s'en aller grossir la cour de l'insolente opulence, de lui prostituer son talent, de lui sacrifier sa fierté; mais enfin il dort, il travaille, il philosophe librement dans sa petite chambre mal meublée, et méprise l'orgueil des rîches en faisant tout seul un frugal repas.

On a vu même, par des hasards bien rares à la vérité, l'homme de lettres parvenir, à travers un chemin âpre et long, à la place qu'il a méritée : la fortune, toute surprise de l'avoir favorisé, le fait jouir des richesses, des commodités de la vie, du crédit et de la puissance; il oublie alors ses poines passées, et se voit presque aussi heureux que s'il était un ignorant.

» Le guerrier souffre plus que lui. Plus pauvre encore, plus malheureux, la neige est son lit dans l'hiver; il n'a point d'abri dans l'été. Mourant de fatigue, de faim, esclave de l'heure qui sonne, il faut qu'il soit prêt à tous les instants; il court de périls en périls, recoit blessure sur blessure, et son sort n'en est pas meilleur. Je ne parle point de la mort qui le menace sans cesse ; on se donne à peine le temps de compter ceux qu'elle a moissonnés; je ne parle que de ceux qui par miracle lui échappent; qui, sortis hier d'une bataille, marchent aujourd'hui sur un terrain miné, le savent, et s'y arrêtent en attendant le moment de sauter; de ceux qui, dans une galère, accrochent la galère ennemie, vont à l'abordage le pistolet d'une main, le sabre de l'autre, environnés de l'abime, ne voyant devant eux que des bouches tonnantes, et s'avancant sur une planche teinte du sang de leurs compagnons. Quelle sera leur récompense? L'oubli. L'homme de lettres a deux mille rivaux; le guerrier vainqueur en a trente mille. L'État ne peut le payer : il le sait, il n'en sert pas moins; il vole aussi rapidement au-devant de ces feux terribles, de ces machines meurtrières que l'enfer vomit de son sein afin de faire expirer le brave sous les coups éloignés du lâche, afin d'éteindre la valeur, si la valeur pouvait s'éteindre; invention affreuse et maudite, qui seule me fait connaître l'effroi, qui seule m'a souvent causé des regrets d'avoir choisi le noble exercice de la chevalerie errante! Il est affreux qu'un peu de poudre suffise pour donner le trépas à celui de qui l'épèc mettrait en fuite

plusieurs escadrons. Mais que mon destin s'accomplisse, ma gloire en sera plus grande, puisque j'affronte plus de périls que les chevaliers des siècles passés. »

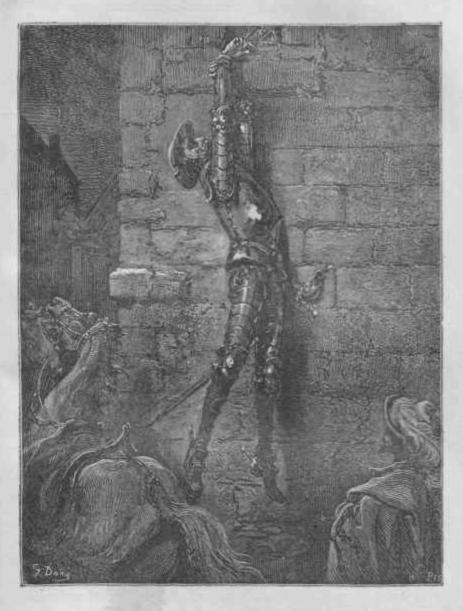
Den Quichotte se tut, et mangea. Tous ceux qui l'avaient entendu regrettaient sincèrement qu'un homme qui avait tant d'esprit, et qui parlait aussi bien, perdit tout à coup le bon sens dès qu'il s'agissait de chevalerie. Le curé, en applaudissant au discours qu'il venait de faire, lui dit que, malgré son état d'homme de lettres, il était entièrement de son avis. On acheva de souper, tandis que l'hôtesse et Maritorne préparaient la chambre de notre héros, afin que les dames ensemble pussent y passer la nuit.

Don Quichotte s'offrit pour garder le château contre les enchanteurs mali ns ou les scélérats de géants qui seraient tentés d'enlever les trésors de beauté qu'il renfermait. On accepta son offre avec reconnaissance. Sancho, qui se désolait de voir que toutes ces conversations empêchaient qu'on ne se couchât, alla s'étendre et dormir sur l'excellent bât de son âne, bât qui devait bientôt lui coûter cher. Notre che valier, monté sur Rossinante, et armé de toutes pièces, sortit de l'hôtellerie pour faire sa ronde.

Tout dormait dans l'hôtellerie, excepté la fille de l'hôte et la servante Maritorne, qui, connaissant l'humeur de don Quichotte, résolurent de s'en divertir, tandis qu'il faisait la garde autour des murs du château. Ce château n'avait d'autre fenêtre du côté des champs qu'un grand trou donnant dans le grenier, par où l'on jetait la paille. Nos deux demoiselles montèrent à ce trou, d'où elles aperçurent notre héres à cheval, appuyé sur sa lance, levant de temps en temps les yeux au ciel, et poussant de profonds soupirs.

La fille de l'aubergiste l'appela doucement à elle avec des signes mystérieux. Notre héros, qui à la clarté de la lune l'aperçut au trou du grenier, y vit aussitôt une grande fenêtre avec des jalousies à treillis d'or, derrière lesquelles la belle demoiselle, fille du seigneur châtelain, venait lui demander d'avoir pitié de son amour. Le chevalier, trop courtois pour refuser un simple entretien, conduit ltossinante sous la jalousie, et s'en approchant le plus près possible :

« Qu'il m'est douloureux, dit-il, 6 jeune et charmante personne, de ne pouvoir payer votre tendresse que d'une stérile reconnaissance! Prenez-vous-en au destin, qui dès longtemps m'a rendu l'esclave du



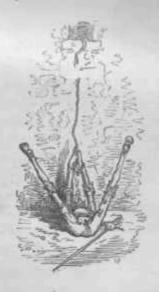
seul maître que je puisse servir. Demandez-moi toute autre chose, beauté que je plaîns, que j'honore; demandez-moi, si vous voulez, une tresse des cheveux de Méduse, ou bien les rayons de l'astre du jour enfermés dans une fiole, je serai prompt à vous satisfaire. — Seigneur chevalier, répond Maritorne, nous n'avons pas besoin de cela; nous vous prions seulement de nous donner une de vos belles mains, pour que nous puissions y déposer un baiser, au hasard d'être hachées par le père de mademoiselle, s'il venait à le savoir. — Il s'en gardera, reprit don Quichotte; il sait trop quel sort l'attendrait s'il osait porter la main sur les membres délicats de sa fille. »

Tandis qu'il parlait, Maritorne préparait tout doucement le licou de l'âne de Sancho, qu'elle avait pris à dessein. Don Quichotte, pour arriver jusqu'à la jalousie, monta debout sur Rossinante; de là, étendant son bras au milieu du trou à paille : « La voilà, dit-il, cette main, l'effroi des méchants et l'appui des bons; cette main que jamais femme n'a touchée, pas même celle que j'adore. Je vous la donne, non pour la baiser, mais pour que vous admiriez ses veines, ses muscles entrelacés, et que vous jugiez par cux de la force de mon bras terrible. — C'est ce que nous allons voir, » reprit la maligne Maritorne en jetant le nœud coulant qu'elle avait fait au licou sur le poignet de don Quichotte. Elle tire aussitôt la corde, va l'attacher à la porte, et quitte le grenier avec sa compagne.

Don Quichotte, se sentant pris, et ne voyant plus personne, commence à craindre que cette aventure ne soit encore un enchantement semblable à ceux qu'il avait éprouvés dans cette fatale maison. Il se reprochait sa confiance, et tirait tant qu'il pouvait son bras, dont il serrait davantage le nœud. Debout sur la selle de Rossinante, la poignet arrêté dans fe trou à paille, il tremblait que son cheval ne fit quelque mouvement et ne le suspendit au mur. Heureusement la tranquille bête ne remua non plus qu'une bûche, et paraissait disposée à rester un siècle sans remuer. Don Quichotte, désespéré, mugissait comme un taureau furieux, et ne doutait plus, en voyant la parfaite immobilité de son coursier, qu'ils ne fussent enchantés ensemble jusqu'à la fin des siècles.

L'aurore parut enfin : quatre cavaliers armés d'escopettes arrivèrent à l'hôtellerie. Ils frappèrent à coups redoublés, en demandant qu'on leur ouvrit. « Chevaliers ou écuyers, cria don Quichotte de dessus son cheval, ignorez-vous qu'on n'ouvre les forteresses qu'après le lever du soleil? Éloignez-vous des glacis, attendez qu'il fasse grand jour; alors on verra si l'on peut vous introduire dans ce château. — Que diable voulez-vous dire avec votre forteresse et votre château? répond un des cavaliers; faut-il tant de cérémonies pour entrer dans un cabaret? Si vous êtes le cabaretier, faites-nous ouvrir, et donnez-nous un peu d'avoine, c'est tout ce que nous voulons. — Tâchez d'y voir et de parler mieux. Ai-je l'air d'un cabaretier? — J'ignore quel air vous avez, et je ne m'en soucie guère... » Alors, sans écouter davantage les discours de notre héros, les cavaliers frappèrent plus fort, et réveillèrent l'aubergiste, qui se leva pour ouvrir.

En ce moment, Rossinante avance de quelques pas pour se dégourdir. Au premier mouvement qu'il fait, les pieds de don Quichotte quittent la selle; notre héros tombe le long du mur, et serait descendu jusqu'en bas, sans le licou qui le retenait fortement par le poignet. La douleur qu'il éprouva fut d'autant plus vive, que son maigre corps, s'allongeant par son poids, arrivait presque jusqu'à la terre, qu'il rasait de l'extrémité des pieds. Le désir de s'y appuyer lui faisait faire des efforts qui augmentaient ses souffrances; il en jetait des cris affreux; et l'aubergiste, qui les entendit, se pressa davantage d'aller à la porte.





CHAPITRE XXX

CONTINUATION DES GRANDS ÉVÉNEMENTS ARRIVÉS DANS L'HOTELLERIE.

Tandis que l'aubergiste, inquiet, courait aux cris de don Quichotte, Maritorne, réveillée, et reconnaissant la voix du héros, se hâta d'aller au grenier et de défaire le nœud coulant. Notre chevalier, libre alors, tombe comme un sac en présence de l'aubergiste et des voyageurs, se relève promptement, remonte sur Rossinante, prend du champ, revient au galop, et s'écric d'une voix terrible : « Quiconque dit que j'ai mérité l'enchantement que je viens de subir ca a menti par sa gorge : je le défie à l'instant, avec la permission de madame la princesse de Micomicon. »

Les voyageurs, étonnés, le regardaient sans rien dire. L'aubergiste leur expliqua ce que c'était que don Quichotte.

Quant au chevalier, il frémissait de courroux de voir qu'aucun des cavaliers ne voulait se fâcher contre lui. Sans son respect religieux pour le serment qu'il avait fait à la princesse, il les eût attaqués sur l'heure, mais, esclave de sa parole et des lois de la chevalerie, il mordait son frein en silence.

Tout à coup on entendit de grands cris à la porte de l'auberge. Deux hommes qui venaient d'y passer la nuit voulaient profiter du tumulte pour s'en aller sans payer : l'hôtelier les avait arrêtés, et leur disait de telles injures, que les deux fripons ne tardèrent pas à lui répondre par des coups. L'hôtesse et sa fille, voyant que le pauvre aubergiste était le moins fort, vincent, en courant et criant, prier don Quichotte de le secourir. « Hélas! répondit notre heros, ce serait de grand cœur, mesdames; mais j'ai promis, j'ai juré à madame la princesse de n'entreprendre aucune aventure avant de l'avoir replacée sur le trône de ses nieux. Allez dire au seigneur châtelain de continuer sa bataille, de s'y soutenir de son mieux, jusqu'à ce que j'aie obtenu de la princesse Micomicona la permission de combattre pour lui; alors vous pouvez être sûres qu'il sera promptement vainqueur. - Eh! jour de Dieu! s'écria Maritorne, il sera mort avant tout cela. - Mort ! reprit don Quichotte du même sangfroid; croyez que quand même il serait mort, je saurais le tirer d'affaire, ou du moins le venger de manière que vous n'auriez pas à le regretter. » En disant ces mots, il alla se mettre à genoux devant Dorothée, et, dans un discours noble et long, lui demanda de vouloir permettre qu'il secourût le seigneur du château, dont la vie était en péril. La princesse y consentit. Aussitôt, embrassant son écu, l'épée au poing, il s'élance vers la porte de l'hôtellerie, où l'aubergiste, battu depuis longtemps, n'en fermait pas moins le passage à ceux qui continuaient à le frapper. Don Quichotte, en arrivant, lève le bras, et s'arrête. « Ou'avez-vous donc ? lui dit l'hôtesse. - Je réfléchis, répondit-il, qu'il m'est défendu de tirer l'épée contre ces gens-ci, parce qu'ils ne sont pas armés chevaliers. Appelez mon écuyer : c'est lui que l'affaire regarde. » A ce discours, l'hôtesse, sa fille et Maritorne pensèrent se jeter sur notre héros; mais leurs reproches, leurs injures, n'émurent point don Quichotte, qui n'en demeura pas moins tranquille spectateur des coups dont l'aubergiste était accablé.

La paix était rétablie : les discours de don Quichotte avaient fini par faire payer ceux qui frappaient l'aubergiste; le calme allait régner dans le château, lorsque le diable, peu satisfait de voir tant de

querelles apaisées, amena justement dans l'auberge le pauvre barbier à qui don Quichotte avait pris jadis l'armet de Mambrin, et Sancho le bât de son âne. A peine entré dans l'écurie, ce barbier reconnut son bât, que notre écuyer arrangeait. « Ah! ah! cria-t-il, don larron, je vous retrouve à la fin : et vous allez, pardieu ! me rendre mon bât et mon plat à barbe. » Sancho, piqué de ses injures, le regarde de travers : et, voyant qu'il portait la main sur son bât, il lui applique au milieu du visage un soufflet à poing fermé, qui l'envoie tomber quatre pas plus loin. Le barbier se relève en criant, et retourne au bât, qu'il saisit. Sancho crie encore plus fort, et veut lui faire lâcher prise. Tout le monde accourt vers les combattants. « Justice! justice! disait le barbier; ce voleur, non content de retenir mon bien, veut encore m'assassiner. - Tu mens par ta gorge, répondait Sancho, je ne suis point un voleur; et monseigneur don Quichotte a gagné ces dépouilles de bonne guerre. » Chacune de ces paroles était précédée et suivie de coups de poing bien assenés. Don Quichotte, témoin de tout, ne se possédait pas de joie de voir son bon écuyer frapper si souvent et si fort.

« Messieurs, s'écriait le barbier au milieu de la grêle de coups qui lui tombait sur la tête, ce bât m'appartient, j'en prends à têmoin tous les saints du paradis; il est à moi; je le reconnais : le même jour qu'on me l'a pris, on me vola de plus un bassin de cuivre tout neuf, qui m'avait coûté un écu. » Ici don Quichotte ne put s'empêcher de se mêler de la querelle : il sépare les combattants, saisit le bât, qu'il met à terre en présence de tout le monde, demande la parole, et dit :

« Je veux vous faire juges, messieurs, de l'étrange erreur où est ce pauvre homme, en appelant un bassin à barbe le véritable armet de Mambrin, que je lui pris en combat singulier. Quant à ce prétendu bât, tout ce que je puis vous dire, c'est que mon écuyer, après ma victoire, me demanda la permission de changer le harnais de son cheval contre celui du coursier du vaincu : je le permis. Expliquer ensuite comment ce harnais est devenu presque semblable à un bât, c'est ce que je ne peux faire qu'en vous rappelant que dans la chevalerie ces métamorphoses arrivent tous les jours. Au surplus, je veux vous montrer ce précieux armet de Mambrin. Va, mon fils Sancho, va me le chercher.

— Monsteur, répondit Sancho à voix basse, vous employez là de mauvaises preuves; j'ai peur que l'armet ne leur paraisse un plat à barbe, comme le harnais un bât. — Fais ce que je dis, reprit don Quichotte; il n'est pas possible à la fin que tout se fasse ici par enchantement. > Sancho s'en alla sans rien ajouter, et revint bientôt en portant l'armet.





CHAPITRE XXXI

QU L'ON ACHEVE DE VÉRIFIER GE QUE G'ÉTART QUE L'ARMET DE MAYERIN ET LE HARNAIS DEVENU BAT

d'abord être vrui, je suis forcé de vous dire que ce que monsieur tient à la main n'a nulle espèce de ressemblance avec un bassin à barbe ; j'ajoute, par le même esprit d'impartialité, qu'il me semble aussi qu'il y manque quelque chose pour que cela soit un armet. - Sans doute, reprit don Quichotte, il y manque la visière; mais ce n'est pas moins un armet. - Oui, surement, c'est un armet, dirent alors le curé, don Fernand, Cardenio, et les amis de don Fernand; c'est un armet d'or, cela saute aux yeux. - Ah! Dieu me soit en aide! cria le malheureux barbier; est-il croyable que tant de personnes qui ont l'air d'honnêtes gens prennent mon plat à barbe pour un casque? Allons? si cela est un casque, mon bât sera sans doute un harnais. - Il me paraît tel, reprit don Quichotte; mais je répète que je ne prononce point. - Vous êtes pourtant, lui dit le curé, le juge le mieux instruit, le plus expert dans cette matière; et c'est à vous à décider. - Messieurs, vousme faites heaucoup d'honneur ; mais permettez que je me récuse sur l'affaire du barnais, parce qu'il m'est arrivé dans cette maison tant de choses surnaturelles, que je n'oserais là-dessus donner un jugement certain. C'est à vous, que les enchantements n'atteignent pas, puisque vous n'êtes point armés chevaliers, à règler seuls cette grande affaire. - Vous avez raison, répondit Fernand ; et, pour plus grande liberté d'avis, je vais prendre en secret les opinions. »

Alors den Fernand s'avance, écoutant ce que lui vient dire chacun à l'oreille. Lorsqu'il ent fini sa roude : «Mon ami, dit-il au barbier, il n'y a pas une voix pour vous : tous les juges, unanimement, ont décidé qu'il était absurde d'appeler ce harneis un bât. Yous et votre âne, s'il est de votre avis, avez perdu le bon sens : c'est un harnais, et un superbe harnais de bataille. La cour l'adjuge à Sancho, et vous condamne aux dépens. — Mais, messieurs, s'écria le barbier, je suis à jeun, je ne suis pas ivre; il n'est pas possible d'imnginer.... — Allons, finissons, interrompt don Quichotte; que chacun reprenne son bien, et que saint Pierre le fui conserve! »

Jusqu'à ce moment, tous ceux qui connaissaient don Quichotte avaient trouvé la plaisanterie gaie, et s'en étaient divertis; mais ceux qui n'étaient pas au fait, surtout les quatre domestiques d'un gentilhomme qui se trouvait là, et trois archers de la Sainte-Hermandad qui venaient d'arriver à l'hôtellerie, écoutaient et regardaient avec une extrême surprise ce qui se passait devant eux. Un de ces ar-

chers, brutal de son métier, s'avance au milieu des juges, et d'un ton colère ; « Corbleu! dit-il, ce bât est un bât, et ce bassin un bassin: un ivrogne peut seul s'y tromper. - Que dis-tu, scélérat infăme? » lui répondit notre héros en lui portant un coup de lance, qu'heureusement l'archer évita. Ses camarades aussitôt crient à la Sainte-Hermandad. L'aubergiste, qui était de la confrérie, court chez lui prendre sa baguette, et revient se ranger près de ses confrères. Le barbier, voyant qu'on prend son parti, se jette sur le bât pour s'en emparer; Sancho s'assied dessus et lui montre ses poings. Don Quichotte, l'épée à la main, s'élance sur les archers. Cardenio, Fernand, ses amis, se déclarent pour don Quichotte. Un auditeur qui était arrivé la veille et le curé s'efforçaient en vain de mettre le holà. La femme de l'hôte, sa fille, Maritorne, pleuraient, criaient, s'arrachaient les cheveux. Le barbier frappait sur Sancho, qui lui ripostait plus fort. Don Fernand tenait un archer sous ses pieds. Le gentilhomme, après avoir battu ses domestiques, avait rejoint Cardenio, et ne ménageait pas la Sainte-Hermandad. Don Quichotte, comme un lion, s'escrimait à droite et à ganche : ce n'était partout que fureur, menaces, coups de pied, de poing, lutte, cris, attaque, désense; et les combattants, acharnés, étaient prêts à verser du sang.

Tout à coup notre chevalier, se rappelant que dans ses livres il avait lu semblable aventure, s'écrie d'une voix de tonnerre : « Arrêtez, guerriers, arrêtez; qu'on m'écoute si l'on veut vivre. » Tous demeurent attentifs à ses paroles. « Vous voyez, poursuit notre chevalier, que la cruelle Discorde agite ses flambeaux comme elle les agita dans le fameux camp d'Agramant. Les querelles y sont les mêmes : là on combat pour un casque, ici c'est pour un coursier. Pourquoi nous déchirer ainsi? N'avons-nous pas le sage Sobrin et le puissant Agramant dont la prudence peut nous accorder ? Approchez, monsieur le curé; approchez, monsieur l'auditeur; soyez Agramant et Sobrin, et remettez la paix dans l'armée. »

Les archers, battus jusqu'alors par Fernand, ses amis et Cardenio, n'espéraient guère prendre leur revanche. Le barbier, dont toute la barbe était demeurée dans les mains de Sancho, ne demandait pas mieux qu'une trève. Les valets du gentilhomme n'osaient plus rien dire. Le seul aubergiste insistait pour que l'on châtiât ce fou, qui sans cesse mettait le trouble dans sa maison. Mais il fallut céder aux

plus forts. Le bût demeura harnais, le bassin armet, l'auberge château. Le curé remit en secret quelque argent au harbier dépouillé. Les libéralités de Fernand rendirent à l'aubergiste sa bonne humeur. Tout le monde parut à peu près satisfait. Ce fut ainsi que l'autorité d'Agramant et la sagesse de Sobrin vinrent à bout de cette hydre de divisions et de combats.





CHAPITRE XXXII

EXCHANTINENT DE NOTRE HÉROS

Don Quichotte, se voyant libre et débarrassé de toute querelle, ne tarda pas à se reprocher cette oisiveté coupable. Il alla se mettre à genoux devant Dorothée: a Illustre infante, dit-il, vous n'ign orez pas que, surtout à la guerre, la diligence est la mère du succès. Pourquoi vous arrêter si longtemps dans ce château? Votre ennemi le géant profite peut-être des heures qui volent pour s'établir dans quelque forteresse inexpugnable, pour nous préparer une résistance que mon bras même aura peine à vaincre. — Seigneur, répondit l'infante, après l'avoir fait relever, l'impatience que vous me témoignez est digne de votre grand cœur. Commandez; j'ai remis mon sort à votre valeur et ma personne à votre sagesse. — Cela étant, mon ami Sancho, cours vite seller Rossinante et le palefroi de la reine. Nous allons nous mettre en chemin. >

Sancho, présent à ce discours, ne se pressait pas d'obéir; il répond en branlant la tête : « Monsieur, monsieur, dans le village on ne sait

pas tout ce qui se passe, soit dit sans offenser les coiffes. - Eh! que se passe-t-il dans le village, reprit vivement don Quichotte, qui puisse atteindre jusqu'à moi? - Oh! si votre seigneurie se fâche, je n'en suis plus, et je me tais. - Allons! dis ce que tu voudras. Tu trembles, je le vois bien, des périls que nous allons courir, et tu espères m'épouvanter? - Non, monsieur, il ne s'agit point de périls; il s'agit que cette belle dame qui se dit reine de Micomicon pourrait bien, d'ici peu, épouser quelqu'un qui n'est pas loin d'ici; on a des yeux pour voir, et l'on sait ce que l'on sait. » Dorothée, à ces paroles, devint vermeille comme la rose. « Monsieur, ajouta Sancho d'un ton sévère, je me crois obligé de vous avertir de la chose par la raison qu'après avoir bien couru pour madame la reine, après pous être fait assemmer pour son service, il ne sera point agréable de voir un autre, que je connais, venir recueillir le fruit de notre travail. Je pense donc qu'il n'est point pressé d'aller seller Rossinante et le palefroi de madame; que nous ferons tout aussi bien de rester ici à nous divertir, en laissant chacun filer sa quenouille, et buvant et mangeant de notre mieux. »

Immobile, pâle de fureur, les sourcils froncés, les joues enflées, lançant des flammes par les yeux, don Quichotte frappe fortement du pied, considère, toise Sancho dans un effravant silence, et tout à coup s'écrie : « Va-t'en, sors de ma présence, monstre souillé de tous les vices, cloaque impur de mensonge, de malice, de calomnie, de noirceur, d'audace, coupable contre les personnes rovales : sors; n'attends pas ton châtiment. » Le pauvre Sancho courut se cacher. Dorothée voulut apaiser don Quichotte : « Seigneur, dit-elle, pardonnez à votre bon écuyer; il a peut-être moins de tort que vous ne pensez; sa simplicité, sa candeur, sont de sûrs garants qu'il est incapable d'imaginer des calomnies : sans doute il les croit le premier. Daignez réfléchir que dans ce château rien n'arrive que par enchantement : quelque prestige aura fasciné les yeux de l'honnête Sancho, qui n'a pas perdu mon amitié, quoique j'aie perdu de son estime. - Par le Tout-Puissant! répondit don Quichotte, votre grandeur l'a deviné; cette maison est pleine de lutins : quelque détestable vision aura fait dire à ce malheureux ce que nous devons oublier à jamais. Il n'est pas méchant, je vous en réponds, et la calomnie lui est inconnue. - Pardonnez-lui donc, ajouta Fernand, et daignez le faire rentrer au giron de vos bonnes grâces. » Don Quichotte assura qu'il n'était plus fâché. Le curé ramena Sancho, qui demanda pardon à genoux, baisa la main de son maître, et convint que dans ce château rien n'était vroi, rien n'était certain, excepté pourtant lorsqu'on bernait les écuyers.

Deux jours s'étaient écoulés : toute l'illustre compagnie s'occupait de quitter l'auberge et d'épargner à Dorothée la peine de reconduire don Quichotte à son village. On imagina pour cela de faire une grande cage, où, dans des barreaux de bois, notre héros pût tenir à l'aise : cette cage devait être placée sur une longue charrette à bœufs. Quand tout fut prêt, don Fernand et ses amis se couvrirent le visage de masques, se déguisérent en lutins, allèrent saisir don Quichotte au milieu de son sommeil, lui attachèrent les pieds et les mains, et l'enfermèrent dans la cage. Notre héros éveillé, voyant ces figures étranges, sentant qu'il ne pouvait se mouvoir, ne douta point que ce ne fussent des fantômes, et se crut pour cette fois véritablement enchanté. Les lutins, après avoir fermé la porte de la cage avoc des clous, enlevèrent le captif et marchèrent vers la charrette.



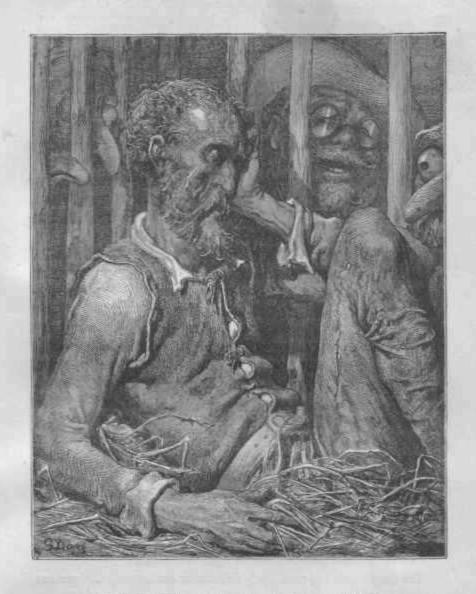


CHAPITRE XXXIII

EUTE DE L'ENGRANTEMENT DE NOTRE HÉBOS

Tandis qu'on se préparait à partir, don Quichotte appela son triste écuyer, et lui dit d'une voix basse : « Mon fils, je crois avoir lu tout ce qui existe d'histoires de chevalerie; mais je ne me rappelle point que jamais aucun chevalier ait été enchanté comme je le suis. Ordinairement, quand on les enlève, c'est par le milieu des airs, enveloppés dans un nuage, ou bien sur un char de feu, sur un hippogriffe, ou quelque autre monstre. Mais il me semble que je suis dans une simple charrette, et que ces animaux attelés ne sont tout au plus que des bœufs. Vive Dieu! mon fils, j'en ai honte. Peut-être aussi que dans ce siècle les enchantements ne sont plus comme ils étaient autrefois : les modernes magiciens veulent sans doute changer les coutumes. Que t'en semble, ami Sancho? - Monsieur, répondit l'écuver, je ne saurais trop que vous dire sur les magiciens modernes, parce que je n'ai pas tant lu que vous; mais j'ai dans la tête que les fantômes que nous voyons là ne sont pas trop catholiques. - Catholiques, mon enfant! Comment voudrais-tu qu'ils le fussent, puisque ce sont des démons? Ils ont revêtu la forme que tu leur vois pour pouvoir m'enfermer ici ; mais cette forme n'existe point : ce n'est qu'une vaine figure, une apparence, une vapeur. Avise-toi de les toucher, ta main ne prendra que de l'air. - Oh! que nenni! je les ai touchés par derrière, et c'est de la bonne chair. Il y a plus, monsieur; vous savez bien que les démons sentent le soufre; eh bien! celui qui est la sent l'ambre et la seur d'orange (Sancho montrait don Fernand). — Prends-y garde, répondit don Quichotte; ton nez te trompe, mon ami, ou ce malin diable veut t'attraper. »

Don Fernand et Cardenio, qui entendaient cette conversation, craignirent d'être découverts, et hâtérent leur départ. Dès que Rossinante et l'âne de Sancho furent prêts, Cardenio suspendit à l'arçon, d'un côté le bouclier du héros, de l'autre le bassin à barbe. Soncho, monté sur son âne, mena le coursier par la bride. Les archers, movennant une récompense, convinrent avec le curé d'accompagner la charrette. L'hôtesse, sa fille et Maritorne vinrent, à travers les barreaux, prendre congé du chevalier, en feignant de verser des larmes. Don Quichotte les consola, les assura que jamais il n'oublierait leur bonne réception, leur demanda de prier Dieu que sa captivité ne fût pas longue. Pendant ce temps, maître Nicolas et le curé disaient adieu à don Fernand, à Cardenio, à l'auditeur, qui les embrassèrent avec tendresse. Toutes les dames, surtout Dorothée, les virent partir avec des regrets, et leur firent promettre d'instruire Fernand de ce que deviendrait don Quichotte. On s'embrassa de nouveau; et le bon maître Nicolas, l'obligeant curé, se mettant des masques, pour n'être pas connus de don Quichotte, montèrent enfin sur leurs mules. Don Quichotte, assis dans la cage, les mains attachées sur son estomac, les pieds étendus en avant, gardait un profond silence, se tenait raide, grave, droit, immobile comme une statue. On fit deux lieues sans s'arrêter, dans le dessein de gagner un petit vallon, où le barbier assurait que l'on trouverait du frais et de l'herbe. On était près d'y arriver, lorsqu'il vint à passer un chanoine sur sa mule, accompagné de six ou sept domestiques bien montés. Le chanoine, après avoir salué nos voyageurs, s'arrêta pour considérer cette charrette, cette cage, cet homme enfermé dedans; et ne pouvant comprendre ce que c'était, il pria un des archers de le lui dire. Don Quichotte, qui l'avait entendu, avance aussitôt son visage contre les barreaux, et se presse de lui répondre : « Seigneur chevalier, je suis enchanté. Vous savez comme moi que l'Envie attaque souvent les héros, surtout ceux qui, en dépit des magiciens, marchent dans le sentier étroit de la gloire et vont écrire leur nom au temple de l'Immortalité. Voilà précisément mon histoire, et ce qui fait que je suis enchanté. Vous êtes instruit à présent. »



L'ILLUSTRE SURRIER QUE VAUS VOTES DANS CETTE GAGE.

Le chanoine écoutait sans répondre, lorsque le curé, s'approchant, lui dit : « Oui, monsieur, l'illustre guerrier que vous voyez dans cette cage est le fameux don Quichotte, si connu dans l'univers sous le nom de chevalier de la Triste Figure : ses grandes actions, ses exploits, lui ont attiré des persécuteurs; et, comme il vous l'a dit luimême, il est enchanté, monsieur. »

Plus surpris encore d'entendre tenir le même langage à celui qu'on avait enfermé et à celui qu'on avait laissé libre, le chanoine promenait ses yeux sur l'un et sur l'autre. Sancho, qui n'était point de bonne humeur, reprit alors d'un air renfrogné : « Oui, enchanté! tout comme ma mère. Ce n'est pas à moi qu'il faut en conter. Je vois ici bien des gens qui, parce qu'ils ont un masque sur le visage, s'imaginent que je ne les connais point. Ils se trompent, à commencer par vous, monsieur le curé. On a bien raison de dire que là où se trouve l'Envie le Mérite ne peut dormir. Le diable puisse-t-il emporter tous ceux qui empêchent mon bon maître de se marier avec cette infante et de me faire comte ou duc! C'est égal. Il est des gens qui, malgré leur petite tonsure sur la tête, pourraient payer dans l'autre monde le bien qu'ils ôtent dans celui-ci. - Ah! ah! Sancho, reprit le barbier, on n'aurait pas trop mal fait de vous enchanter comme votre maître, et de vous placer dans la cage. La fumée des grandeurs semble vous avoir enivré la tête. - Je ne m'enivre jamais, lui répondit l'écuyer, et ma tête est tout aussi bonne que celle de certains barbiers de ma connaissance, qui vont se mêlant des affaires d'autrui, pour faire les entendus. »

Le curé fit signe à maître Nicolas et au chanoine de s'éloigner. Alors il instruisit le voyageur de ce que c'était que Don Quichotte, lui raconta comment ce bon gentilhomme, d'ailleurs plein d'esprit et de qualités, avait eu la tête tournée par les livres de chevalerie, tout ce qu'il avaît fait depuis si longtemps, les moyens qu'ils étaient forcés de prendre pour le ramener dans sa maison.

Les deux ecclésiastiques, épris de l'amour des lettres, abrégeaient la route en discutant, lorsque le barbier les fit apercevoir qu'ils étaient arrivés au petit vallon où il était d'avis qu'on se reposât. Le chanoine voulut s'arrêter; il offrit de bonne amitié les provisions qu'il portait avec lui, et ses domestiques, par son ordre, mirent le couvert sur l'herbe.

Sancho, voyant le curé et le barbier loin de la charrette, n'avait pas manqué de profiter de leur absence pour s'entretenir avec son maître, « Monsieur, lui avait-il dit à demi-voix, pour l'acquit de ma conscience je dois vous instruire d'un fait qui vous expliquera peutêtre de grandes choses : c'est que ces deux fantômes que vous voyez avec des masques sont le curé de notre paroisse et maître Nicolas le barbier. Cela doit vous faire comprendre qu'il y a du micmac dans votre enchantement; et si vous me permettez de vous faire une petite question, j'espère vous prouver, clair comme le jour, que nous sommes tous deux les dupes de la malice des envieux : ma question va le démontrer; mais je n'ose pas vous la faire. - Ose tout dire, mon fils, je te répondrai avec franchise. - Monsieur, depuis votre prétendu enchantement, je voudrais savoir si vous avez senti le désir de sortir de votre cage. - Sans doute, je désire fort d'en sortir. Je ne l'entends pas, Sancho. - Je le vois bien ; écoutez-moi. Les chevaliers les plus errants possible, lorsqu'ils ont bu de l'eau limpide des ruisseaux, sont quelquefois obligés d'aller passer un petit momen tout seuls, debout contre un arbre; je vous demande..... Oh! je l'entends, et je l'avoue, mon ami, qu'à l'instant même où je parle je dérirerais vivement d'avoir cette liberté. - Justement, voilà le nœud! ne m'avez-vous pas dit cent fois que les enchantés ne man geaient, ni ne buvaient, ni ne dormaient, ni ne faisaient rien de ce que font les autres hommes? Or, ce que vons venez de m'avouer prouve, comme un et un font deux, que vous n'êtes point enchanté. »

Comme l'écuyer parlait ainsi, la charrette arriva dans le vallon, où le curé, le chanoine et le barbier s'étaient déjà mis à table. Les bœus furent dételés. Le bon Sancho vint prier le curé de vouloir bien faire sortir son maître de la cage, parce qu'il était absolument nécessaire qu'il prît un moment le grand air. Le curé ne s'y refusa point; mais il exigea que notre héros donnât sa parole de chevalier qu'il ne chercherait point à s'échapper. « Je la donne, cria don Quichotte, et je suis surpris que vous la demandiez, messieurs les magiciens, puisque vous pouvez d'un seul mot attacher mes pieds à la terre. »

Aussitôt îl fut délivré : on lui délia les mains. La première chose que fit don Quichotte fut d'élever ses grands bras en allongeant son maigre corps. Il s'éloigne alors de quelques pas, et revient bientôt se mettre à diner avec toute la compagnie.

Notre héros, paisible et de sang-froid, parla pendant le repas sur divers sujets agréables avec autant de sens que d'esprit. Le chanoine, en l'écoutant, ne pouvait se lasser de le regarder; il ne comprenait point que cet homme qui annonçait tant de lumières, de jugement, d'éloquence, fût ce même fou qu'on était obligé d'enfermer dans une cage pour le ramener chez lui. « Seigneur gentilhomme, dit-il, daignez me permettre, en faveur de l'estime et de l'intérêt que vous m'inspirez, de vous parler avec franchise. Comment se peut-il qu'avec tous les dons que vous avez reçus de la nature, les connaissances que l'étude vous a fait acquérir, et cet excellent esprit qui éclate dans vos discours, vous vous laissiez égarer par les chimères que vous avez lues, au point de vous croire enchanté? Pourquoi ne cherchezyous pas dans l'histoire ces exemples, ces beaux modèles dont votre âme ardente a besoin? Vous y trouveriez des hêros dignes de votre admiration. Ne pensez-vous pas qu'un César, un Annibal, un Alexandre, un Cid, un Gonzalve de Cordoue, ne valent pas un peu mieux que les chimériques chevaliers errants? »

Don Quichoite écoutait le chanoine avec une grande attention. Lorsqu'il eut fini : « Seigneur, répondit notre héros, il me semble que le but de votre discours serait de jeter quelque doute sur l'existence des chevaliers errants, ainsi que sur la vérité, l'utilité des livres de chevalerie, que vous paraissez regarder comme frivoles, dangereux, capables de troubler l'esprit, la raison de certains lecteurs, et de les mener jusqu'au délire de s'imaginer qu'ils sont enchantés. - Oui, seigneur, reprit le chanoine, charmé de voir don Quichotte résumer ce qu'il avait dit avec tant de calme et de suite. - D'après cette opinion, reprit le chevalier, j'ai de justes raisons de conclure que ce n'est pas moi, mais vous qui êtes véritablement enchanté. Sans cela, monsieur, comment concevoir qu'un homme aussi instruit que vous le paraissez osât révoquer en doute ce que l'univers entier s'accorde à nous raconter d'un Amadis, d'un Fier-àbras, d'un Charlemagne, d'un Juan de Merlo, d'un Bélianis, d'un Fernand de Guevara, et d'une foule d'autres héros dont les actions sont rapportées avec les plus petits détails? Je vous prouverai, quand vous voudrez, par des monuments authentiques, que Roland, Renaud son cousin, Gonzalve de Cordone, Tristan de Léonois, Pélage, les pairs de France, ne sont point du tout des êtres ima-

ginaires; que leurs histoires sont certaines, et que pour les révoquer en doute il faut renoncer à toute logique, comme il faut renoncer au bon goût pour ne pas se plaire à cette lecture. Quoi de plus agréable, de plus amusant que les aventures qu'on y trouve! Ne seriez-vous pas charmé, monsieur, si, au moment que nous parlons, nous vovions paraître devant nous un immense lac rempli de couleuvres, de serpents, de toutes sortes de bêtes horribles, et que du milieu de ce lac une triste voix nous criât : « Chevalier dont la valeur ne redoute aucun péril, précipite-toi dans ces noires eaux si tu veux jouir des grandes merveilles que renferment les châteaux des sept fées? » Aussitôt je me recommande à ma dame, je m'élance au milieu du lac, j'arrive dans un lieu charmant, dans une campagne riante, où, sous des berceaux de verdure, je vois couler à mes pieds des ruisseaux d'un pur cristal; j'entends chanter sur ma tête mille et mille oiseaux divers ; je m'avance au milieu des fleurs et des arbrisseaux odorants, à travers les fontaines de jaspe, les pavillons de marbre, les grottes de coquillages, et mille autres monuments des arts, où, en épuisant tous les secrets du goût, en réunissant toutes les richesses, on est enfin parvenu à imiter, à varier, à surpasser la nature. J'arrive, en admirant, jusqu'à un superbe château dont les murailles sont d'or, les crèneaux de diamants, les portes de saphirs : sous jugez que je m'arrête pour considérer ce château; mais voici donne demoiselles qui viennent m'environner et m'introduire dans le palais. La, ces demoiselles me déshabillent, jettent sur moi des essences, me couvrent ensuite d'un voile de lin parfumé, d'un manteau bordé de rubis, et me conduisent dans une autre salle, où l'on me sert un repas exquis. J'entends, pendant ce repas, une musique déliciouse, sans pouvoir deviner d'où elle vient. La table disparait : je vois arriver une dame beaucoup plus belle que celles que j'ai vues, qui vient me raconter comment elle est enchantée dans ce beau château, et me révéler des secrets qu'il ne m'est pas permis de vous dire. Aussi je m'arrête là; et je me borne à vous confier que la fin de cette aventure me rend maître d'un grand empire, et me fournit les moyens d'exercer ma libéralité naturelle en donnant un petit État à mon fidèle écuver.

 Oui, messicurs, s'écria Sancho d'un air fier, c'est par là que nous finirons, en dépit de tous les envieux; et une fois roi ou duc, je vis de mes rentes, j'afferme mes terres, et je ne fais plus que ce qui me plalt; et ne faisant plus que ce qui me plalt, je vis à ma fantaisie; et vivant à ma fantaisie, je suis content; et étant content, je n'ai plus rien à souhaiter; et n'ayant plus rien à souhaiter, tout est dit : jusqu'au revoir! comme se disent les aveugles. Voilà ma façon de penser. »

Sancho boit un grand verre de vin en achevant ces paroles, et lance des regards terribles sur maître Nicolas et sur le curé. Mais tout à coup le son lugubre d'une trompette attire l'attention de don Quichotte, qui se lêve précipitamment pour voir d'où peut venir ce triste bruit.





CHAPITRE XXXIV

GRANDE ET FACHEUSE AVENTURE

Depuis longtemps la terre altérée demandait au ciel de la pluie : les habitants de la campagne faisaient des neuvaines et des processions pour obtenir la fin de la sécheresse. Une paroisse voisine revenait dans ce moment d'un ermitage où son curé l'avait conduite; la plupart des villageois étaient vêtus en pénitents blancs, et portaient sur un brancard la figure d'une vierge, couverte d'habits de deuil. Don Quichotte, en voyant des pénitents, cette vierge, cette grande troupe, s'imagina sur-le-champ que c'étaient des malandrins qui enlevaient une jeune princesse dont la délivrance lui était réservée. Aussitôt, et sans qu'on puisse l'arrêter, il court à Rossinante, prend son bouclier, son épée, monte sur son bon cheval, et se rapprochant de la compagnie :

« C'est aujourd'hui, s'écrie-t-il, que vous serez forcés d'avouer combien les chevaliers errants sont utiles dans le monde. Vous la voyez, cette infortunée, que des méchants entraînent captive! Que deviendrait-elle, je vous le demande, si son bonheur ne m'eût conduit ici? » A ces mots il pique des deux, prend le galop, court aux pénitents.

Il arrive près de l'image, et d'une voix de tonnerre : « O vous, dit-il, qui, sans doute pour de coupables motifs, cachez vos figures sous ces linges blancs, rendez tout à l'heure la liberté à cette jeune et belle princesse, dont les larmes, les tristes habits prouvent assez que vous osez lui faire une indigne violence. Sachez que je suis au monde

DOS GUICHOTTE.

pour empêcher, pour punir ces crimes; et je ne souffrirai point que vous avanciez un seul pas avant de voir libre cette prisonnière. »

Un éclat de rire général fut la seule réponse qu'on fit à don Quichotte. Plus irrité par ces ris, il s'avance l'épée à la main. Un de ceux qui portaient le brancard, laissant la charge à ses trois compagnons, vint, armé de sa grande fourche, se placer devant le héros. Don Quichotte coupe en deux la fourche. Le paysan avec le morceau resté dans ses mains frappe le chevalier sur l'épaule, et le coup fut si bien appliqué, que notre héros tomba de cheval. Le vainqueur allait redoubler, quand Sancho arrive hors d'haleine, lui crie d'épargner son maître, en ajoutant que c'était un pauvre chevalier enchanté, qui de sa vie n'avait fait mal à personne. Le paysan s'aperçut que don Quichotte ne remuait plus; et, croyant l'avoir tué, se mit à fuir de toutes ses forces. Le curé, le chanoine, les archers, accouraient. La procession ne douta point qu'on n'en voulût à son image; et les prêtres, les pénitents, s'arment de leurs disciplines, de leurs bâtons, de leurs chandeliers, pour repousser l'assaut qu'ils attendent. Heureusement le curé de don Quichotte connuissait le curé des pénitents. Ils se parférent, s'expliquérent, et les deux armées en présence firent la paix avant le combat.

Lorsque don Quichotte ent recouvré la parole, il dit : « Aide-moi, Sancho, aide-moi à me remettre sur le char enchanté; la douleur que je sens à l'épaule ne me permettrait pas de remonter sur le vigoureux Rossinante. — Oui, oui, monsieur, reprit Sancho, retournons à notre village; nous laisserons passer cette mauvaise veine, et puis nous recommencerons plus heureusement. » Le chanoine et le curé vinrentaider à Sancho, prirent congé de la procession, et firent rapporter don Quichotte dans la charrette.

On attela promptement les bœus; on paya les archers, qui s'en retournèrent; le chanoine poursuivit sa route, après avoir fait promettre au curé de lui écrire des nouvelles de la guérison de don Quichotte. Celui-ci, couché sur du soin, demeura seul avec Sancho, le curé, maître Nicolas, et le patient Rossinante, qui, témoin indifférent de tout ce qui se passait, ne perdit jamais un instant son inaltérable tranquillité. Le lendemain, au milieu du jour, on arriva dans le village de don Quichotte. C'était un dimanche : tous les paysans rassemblés sur la grande place, environnèrent la charrette, reconnu-

rent avec surprise leur compatriote, et l'accompagnèrent jusqu'à sa maison, où les petits garçons avaient déjà couru annoncer son arrivée. La gouvernante et la nièce se hâtèrent de sortir, et voyant den Quichotte pâle et tristement couché sur du foin, se mirent à jeter des cris perçants. La femme de Sancho Pança, du plus loin qu'elle apercut son mari, vint à lui tout essoufflée, en lui demandant si l'âne était en bonne santé. « Qui, oui, répondit l'écuyer, l'ûne se porte micux que son maltre. - Dieu soit loué! reprit Thérèse. A présent dis-moi, mon ami, si tu as fait de bonnes affaires, si ton écuyerie t'a beaucoup valu. - Patience, patience, ma femme! tu auras le temps d'admirer tout ce que je te rapporte. - Ah! mon pauvre ami, que j'en suis impatiente! et que je t'ai regretté souvent depuis un siècle que tu m'as quittée! - C'est bon, Thérèse, c'est bon; je t'ai regrettée aussi; mais il faut bien travailler à sa petite fortune. Aussi, encore un voyage comme celui que je viens de faire, et tu peux être sûre de te voir comtesse ou gouverneuse de quelque ile! - Gouverneuse, mon ami! je ne sais pas ce que c'est, mais cela doit être bon. -Diable! si c'est bon! je le crois; à la vérité c'est cher; avant d'être là il faut recevoir une incroyable quantité de coups de bâton ; quelquefois même on est berné. A cela près, ma chère amie, c'est une très agréable chose que le métier d'écuyer errant, et je t'assure qu'il y a du plaisir à courir les aventures. >

Pendant cette conversation, la gouvernante et la nièce avaient porté don Quichotte dans sa chambre, où elles l'avaient mis au lit. Le curé leur recommanda d'en avoir le plus grand soin, surtout de veiller avec attention à ce qu'il ne s'en allût plus.





SECONDE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

COUNENT SE CONDUISENT AVEC DON QUICHOTTE LE CURÉ ET LE BARBIER

Le curé et le barbier furent près d'un mois sans voir don Quichotte, de peur de lui renouveler le souvenir des choses passées.

Quand ils allèrent chez le bon voisin, ils le trouvèrent assis dans son lit, vête d'une camisole de laîne verte, la tête couverte d'un bonnet rouge, et si maigre, si décharné, qu'il ressemblait à une momie. Ils furent parfaîtement reçus, demandérent à don Quichotte des nouvelles de sa santé; celui-ci leur en rendit compte avec tout le sens possible; il parla même si bien que ses deux amis ne doutêrent plus qu'il n'eût recouvré tout à fait sa raïson. La gouvernante et la nièce, présentes à cet entretien, pouvaient à peine contenir leur joie; et le curé fut si satisfait, qu'il crut pouvoir essayer de toucher de loin à la chevalerie.

Il prétendit avoir recu des nouvelles de Madrid, par lesquelles on lui apprenait que le Turc armait puissamment; on ajoutait, disait-il, que Sa Majesté, inquiète de ces préparatifs qui menaçaient toute la chrétienté, faisait mettre en état de défense les côtes de Naples et de Sicile. « Sa Majesté a raison, répondit froidement don Quichotte; mais peut-être ne pense-t-elle pas au moven le plus sûr qu'elle ait pour repousser les infidèles. Si elle me consultait, je le lui indiquerais. » Ah! t'y revoilà, pauvre don Quichotte! dit en lui-même le curé. Le barbier demanda quel était ce moyen. « Il est fort simple, reprit notre héros après s'être fait prier quelque temps; le roi n'a qu'à faire publier un ordre à tous les chevaliers errants d'Espagne de se rassembler près de lui : quand il n'en viendrait qu'une demidouzaine, vous conviendrez qu'il y en aurait assez pour mettre le Turc à la raison; l'en connais même certain dont le bras seul suffirait. - C'en est fait de nous! cria la gouvernante ; mon maître veut redevenir chevalier errant. - Redevenir! répondit don Quichotte en la regardant fixement, je n'ai pas cessé de l'être, et je mourrai tel, grace à Dieu. »

La nièce et la servante sortirent, et la conversation s'engagea entre les trois amis. Elle fut tout à coup interrompue par des cris que l'on entendit à la porte.





CHAPITRE II

WHITE DE SANCHO PANÇA

Ces cris venaient de la gouvernante et de la nièce, qui, après avoir quitté l'entretien, voulaient empêcher Sancho de voir son maltre. Sancho insistait pour entrer. « Que demande ce fainéant ? disaient les deux filles ensemble. Retournez chez vous, mon ami, sans venir débaucher notre maître, et le mener ensuite courir les champs.— Gouvernante du diable! répondait Sancho, c'est bien lui qui m'a débauché, en me promettant une belle et bonne île, dont je n'ai pas reçu le premier sou. — Ah! ce sont des îles qu'il te faut; on t'en donnera, maudit gourmand; c'est pourtoi que les îles sont faites!— Pour moi comme pour un autre; je la gouvernerais mieux que vous, quoique vous en ayez bien l'âge.— Que veut dire cet impertinent? Va gouverner ta maison, imbécile; va labourer ton champ, paresseux, et laisse en paix les îles et nous, »

Don Quichotte, qui était accouru au bruit avec le barbier, ordonna qu'on fit entrer Sancho. Ses deux voisins alors prirent congé de lui, et s'en allèrent, persuadés qu'il n'y avait point d'espoir de guérison. Des que le maître et l'écuyer se virent ensemble, ils s'enfermèrent; et don Quichotte dit à Sancho:

« Que dit-on de moi dans le village? Que pensent les chevaliers, les gentilshommes, le peuple, de ma vaillance, de ma courtoisie, de

mes exploits?

Monsieur, répondit l'écuyer, puisque vous voulez tout savoir, ie vous dirai tout sans dorer la pilule; mais il faut que vous me promettiez de ne vous fâcher de rien. - Je te le promets : parle librement. - Vous saurez d'abord que presque tout le monde s'accorde à vous regarder comme un fou, et l'on ajoute que je ne le suis guère moins; les gentils hommes se moquent de ce que vous avez pris le don, et de ce que vous vous êtes fait chevalier avec vos deux arpents de terre. Quant à votre valeur et à vos exploits, les uns disent : C'est un fou assez agréable; d'autres : Il est courageux, mais toujours battu; enfin, monsieur, en totalité, on nous accommode assez mal. - Tu nem'étonnes point, Sancho; l'envie attaqua César, Alexandre, et même don Galaor : je ne puis me plaindre si c'est là tout. - Oui; mais c'est que ce n'est pas tout. - Que dit-on encore? Voyons. - Ah! monsieur, jusqu'à présent, je ne vous ai donné que des roses; mais si vous voulez savoir le reste, l'irai vous chercher, pour vous mettre au fait, un jeune étudiant de Salamanque, le fils de Barthélemi Carrasco, qui n'est arrivé que d'hier, et qui m'a dit une chose bien singulière; c'est qu'on a imprimé votre histoire avec votre nom de don Quichotte de la Manche. J'y suis aussi, moi, avec mon propre nom de Sancho Pança; l'on a eu soin d'y fourrer encore madame Dulcinée du Toboso. On y raconte des aventures, des conversations, qui ne se sont passées qu'entre nous deux, et qui me font donner au diable pour deviner comment l'historien a pu les savoir. - Je vois d'ici, mon ami, que cet historien est quelque sage enchanteur : tu sais que ces gens-là n'ignorent rien. Mais, va me chercher Samson Carrasco. >



CHAPITRE III

ENTRETIEN DE BON QUICHOTTE, DE SANCHO ET DU DACHELIES

Ge bachelier était un petit homme de vingt-quatre ans à peu près, pâle, maigre, avec des yeux vifs, le nez épaté, la bouche grande, gai, malin, rempli d'esprit et persifleur de son métier. En entrant chez don Quichotte, il se mit à genoux devant lui : « Permettez, seigneur, dit-il, que je baise vos vaillantes mains, que j'honore en votre personne le plus brave, le plus renommé des chevaliers errants passés et futurs! — Il est donc vrai, répondit don Quichotte, en faisant relever Carrasco, que mes aventures sont imprimées? — S'il est vrai, seigneur! Demandez-le au Portugal, à Valence, à Barcelone, où plus de douze mille exemplaires sont déjà sortis de la presse. Cet ouvrage sera traduit dans toutes les langues de l'Europe. Oui, je soutiens qu'avant peu l'on connaîtra partout le grand don Quichotte; on citera comme des modèles son courage dans les dangers, sa constance dans les malheurs, sa patience extrême dans les disgrâces, et le désintéressement, la pureté de ses platoniques amours avec la belle

Dulcinée. — Monsieur le bachelier, dit Sancho, je suis donc un des principaux personnages de cette histoire-là? — Vous êtes le second, monsieur Sancho; et beaucoup de gens préfèrent de vous entendre parler aux récits les plus intéressants de l'ouvrage. — Je le crois, ces gens ont bon goût, et l'auteur n'a pas été sot de prendre garde à la manière dont il me fait parler; car s'il m'eût prêté quelque sottise, je vous réponds que cela ne se serait pas passé sans bruit.

— D'après ce que vous dites, ajouta don Quichotte, je n'ai pas une grande îdée de mon historien: je gagerais que c'est quelque babillard, sans talent, sans aucun esprit, qui aura farci son livre de platitudes et de niaiseries. — Vous parlez, répondit le bachelier, comme les ennemis de l'auteur; mais une réponse sans réplique, c'est le succès qu'il obtient. Il est vrai, malgré ce succès, qu'on a quelques repreches à faire à l'auteur, comme le trop grand nombre d'épisodes, comme d'avoir oublié de nous dire la manière dont fut volé l'âne de Sancho, ce qu'il fit des cent écus d'or trouvés dans la valise de Cardenio, et quelques autres inadvertances. — S'il ne tient qu'à cela, interrompit l'écuyer, je vous satisferai sur ces points; mais cela sera quand j'aurai diné, parce que je meurs de faim. »

Don Quichotte, après avoir invité Carrasco à ne le pas quitter de la journée, fit ajouter deux pigeons à l'ordinaire. On servit : après le diner, Sancho donna au bachelier les explications qu'il souhaitait.





CHAPITRE IV

STITE DE LA CONVERSATION

r Puisqu'il faut vous conter, dit-il, comment on me volamon ane, vous saurez qu'après l'aventure des galériens nous arrivames la nuit dans la Sierra-Morena, au milieu d'un petit bois, où nous résolûmes d'attendre le jour sans descendre de nos montures. Nous étions un peu fatigués de nos batailles; men maître s'endormit, appuyé sur sa lance; j'en fis autant sur mon pauvre âne. Ce coquin de Ginès de Passamont, que nous avions délivré des galères, passa par là pendant mon sommeil : le drôle coupa quatre pieux égaux, sur lesquels il éleva doucement le bât qui me servait de lit. Quand il m'eut ainsi suspendu en l'air, il tira par-dessous mon âne. Je ne m'éveillai que le matin; et comme j'étendais les bras, un des pieux venant à manquer, je tombai par terre, cherchant des yeux et des mains mon fidèle et bon camarade. Quand je m'aperçus qu'on me l'avait pris, je le pleurai tendrement. Si votre auteur ne l'a pas dit, il a tort. Heureusement, quelques jours après je retrouvai le voleur, et je rentrai en possession de ce que j'aime le mieux au monde.

- G'est fort bien, répondit Carrasco; mais qu'avez-vous fait des cent écus d'or? — Ce que j'en ai fait? Pardieu! j'en ai acheté des cotillons à ma femme et des souliers à mes enfants. Sans cela, vraiment, Thérèse m'aurait joliment reçu : pensez-vous qu'elle m'eût pardonné mon escapade si le ménage n'en avait tiré un peu de profit?
- J'aurai soin, dit Carrasco, de faire parvenir à l'auteur les explications que vous me donnez. Je gage, interrompit l'écuyer, que cet imbécile s'imagine que nous allons rester ici les bras croisés. Ahf vraiment, il nous connaît bien! Avant peu, s'il plait au Seigneur, nous lui donnerons de l'occupation; et si mon maître suivait mes avis, déjà nous serions en campagne. »

Comme Sancho prononçait ces pareles, Rossinante hennit dans son écurie. Don Quichotte en tressaillit; et, ne doutant point que ce bennissement ne fût un heureux présage, il résolut de partir avant trois jours. Le malin bachelier, qu'il instruisit de son dessein, l'approuva fort, lui conseilla de s'en aller à Saragosse, où devaient se célébrer des joutes pour la fête de saint Georges. « Là, lui dit-il, votre courage triomphera sûrement de tous les chevaliers aragonais, qui sont, comme vous le savez, les meilleurs chevaliers de la terre. » Don Quichotte fit un sourire d'approbation, et fixa son départ à quelques jours de là; le secret fut recommandé sur toutes choses, et nes trois amis so séparèrent.





CHAPITRE V

DISPUTE DE BANCHO AVEC SA FEMME

Sancho, de retour chez lui, était si gai, si satisfait, que sa femme lui demanda d'où lui venait tant de joie. « Ah! ah! répondit-il, Thérése, je serais encore plus content si je n'étais pas si joyeux. — Je ne vous entends-point, mon homme. — Et moi, je m'entends, ma femme; je suis joyeux de m'en retourner avec monseigneur don Quichotte, et d'avoir l'espoir de trouver une nouvelle centaine d'écus d'or; mais je serais encore plus content si le bon Dieu nous avait donné assez de bien pour nous passer de cette recherche, et m'épargner la douleur de quitter une épouse aussi aimable que vous. J'ai donc grande raison de dire que je serais encore plus content si je n'étais pas joyeux. — En vérité, mon ami, depuis que vous êtes entré dans la chevalerie errante, vous avez des façons de parler auxquelles on n'entend goutte. — C'est là précisément le mérite du beau langage. Au surplus, ma chère femme, redoublez de soins pour notre âne, augmentez-lui ses rations, visitez et rajustez son bât: en

un mot, que mon équipage se trouve prêt dans trois jours. Ce n'est pas à des noces que je compte aller; c'est à la bataille, madame. Comprenez-vous ce que je dis? - A merveille, mon homme, et je tremble déjà des périls que vous allez courir. - Madame, ce n'est que par des périls qu'on peut arriver à la gloire et à des gouvernements. - Nous avons besoin, mon ami, que vous y arriviez avant peu; car votre petit Sancho a quinze ans : il est temps qu'il aille à l'école, surtout d'après les projets de son oncle l'ecclésiastique, qui veut le faire d'église. Votre petite Sanchette est en âge d'être établie. - Patiencel patience! Sanchette sera mariée; mais il faut pour cela que je trouve un gendre digne de moi. - Oh! mon ami, je vous en prie, que ce soit avec son égal; c'est le plus sûr et le meilleur. Si sons allez rendre votre fille une grande dame, elle fera on dira quelque sottise qui vous donnera du chagrin. - C'est vous qui êtes une sotte, ma femme; vous ne connaissez point le monde : apprenez que lorsqu'on est riche, on ne fait ni on ne dit de sottises. Deux ou trois ans yous suffisent pour prendre l'air et le ton de la grandeur; et puis, quand ma fille ne les prendrait pas, pourvu qu'elle soit madame, je m'en moque, entendez-vous? - Moi, je ne m'en moque point; je ne veux pas qu'un grand dindon de comte ou de marquis à qui vous baillerer Sanchette puisse l'appeler paysanne, et lui reprocher son cotillon de serge. J'ai déjà un mori dans ma manche : Lopo Tocho, le fils de notre voisin Jean Tocho. C'est un bon garçon, grand et fort; c'est lui qui l'aura, par ma foi! Nous vivrons ensemble, pères, mères, fille, gendre, les petits enfants qui viendront. Dieu nous bénira : nous travaillerons, nous rirons; et tout cela vaut mieux que vos titres et vos grandeurs. »

Ici Sancho frappa du pied en élevant les yeux au ciel. « O femme de Barabbas! s'écria-t-il, imbécile, bête brute, qui ne sais pas ce que c'est que d'avoir un peu d'élévation dans l'esprit! Pourquoi ne veux-tu pas donner Sanchette à quelqu'un dont les enfants seront appelés votre seigneurie? Te sera-t-il donc si dur de t'entendre nommer dona Thérèse Pança; de te voir assise à l'èglise sur de bons coussins de velours, en regardant dessous toi les filles des gentilshommes? Allons, madame, plus de réflexions; ma fille sera comtesse. — Non, monsieur, elle ne le sera point; et c'est moi qui te le dis, moi que mon parrain baptisa Thérèse, dont le père s'appelait Cascayo, qui ai

vêcu Thérèse Cascayo, et qui mourrai Thérèse Cascayo, sans souffrir que l'on allonge mon nom. Il serait trop lourd à porter. Va, va, je connais le proverbe : les yeux passent sur le pauvre, et s'arrêtent sur le riche jusqu'à ce qu'il soit malheureux. Crois-tu que je me soucie d'entendre derrière moi : Tiens, vois-tu cette gouverneuse? hier elle était dans la crotte, aujourd'hui elle nous éclabousse. Non, par ma foi, cela ne sera pas tant que j'aurai mes cinq ou six sens. Vous êtes le maître d'aller vous faire prince, duc, seigneur, ce qu'il vous plaira; moi je reste à la maison avec ma fille Sanchette. Allez, allez, mon mari, avec votre monsieur don Quichotte, qui s'appelle don on ne sait trop pourquoi. Quand vous aurez un gouvernement, je vous enverrai votre fils pour que vous lui appreniez à gouverner, parce qu'il est juste que les garçons prennent l'état de leur père; mais d'îci là ne me rompez plus la tête, et laissez-nous en repos Sanchette et moi, à la garde du bon Dieu, qui aura bien soin de nous.

— A la bonne heure! répondit Sancho, voilà un arrangement raisonnable. Tu m'euverras mon fils pour que je l'élève selon son rang; et moi je t'enverrai de l'argent pour que tu établisses Sanchette. Vois si cela te convient. — C'est parler, reprit Thérèse; et je ne vais pas à l'enconfre que tu m'envoies beaucoup d'argent. »

La paix fut alors rétablie dans le ménage, et les deux époux s'embrassèrent.





CHAPITRE VI

ESTRETTEN PARTICULIER DE DON QUICHOTTE ET DE SON ÉCUYEN

Sancho ne tarda pas à retourner chez don Quichotte, et lui demanda un entretien secret, afin de prendre avec lui certaines précautions prudentes. La gouvernante, voyant qu'ils se renfermaient tous deux, ne douta point que ce ne fût pour méditer une troisième sortie. Dans le désespoir que lui causait cette idée, elle résolut d'aller implorer le secours du bachelier Samson Carrasco, pour qu'il détournât don Quichotte de son funeste dessein. Elle prit aussitôt sa mante, courut chez le bachelier, qu'elle trouva se promenant dans la cour de sa maison. Le bachelier, l'ayant rassurée de son mieux, la renvoya à la maison, lui promettant de la suivre aussitôt.

Pendant ce temps don Quichotte et Sancho causaient ensemble.

Vous saurez, monsieur, commença l'écuyer, que j'ai déjà fait part à ma femme de mon projet de suivre encore votre seigneurie. — Eh bien! ami, qu'en dit Thérèse? — Ah! ah! Thérèse dit bien des choses. Elle est bavarde, Thérèse; mais moi, je soutiens qu'il faut

pourtant l'écouter. - Sans doute, je suis de cet avis; mais parle plus clairement, n'entortille pas ce que tu veux dire. - Moi, je ne dis rien; c'est ma femme qui m'assourdit les oreilles, en me criant que nous sommes tous mortels; qu'aujourd'hui l'on est debout, demain enterré. Thérèse répête ce qu'elle entend prêcher en chaire. -Tout cela est d'une grande vérité; mais je ne vois pas à quoi cela revient. - l'étais comme vous, monsieur, je ne le voyais pas non plus; à la fin je crois l'avoir trouvé. Thérèse voudrait qu'au lieu des récompenses que votre seigneurie me promet, et qui viendront ou ne viendront pas, vous me donnassiez, pendant le temps que je serai à votre service, ce qu'elle appelle une espèce de gage, comme qui dirait tant par mois. Cela n'empêchera point que si vous trouvez l'occasion de me glisser une île dans la main, je ne l'accepte, comme de raison, et je la rabattrai de mes gages; nous serons toujours à même de faire ce petit compte, et Thérèse sera contente.

— Je commence, reprit don Quichotte, à vous comprendre, ami Sancho; et je ne demanderais pas mieux que de remplir les intentions de votre femme si j'avais trouvé dans une seule histoire de chevalier errant un exemple d'un écuyer à fant par mois. Je les ai toutes lues avec grand soin; je n'y ai vu que des écuyers servant leurs maîtres pour le plaisir de les servir, et attendant sans se plaindre que leur bonté les récompensât : pour rien au monde je ne voudrais déroger à cette antique coutume. Si cet espoir vous suffit, partons ensemble, j'en serai charmé : s'il ne vous suffit pas, Sancho, restez dans votre maison, nous n'en serons pas moins bons amis. Et ne craignez pas pour cela que je manque d'écuyers. »

Sancho, tout triste et tout pensif, écoutait en se grattant la tête. Il avait cru d'abord que son maître frémirait à la seule idée de le perdre; la tranquillité de don Quichotte dérangeait tous ses calculs, Le bachelier Carrasco, suivi de la gouvernante, arriva dans ce moment. Il court embrasser don Quichotte, et d'une voix élevée : « O fleur de la chevalerie, dit-il, lumière brillante des enfants de Mars, honneur et gloire de la nation espagnole! puisse le Dieu tout-puissant qui veille sur les hères confondre les envieux qui tenteraient de mettre des obstacles à ta troisième campagne! » Regardant alors la gouvernante, stupéfaite de ce début : « Je reconnais, dit-il, que le

destin, plus fort que nous, ma chère dame, veut que le grand don Quichotte consacre de nouveau son bras invincible à la défense des opprimés. Courage donc, brave et beau don Quichotte! rentrez dès demain, dès aujourd'hui même, dans cette route de l'honneur; et si quelque chose vous manque, si votre écuyer ne peut vous suivre, me voici prêt à le suppléer. »

Don Quichette se retournant alors vers Sancho : « Ehhien! dit-il, penses-tu que je manquerai d'écuyers? Tu l'entends, ami; le voilà, ce fameux bachelier Carrasco, ce favori des muses de Salamanque, cet aigle de nos écoles, le voità qui vent s'exposer aux intempéries de l'air, à la faim, à la soif, à tous les périls, pour suivre, comme simple écuyer, les traces d'un chevalier errant! A Dieu ne plaise que j'enlève aux lettres celui qui doit faire leur gloire, et que je prive les sciences de leur plus digne soutien. Non, non, seigneur Carrasco; demeurez dans votre patrie, pour l'illustrer, l'éclairer; je serai content du premier écuyer qui voudra me suivre lorsque Sancho m'aura quitté. - Jamais je ne vous quitterai, répondit Saucho en fondant en larmes; si vous avez la bonté de vouloir toujours de moi, je ne demande pas mieux que d'aller avec vous. Quand je vous ai parlé de gages, c'était pour plaire à ma femme, qui, lorsqu'elle a quelque chose dans la tête, fait le diable à la maison. Mais voilà qui est fini, je serai le mattre une fois. Tout est dit, monsieur, je ne demande rien, je me contente de ce testament dont vous m'avez déjà parlé : arrangez seulement la chose de manière qu'on ne puisse revenir là-dessus, et mettons-nous en chemin; je vous servirai tout aussi bien que monsieur le bachelier, qui vient là s'offrir on ne sait pourquoi. .

Notre chevalier tendit la main à Sancho, qui la baisa. La réconciliation étant faite, il fut décidé que don Quichotte partirait avant trois jours. Carrasco lui promit un casque qu'un de ses amis possédait. La gouvernante et la nièce eurent beau dire des injures à ce maudit bachelier, s'arracher les cheveux, s'égratigner le visage, don Quichotte et Sancho firent tous leurs préparatifs. Le surlendemain, vers la fin du jour, ils montérent, l'un sur Rossinante, l'autre sur son âne fidèle, et prirent ensemble la route du village du Toboso.



CHAPITRE VII

DON QUICHOTTE VA VOIR DULCINÉE

Ami, dit don Quichotte à son écuyer, je crains qu'au milieu de la nuit profonde qui hientôt va couvrir la terre, nous ne puissions apercevoir le Toboso, où j'ai résolu de m'arrêter pour voir la belle Dulcinée, lui demander sa bénédiction, et reprendre à ses genoux une force, une valeur nouvelle, - Monsieur, répondit Sancho, ce sera sûrement bien fait; mais vous aurez de la peine à recevoir la bénédiction de madame Dulcinée, à moins qu'elle ne vous la jette par-dessus les murailles de la basse-cour où je la trouvai quand je lui portai votre lettre. - Eh bien! c'est là que je veux aller. Pourvu que j'y voie Dulcinée, pourvu qu'un seul rayon de ce soleil vienne échauffer mon courage, éclairer mon âme, vivifier mon tendre cœur, que m'importe tout le reste ? - Ma foi! quand je vis ce soleil, il n'était pas plus brillant qu'il ne faut : j'avoue qu'il pouvait être obscurci par la poussière du blé que criblait sa seigneurie. -Te revoilà de nouveau dans tes premières erreurs! Tu ne réfléchis pas qu'il est impossible que Dulcinée travaille à d'autres ouvrages qu'à ceux que tu as vus dans nos poètes occuper les loisirs des nymphes. Quelque enchanteur envieux t'aura montré du blé et un crible à la place de la navette d'or qu'elle tenait dans ses

doigts délicats. Tu vas sans cesse répétant que Dulcinée criblait du blé; et ton opiniâtre sottise sera peut-être cause que dans mon histoire on aura parlé de ces vils détails. — Vous avez raison, monsieur; et quand j'y pense, j'ai peur aussi que dans cet ouvrage-là ma réputation ne coure des risques. Cependant je n'ai jamais dit de mal de messieurs les enchanteurs, et je suis trop pauvre pour exciter l'envie. D'ailleurs qu'a-t-on à me reprocher? Quoique j'aime à rire, je suis bon homme, bon catholique, vieux chrétien, et mortel ennemi des juifs: que laut-il de plus pour être à l'abri des mauvais propos des historiens? Au surplus, qu'ils disent ce qu'ils voudront; nu je suis né, nu je me trouve; je ne gagne ni ne perds, et je me moque d'eux et de leurs livres. Ah l'oui, ma foi, ils ont bien trouvé leur homme, s'ils comptent avec leur plume me faire mourir de chagrin! »

En causant ainsi, nos deux voyageurs approchaient du Tobeso. Minuit sonnait lorsqu'ils entrèrent dans cette cité célèbre, où tous les habitants étaient ensevelis dans un paisible sommeil. « Mon fils, dit don Quichotte à son écuyer, hâte-toi de me conduire au palais de Dulcinée. » Sancho, plus embarrassé qu'il n'osuit le dire, parce que de sa vie il n'avait été dans la maison de cette illustre dame, ne savait trop quel chemin prendre. « Monsieur, répondit-il avec lenteur, ce n'est pas à l'heure qu'il est que l'on va faire des visites : la porte du palais sera fermée; et si nous faisons du bruit, nous mettrons la ville en rumeur. Allons plutôt au cabaret, on entre là quand on veut sans jamais déranger personne. - Non, non; conduis-moi vers le palais, que je crois être ce grand bâtiment qui s'élève au-dessus des autres. - Ma foi, puisque vous le voyez, vous me ferez plaisir de m'y mener moi-même; car le diable m'emporte si je vois rien! » Don Quichotte avança quelques pas, et alla donner contre le clocher. « C'est l'église, reprit Sancho; tout ceci ne dit rien de bon, nous sommes dans le cimetière : allons-nous-en, croyez-moi. Je me souviens à présent que le palais de madame Dulcinée est au fond d'un petit cul-de-sac. - Cela n'est pas possible, ami; jamais dans un culde-sac on n'a bâti de maison royale. - Monsieur, chaque pays a ses contumes, et c'est peut-être celle du Toboso. Venez avec moi, je m'en vais chercher dans cette ruelle; peut-être que dans quelque coin je trouverai ce chien de palais. - Sancho, parlez avec respect de tout ce qui appartient à cette reine des belles; je commence à trouver

étrange que vous soyez si embarrassé pour m'indiquer sa demeure.

— Comment voulez-vous que, pour une pauvre fois que j'y suis venu, je puisse dans l'obscurité la reconnaître tout de suite, tandis que vous, qui sûrement lui avez fait de nombreuses visites, vous ne la reconnaîtsez pas vous-même? — Mais, bourreau! ne t'ai-je pas dit que jamais je n'ai vu Dulcinée; que je l'aime sur sa réputation d'une manière idéale et platonique? — Eh bien, monsieur, moi, je l'ai vue à peu près comme vous l'aimez, d'une manière idéale et platonique. — Sancho, finissons : je ne badine point sur cet article. Vous avez vu Dulcinée, et je veux, j'entends, je prétends que vous me la fassiez voir.

— Monsieur, répondit Sancho, le jour approche; pensez-vous qu'il fût convenable à l'honneur de la princesse que le soleil nous trouvât dans sa rue? Cela ferait parler toutes les commères de cette capitale. Croyez-moi, retirons-nous dans quelque bois voisin d'ici; je reviendrai tout seul, je regarderai à toutes les lucarnes du Toboso, jusqu'à ce que je tombe au palais de madame Dulcinée. Je finirai sûrement par le dénicher : alors je parlerai à madame, et retournerai vous porter ses ordres. — Ton conseil est plein de sagesse, lui répondit don Quichotte; je vais le suivre sur-le-champ. > Notre écuyer, qui grillait de voir son maltre hors du village, se hâta de le conduire à deux milles de là, dans un petit bois où don Quichotte se cacha de son mieux, tandis que Sancho s'apprêtait à s'acquitter d'une ambassade qui réussit comme on và le voir.





CHAPITRE VIII

COMMENT SANCHO VINT A BOUT D'ENCHANTER LA PRINCESSE DULCINGE

Sancho partit au trot de son âne, laissant don Quichotte à cheval, appuyé tristement sur sa lance, les yeux élevés vers le ciel. Notre écuyer s'occupait déjà des moyens de se tirer de cette difficile ambassade : il ne savait au monde comment faire. Lorsqu'il se vit hors du bois, il s'arrêta, descendit de sa monture, et s'assit au pied d'un arbre pour recueillir ses esprits et s'entretenir avec lui-même.

Ayant mûrement délibéré, Sancho décida dans sa petite sagesse qu'il n'irait point au village, où il courait grand risque de recevoir des coups d'échalas pour sa peine.

Profitors, se dit-il, de la facilité avec laquelle le seigneur don Quichotte se persuade tout ce qu'on lui dit : la première femme que je rencontrerai sera madame Dulcinée; je la ferai voir comme telle à mon maître. S'il dit que non, je dirai que si; je l'affirmerai, je le jurerai; il finira par le croire. L'entrevue se passera comme elle pourra : peu m'importe; je serai quitte de mon message; et si monseigneur don Quichotte n'en est pas content, il ne m'en donnera plus de pareils.

Après ce petit soliloque, notre écuyer, moins inquiet, se reposa plusieurs heures, pour laisser penser à son maître qu'il s'occupait, pendant ce temps, de faire sa commission. Il vit enfin venir à lui, du côté du Toboso, trois paysannes sur des ânes; remontant aussitôt sur le sien, il courut retrouver son maître. « Réjouissez-vous, criat-il de loin, l'apporte de bonnes nouvelles. Je vous annonce que madame Dulcinée vient elle-même vous voir, accompagnée de deux demoiselles d'honneur. - Dien tout-puissant! que me dis-tu? Prends garde d'abuser mon cœur par une fausse espérance; il ne pourrait soutenir l'affreux chagrin d'être détrompé. - Vous allez la voir de vos veux : montez à cheval, et venez au-devant de la princesse, qui ne doit pas être loin. Ah! qu'elle est belle, monsieur, et que son habit est riche! Elle et ses deux demoiselles reluisent d'or, de rubis, de diamants, de chaînes de perles. Les yeux m'en font encore mal; leurs cheveux sont comme le soleil qui se joue dans les vents; et toutes trois sont montées sur trois superbes cananéennes, les plus blanches qu'on puisse voir. - Tu veux dire des haquenées. -Haquenées ou cananéennes, c'est à peu près la même chose; et vous me chicanez tonjours pour rien.

Nos heros murchaient dejà. Don Quichette, regardant le chemin, n'y voit que les trois paysannes; il se retourne vers Sancho: « Ami, dit-il d'un air inquiet, les as-tu hissées loin de la ville? — Comment, répondit l'écuyer, est-ce que vous êtes aveugle? — Je ne vois encore que trois paysannes sur leurs ânes. — Ah! pour le coup, en voici bien d'une autre! Je ne m'y attendais pas. Quoi! monsieur, ces trois princesses toutes d'or, ces trois haquenées blanches, vous paraissent trois paysannes sur leurs ânes! Je n'ai rien à dire, vous êtes malade. — Mais sérieusement je le crains; car je te jure sur ma foi que j'ai bean les considérer, je les vois toujours comme je t'ai dit. — Eh bien! croyez-moi; gardez-en le secret : je ne vous trahirai pas; et venez toujours faire la révérence à la princesse. »

A ces mots il met pied à terre, s'avance vers celle des paysannes qui était au milieu des deux ânes, arrête son âne par le licou, tombe à deux genoux, et lui dit : « O reine, duchesse de beauté, je supplie votre grandeur de vouloir bien recevoir dans sa grâce le chevalier de la TristeFigure, que vous voyez là tout pétrifié par votre magnifique présence. » Don Quichotte, à son exemple, s'était aussi mis à genoux, et contemplait attentivement celle que Sancho appelait reine. De temps en temps il frottait ses yeux, tout surpris de ne voir qu'une grosse villageoise, courte, trapue et camarde; il n'osait pas ouvrir la bouche. Les trois paysannes, aussi étonnées, se regardèrent d'abord sans rien dire. Enfin celle que Sancho retenait lui répond avec humeur : « Otez-vous de là; laissez-nous passer : nous avons autre chose à faire que d'écouter vos bêtises. — Ah! princesse, répondit l'écuyer, comment n'êtes-vous pas touchée de voir devant vous à gevoux la colonne des chevaliers errants? — Veux-tu finir? reprit la princesse, ou faut-il que je t'apprenne que je sais étriller les ânes? Mais voyez donc, ma commère, ces petits freluquets qui veulent, je crois, se moquer de nous! Ah! oui, par ma foi! ils ont bonne mine!

Sancho, dit alors don Quichotte, lève-toi, mon fils, lève-toi; je vois trop jusqu'à quel excès va la fureur de mes ennemis : ils veulent ma mort; ils seront contents. O vous, unique souveraine de ce cœur brisé d'affliction, vous, innocente victime des enchanteurs cruels, qui, pour me punir, ont osé cacher ves divins attraits sous la figure d'une villageoise, daignez au moins m'honorer d'un regard. Peut-être, hélas! quelque prestige vous empêche aussi de me reconnaître; peut-être mon visage est changé pour vous; mais mon âme est toujours la même! les enchanteurs ne peuvent rien sur l'amour pur, constant, éternel, dont elle brûle pour vous. - Je t'en ponds, répliqua Dulcinée; allons! hue! laisse-nous passer. » Elle frappe alors des talons son anc, lui fait prendre le galop, et, dans les mouvements qu'elle se donne, le bât, mal sanglé, tourne sous le ventre. La princesse fait la culbute, tombe sur le pré. Don Quichotte vole à son secours, la relève en baissant les yeux. Sancho raccommode le bât; notre héros veut l'y replacer, mais la villageoise, d'un saut, s'y remet à califourchon, pique des deux, et s'enfuit légère comme un oiseau. Ses demoiselles la suivaient du même train : bientôt elles disparaissent.

Eh bien! Sancho, dit alors l'infortuné don Quichotte, suis-je assez persécuté par ces maudits enchanteurs! Les perfides, non contents de m'enlever le bonheur suprème de voir ma Dulcinée, de lui parler, ont poussé la barbarie jusqu'à la changer, à la transformer en une laide paysanne; car elle était laide, Sancho. — Point du tout répondit l'écuyer; moi, je ne l'ai vue que très belle. »



CHAPITRE IX

AVESTURE OU CHAR DE LA NORT

« Monsieur, lui dit tout à coup Sancho, le désespoir ne sert jamais qu'à augmenter le mal. Je ne vous reconnais plus du tout. Qu'est devenu ce courage dont vous avez fait preuve dans tant d'occasions? Que diable est ceci? Sommes-nous Espagnols ou non? Que Satan puisse emporter toutes les Dulcinées du monde, plutôt que de voir un chevalier errant comme vous tomber malade de chagrin. — Ah! mon ami, répondit le héros en soupirant, respecte, respecte dans tes discours celle dont j'ai causé l'infortune. Sans moi, sans l'horrible haine de mes ennemis, elle serait encore l'ornement de l'univers. Qui le sait mieux que toi, trop heureux écuyer, à qui du moins les méchants n'ont pas ôté le bonheur de contempler sa beauté divine? — C'est vrai, je l'ai toujours vue comme elle est. Ce qui me fait le plus de peine, c'est de songer que dorénavant les géants ou les chevaliers voincus que vous enverrez aux pieds de madame Dulcinée auront beaucoup de peine à la reconnaître sous sa nouvelle figure.

— Il faut espérer, Sancho, que l'enchantement ne s'étendra pas jusqu'aux géants que je pourrai vaincre. Au surplus, pour en être instruit, j'ordonnerai aux deux premiers de venir me rendre compte de leur voyage. — Vous ferez très sagement; car il est bon de savoir comme on vit. »

Don Quichotte allait répondre, lorsqu'il vit tout à coup paraître sur le chemin une charrette découverte, remplie de personnages fort extraordinaires. Celui qui conduisait les mules était un diable hideux. Après lui vensit la Mort, sous la figure d'un squelette humain; un ange, avec de grandes ailes; un empereur, portant sur sa tête une belle couronne d'or; à leurs pieds, l'Amour enfant tenait son arc à la main; un guerrier couvert de ses armes, et d'autres figures non moins singulières. Notre héros, surpris, arrêta son coursier; Sancho se mit à trembler de toutes ses forces. Bientôt le vaillant don Quichotte se réjouit de ce nouveau péril; et, se plaçant devant la charrette : « Charretier, s'écria-t-il, cocher, diable, qui que vous soyez, qui semblez mener la barque à Caron, apprenez-moi qui vous êtes, où vous allez, d'où vous venez. - Seigneur, répondit le diable, nous sommes des comédiens de campagne : c'est aujourd'hui l'octave de la Fête-Dieu; ce matin, dans un bourg situé derrière cette colline, nous avons représenté la tragédie des États de la Mort; ce soir nous devons la jouer encore dans ce village que vous vovez d'ici. Nous avont pensé que ce n'était pas la peine de nous déshabiller, et nous voyageons comme nous voilà afin d'être tout prêts en arrivant. »

Tandis qu'il parlait, un des comédiens, resté en arrière, rejoignit ses camarades. Celui-là était vêtu de diverses couleurs et tout couvert de grelots : au bout d'un bâton qu'il portait à la main étaient attachées trois vessies, dont il frappait vivement la terre, et qu'il agitait dans l'air, en sautant avec ses grelots. Rossinante eut peur de ce bruit; pour la première fois de sa vie, il s'avisa de prendre le mors aux dents et d'emporter son maître dans la campagne. Sancho, voulant le ramener, se jette à bas de son âne, et court après Rossinante; le diable aux grelots saute à l'instant même sur l'âne laissé par Sancho, le force d'aller à coups de vessie, et vole avec lui vers le village. Pendant ce temps, le pauvre Rossinante ne manqua pas de taire ce qu'il faisait toutes les fois qu'il lui arrivait de s'égayer : il tomba rudement avec don Quichotte, et demeura couché près de lui.

Sancho, voyant d'un côté son maître à terre, de l'autre son âne allant au galop, frappé continuellement par les bruyantes vessies, ne savait plus auquel courir. Son bon naturel l'emporta cependant; ce fut son maître qu'il préféra, malgré les douleurs profondes que lui causait chaque coup de vessie donné sur son âne, et qui venaît retentir au fond du cœur de Sancho. Inquiet, troublé, désolé, le triste écuyer releva le héros, le remonta sur Rossinante, en lui disant : « Monsieur, le diable emporte mon âne. — Quel diable? reprit dou Quichotte. — Pardi! celui des vessies. Voyez, ô mon Dieu! voyez comme il le fait galoper. — Suis-moi, je vais te le faire rendre, fussent-ils déjà tous deux arrivés dans le plus profond de l'enfer. »

Par bonheur, dans ce même instant l'âne et le diable culbutèrent; et l'âne, libre après sa chute, s'en revint au grand trot vers son maître. « Le voici! s'ècria Sancho, le voici! Oh! je m'en doutais, le bon animal ne peut vivre longtemps sans moi. Ce n'est plus la peine de vous fâcher. — Comment! s'écria don Quichotte, tu penses que je laisserai l'audace de ce diable impunie? Non, je veux la châtier, fot-ce sur l'empereur lui-même. »

Il court aussitôt après la charrette, en proférant des menaces terribles. Les comédiens, qui les entendirent et qui le virent s'approcher, se jetérent promptement à terre, ramassèrent de gros cailloux, et la Mort, rangeant en bataille l'empereur, l'ange, l'Amour, la reine, et le diable cocher, attendit notre chevalier dans une excellente disposition. Don Quichotte, étonné, s'arrêta pour examiner son terrain, et voir comment il pourrait attaquer avec avantage ce redoutable bataillon. « Monsieur, lui dit alors Sancho, je vous demande s'il n'v aurait pas plus de témérité que de bravoure à un homme seul de prétendre vaincre une armée commandée par la Mort en personne, et composée d'empereurs et d'anges. D'ailleurs dans tout ce monde-là il n'y a point de chevalier errant. - Tu as raison, Sancho; c'est toi seul que cette affaire regarde. Je dois être simple spectateur, et ne t'aider que de mes conseils. Allons, mon fils, mets l'épée à la main, et va toi-même venger ton âne. - C'est fort bien dit; mais mon ane et moi nous pardonnons à nos ennemis; nous sommes bons, pacifiques, doux, et nous oublions les injures. - A la bonne heure, chrétien Sancho; et si ta clémence te porte au pardon, nous ferons

bien de laisser ces fantômes pour courir à des aventures un peu plus dignes de nous. »

A ces mots il tourne bride et poursuit froidement sa route, tandis que la Mort et son escadron, remontés dans la charrette, continuent coucement la leur.





CHAPITRE X

ÉTRANGE RENCONTRE DU VAILLANT DON QUICHOTTE ET DU BRAVE CHEVALIER
DES MIROIRS

Notre héros et son écuyer s'arrêtérent sous de grands arbres pour souper de leurs provisions et attendre le jour suivant.

L'écuyer demanda bientèt la permission de fermer les contrevents de ses yeux : c'était sa manière de dire qu'il voulait dormir. Il alla donc délivrer son âne du bât, et Rossinante de sa bride, en lui laissant la selle sur le corps, selon l'exprés commandement de don Quichotte, et revint se livrer au sommeil, après avoir établi les coursiers dans une herbe fraiche et touffue.

L'âne de Sancho et Rossinante avaient l'un pour l'autre une amitié constante et tendre : ils se grattaient quelquesois l'un l'autre, et ensuite Rossinante posait en croix son long cou sur le cou de l'âne complaisant, par delà lequel il passait au moins d'une demi-aune. C'est ce qu'ils firent alors. Ces bons animaux, regardant la terre, se trouvaient si bien dans cette posture, qu'ils y seraient demeurés trois jours si la faim ne les cût pressés.

Mais j'en reviens à nos heros, qui dormaient chacun au pied d'un liège. Un bruit soudain dans le bois réveilla tout à coup don Quichotte : il écoute, regarde à travers les arbres, et voit deux hommes à cheval, dont l'un, déjà descendu, dit à l'autre : « Ote la bride à nos coursiers, laisse-les paltre dans cette prairie; ce bocage silencieux convient à mes tendres douleurs. » A ces mots le voyageur se laisse tomber sur le gazon, et les armes dont il était couvert retentissent contre la terre. Den Quichotte ne douta point que ce ne fût un chevalier errant. Il s'approche de Sancho, le prend par le bras, l'éveille avec peine, et d'une voix basse : « Ami, lui dit-il, si je ne me trompe, voici une très belle aventure. — Plaise à Dieu qu'elle soit bonne! répendit l'écuyer, tout endormi; où est-elle donc, monsieur? — Regarde de ce côté; vois-tu ce chevalier errant tristement couché sur l'herbe? Je juge par les paroles qui viennent de lui échapper que ce hèros a de profonds chagrins. — Eh bien! qu'est-ce que cela nous fait? En quoi trouvez-vous que ce soit une si belle aventure? — C'est ainsi, mon cher enfant, qu'elles commencent toujours. Mais, chut! le chevalier se mouche, et paraît se disposer à chanter. »

L'inconnu chanta en effet et finit sa romance langoureuse par un soupir, et reprenant aussitôt avec une voix dolente : « O la plus aimable, s'écria-t-il, la plus ingrate des femmes! jusqu'à quand, cruelle Cassildée de Vandalie, laisseras-tu se consumer dans la douleur ce chevalier ton captif? La gloire que tant d'exploits m'ont acquise n'estelle pas un titre à tes yeux? Il ne te suffit donc pas que ma lance ait fait avouer que tu étais la plus belle du monde à tous les chevaliers de la Navarre, de Léon, de la Castille, et même à tous ceux de la Manche!... - De la Manche! reprit don Quichotte; il s'en faut de quelque chose : je ne pense pas avoir fait un aveu dont, avec juste raison, Dulcinée aurait à se plaindre. Tu le vois, Sancho, la passion fait déraisonner ce pauvre chevalier. Écoulons encore ce qu'il va dire. - A la manière dont il commence, répliqua l'écuyer surpris, cela m'a l'air d'être long. » L'inconnu dans ce moment entendit la voix de Sancho; il se relève, et d'une voix fière : « Qui va là? s'écriat-il; êtes-vous du nombre des infortunés, ou de ceux que le sort favorise? - Des infortunés, répondit don Quichotte. - Approchez donc; l'état de mon cœur me rend chers tous les malheureux. »

Don Quichotte s'avance alors, et son écuyer le suit. « Asseyez-vous . près de moi, dit l'inconnu, vous que je présume être un chevalier errant, puisque je vous trouve à cette heure dans ce lieu solitaire et sombre, reposant sur l'herbe verte, lit ordinaire des héros qui suivent

notre protession. — Oui, seigneur, reprit don Quichotte, j'ai l'honneur d'être chevalier errant et j'éprouve un sentiment de compassion pour les maux dont vous vous êtes plaint en chantant. — Ah! nos cœurs s'entendent, seigneur, nous sommes tous deux dédaignes. — Oh! pour cela non, dit alors Sancho, qui voulut se mêler de la conversation, mon maître n'est pas dédaigné. — Est-ce là votre écuyer? demanda le chevalier inconnu. — Oui, répondit don Quichotte. — Je ne laisse pas d'être surpris qu'il ese parler devant son maître. Le mien, que vous voyez là, déjà sur le retour de l'âge, n'a jamais pris la liberté d'ouvrir la bouche en ma présence. — Oh! bien, je la prends cette liberté, dit Sancho d'un air mécontent; je parle tant qu'il me plaît devant mon maître, et devant d'autres, qui font souvent les messieurs, et qui peut-être.... Suffit, je m'entends. »

L'écuyer de l'inconnu prit alors Sancho par le bras : « Frère, ditil, venez avec moi, nous jaserons tout à notre aise. »





CHAPITRE XI

ENTRETIEN DES DEUX ÉCOVERS

: Il faut convenir, monsieur, dit l'inconnu, que la vie que nous menons à la suite des chevaliers errants est une terrible vie : nous ne mangeons pas un morceau de poin qui ne soit acheté à la sueur de notre front. - Ceia est vrai, monsieur, répondit Sancho; encore ce pain manque-t-il souvent; et vous savez comme moi que l'on est quelquefois deux jours sans autre nourriture que le vent qui souffle. - Je n'en disconviens pas, mon cher confrère, mais heureusement on est soutenu par la certitude des récompenses : il est si rare qu'un chevalier ne trouve pas l'occasion de donner à son écuyer quelque duché, quelque marquisat un peu raisonnable! -Puisque nous en sommes là-dessus, monsieur, je ne vous cacherai point que j'ai déjà dit à mon maître que je me contenterais d'une petite lle. Mon maître me l'a promise, et je l'attends tous les jours. - Moi, j'ai demandé au mien un petit canonicat, qui va m'arriver un de ces matins. - Ah! ah! j'entends; votre maître est sans doute un chevalier errant d'église : le mien n'est qu'un séculier. Quelques personnes, que je n'aime guère, voulaient lui persuader de se faire archevêque; ça m'aurait causé, je vous l'avoue, le plus grand des embarras, car je n'en fais pas le fin, je ne vaux rien pour être un ecclésiastique : un bénéfice me génerait. Grâce au ciel, mon maître ne s'en est pas soucié. Il a fort peu d'ambition, ses désirs sont très modèrès : et, sans aller chercher midi à quatorze heures, il persiste tout bonnement à devenir empereur. - Mais écoutez donc, mon confrère; je ne sais guère si le gouvernement de cette île dont vous me parliez ne sera pas aussi genant que pourrait l'être un bénéfice. Je connais ces charges-là ; elles ne sont rien moins que légères; et le métier de gouverner les autres n'est pas toujours un joyeux métier. Je vous assure que nous ferions mieux de nous retirer chacun dans notre petite gentilhommière, où nous occuperions nos loisirs dans des exercices doux et agréables, comme la chasse, la promenade, la pêche. Au bout du compte, qu'allons-nous chercher? Il n'y a pas un de nous autres qui n'ait son petit cha eau, un bon cheval, une paire de lévriers, et une ligne pour se divertir. -Sans doute, monsieur, sans doute; et j'ai hien tout ce que vous dites là, excepté qu'au lieu du cheval j'ai un âne, mais un âne excellent, superbe, tout gris, que je ne troquerais pas, ma foi, contre le cheval de mon maître. Quant aux lévriers, je n'en ai pas non plus; mais îl y en a de reste dans notre village, et j'aime beaucoup à chasser avec les chiens d'autrui. - Eh bien! croyez-moi; faisons une fin : laissons là toutes les chevaleries, et retirons-nous dans nos terres, pour nous occuper en paix de l'éducation de nos enfants. Moi qui vous parle, j'en ai trois, qui sont trois petits bijoux. - J'en ai deux, monsieur, qui, sans vanité, pourraient être présentés au pape, surtout mon aînée, qui est un joli brin de fille. Je l'élève pour être comtesse, quoique sa mère ne le veuille pas. - Quel fige a-t-elle, monsieur, cette future comtesse? — Mais elle approche de quinze ans : déjà cela vous est grand d'une toise, gentil, frais comme une matinée d'avril, leste, découplé, gaillard, et surtout fort comme un Turc. -Diable! voilà de bonnes dispositions pour être comtesse. - Oh! sa mère a beau dire, elle le sera.

— Parlons de nos maîtres, reprit l'écuyer : êtes-vous content du vôtre? — Assez, répondit Sancho : il est un peu fou; mais il est bon homme, incapable de faire du mal à qui que ce soit, désirant du bien à tout le monde, et si simple, qu'un enfant lui ferait croire qu'il est nuit en plein jour; aussi je l'aime comme la prunelle de mes yeux, et je donnerais ma vie pour lui. — Le mien n'est pas plus sage qu'il ne faut; mais il s'est fait fou volontairement pour rendre le bon sens à un autre. Quant à sa force, à sa valeur, elles sont extraordinaires. »

Pendant cette conversation, Sancho toussait et crachait fréquemment, comme quelqu'un qui a besoin de boire. « Vous avez la langue sèche, dit l'écuyer inconnu; je vais vous chercher un excellent remède, que je porte toujours avec moi. » Il se lève a lors, et revient avec une grosse bouteille de cuir pleine de vin, et un pâté long d'une demi-aune. « Ah! mon Dien! s'écria Sancho, qu'est-ce que cela, monsieur? - C'est un méchant pâté de levraut. - Juste ciel ! ce levrant-là était aussi gros qu'un chevreuil! Quoi I monsieur, vous portez avec vous des pâtés pareils? - Je n'y manque jamais; et vous ne voyez là que le reste de nos provisions. - Diable! répétait Sancho en se hatant d'ouvrir le pâté, dont il saisit une part énorme, vous êtes, je le confesse, un écuyer admirable, magnifique, grand, libéral, digne d'être à jamais aimé de ceux à qui vous faites l'honneur de les admettre à votre table. Hélas! malheureux que je suis, mon panyre bissac ne contient qu'un peu de fromage, si dur, qu'il casserait la tête d'un géant; quelques carottes, quelques avelines, voilà tout : mon maître prétend que les chevaliers ne doivent manger que des fruits secs. - Fi donc! mon confrère, répond l'inconnu; ah! je voudrais voir que mon maître s'avisât de m'imposer ce régime! Ces messieurs n'ont qu'à vivre selon leurs lois; mais j'ai toujours à mon arçon d'un côté une bonne cantine de viandes froides, de l'autre cette bonne bouteille que j'aime, que je chéris, et que j'embrasse à tout moment. - Monsieur, reprit Sancho d'une voix tendre, voulezvous bien me permettre de l'embrasser une fois ? » L'inconnu remit alors la bouteille dans ses mains. Sancho la porte à sa bouche, et, se renversant sur le dos, il se met à regarder les étoiles, et demeure au moins un quart d'heure dans cette position, qui lui plaisait. En se relevant, il fit un soupir, laissa tomber sa tête sur son sein. « Ah! monsieur, dit-il, ah! monsieur, c'est lui, je le reconnais; il est de Ciudad-Réal. - Vous avez raison; c'est de là qu'il est; de plus, il a quelques annees. - A qui le dites-vous? mon Dieu! Il n'y a pas de DOD QUICEUTTE.

vin dont je ne devine, à la seule odeur, le pays et la qualité; c'est une vertu, un don de famille. Imaginez-vous que j'ai eu deux parents, du côté paternel qui furent les meilleurs buveurs, les ivrognes les plus renommés de la Manche. Un jour on vint les prier de juger d'un certain vin : l'un approcha son nez du gobelet, l'autre en mit une seule goutte sur sa langue. Le premier dit : Ce vin-là est bon, mais il sent le fer; l'autre dit : Ce vin-là est bon, mais il sent le cuir. Le maltre du tonneau soutint que cela n'était pas possible, que jamais ni fer ni cuir n'avaient approché de son vin. Au bout d'un certain temps, le tonneau vidé, l'on retrouva dans la lie une très petite clef attachée à un très petit cordon de cuir. Jugez, monsieur, si le descendant de ces deux grands hommes doit sentir le prix du bon vin que vous avez la bonté de lui offrir.

Ce discours fut suivi d'une nouvelle visite à la bouteille. Enfin, quand nos écuyers furent las de boire et de babiller, ils s'endormirent l'un près de l'autre.





CHAPITRE XII

GRANDE QUERELLE ET TERRIBLE COMBAT ENTRE LES HÉROS ERRANTS

Après une belle et longue conversation, l'inconnu dit à don Quichotte : « Seigneur, je dois vous apprendre que cette incomparable
Cassildée de Vandalie, dont mon heureux destin m'a rendu l'esclave,
n'a payé mes tendres soins qu'en occupant sans cesse ma valeur à
des travaux plus grands, plus pénibles que ceux du fameux Hercule. Je
vins à bout de tout, seigneur. Alors l'inexorable Cassildée me commanda de parcourir l'Espagne, et de faire avouer, le fer à la main, à
tous les chevaliers errants de cette contrée que ma dame l'emportait
en beauté sur toutes les princesses du monde. Vous me voyez occupé de cette difficile entreprise. J'ai déjà vaincu une foule de chevaliers, parmi lesquels le triomphe dont je m'honore davantage, c'est
d'avoir forcé le plus grand, le plus redoutable de nos guerriers, le
fameux don Quichotte de la Manche, à convenir que sa Dulcinée
n'était pas digne de disputer la palme à Cassildée de Vandalie. »

A ces paroles, notre héros eut besoin de faire un effort pour réprimer sa colère et ne pas répondre par un démenti. « Seigneur, dit-il le plus doucement qu'il lui fut possible, je ne m'oppose point à ce que vous ayez vaincu beaucoup de chevaliers espagnols; mais j'ai de fortes raisons de vous assurer que celui que vous avez pris pour don Quichotte n'était pas ce guerrier célèbre : vos yeux sans doute furent abusés. - Comment! que voulez-vous dire? J'ai si bien vaincu don Quichotte, que je vais vous le dépeindre. » Et il le dépeignit trait pour trait. Ensuite il ajouta ; « Voilà, ce me semble, assez de détails; et si malheureusement ils ne vous suffisent pas, je porte une épée, seigneur, qui prouve tout ce que l'avance. -Avant d'accepter cette preuve, je dois vous répondre, seigneur, que ce don Quichotte dont vous parliez est mon ami le plus tendre, le plus inséparable, le plus intime; que tout ce que je puis faire pour accorder en ce moment la politesse et la vérité, c'est d'imaginer que les enchanteurs ennemis de don Quichotte ont donné ses traits, sa figure, que vous avez exactement dépeints, à quelque guerrier vaincu parvous. Si je pensais que sur cepoint il vous restat la moindre incertitude, je vous dirais alors, seigneur, que voici don Quichotte lui même, prêt à vous détromper à pied comme à cheval. »

En disant ces mots, le hèros se lève et met la main sur son épée. L'inconnu le regarde sans s'émouvoir : « l'aime fort, répond-il, que l'on me détrompe; et s'il faut vous parier avec franchise, celui qui vous vainquit transformé ne sera pas fâché de vous vaincre en propre personne. Mais les exploits de nuit ne plaisent qu'aux brigands : attendons que la belle aurore puisse éclairer notre combat. J'y mets l'expresse condition que le vaincu demeurera soumis aux volontés du vainqueur, pourvu qu'il ne lui prescrive rien de contraire aux lois de la chevalerie. — J'aurais dicté moi-même ces conditions, » reprit le fier don Quichotte. Aussitôt les deux héros vont éveiller leurs écuyers et leur commandent de tenir prêts leurs chevaux au point du jour, pour vider cette grande querelle.

Sancho, surpris et tout effrayé, demeura muet à cet ordre.

Frère, lui dit l'écuyer inconnu, vous êtes instruit sans doute de la coutume d'Andalousie? — Non, répondit le triste Sancho. — Je vais vous mettre au fait, mon ami : c'est, lorsqu'on est témoin d'une bataille, de ne point rester oisif. — Qu'entendez-vous par ces paroles? — J'entends que pendant le combat de nos maltres nous jouerons aussi des couteaux. — Ah! c'est la coutume d'Andalousie? — Oui, c'est un ancien usage, auquel on ne peut guère manquer; ainsi, mon

confrère, préparez-vous. - Monsieur, j'ai l'honneur de vous dire que cet usage, fort vilain, est particulier à votre pays. Mon maître, qui connaît assurément bien toutes les ordonnances de la chevalerie, ne m'a jamais dit que les écuyers fussent obligés de se battre entre eux. Mais enfin, en supposant que ce soit une de vos lois, il doit vavoir une punition pour ceux qui manquent à la loi; or je vous déclare d'avance que je me soumets à la punition. D'ailleurs, je n'ai point d'épée: - A cela ne tienne, mon cher; j'ai avec moi deux grands saes de toile; vous en prendrez un, moi l'autre, et nous nous battrons à coups de sacs. - Comme cela je veux bien; celui qui frappera le mieux ne risquera que d'ôter la poussière de dessus l'habit de son ennemi. - Sans doute; mais je dois vous prévenir que, de peur que le vent n'emporte les sacs, nous aurons soin de mettre dans chacun une douzaine de gros cailloux. - Seulement! diable! comme vous y allez! C'est avec cet édredon-là que vous faites vos oreillers? Oh! bien, monsieur, je vous déclare que quand même vos sacs seraient remplis d'étoupe de soie, que je ne me battrais point. - Cependant nous ne pouvons nous empêcher de nous battre au moins une demi-heure. - Pas une scule minute. Il serait bean, vraiment, qu'après avoir bu ensemble de ce bon vin que vous m'avez donné si généreusement, nous allassions nous échiner! Non, non, il n'en sera rien, je ne peux pas me battre autrement qu'en colère, et je n'aurai jamais de colère contre quelqu'un aussi aimable que vous. - Pardonnez-moi, je sais un moyen: avant de commencer, je vous donnerai, si vous voulez, une demi-douzaine de soufflets; cela réveillera votre colère, fût-elle plus assoupie qu'une marmotte. - Non, monsieur ; il vant beaucoup micux laisser dormir nos colères; Dieu nous ordonne de vivre en paix: chacun de nous ne peut qu'y gagner. Tel qui cherche noise finit souvent par se faire frotter. Un chat qu'on pousse à bout devient un lion: vous ne savez pas ce dont je suis capable. Restons en repos, je vous le répète; le mal qui en arriverait serait sur votre conscience. >

Dans ce moment la brillante aurore s'avançait sur son char d'opale, lorsque le pauvre Sancho, jetant les yeux sur cet écuyer avec lequel il avait passé la nuit, pensa tomber à la renverse en découvrant son terrible nez. Ce nez énorme lui ombrageait tout le visage, et descendait deux doiots au-dessous de sa bouche. It était de plus surmonté de

plusieurs grosses verrues rougeâtres, et donnait au reste de la figure un air, un aspect effroyables. Sancho recula quatre pas, croyant apercevoir un spectre. Il résolut bien dans son cœur de recevoir mille soufflets plutôt que de se mettre en colère contre le possesseur d'un tel nez.

Don Quichotte, pendant ce temps, contemp'ait son adversaire, dont la visière, exactement fermée, ne lui permettait pas de voir le visage. Sa taille n'était pas haute, mais ses membres paraissaient forts. Il portait par-dessus ses armes une casaque de brocart d'or, semée d'une multitude de lunes brillantes comme des miroirs. Un superbe panache de plumes blanches, vertes, jaunes, ombrageait son casque, et sa grosse lance était armée d'un fer acéré long d'une palme. Notre héros jugea que son ennemi devait être redoutable. Il s'en réjouit au fond de son cœur, et lui demanda poliment de vouloir bien' lever va visière. « Je ne montre jamais mon visage qu'après le combat, répondit fièrement l'inconnu. - Du moins, reprit notre chevalier, daignez me regarder avec attention, et me dire si je suis ce don Quichotte que vous prétendez avoir vaincu. - Il est impossible, seigneur, de lui ressembler davantage. Je n'ose pourtant rien affirmer, d'après de que vous m'avez dit des enchanteurs qui le poursuivent. - Il suffit : montons à cheval, cette lance finira votre erreur. >

Tous deux aussitôt s'élancent sur leurs coursiers, et s'éloignent pour prendre du champ. Les yeux de don Quichotte se portèrent sur l'étrange nez de l'écuyer; il demeura surpris à cette vue. Sancho, qui tremblait de toutes ses forces, et cherchait à s'éloigner de ce nez terrible, s'en vint supplier son maître de vouloir bien l'aider à monter sur un arbre, pour voir, disait-il, plus à l'aise le beau combat qu'il allait livrer. « Je t'entends, répondit don Quichotte, tu n'aimes à regarder les taureaux que du haut de la galerie. — Monsieur, je ne vous cache point que ce diable de nez me fait un peu de peur; je ne me soucie pas de rester à sa portée. — Je le conçois, mon ami; et si je n'étais moi-même, j'en serais peut-être troublé. »

Le héros se détourne alors pour placer Sancho sur un liège. Le chevalier des Miroirs arrivait dans cet instant de toute la vitesse de son coursier, c'est-à-dire au petit trot; car ce coursier ne valait guère mieux que Rossinante. Il s'aperçoit en arrivant que don Quichotte, occupé de son écuyer, n'avait pas encore pris du champ : il s'arrête pour l'attendre. Notre héros, qui le voit près de lui, se retourne vivement, enfonce les éperons dans les flancs maigres de Rossinante, et, pour la première fois de sa vie, le fait partir au galop. L'inconnu veut en faire autant; mais, malgré ses coups de talon, son cheval, essoufflé, demeure immobile. Le pauvre chevalier s'agitait avec ses jambes, avec sa bride, avec sa lance et son écu, quand le héros de la Manche, arrivant sur lui comme la foudre, lui fait vider les arçons, et le jette à terre sans connaissance. Aussitôt à pied, l'épée à la main, il court auprès du vaincu, dont il se hâte de délacer le casque pour s'assurer s'il était mort. Sancho, plein de joie, s'était pressé de descendre de son arbre. Il arrivait, lorsque son maître, découvrant le visage de son ennemi, reconnaît... faut-il le dire? et qui jamais pourra le croire?.... les traits, la figure, la propre figure du bachelier Samson Carrasco. Stupéfait de surprise : « Sancho, s'écrie-t-il, viens, accours, et juge toi-même du nouveau tour de la malice inconcevable de ces perfides magiciens. » Sancho s'approche, regarde, et reconnaissant le bachelier, qui demeurait étendu sans mouvement, se met à faire de grands signes de croix. « Monsieur, dit-il, c'est égal ; commencez par lui passer votre épée au travers du corps, ce sera toujours un enchanteur de moins. - Je pense que tu as raison, répond don Quichotte, ce ne peut être que pour m'abuser et se soustraire à ma vengance que ce négromant vient de prendre la figure de Carrasco. » Il lève aussitôt son épée; mais l'écuyer inconnu, dépouillé de son grand nez, vint se jeter aux pieds du vainqueur : Arrêtez, ne tuez pas votre ami; c'est le pauvre Samson Carrasco, c'est lui; n'en doutez pas, monsieur, je vous l'assure, vous le certifie, vous le jure sur ma conscience. - Où est votre nez? demanda Sancho. -Le voilà, répond l'écuyer en le tirant de sa poche, et lui montrant un nez postiche. - Sainte Marie! ajouta Sancho en considérant l'écuyer tremblant, n'es-tu pas Thomas Cécial, mon voisin et mon compère? - Sans doute, je suis Thomas Cécial et je t'expliquerai pourquoi le malheureux Carrasco et moi nous nous étions ainsi déguisés. Au nom de Dieu I empêche ton maître de le tuer. »

Le bachelier reprit alors ses sens ; et don Quichotte lui présentant la pointe de son épée : « Chevalier, dit-il, vous allez mourir si vous ne confessez que la beauté de Dulcinée l'emporte sur celle de votre dame, et si vous ne me promettez d'aller jusqu'à la ville du Toboso vous remettre à la discrétion de cette illustre princesse, pour revenir ensuite me rendre compte de l'état où vous l'avez trouvée. — Je confesse et promets tout ce qu'il vous plaira, répondit d'une voix faible Carrasco. — Ce n'est pas tout, reprit don Quichotte : avouez et croyez que le chevalier que vous avez jadis vaincu ne pouvait être don Quichotte, mais quelqu'un qui lui ressemblait ; comme, de mon côté, j'avoue et je crois que vous n'êtes pas le bachelier Carrasco, mais quelqu'un qui lui ressemble. — Vous avez toute raison, reprit le pauvre infortuné : j'avoue, je crois, je pense, je sens que ce que vous dites est la vérité, mais, pour Dieu! donnez-moi la main et daignez m'aider à me relever. »

Don Quichotte, satisfait, secourut son ennemi, parvint avec les deux écuyers à le remettre à cheval; et, le laissant entre les mains de Thomas, qui le conduisit au prochain village, il reprit, suivi de Sancho, la coute de Saragosse.





CHAPITRE XIII

DE CE QU'ÉTAIENT VÉRITABLEMENT LE CHEVALIER DES MINORIS ET SON ÉCEVER

Tout orgueilleux de sa victoire, animé par l'espérance que le chevalier des Miroirs, fidèle aux serments qu'il avait faits, reviendrait lui porter des nouvelles de l'enchantement de Dulcinée, don Quichotte ne se possédait pas de joie, et s'éloignait à grands pas de son adversaire. Celui-ci, triste, humilié, s'en allait la tête basse, songeant avec assez d'humeur à la désagréable issue qu'avaient eue ses beaux projets. C'était d'après les conseils de maître Nicolas et du curé que le malin Carrasco s'était fait chevalier errant. Ces deux amis de notre héros, désespérant de le retenir chez lui, avaient ensemble arrêté de laisser partir don Quichotte, de le faire suivre ensuite par le bachelier ainsi déguisé. « Vous l'appellerez au combat, lui avaient-ils dit, vous le vaincrez aisément, et vous lui ferez jurer de demeurer deux ans dans sa maison, sans pouvoir reprendre les armes. Don Quichotte, scrupuleux observateur des lois de la chevalerie, ne manquera sûrement point à sa parole; et nous aurons alors le temps de guérir son panyre cerveau. »

Le jeune bachelier n'avait vu dans cette commission qu'une partie

de plaisir. Thomas Cécial, voisin de Sancho, homme d'esprit et d'un caturel gai, s'était offert pour jouer le rôle d'écuyer. Carrasco s'équipa comme nous l'avons vu; Thomas se munit d'un grand nez postiche pour que Sancho ne le reconnût pas, et tous deux, en marche sur des haridelles, avaient suivi les traces de notre héros.

« Monsieur Carrasco, lui disait Thomas en le ramenant, savez-vous bien que, dans le fait, nous n'avons que ce que nous méritons? Don Quichotte est fou, nous nous croyons sages; il s'en va fort bien portant et plein de joie, nous nous en retournons fort tristes et frottés de main de maître. De quel côté pensez-vous que soit le bon sens? — Du nôtre, répondit Carrasco, parce que notre folie ne durera qu'autant que nous le voudrons bien. — En ce cas, j'ai l'honneur de vous dire que je ne veux plus que la mienne dure; et dès que nous aurons gagné un village où vous pourrez vous faire panser, je vous avertis que je m'en retourne chez nous. — Tu feras fort bien, mon ami; mais quant à moi, je te réponds que, puisque me voilà chevalier, je ne cesserai de l'être qu'après avoir étrillé M. don Quichotte. »

En parlant ainsi, nos héros battus revincent à un bourg où le hachelier s'arrêta pour se remettre de sa lourde chute.





CHAPITRE XIV

RENCONTRE DE NOTRE BEROS ET D'UN GENTILHONNE DE LA MANCHE

Nous avons dit que don Quichotte, fier de son triomphe et ne doutant plus qu'il ne fât le plus vaillant chevalier du monde, poursuivait sa route vers Saragosse. Assuré désormais de mettre à fin les plus terribles aventures, il se moquait en lui-même des enchantements, des enchanteurs, et ne se rappelait plus ce nombre infini de disgrâces que ces méchants lui avaient causées.

Nos héros furent joints par un cavalier monté sur une belle jument pommelée. Ce cavalier portait un manteau de drap vert, bordé de velours violet, avec un bonnet du même velours; l'équipage de la jument était de ces deux couleurs. Il était armé d'un sabre mauresque que soutenait un riche baudrier; à ses bottines, semblables au baudrier, étaient attachés des éperons vernis en vert. Tout était propre sans recherche; et le visage, l'air du voyageur, qui paraîssait avoir cinquante ans, ses cheveux gris, son front serein, semblaient inspirer à la fois la confiance et le respect.

En passant près de don Quichotte il le salua poliment, et continua son chemin. Notre chevalier l'appela: « Seigneur, dit-il, si vous suivez cette route, et qu'il vous importe peu de marcher meins vite, je serais charmé d'avoir l'honneur de voyager avec vous. » Le voyageur ralentit son pas, et se mit à considérer la mine de don Quichotte. Celui-ci venait d'ôter son casque et de le remettre à Sancho, qui le

portait à l'arçon de son bât. La figure extraordinaire du chevalier, l'étonnante longueur de son cheval, sa haute taille, ses armes, son visage sec et jaune causèrent une si grande surprise à l'étranger, que don Quichotte le lut dans ses yeux. « Vous paraissez étonné de me voir, lui dit-il avec un doux sourire; mais vous cesserez de l'être quand je vous aurai dit que je suis un de ces chevaliers qui vont cherchant les aventures. Je parcours le monde en secourant les faibles, défendant les opprimés, soutenant l'honneur des belies, et protégeant avec cette lance les veuves et les orphelins. Enfin, pour tout vous dire en un seul mot, je suis don Quichotte de la Manche, surnommé le chevalier de la Triste Figure. »

Après ces paroles don Quichotte se tut, et l'étranger, encore plus surpris, ne trouvait rien à lui répondre. Après un assez long silence : « Seigneur chevalier, dit-il, ma franchise ne peut vous cacher que ce que vous venez de me dire, loin de faire cesser mon étonnement, ne sert qu'à l'augmenter. Je ne croyais point qu'il y eût aujourd'hui des chevaliers courant le monde. Malgré mon respect très sincère pour l'occupation si louable de secourir les opprimés, de défendre les veuves et les orphelins, je n'aurais jamais pensé, si je ne le voyais de mes yeux, qu'il yeût des hommes assez vertueux pour consacrer leur vie à ce noble emploi. Je vous en félicite de tout mon cœur. - Permettez-moi, dit don Quichotte, de vous demander à mon tour quel état, quel genre de vie votre goût vous a fait choisir? - Seigneur, répondit l'étranger, je dois ces détails à votre politesse. Je suis gentilhomme; j'habite un village où nous irons diner anjourd'hui, si vous voulez hien me faire cet honneur. Mon nom est don Diègue de Miranda; ma médiocre fortune est plus que suffisante pour mes désirs. Je passe ma paisible vie avec ma femme, mes enfants et quelques amis. La chasse et la pêche sont les amusements qui remplissent mes loisirs. Fai quelques livres, les uns latins, les autres espagnols : j'en fais comme de mes amis, j'ai soin qu'ils soient en petit nombre. L'histoire m'instruit et m'amuse. J'élève mon âme avec les ouvrages de piété, mais je lis davantage les auteurs profanes, lorsqu'ils réunissent une morale pure au charme de l'imagination et à l'harmonie du style. Je vais quelquefois diner chez mes voisins; je les invite chez moi plus souvent. Dans ces repas, toujours abondants, jamais recherchés, je táche d'égayer mes convives, sans me permettre de médire, et sans souffrir qu'on y médise de personne. Je ne m'informe point des actions d'autrui, je me borne à veiller sur les miennes; mes yeux et ma sévérité ne s'étendent point au delà de mon étroit horizon. Attentif autant que je le peux à remplir les préceptes de ma religion sainte, je n'oublie pas surtout de partager mes biens avec les pauvres. Je tâche de remettre la paix entre mes voisins brouillés, de réunir les familles divisées, de leur prouver que le bonheur dans ce monde n'est autre chose que la volonté de s'aider mutuellement. C'est ainsi que je coule mes jours, en attendant avec tranquillité le moment où j'en rendrai compte au souverain Créateur, dont j'espère que la miséricorde surpassera la justice. >

Don Diègue cessa de parler; et Sancho, qui l'avait écouté avec une extrème attention, se jette à bas de son âne, court saisir la jambe du bon gentilhomme, la serre tendrement, pousse des sanglots, et se met à lui baiser les pieds. « Que faites-vous donc, mon frère? lui dit don Diègue, surpris. — Ce que je dois, monsieur, répondit Sancho, ce que doivent faire les honnêtes gens qui vous connaîtront. Vous êtes le premier saint en manteau vert que j'aie vu de ma vie. — Je ne suis point saint, mon ami; je sais trop, hélas! tout ce qui me manque : votre simplicité vous abuse; et votre humble modestie prouve que vous valez mieux que moi. — Il s'en faut bien, ma foi! » répond Sancho en s'en retournant à son âne; et, remonté sur son Lat, il essuie avec ses mains les larmes d'attendrissement que don Diègue avait fait couler.

La conversation étant tombée sur la poésie, don Quichotte dit, sur ce sujet, des choses si vraies et se montra si éloquent, que don Diègue de Miranda l'écoutait avec plaisir. Sancho, que cette longue dissertation n'amusait guère, s'était détourné du chemin pour aller demander du lait à des bergers qu'il voyait dans les champs. Le gentilhomme, enchanté de l'instruction, de l'esprit de notre héros, allait renouer l'entretien, lorsque don Quichotte, levant la tête, aperçut devant lui, sur la route, un grand chariot sur lequel flottaient des banderoles aux armes du roi : il ne douta point que ce ne fût une aventure, et, pressé de reprendre son casque, il appelle à haute voix son écuyer. A ses cris Sancho quitte les bergers, et revient auprès de son maître au plus grand trot de son âne.



CHAPITRE XV

OU L'ON VERRA LA PLUS GRANDE PREUVE DE COURAGE QUE DON QUICHOTTE AIT JAMAIS FAITE

Il faut savoir qu'au moment où notre chevalier appeta Sancho, celui-ci venait d'acheter aux bergers une demi-douzaine de fromages tout frais. Pressé par les cris de son maître, ne sachant comment emporter ses fromages, il les mit précipitamment dans le casque du héros, et se hâta d'arriver. « Ami, lui dit don Quichotte, donne-moi mon casque : ou je ne me connais pas en aventures, ou celle qui se présente exige que je sois bien armé. » A ces mots le gentilhomme en manteau vert promena ses yeux le long du chemin, et ne découvrit autre chose que le grand chariot couvert, surmonté de banderoles ; ce qui lui fit penser d'abord que c'était de l'argent pour le trésor royal. Il le dit au chevalier ; mais celui-ci, qu'on ne dépersuadait pas aisément de ce qu'il croyait une fois, lui répondit qu'il savait bien à quoi s'en tenir ; qu'il avait des ennemis visibles ou invisibles, toujours prêts à l'attaquer sons toutes sortes de formes ; et, brûlant déjà d'être aux mains, il arrache son casque à Sancho, le met promp-

tement sur sa tête, sans prendre garde à ce qu'il contenait; et, s'affermissant sur ses étriers, il se prépare au combat.

L'extrême chaleur du cerveau de don Quichotte ne tarda pas à fondre les fromages, qui commencèrent à couler en petit-lait le long du front, du nez, des joues de notre chevalier surpris. « Qu'est ceci? dit-il, mon ami Sancho; le sommet de ma tête semble se ramollir, ma cervelle devient de l'eau; jamais pareille sueur ne m'inonda si complètement. Oui, je sue en vérité; ce n'est pourtant pas de terreur; il faut que ce soit le présage d'une épouvantable aventure. Donne-moi de quoi m'essuver, Sancho; mes yeux en sont aveuglés. » L'écuyer, sans dire un mot, lui donna promptement un mouchoir, priant Dieu tout bas que son maître ne s'aperçût pas de la vérité. Mais notre héros ôte son casque; et, tout étonné de voir dans le fond quelque chose qui ressemblait à du lait caillé, il en approche ses narines. « Par les beaux yeux de Dulcinée, s'écrie-t-il, mon étourdi, mon traître d'écuyer a rempli mon casque de fromage. - Monsieur, répond Sancho d'un air naïl, ah! vraiment vous me connaissez bien, d'imaginer que j'irai prendre votre casque pour en faire un pot à fromages! Non, non, cela ne me ressemble point; et tout ce que j'en puis conclure, c'est que j'ai sûrement aussi des enchanteurs qui me poursuivent, comme faisant portion d'un chevalier errant. Ces coquins-là ont imaginé cette malice afin que votre seigneurie se mit en colère contre moi et me frottat les épaules; mais ils seront attrapés, parce que mon bon maître réfléchira que je n'avais point avec moi de fromages, et que si j'en avais eu ce ne serait pas dans un casque, mais bien dans mon estomac, que je les aurais mis, »

Don Quichotte, sans répondre, s'essuie le visage et la tête, nettoie son casque, le remet ensuite, baisse sa visière; et serrant sa lance : « Qu'ils viennent, s'écria-t-il, je les attends, je les défie; je me sens capable à présent de vaincre Satan lui-même. » Le gentilhomme, toujours plus surpris, écoutait, regardait tout, et la voiture aux banderoles arrivait. Elle n'était conduite que par deux hommes, dont l'un était sur les mules, l'autre sur le derrière du chariot. Den Quichotte marche vers eux : « Frères, dit-il, où allez-vous? Quel est ce char? Que contient-il? Que signifient ces banderoles? — Monsieur, répondit le conducteur, cette voiture est à moi; elle contient deux grandes cages où sont deux lions d'Afrique, que le gouverneur

d'Oran envoie à Sa Majesté; les banderoles, où vous voyez les armes du roi, vous apprennent que le présent est pour lui. — Sont-ils un peu forts, ces lions? — Si forts, que jamais il n'en vint de pareils en Espagne. J'en ai déjà passé plusieurs; mais voici les plus beaux que j'aie vus. Le lion est dans cette cage, la lionne dans celle-là : ils n'ont pas encore mangé d'aujourd'hui, et commencent à sentir la faim; je prie votre seigneurie de ne pas nous retenir davantage. — J'entends, reprit don Quichotte avec un souris de dédain, c'est-à-dire que l'on me dépêche de petits lions. Ah! ah! des lionceaux à moi! à moi des lionceaux, vraiment! Ces messieurs sauront tout à l'heure ce que je sais faire des lionceaux. Mon ami, donnez-vous la peine de descendre, ouvrez ces cages, et laissez-moi ces pauvres bêtes; je serai bien aise d'apprendre aux enchanteurs qui me les adressent ce que c'est que don Quichotte de la Manche. »

Tandis que le conducteur, pétrifié, regardait en silence notre héros, et que don Diègue de Miranda le contemplait avec le même étonnement, Sancho s'approche de ce gentilhomme, les mains jointes, les larmes aux yeux : « Mon bon seigneur, lui dit-il, rien n'est si sûr que ces lions vont nous manger si vous n'empêchez pas mon maître de prendre dispute avec eux. » Se retournant alors vers don Quichotte, qui pressuit le conducteur d'ouvrir les cages : « Seigneur chevalier, dit don Diègue, ai-je besoin de vous rappeler que la véritable valeur s'accorde toujours avec la prudence? Ce n'est point pour vous attaquer que ces lions ont passé la mer; ils s'en vont bonnement à la cour se faire présenter à Sa Majesté. - Seigneur gentilhomme, répondit don Quichotte, vous vous entendez à merveillé à la chasse, au gouvernement de votre famille; moi je m'entends à la chevalerie : chacun son affaire, et tout ira bien. Je sais heaucoup mieux que je n'ai l'air de le savoir si ces lions ont quitté l'Afrique pour m'attaquer ou ne pas m'attaquer. Je vais l'éprouver à l'instant. Et toi, coquin de conducteur, je jure Dieu que si tu n'ouvres ces cages tout à l'heure, cette lance que tu vois va te clouer à ta charrette. »

Le conducteur, effrayé de ces paroles et de l'air dont elles étaient prononcées, supplia notre héros de dételer ses mules, et de sauver ces pauvres bêtes qui faisaient seules toute sa fortune. « Homme de peu de foi, s'écria don Quichotte, ma pitié t'accorde ce que tu demandes. Dételle tes mules, et fuis; dans un moment tu verras toi-



DON QUICKOTTE LE CONSTRÊRE SAND EFFECT.

même l'inutilité de tes précautions. » Le conducteur descendit austôt, se hâta de dételer, et regardant encore don Diègue et Sancho : « Messieurs, dit-il à haute voix, je vous prends à témoin que c'est par force que je vais rendre libres ces animaux. Je vous exhorte à vous mettre en sûreté avant que j'ouvre les cages; quant à moi, je ne risque rien, parce que les lions me connaissent. » Don Diègue voulut encore essayer de parler à don Quichotte; il ne fut pas écouté. Sancho, les larmes aux yeux, vint le prier, le conjurer de renoncer à cette aventure. « Monsieur, monsieur, disait-il avec un accent lamentable, prenez garde qu'il n'y a rien ici qui ressemble à de l'enchantement. J'ai vu à travers les barroaux une seule patte de ces messieurs; je vous réponds, sur ma foi, que, d'après cette patte-là, le lion doit être plus gros qu'une montagne. - Oh! sans doute, répondit don Quichotte, les lions sont toujours gros quand on a peur. Retire-toi, mon pauvre Sancho; si je pėris dans ce combat, tu sais ce que tu dois dire à Dulcinée : depuis longtemps entre nous deux tout est réglé sur ce point. Allons, pars, et finissons, »

Don Diègue, voyant enfin que rien ne pouvait ébranler la résolution de notre chevalier, prit le parti de piquer sa jument, et de s'éloigner dans la campagne. Le charretier le suivit sur ses mules, ainsi que le triste Sancho. Au milieu de ses lamentations, il n'en pressait pas moins son âne pour s'éloigner le plus qu'il pouvait. Dès que le conducteur les vit assez loin, il voulut tenter de nouvean de persuader don Quichotte; mais celui-ci, d'une voix fière, lui réitéra ses ordres; et tandis que le conducteur se préparait à obéir, notre héros songeait en lui-même s'il ne ferait pas mieux de combattre à pied. La crainte que Rossinante ne s'effrayât de la présence des lions lui fit adopter ce dernier parti. Aussitôt il se jette à terre, se déharrasse de sa lance, de son écu, tire son épèe; et, se recommandant à Dieu et à Dulcinée, tranquille, l'œit assuré, il vient d'un pas ferme et grave se placer devant le chariot.

Le conducteur, pressé de plus en plus par notre héros, qui brûlait d'en venir aux mains, se décide enfin à le satisfaire. Il ouvre en plein la cage du lion, et découvre tout à coup son énorme taille, sa crinière harrible, ses yeux farouches et sanglants. Don Quichotte le considère sans effroi; le lion se retourne, se coule, étend lentement ses membres, allonge ses muscles, ses griffes, ouvre sa gueule profonde, et fait un long bâillement; ensuite, avec une langue qui sort de deux pieds par delà ses dents, il essuie, nettoie son mulle, passe et repasse cette langue sur ses joues, sur ses paupières, se lève, allonge sa tête hors de la cage, et promène à droite et à gauche deux prunelles qui ressemblaient à deux immenses brasiers.

Notre chevalier, attentif, suivait tous ses mouvements; il n'était ému que du vif désir de commencer le combat; mais le généreux tion, qui se souciait peu de chevalerie, de bravades, d'exploits glorieux, après avoir regardé de toutes parts, se retourne de la tête à la queue, présente son derrière au héros, et se couche au fond de la cage. Don Quichotte voulut que le conducteur l'irritât à coups de bâton, et le forçât de s'élancer. « Non pas, s'il vous plaît, reprit le pauvre homme; car la première chose qu'il ferait serait de me mettre en morceaux. Mais en vérité, seigneur chevalier, vous devriez être plus que content : vous avez poussé la valeur jusqu'au dernier point où elle peut atteindre; pourquoi vouloir tenter deux fois la fortune? La victoire est à vous, seigneur : le lion a fui, donc il est vaineu.

— Vous avez raison, reprit don Quichotte; ami, fermez cettecage, et donnez-moi une attestation en bonne forme de ce que vous m'avez vu faire. Je suis quitte envers mon devoir : meurent, meurent les enchanteurs! et vive la chevalerie! »

Le conducteur ne demandaît pas mieux que d'obéir à ces derniers ordres. Il referma promptement la cage, tandis que notre héros mettant son mouchoir au bout de sa lance fit des signes, et cria de loin à don Diègue et à Sancho de revenir promptement. Ceux-ei tout en fuvant retournaient à chaque pas la tête; ils apercurent le mouchoir, et Sancho dit le premier : « Que je meure si mon maître n'a pas vaincu ces terribles bêtes! le voilà qui nous appelle. » Don Diègue et le charretier s'arrêtérent à ces paroles, reconnurent la voix de don Quichotte, et retournérent à lui. A peine arrivés : « Mon ami, dit le héros au charretier, vous pouvez réatteler vos mules et poursuivre votre route. Et toi, Sancho, donne deux écus d'or à ces messieurs pour le temps que je leur ai fait perdre. - De tout mon cœur, reprit l'écuyer. Mais que sont devenus les lions? sont-ils morts, sont-ils vivants? » Le conducteur se mit alors à raconter en détail, et non sans de grandes louanges de don Quichotte, tout ce qui s'était passé, « Eh bien! que t'en semble? ami Sancho, s'écria don Quichotte charmé; penses-tu que le vrai courage soit toujours victime des enchanteurs? Va, mon fils, je sais trop bien qu'ils ent quelque pouvoir sur la fortune, mais ils n'en ont pas sur la vertu. »

Sancho donna les écus d'or. Le conducteur et le charretier vinrent baiser la main du hévos, le remercièrent de ses dons, et lui promirent de raconter au roi l'action dont ils avaient été témoins. « Messieurs, répondit don Quichotte, si Sa Majesté vous demande quel est celui qui osa mettre à fin cette aventure, je vous serai obligé de lui dire que c'est le chevalier des Lions. Je suis résolu de m'appeler ainsi désormais, et de quitter le surnom de la Triste Figure, que j'avais porté jusqu'à présent. »

Ce bon don Diègue, de plus en plus étonné, ne disait pasune parole, et réfléchissait en lui-même sur l'opinion qu'il devait avoir de la sagesse ou de la folie de don Quichotte, « Seigneur Diègue, dit don Quichotte, je crois être certain que vous pensez à moi, et je vous passe de tout mon cœur de me regarder comme un fou; mais raisonnons un peu, s'il vous plaît. On estime l'adroît chevalier qui, dans une grande place, en présence de la cour, perce de sa lance un taureau furieux; on applaudit celui qui, pour plaire à la beauté qu'il aime, remporte l'honneur d'un tournoi. Je suis loin de mépriser cette gloire; mais il en est une plus belle, parce qu'elle est plus utile; c'est celle du chevalier errant, qui va parcourant les déserts, les solitudes, les montagnes, affrontant, cherchant les périls, uniquement pour défendre, pour soulager quelques infortunés, pour faire de bonnes actions qui valent mieux que des actions brillantes.

— Je ne puis m'empêcher, reprit don Diègue, d'applaudir à tout ce que vous dites : la raison elle-même semble parler par votre bouche; et si jamais les lois si pures de la chevalerie errante étaient perdues sur la terre, on les retrouverait dans votre œur. Mais je vous demande d'allonger le pas, afin d'arriver à ma maison, où j'espère que vous voudrez bien vous délasser quelques jours. » Notre héros le remercia poliment; et pressant le paresseux Rossinante, ils arrivèrent vers les deux heures chez don Diègue, que don Quichotte appelait le chevalier du Manteau Vert.



CHAPITRE XVI

SEJOUR DE NOTRE HÉROS CHEZ DON DIÈGUE, AVEC D'AUTRES EXTRAVAGANCES.

La maison de don Diègue était grande et spacieuse. Den Lorenzo, fils de don Diègue, s'avança au-devant de son père, avec sa mère, dona Christine. Tous deux s'arrètèrent involontairement pour considérer l'étrange figure du héros. Celui-ci se hâta de quitter Rossinante, et vint avec beaucoup de courtoisie baiser la main de dona Christine.

« Madame, lui dit don Diègue, je vous demande de recevoir avec la grâce qui vous est naturelle le seigneur don Quichotte de la Manche, que je vous présente comme le plus vaillant, le plus instruit, le plus aimable des chevaliers errants. » Dona Christine, malgré sa surprise, fit un accueil fort obligeant à don Quichotte, qui lui répondit dans des termes aussi respectueux qu'élégants, combla de politesses le fils de la maison, et ne tarda pas à lui donner une très honne opinion de son esprit.

Notre chevalier fut conduit dans une salle où Sancho le désarma, jeta sur sa tête cinq ou six niguières, lui donna du linge blanc; et bientôt après le héros sortit en pourpoint de peau de chamois, un peu nourci du frottement des armes, avec le collet wallon, sans dentelles et sans plis, des brodequins à la mauresque, sa bonne épée à son côté, suspendue à un baudrier de loup marin, et les épaules couvertes d'un manteau de drap minime. Dans cet équipage leste et galant, den Quichotte parut au salon, où l'attendait le fils de den Diègue, curieux de causer avec son hôte. Den Lorenzo entretint notre hêros, tandis que dona Christine faisait préparer un festin digne du noble convive qu'elle voulait bien traiter.

« Monsieur, dit don Quichotte au jeune homme, votre père m'a déjà parlé de votre amour extrême pour l'étude, pour la poésie surtout; et j'ai appris avec intérêt et plaisir que vous étiez un grand poète. — Seigneur, répondit Lorenzo, ma vanité n'ira jamais jusqu'à me croire tel : j'aime beaucoup les beaux vers; mais plus j'en lis, plus je vois qu'il ne m'appartient pas d'en faire. — Tant de modestie me confirme dans mon opinion : le véritable talent est modeste. Ainsi, sans vous embarrasser par des éloges, que vous aimez mieux mériter que recevoir, je vous demanderai de me faire lire quelqu'une de vos poésies; ce n'est pas que je prétende être capable de les juger, mais je me crois digne de les sentir. »

Jusqu'à présent, dit en lui-même don Lorenzo, cet homme me paraît aussi raisonnable que spirituel. « Seigneur, reprit-il, on voit bien que vous avez fait d'excellentes études; oscrai-je vous demander à quelle science vous vous êtes particulièrement appliqué? — A une seule, qui les renferme toutes. — Et quelle est-elle, s'il vous plait? — La chevalerie errante. Celui qui la professe, monsieur, est obligé de tout savoir. »

Don Lorenzo écoutait la tête baissée, se demandant à qui il avait affaire. La conversation fut interrompue par le diner : on alla se mettre à table; et don Diègue ainsi que dona Christine traitèrent leur hôte avec une politesse qui ne différait point de l'amitié.

En sortant de table, notre héros pria de nouveau le jeune homme de vouloir bien lui montrer de ses vers. Celui-ci, sans se faire presser, lui lut alors une glose, en excusant d'avance ses défauts sur la gêne et la difficulté de ce genre de poésie.

A peine don Quichotte ent-il entendu la glose, qu'il se lève, saisit la main de don Lorenzo, et la serrant de toute sa force : « Par la celleste lumière l s'écria-t-il, je bénis le ciel et mourrai content, j'ai vu, j'ai trouvé un poète. »

Don Lorenzo remercia notre chevalier, qu'il trouvait fort aimable. Il fot même flatté de ses éloges, et trouva que son esprit, ses connaissances, son goût, devaient rendre plus indulgent pour les écarts légers de son imagination. Après avoir passé quatre jours dans la maison de don Diègue, le héros de la Manche voulut retourner à la recherche des aventures, dont il savait, disait-il, que ce pays abondait. Une de celles qu'il désirait le plus d'entreprendre, c'était de pénétrer au fond de la caverne de Montésinos, lieu célèbre, où sont les sept sources du Ruidera. Don Diègue et son fils applaudirent à ce projet, le supplièrent d'emporter de chez eux tout ce dont il pourrait avoir besoin, et l'assurèrent du plaisir extrême qu'il leur ferait en acceptant leurs offres. Don Quichotte leur rendit grâces, et fixa l'instant de son départ, au grand regret de Sancho, qui se trouvait fort bien chez don Diègue. Le prudent écuyer eut grand soin, avant de partir, de bien garnir son bissac; aprês quoi, les larmes aux yeux, et jetant de l'endres regards sur cette heureuse maison, il amena Rossinante à son maître.





CHAPITRE XVII

HISTORIE DE BASILE

Notre chevalier n'était pas encore loin du village de don Diègue, lorsqu'il rencontra deux étudiants et deux villageois, montés chacun sur un âne, et vovageant de compagnie. Après les avoir salués et s'être assuré qu'ils suivaient la même route, il leur offrit de les accempagner, en se pressant de leur apprendre qu'il était chevalier errant. Cette explication parut du grec aux villageois; mais les deux étudiants la comprirent, et jugérent que notre héros n'avait pas la tête saine. Cependant ils lui témoignèrent assez de respect; et l'un d'eux lui dit : « Seigneur, comme les chevaliers errants ne sont jamais guidés dans leur chemin que par les aventures qui se présentent, nous vous proposons de venir avec nous assister aux plus belles noces qu'on ait célébrées jusqu'à ce jour. - Volontiers, reprit don Ouichotte; quel est le prince qui se marie dans ces contrées? - Ce n'est point un prince, c'est un simple laboureur, mais le plus riche du pays; celle qu'il épouse n'est qu'une villageoise, mais la plus belle de la terre. Eile n'a pas d'autre nom que la belle Quitterie, son ésour s'appelle le riche Gamache. Il a vingt-deux ans, sa femme dix-huit; et l'on peut dire que ce mariage est fort bien assorti de uart et d'autre, s'il est vrai que la richesse puisse balancer la beauté. Cette noce, pour laquelle le magnifique Gamache a fait des frais entraordinaires, doît se célébrer dans une immense prairie voisine du village de la mariée. Le nouvel époux a fait couvrir en entier cette prairie de verdure; les rayons du soleil ne pourront y pénêtrer. Là, sous un ciel de feuilles et sur un gazon de fleurs, les habitants rassemblés de plus de dix lieues à la ronde viendrent former des danses, des jeux, jeter la barre, faire des armes, disputer le prix du saut, de la course, et divertir les jeunes filles par les bruyantes castagnettes, par des romances, des chansons accompagnées de la guitare. Mais tous les plaisirs de cette belle fête ne sont rien auprès de l'intérêt qu'inspire un malheureux jeune homme qui s'y trouvera peut-être, et dont la seule vue fera verser bien des pleurs.

* Ce jeune homme s'appelle Basile; c'est un berger dont la pauvre chaumière est appuyée contre le mur de la maison de Quitterie. La belle Quitterie eût volontiers épousé Basile; mais comme Basile est pauvre, le père de Quitterie défendit à sa fille de songer à lui. Et pourtant, c'est le berger le plus aimable du pays; personne ne jette une barre aussi bien, personne ne peut le vaîncre à la lutte ni le gagner à la paume; les cerfs ne courent pas si vite, les chevreuils sautent moins légèrement. Il sait de plus la musique, fait de jolis vers, chante comme l'alouette, touche admirablement bien de la guitare, et fait des armes mieux qu'un maître.

— Quand ce ne serait qu'à cause de cette dernière science, interrompit don Quichotte, Basile mériterait d'épouser non seulement la
belle Quitterie, mais même la reine Geneviève, en dépit d'Artus et
de Lancelot. — Par ma foil s'écria Sancho, que ma femme n'est-elle
ici, elle dirait comme vous. Thérèse est toujours d'avis qu'on se
marie avec son égal. — Monsieur l'étudiant, reprit don Quichotte,
nous apprendra peut-être quelque autre chose de ce Basile.

— Seigneur, reprit l'étudiant, depuis que ce malheureux a su que la belle Quitterie épousait le riche Gamache, il a quitté sa chaumière, s'est retiré dans les bois, où il vit tout seul, triste, morne, sombre, et ne se nourrissant que de fruits sauvages, et passant les muits sous les arbres. Nous l'aimons, nous le plaignons tous; nous tremblons qu'il ne vienne demain à ces noces, et qu'en entendant . Quitterie prononcer le oui fatal il ne tombe mort à l'instant.

Oh! j'espère, s'écria Sancho, que le bon Dieu y mettra ordre : il y a du remêde à tout. L'avenir n'est connu de personne. Il passe bien de l'eau sous le pont dans vingt-quatre heures. Ce qui n'arrive pas une fois arrive l'autre. Souvent il pleut et fait soleil en même temps. Entre le oni et le non d'une femme je ne voudrais pas risquer la fine pointe d'une aiguille ; et puisque Quitterie aime Basile, je ne désespère de rien pour lui. - Bonté divine! reprit don Quichotte, ne peux-tu donc t'arrêter, mon pauvre Sancho, aussitôt que tu as commencé la longue suite de tes proverbes? Dis-moi, bavard, dismoi quel rapport ont avec Quitterie et Basile toutes tes extravagances. - Plus de rapport qu'on ne pense; si l'on ne m'entend point, ce n'est pas ma faute. Je m'entends à merveille, moi, et mes discours ont un grand sens. Mais votre seigneurie me tarabuste toujours, et n'est jamais plus contente que lorsqu'elle peut épingler mes sentences. - Dis donc épiloguer, malheureux ignorant, qui ne sais pas encore ta langue. - Monsieur, je la sais assen pour parler raison; c'est tout ce qu'il faut. Je vous demande d'ailleurs ce que peuvent faire une ou deux lettres de plus ou de moins dans un mot. >

Don Quichotte allait répondre et disserter sans doute longuement sur la pureté du langage; mais il était déjà nuit, et le spectacle soudain d'une infinité de lumières l'avertit qu'ils approchaient du village de Quitterie. Le riche Gamache avait fait planter dans la prairie destinée à la fête une foule de grands arbres tout chargés de lampions. L'air était pur, le ciel sans nuages, et l'haleine du zéphyr si douce, qu'elle agitait à peine les feuilles, et ne nuisait point à l'éclat de cette belle illumination : on entendait sous l'immense ramée les sons divers et confus des flûtes, des psaltérions, des grelots de tambours de hasque. Les musiciens, déjà placès sur des tréteaux, faisaient plusieurs quadrilles; dans d'autres groupes on chantait, on jouait à différents jeux. Plus loin, des tables se dressaient pour les festins du lendemain; on préparait des pantomimes; on apportait des guirlandes, on les tressait, on les plaçait.

Notre héros, malgré l'invitation des étudiants, ne voulut point s'approcher de l'enceinte : il donna pour raison que la coutume des chevaliers était de passer la nuit dans les déserts solitaires. En conséquence, il prit congé de ses compagnons, se détourna du chemin, et s'en alla dormir au milieu des champs. Sancho le suivit à regret, et soupira douloureusement en songeant qu'il n'était plus dans la maison de don Diègue.



tremblons qu'il ne vienne demain à ces noces, et qu'en entendant . Quitterie prononcer le oui fatal il ne tombe mort à l'instant.

Oh! j'espère, s'écria Sancho, que le bon Dieu y mettra ordre : il y a du remède à tout. L'avenir n'est connu de personne. Il passe bien de l'eau sous le pont dans vingt-quatre heures. Ce qui n'arrive pas une fois arrive l'autre. Souvent il pleut et fait soleil en même temps. Entre le oui et le non d'une femme je ne voudrais pas risquer la fine pointe d'une aiguille ; et puisque Quitterie aime Basile, je ne désespère de rien pour lui. - Bonté divine! reprit don Quichotte, ne peux-tu donc t'arrêter, mon pauvre Sancho, aussitôt que tu as commencé la longue suite de tes proverbes? Dis-moi, bavard, dismoi quel rapport ont avec Quitterie et Basile toutes tes extravagances. - Plus de rapport qu'on ne pense; si l'on ne m'entend point, ce n'est pas ma faute. Je m'entends à merveille, moi, et mes discours ont un grand sens. Mais votre seigneurie me tarabuste toujours, et n'est jamais plus contente que lorsqu'elle peut épingler mes sentences. - Dis donc épiloguer, malheureux ignorant, qui ne sais pas encore ta langue. - Monsieur, je la sais assez pour parler raison; c'est tout ce qu'il faut. Je vous demande d'ailleurs ce que peuvent faire une ou deux lettres de plus ou de moins dans un mot. s

Don Quichotte allait répondre et disserter sans doute longuement sur la pureté du langage; mais îl était déjà nuit, et le spectacle soudain d'une infinité de lumières l'avertit qu'ils approchaient du village de Quitterie. Le riche Gamache avait fait planter dans la prairie destinée à la fête une foule de grands arbres tout chargés de lampions. L'air était pur, le ciel sans nuages, et l'haleine du zéphyr si douce, qu'elle agitait à peine les feuilles, et ne nuisait point à l'éclat de cette belle illumination : on entendait sous l'immense ramée les sons divers et confus des flûtes, des psaltérions, des grelots de tambours de hasque. Les musiciens, déjà placés sur des tréteaux, faisaient plusieurs quadrilles; dans d'autres groupes on chantait, on jouait à différents jeux. Plus loin, des tables se dressaient pour les festins du lendemain; on préparait des pantomimes; on apportait des guirlandes, on les tressait, on les plaçait.

Notre héros, malgré l'invitation des étudiants, ne voulut point s'approcher de l'enceinte : il donna pour raison que la coutume des chevaliers était de passer la nuit dans les déserts solitaires. En conséquence, il prit congé de ses compagnons, se détourna du chemin, et s'en alla dormir au milieu des champs. Sancho le suivit à regret, et soupira douloureusement en songeant qu'il n'était plus dans la maison de don Diègue.





CHAPITRE XVIII

NUCLE DE GANACHE

La belle Aurore avait à peine répandu dans les campagnes les perles liquides qui tombent de sa chevelure d'or, lorsque le héros de la Manche, ennemi de la paresse, se lêve et appelle son écuyer. Celuici ronfluit encore. Don Quichotte le poussa de sa lance. En ouvrant les veux, l'écuyer tourna deux ou trois fois la tête, et sembla recueillir avec attention toute la finesse de son odorat. « Monsieur, dit-il, si je ne me trompe, il vient de là-bas, de cette ramée, une odeur bien plus agréable que celle des roses et du jasmin; je crois, je suis sur de sentir des grillades et des fritures. - Lève-toi, gourmand, reprit don Quichotte; hâtons-nous d'aller voir ces noces, qui peutêtre causeront la mort de l'infortuné Basile. - Ma foi, hier j'étais pour lui; mais depuis que je sens ces grillades, j'avoue que M. Gamache me paraît avoir du mérite. Il faut être juste, au fond : que diable! quand on n'a pas le sou, on ne peut pas épouser Quitterie. M. Gamache, j'en suis sûr, enterrerait Basile sous ses pistoles : toutes ces grâces, toutes ces sciences ne payent pas le bou-



LE RÉBOR DE LA MANCHE SE LÉVE ET APPELLE VON TOUVER.

cher. Lorsque c'est un homme riche qui les possède, elles ont beaucoup de mérite; mais pour que la maison tienne, il faut que les fondements soient bons, et je n'en connais pas de meilleurs que l'argent.

— Amêne-moi Rossinante, » dit don Quichotte impatienté de ce flux d'éloquence. L'écuyer obéissant alla brider Rossinante; nos deux héros se mirent en marche, et, montés sur leurs coursiers, entrérent sous la feuillée.

Le premier objet qui attira les yeux de Sancho fut un jeune bœof embroché dans un grand orme, et que l'on faisait rôtir auprès d'un bûcher enflammé Autour de cet immense feu étaient six marmites, ou plutôt six cuves, dans lesquelles cuisaient à leur aise plusieurs moutons tout entiers; les faons, les lièvres, les lapins, déjà dépouillés; les oies, les poules, les pigeons, sans plumes; toutes les espèces de volaille et de gibier étaient pêle-mêle pendues à des arbres, et ne pouvaient se compter. Plus de soixante dames-jeannes du meilleur vin de la Manche étaient rangées à droite et à gauche; des piles énormes de pains blancs s'élevaient comme les monceaux de blé dans une aire. Les fromages, posés les uns sur les autres ainsi que des tuiles, formaient une haute muraille; et deux immenses chaudières, semblables à celles des teinturiers, remplies d'une huile excellente, servaient à faire les beignets, que l'on retirnit avec de larges pelles pour les jeter dans une autre cuve pleine du miel le plus doux. Plus de cinquante cuisiniers ou cuisinières, tous propres, habiles, alertes, travaillaient, chantaient et riaient. Dans le ventre du bœuf rôti l'on avait eu soin d'enfermer douze petits cochons de lait, qui cuisaient là sans être vus, et devaient surprendre les nombreux convives. Les épiceries étaient prodiguées dans de grands coffres ouverts. Enfin une armée entière aurait trouvé de quoi se nourrir dans cette abondance rustique.

Sancho regardait, contemplait, admirait tout; un doux sourire était sur ses lèvres; une pure joie dilatait son cœur. Tantôt, séduit par la bonne odeur qui s'exhalait des marmites, il s'arrêtait autour d'elles; tantôt il les abandonnait pour aller soupirer près des dames-jeannes, et bientôt quittait ces dernières pour se rapprocher des beignets. Enfin, ne pouvant plus supporter tant d'émotions différentes, il aborde un des cuisiniers; et, les yeux baissés, l'air modeste, d'une voix soumise et flatteuse, lui demande la permission de trem-



TENEZ, NON DOM SHÊNE, DELEUNEZ AVEC CETTE ÉCUME.

per un petit morceau de pain dans une de ces grandes marmites.

« Pardi! frère, lui répondit le cuisinier, l'intention du riche Gamache n'est pas que ce soit un jour de jeune. Cherchez, prenez une cuiller, écumez une poule ou deux, et grand bien vous fasse!

— Monsieur, vous êtes fort poli, reprit Sancho de la même voix; mais je ne vois point de cuiller. — Attendez, mon pauvre ami, vous m'avez l'air bien timide; je vais à votre secours. » Aussitôt l'obligeant cuisinier prend un poèlon, qu'il enfonce dans la marmite, et retire trois poules avec deux oisons; et les présentant à Sancho: « Tenez, dit-il, mon bon frère, déjeunez avec cette écume, en attendant le diner. — Je vous remercie, monsieur; mais je n'ai rien pour mettre cela. — Eh! emportez le poèlon: n'avez-vous pas peur de ruiner Gamache? » Sancho ne se le fit pas redire: il salua le cuisinier tendrement, et courut se mettre dans un petit coin.

Il y eut des courses, puis des joutes à l'épêe, les plus gracieuses du monde, qui charmèrent particulièrement don Quichotte.

Les combattants firent place à une troupe de jeunes filles, dont la plus âgée avait dix-huit ans, et que l'on avait choisies parmi les plus belles du pays : elles étaient vêtues de vert, les cheveux épars, couronnées de roses, et se tenaient entre elles par des guirlandes d'amarante et de jasmin. Un vénérable vieillard et une ancienne matrone étaient à leur tête : elles s'avançaient en dansant au son d'une cornemuse maure; et le plaisir qui brillait dans leurs yeux s'accordait avec la pudeur qui ne quittait pas leurs visages.

Après elles, une pantomime attica tous les regards. On vit s'élever un château superbe, inaccessible des quatre côtés. A ses créncaux l'on distinguait une jeune et timide fille, dont les attraits éblouissaient les yeux. L'Amour, environné de son aimable cortège, vint tirer contre les murailles toutes les flèches de son carquois, et fit de vains enorts pour s'emparer de la charmante captive. La Fortune, qu'on reconnaissait à ses habits éclatants d'or, à la richesse de ses courtisans, osait tenter la même entreprise. Après plusieurs attaques et plusieurs ruses, longtemps déjouées par les deux émules, le château s'écroulait devant la Fortune, et lui livrait la jeune beauté. L'Amour, oubliant son dépit, venait bientôt se mêler aux vainqueurs, les couronnait de ses mains, et les deux troupes, réconciliées, célébraient dans une danse vive le triomphe de la Fortune.

« Je suis sûr, dit don Quichotte, que l'auteur de cette pantomime dine plus souvent chez Gamache que chez la malheureux Basile. -Écoutez donc, lui dit Sancho, qui déjeunait non loin de là, je vous avoue que le roi est mon coq, et que plus je vais, plus je me sens d'amitié pour M. Gamache. - Je le crois, reprit don Quichotte, tu es du naturel de ceux qui sont toujours pour le plus fort. - Il ne s'agit point du plus fort; il s'agit seulement de savoir si en écumant la marmite de Basile, j'en aurais retiré ceci. Considérez, s'il vous plait, la mine de cette poularde, et convenez que dans ce monde, comme disait ma grand'mère, il n'y a jamais que deux familles, ceux qui ont, ceux qui n'ont pas; et ma grand'mère aimait beaucoup la famille de ceux qui ont. Je suis de son avis, monsieur; l'avoir est au-dessus du savoir, et je préfère l'ane couvert d'or au cheval le mieux harnaché. - Crois-moi, mon pauvre Sancho, mange au lieu de commencer tes sentences. - Oh! sovez tranquille, monsieur, je n'en perds pas un coup de dent. »





CHAPITRE XIX

SUITE DES NOCES DE GAMACHE

Les époux ne tardérent pas à paraître, précédés d'une foule d'instruments divers, accompagnés du curé, entourés des deux familles et des principaux habitants de tous les villages voisins.

Quitterie, le visage pâle, l'air sérieux, les yeux baissés, s'avançait, à côté de Gamache, vers une espèce d'amphithéâtre de feuillage, où le curé devait les unir. Ils étaient près d'y arriver, lorsque au milieu de la foule et du tumulte une voix se fait entendre derrière eux: « Arrêtez! disait cette voix, craignez-vous que le temps ne vous manque? » Quitterie, Gamache, ceux qui les environnaient, tournèrent aussitôt la tête. On aperçoit un jeune homme, vêtu d'une robe noire bordée de rouge, les cheveux épars, couronné de cyprès, et portant un bâton à la main. Tout le monde reconnut Basile; et tout le monde, qui l'aimait, trembla que son désespoir ne vint ensanglanter la fête. La foule s'ouvre devant lui : Basile s'avance d'un pas rapide, approche, arrive palpitant, s'arrête non loin des époux, enfonce son bâten sur la terre, et fixant sur Quitterie des yeux égarés et farouches, il reprend haleine quelques instants.

« Vous m'abandonnez, Quitterie, dit-il d'une voix rauque et tremblante, et vous savez cependant que tant que Basile voit le jour, vous ne pouvez avoir un autre époux. Je vous connais trop pour n'être pas sûr que cette seule idée doit empoisonner toute votre félicité. Rassurez-vous, Quitterie, je viens dégager vos serments, vous affranchir de tout remords, vous rendre libre, indépendante, et digne de l'heureux époux que vous m'avez préféré; je viens crier comme vous tous : Vive, vive le riche Gamache avec la belle Quitterie! et j'ajouterai seulement : Meure, meure le pauvre Basile! »

En disant ces mots, il saisit son bâton, retire un long glaive qu'il renfermait, en place la poignée à terre, s'élance sur la pointe, et tombe dans des flots de sang. On crie, on accourt : le fer acéré sortait de deux pieds par le dos. Basile était sans mouvement; don Quichotte le tenait dans ses bras; ses nombreux amis, en versant des larmes, essayaient de retirer le fer; mais le curé les retint, et voulut d'abord confesser le mourant, dans la crainte qu'il n'expirât. Ce dernier avis prévalut. Basile, d'une voix éteinte, s'écria : « Je meurs, mes amis; ah! du moins si Quitterie daignait, à mon dernier moment, me donner la foi d'épouse, je sens qu'alors mon âme, plus calme, pourrait s'ouvrir au repentir, et s'occuper de mériter le pardon de mon désespoir. »

Tous les assistants s'écrièrent qu'il fallait donner cette satisfaction à un mourant. Gamache consentit d'assez mauvaise grâce, le père de Quitterie se fit tirer l'oreille, mais il consentit aussi et le curé bénit ce mariage in extremis.

Basile n'eut pas plus tôt entendu que la cérémonie était achevée, qu'il se relève légèrement, tire le fer de sa blessure, et, retombant aux pieds de Quitterie, lui demande de lui pardonner ce qu'il osa tenter pour l'obtenir. Tout le monde resta muet de surprise : quelques-uns, plus simples que les autres, crièrent : Miracle! miracle! « Non, répondit Basile à haute voix, point de miracle, mais adresse, mais industrie, mais ruse permise à l'amour. »

Alors il découvre à tous les yeux un flexible tuyau de fer-blanc qu'il avait placé de manière que le glaive dont il s'était frappé, contenu par ce tuyau, semblait lui traverser le corps. Des vessies pleines de sang avaient été crevées du même coup.

L'aveu public qu'il fit, sa franchise, son air, sa grâce, donnérent

à Basile presque tous ses juges. On applaudit à son succès. Quitterie, à peine revenue de son trouble, de sa surprise, ne pouvait, malgré ses efforts, dissimuler sa vive joie. Quelques-uns, plus scrupuleux, ou peut-être humiliés de s'être laissé tromper, ayant osé dire que le mariage était nul, comme contracté par une fraude, Quitterie ne put se contenir plus longtemps, et s'écria d'une voix émue qu'elle le confirmait de nouveau.

A ce mot, Gamache, furieux, ses parents, ses amis, ses valets, mettent l'épée à la main, et veulent fondre sur Basile. Mille autres épées le défendent, et don Quichotte, la lance en arrêt, vole à la tête de ses défenseurs. Sancho, qui toute sa vie avait abhorré cette manière de se disputer, se réfugia bien vite au milieu des grandes marmites, espérant que ce sanctuaire serait respecté par tous les partis. Les deux troupes allaient se charger, lorsque don Quichotte, par un discours très sensé, rétablit la paix; Gamache renonça à la main d'une femme qui ne voulait point de lui. Il fit plus : il demanda, pour ne point paraître pique, que les fêtes continuassent, que les apprêts qu'il avait faits servissent aux nouveaux époux. Mais Quitterie et Basile n'acceptèrent point cette invitation : ils se retirèrent ensemble à la chaumière de Basile, et furent suivis de beaucoup de monde; car si les riches ont des flatteurs, les pauvres ont des amis. Avant de partir, ils placèrent don Quichotte entre eux deux, lui donnérent chacun le bras, lui prodiguérent les respects et les plus tendres caresses. Sancho, chagrin d'être obligé d'abandonner la fête avant le diner, suivit son maître avec Rossinante et l'âne, retournant souvent la tête du côté des grandes marmites, et poussant de profonds soupirs.





CHAPITRE XX

GRANGE ET SURPRENANTE AVENTURE DE LA CAVERNE DE MONTÉSINOS

Basile, malgré sa pauvreté, trouva moyen, dans son humble cabane, de bien traiter ses amis, et surtout de marquer sa reconnaissance au vaillant chevalier de la Manche. Quitterie, à l'envi de son époux, exaltait à chaque instant l'éloquence, le courage de notre hêros, et ne l'appelait que son Gid. Don Quichotte, charmé, demeura trois jours avec eux.

Les trois jours étant écoulés, don Quichotte voulut partir, et pria l'asile de lui donner un guide qui le conduisit, par le plus court chemin, à la caverne de Montésinos, dans laquelle il était résolu de descendre. Basile lui amena un jeune écolier de ses parents, homme d'esprit, dont la conversation devait l'amuser dans la route. Sancho fournit de nouveau le bissac, mit la selle sur Rossinante; et bientôt notre hères, accompagné de son écuyer et du guide, montés chacun sur leur âne, prit congé de ses aimables hôtes, qui le virent partir à regret.

En s'entretenant de choses et d'autres, nos voyageurs arrivèrent à un village où ils passèrent la nuit. Le guide avertit don Quichotte qu'il n'était plus qu'à deux lieues de la caverne, et que s'il avait toujours le projet d'y descendre, de longues cordes étaient nécessaires. Notre héros en fit acheter cent brasses. Le lendemain, il partit avec ses deux compagnons, et arriva vers les deux heures de l'après-midi à l'entrée du précipice, qui, quoique large et spacieuse, était si remplie de ronces, de broussailles, de figuiers sauvages, que l'on pouvait à peine l'apercevoir.

Don Quichotte, descendu de cheval, se fit passer sous les bras plusieurs doubles de la corde. «Ah! çà, monsieur, lui dit Sancho, que votre seigneurie prenne garde à ne pas faire comme ces bouteilles qu'on met rafraîchir dans les puits et qu'on retire cassées ; je ne vois pas qu'il soit bien nécessaire que vous descendiez là dedans. --Attache toujours, et tais-toi, reprit gravement don Quichotte; cette grande aventure m'est réservée. » Notre béros, se voyant attaché. regretta beaucoup de ne s'être pas pourvu d'une petite sonnette, pour avertir de temps en temps qu'il était encore en vie; mais, s'abandonnant à la Providence, il se jette à genoux, fait tout bas sa prière à Dieu pour lui demander son secours; et puis élevant la voix : « O dame de mes pensées ! s'écria-t-il, illustre et belle Dulcinée ! si les vœux de ton amant peuvent parvenir jusqu'à toi, je te demande de le soutenir par un regard favorable : je vais me précipiter, m'ensevelir dans cet abime, uniquement pour apprendre au monde qu'il n'est point de travaux et point de périls au-dessus d'un cœur qui t'adore. »

Cela dit, il s'approche de l'entrée, tire son épée, coupe les broussailles qui lui fermaient le chemin et, s'abandonnant à la corde, se
laisse couler dans le précipice. Don Quiehotte demandait toujours
qu'on filât de la corde. Le guide et l'écuyerobéissaient : bientôt ils n'entendirent plus la voix du héros, et les cent brasses étaient à leur fin.
Incertains de ce qu'ils devaient faire, ils demeurérent à peu près une
demi-heure à se consulter. Au bout de ce temps ils jugèrent qu'il
fallait retirer la corde; mais elle revenait sans aucun poids, ce qui
leur fit imaginer que don Quichotte n'était plus au bout. Sancho
pleurait, se désolait, et retirait plus vite la fatale corde. Enfin, au
bout de quatre-vingts brasses, il sent tout à coup qu'elle était
pesante; il en jette un cri de joie. Après dix brasses encore il voit
distinctement son maître. « Ah! Dieu soit béni! dit-il, et soyez le
bien revenu! nous avons eu une terrible peur que vous ne fussiez
resté pour les gages. » Don Quichotte ne répondait point. Quand



ON S'APERCUT QU'IL ÉTAIT ENBORRE

il fut tout à fait remonté, on s'aperçut qu'il était endormi. Aussitôt on l'étend par terre, on le délie, on le secoue; et le héros, ouvrant les yeux, qu'il porte à droite et à gauche, s'écrie : « O mes chers amis, vous me privez du plus doux, du plus beau spectacle de l'univers! Hélas! il n'est donc que trop vrai que le bonheur passe comme un songe, et que les plaisirs de la vie, semblables aux fleurs du matin, se flétrissent dès le soir même! Que je vous plains, que je vous plains, ô malheureux Montésinos, Durandart! ô Belerme, triste Guadiana! et vous, filles de Ruidera, dont les eaux toujours abondantes ne sont que les larmes que vos yeux répandent! »

Sancho, le guide, tout surpris, écoutaient ces graves paroles que don Quichotte prononçait avec l'émotion et l'accent de la plus profonde douleur. Ils lui demandèrent de leur raconter ce qu'il avait vu dans cet enfer. « Ce n'est point un enfer, reprit-il, c'est le séjour des merveilles. Asseyez-vous, mes enfants, écoutez bien, et croyez. »





CHAPITRE XXI

ADMINABLE RÉCIT QUE FAIT DON QUICHOTTE DE CE QU'IL À VU DANS LA CAVERNE DE MONTÉSINOS

« Je descendais, mes amis, soutenu par votre corde, dans les ténèbres de cet abime, lorsque à une longue distance du jour je découvris sur ma droite une cavité profonde, éclairée en quelques endroits par de faibles rayons de lumière, qui sans doute répondaient de loin à la surface du globe. Je résolus d'entrer dans cette cavité : je vous criai, mais en vain, de ne plus filer la corde; je m'arrétai sur un roc en saillie; et voyant que, malgré mes cris, la corde arrivait toujours, je la saisis, j'en fis un rouleau sur lequel je me reposai. A peine assis, un sommeil paisible vint s'emparer de mes sens. Tout à coup je me réveille, et me trouve au milieu d'un pré délicieux, où toutes les beautés de la nature semblaient être réunies. Je regarde, je m'assure bien que je ne suis plus endormi : certain que ce n'est point un songe, je m'avance dans cette praîrie, et je découvre bientôt un superbe palais de cristal, qui, réfléchissant les feux du soleii, éblouissait mes faibles yeux. Deux portes d'émeraudes

s'ouvrent : il sort du palais un vieillard vêtu d'une tunique verte, couvert d'un manteau mordoré, portant sur la tête une toque noire.

Il vint à moi; je l'attendis : « Depuis longtemps, me dit-il, intrépide don Quichotte, tout ce que nous sommes ici d'enchantés, soupirons après votre arrivée. Suivez-moi, digne chevalier, le destin permet que je vous révêle les étonnantes merveilles de ce château de cristal, dont je suis l'alcade éternel : c'est Montésinos qui vous parle. — Vous êtes Montésinos! répondis-je avec surprise; al l'seigneur, hâtez-vous de m'apprendre si je dois ajouter foi à ce qu'on rapporte de vons. Est-il vrai qu'à Roncevaux, après la mort de votre ami le courageux Durandart, vous enlevâtes son cœur, selon sa prière dernière, et vous allâtes le porter à Belerme qu'il nimait. — Oui, je l'ai fait, j'ai dù le faire, me répondit Montésinos. Venez vous-même voir Durandart.

Alors il marche et me conduit dans une salle basse du palais, dont les murailles étaient d'albâtre. Là j'aperçois un tombezu de marbre d'une magnifique sculpture, sur lequel un homme en chair et en os était couché de son long. Cet homme, qui semblait endormi, tenait sa main droite sur son côté gauche. « Voilà monami Durandart, dit Montésinos en pleurant, voilà le héros et la fleur des chevaliers. Merlin l'enchanta dans ces tristes lieux avec d'autres personnes que vous connaîtrez. Cependant Durandart est mort il y a plusieurs siècles: j'ai tiré son cœur de son sein, et cela ne l'empêche point de se plaindre, de gémir sans cesse. »

Dans ce moment Durandart, d'une voix triste et lamentable, demanda si Montésinos avait tenu sa promesse.

c Qui, oui, mon bien-aimé cousin, a répondu le vieillard en se mettant à genoux : soyez tranquille; après votre mort, je vous enlevai votre cœur le plus adroitement qu'il me fut possible. Je le mis dans un beau mouchoir de dentelle, avec des aromates et du sel; je n'oubliai pas de vous enterrer, et je pris le chemin de France pour aller porter votre présent à l'infortunée Belerme. Depuis lors, sans savoir comment, Belerme s'est trouvée ici avec vous, moi, votre écuyer Guadiana, la bonne duègne Ruidera, sept de ses filles, deux de ses nièces, et une infinité d'autres malheureux enchantés par le grand Merlin. Voilà cinq cents ans que nous y sommes : nous nous portons bien, grâce à Dieu, si ce n'est la duègne Ruidera, ses filles, ses

nièces, qui, à force de pleurer, ont été métamorphosées en fontaines. Il est aussi arrivé un malheur à votre écuyer Guadiana: il est devenu tout à coup un fleuve. Aujourd'hui j'ai du plaisir à vous annoncer que le fameux don Quichotte de la Manche, dont le savant Merlin fit tant de prédictions, est arrivé dans ce palais : j'ai lieu d'espérer que ce héros pourra nous désenchanter, car vous savez que les grandes actions sont réservées aux grands hommes.

— Ah! mon cher cousin, répond Durandart d'une voix dolente, je le souhaite sans m'en flatter : à tout événement prenons patience, et mêlons les cartes. » Cela dit, il perd la parole et se retourne sur le côté.

Au même instant, des plaintes, des cris, m'ont fait retourner la tête: j'ai vu dans une salle, à travers les murs de cristal, une procession de fort belles dames, toutes vêtues de deuil, portant des rubans blanes sur la tête. Celle qui marchait la dernière était plus en deuil que les autres, et ses longs voiles trainaient à terre; elle avait les sourcils rapprochés, le nez camard, la bouche grande, les dents assez mal rangées, mais plus blanches que des amandes sans leur peau. Dans ses mains était un mouchoir qui paraissait envelopper quelque chose: ses yeux regardaient ce mouchoir, sur lequel ses larmes coulaient.

- « Voilà Belerme, m'a dit le vieillard, précèdée de ses femmes, enchantées ici comme elle. Quatre fois la semaine elle vient faire cette procession autour du corps de Durandart. Vous la trouvez peut-être moins belle que la renommée ne vous l'avait peinte; mais cinq cents ans de douleur altèrent toujours un peu la plus fraiche des beautés. Vous voyez qu'elle est fort pâle et qu'elle a les yeux battus. Gardez-vous d'attribuer cette pâleur à quelque indisposition; c'est le seul chagrin qui fait disparaître les roses de son visage. »
- Mais, monsieur, dit le jeune guide, je ne puis comprendre que vous ayez vu tant de choses pendant une heure tout au plus que vous avez été dans cette caverne. — Comment, une heure! s'écria don Quichotte; j'ai remarqué trois fois le soleil se lever et se coucher. Ce n'est que le troisième jour que l'aventure la plus belle, la plus intéressante m'est arrivée. — Eh! quelle est-elle? demanda Sancho. — Mon ami, reprit notre chevalier, je me promenais avec

Montésinos dans la délicieuse prairie, lorsque tout à coup j'apercois, jouant ensemble sur le gazon, trois villageoises absolument
semblables à celles que nous rencontrâmes sur la route du Toboso.
Surpris, troublé de cette vue, j'ai prié le vieillard de me dire s'il
connaissait ces trois villageoises. « Non, m'a-t-il dit; elles ne sont
arrivées que depuis peu; mais je pense que ce doivent être des princesses enchantées, car c'est ici le rendez-vous de toutes lès victimes
des enchanteurs. » Ne doutant plus alors que ce fût Dulcinée, j'ai
volé vers elle; je l'ai reconnue, et j'ai voulu lui parler : mais, hélas!
sans me répondre, sans me jeter un regard, elle a fui comme un
faon timide. Tout à coup le palais, la prairie, Montésinos, tous les
objets ont disparu soudain à mes yeux.

— O mon bon Dieu! s'écria Sancho en se frappant le front de ses mains, est-il possible que les enchanteurs soient assez forts pour ôter ainsi la raison et le bon sens à mon maître! Ah! monsieur, je vous le demande par tout ce que vous révérez, ne contez jamais à personne ce que vous venez de nous dire; car on finira par croire que vous êtes un peu timbré. — Mon fils, répond notre hèros, je pardonne à ton amitié les conseils sévères qu'elle me donne; mais tu connais mon horreur pour le mensonge; je t'affirme, je et répête que tout ce que tu viens d'entendre m'est arrivé de point en point. Je n'ai pas encore tout dit; et lorsqu'il en sera temps, je t'apprendrai bien d'autres merveilles, qui te rendront celles-ci très simples et très croyables. »





CHAPITRE XXII

OU L'ON TROUVERA DES DETAILS EXTRAVAGANTS ET BIDICULES, MAIS NÉCESSAIRES A L'INTELLIGENCE DE CETTE ÉTONNANTE HISTOIRE

Après avoir diné sur l'herbe des provisions de Sancho, tous trois remontérent à cheval pour aller coucher dans une hôtellerie qui n'était pas fort éloignée.

Ils étaient à peine dans le grand chemin, qu'ils furent joints par un homme à pied, pressant à coups de fouet la marche d'un mulet chargé de lances. Cet homme suivait la même route que notre héros, et passa près de lui sans s'arrêter. « Mon ami, lui cria don Quichotte, votre pauvre mulet n'en peut plus; il faut que vous ayez de grandes affaires pour le presser aussi vivement. — J'en ai de grandes en effet, répondit le voyageur; car les armes que vous voyez doivent servir demain dans un combat. Je ne puis vous en dire davantage; mais si vous venez coucher à la première hôtellerie, où je compte m'arrêter quelques heures, je vous instruirai du singulier motif de la bataille qui doit se livrer. » En disant ces derniers mots, le voyageur était déjà loin.

On peut juger de l'extrême désir qu'eut aussitôt notre chevalier de rejoindre cet homme et de lui parler. Il fit doubler le pas à Rossinante, et se hâta de gagner l'hôtellerie, où il arriva peu avant la nuit. Cette fois il ne la prit point pour un château, ce qui fit grand plaisir à son écuyer. A peine descendu de cheval, don Quichotte demanda des nouvelles de l'homme qui conduisait le mulet chargé de lances. L'aubergiste lui répondit qu'il était à l'écurie. Notre béros courut l'y chercher, et le trouva criblant de l'avoine. Dans l'impatience où il était de l'entretenir, il l'aida lui-même à donner à manger à son mulet; ensuite il le mena s'asseoir avec lui sur un banc de pierre, le somma de sa promesse, et l'aubergiste, le guide, Sancho, étant venus se mettre en cercle pour écouter, le voyageur commença son récit.

« Dans un village, dit-il, éloigné d'ici de quatre lieues, un de nos échevins perdit son àne. Malgré toutes les diligences qu'il fit, il ne put le retrouver. Quinze jours après, un antre échevin, confrère du maître de l'âne perdu, vint l'embrasser sur la place, en lui disant : « Réjouissez-vous, je vous apporte des nouvelles de votre ane. - Ah! mon confrère, répondit l'autre, que je vous suis obligé! Ces nouvelles sont-elles bonnes? - Oui, mon confrère; je l'ai vu, je l'ai rencontré dans la montagne, sans bât, sans harnais, tout nu, l'ort maigre, mais enfin c'est lui : j'ai fait tout au monde pour vous le ramener; la maudite bête est déjà si sauvage, qu'elle n'a voulu entendre à rien; et, se mettant à roer aussitôt que j'approchais, elle est allée se cacher dans le plus fourré de la montague. Je vous propose, mon confrère, d'y retourner avec vous, et j'espère qu'à nous deux neus viendrons à bout de la prendre. - Pardi, mon confrère, vous êtes bien obligeant! J'accepte volontiers ce service, que je vous rendrai de bon cœur quand l'occasion s'en présentera. »

Cela dit, nos deux échevins s'en vont ensemble à la montagne, cherchent, recherchent avec soin; mais l'âne ne paralt pas. Celui qui prétendait l'avoir vu dit à l'autre : « Mon confrère, ne nous décourageons point; j'ai un moyen sûr pour trouver votre âne. Je vous confie que personne au monde ne sait si bien braire que moi; c'est un talent que j'ai cultivé dès l'enfance, et que je peux dire avoir

porté à sa dernière perfection. Je vais l'employer à votre service. Soyez certain que votre âne y sera trompé le premier. — Ma foi, mon confrère, reprit l'autre, j'ai la satisfaction de penser que je pourrai vous aider. Je ne veux point vous cacher que tous ceux qui me connaissent s'accordent à convenir que lorsque je me mets à braire, on croirait entendre un âne: je m'en suis fait une occupation, une étude particulière; et, sans vouloir vous rien disputer, j'ai lieu d'espérer que vous serez satisfait. — Tant mieux! vraiment, j'en suis ravi. Prenez d'un côté, moi de l'autre et, sans jalousie, mettonsnous tous deux à braire, afin de retrouver votre âne. »

Aussitôt ils se séparèrent; et dès qu'ils se sont perdus de vue, tous deux se mettent à braîre avec tant de perfection, qu'ils accourent l'un vers l'autre, croyant que c'était l'ane qui leur répondait. Surpris également de se rencontrer: « Quoi! c'est vous, mon confrère? dit le premier. — C'est moi-même, répond le second. — Est-il possible, mon confrère, que ce soit vous que je viens d'entendre? — Oui; mais je suis dans l'admiration. — Par ma foi! je n'en reviens pas. — C'est qu'il n'y a point de différence. — Vous êtes indulgent : c'est vous qui méritez ces éloges. Quel son! comme il est soutenu! comme il est plein! comme il est beau! — Et vous donc! quelle vérité dans les repos, dans les reprises! Ah! je vous cède la palme. — Point du tout; mais je suis flatté qu'un connaisseur comme vous daigne m'accorder quelque estime. Recommençons, si vous le voulez bien. »

Chacun reprend alors un chemin différent, se remet à braire, et quatre ou cinq fois vient à la voix de son confrère, toujours trompé par la ressemblance. L'âne perdu était le seul qui ne dit rien : il n'avait garde de rien dire; nos échevins le trouvèrent à demi mangé par les loups. Ils retournèrent au village, où leur premier soin fut de raconter ce qui leur était arrivé. Tous deux parlèrent avec enthousiasme de la grâce, de la perfection, du talent extraordinaire que chacun d'eux avait à braire. Ces récits volèrent de bouche en bouche, et se répandirent dans le pays. Le diable, qui se plait toujours à faire naître des noises, engagea quelques habitants des villages voisins à se mettre à braire en rencontrant les nôtres et à leur dire que c'était la langue de leurs échevins. Les petits garçons, qui ne valent rien nulle part, se mêlèrent de la plaisanterie. Dès ce moment elle devint générale : notre village n'a plus d'autre nom que le village des ânes.

On s'est fâché, on s'est hattu : enfin demain nous nous rassemblons pour livrer une bataille en règle à ceux qui nous insultent journellement. C'est pour cela que je viens d'acheter, aux frais de notre commune, les lances que vous avez vues sur mon mulet. »

Don Quickotte allait prendre la parole et faire de sages réflexions sur cette singulière aventure, lorsqu'on vit entrer dans l'hôtellerie un homme vêtu de peau de chamois depuis la tête jusqu'aux pieds, portant un large emplâtre vert sur l'œil et sur la joue gauche. En arrivant il s'écria : « Seigneur aubergiste, avez-vous de la place? Pouvez-vous donner à coucher au fameux singe devin et aux marionnettes de Mélisandre? - Eh! c'est maître Pierre, répondit l'aubergiste avec un transport de joie ; c'est maltre Pierre l'réjourssons-nous! Soyez le bienvenu, maître Pierre! Où sont donc le singe et les marionnettes? - Ils ne sont pas loin, reprit l'arrivant; mais je vous demande avant tout si vous pouvez les loger. - Si je le peux! Pour vous, maltre Pierre, je refuserais le duc d'Albe. Faites arriver promptement votre singe et vos marionnettes : j'ai beaucoup de monde ici; la recette sera bonne, et nous allons rire ce soir. - Je ne demande pas mieux : je moděreral le prix; pourvu qu'on paye ma dépense, je ne prendrai rien pour les places. »

En parlant ainsi, maître Pierre sort pour faire avancer sa charrette, et don Quichotte s'informe de ce que c'est que cet homme, ce singe et son prétendu spectacle. « Seigneur, répondit l'aubergiste, notre bon ami maltre Pierre court depuis longtemps ce pays, en faisant jouer par ses marionnettes une pièce admirable, dont le sujet est la belle Mélisandre délivrée des mains des Maures par don Gaïféros dont elle est aimée : avec lui un singe, le plus habile, le plus savant des singes, et peut-être même des hommes; car on n'a qu'à lui faire telle question que l'on veut, il l'écoute, saute sur l'épaule de son maître, lui dit à l'oreille sa réponse, que maître Pierre répête tout haut. Cette réponse est presque toujours étonnante pour la justesse, l'esprit et la vérité. On croît ce singe sorcier; ce qui pourrait fort bien être. Il n'en coûte que deux réaux par question : ces deux réaux ont déjà fait la fortune de maître Pierre, qui passe pour être fort riche. Mais tout le monde l'aime ici : il est bon homme, gai, franc, parle comme six, boit comme douze, et sait une foule de contes qui nous font mourir de rire. >



SCIENCUL, CET ANDRAL NE SE PLATTE PAR DE CONNAITRE L'AVENIR.

On s'est fâché, on s'est battu : enfin demain nous nous rassemblons pour livrer une bataille en règle à ceux qui nous insultent journellement. C'est pour cela que je viens d'acheter, aux frais de notre commune, les lances que vous avez vues sur mon mulet. »

Don Quichotte allait prendre la parole et faire de sages réflexions sur cette singulière aventure, lorsqu'on vit entrer dans l'hôtellerie un homme vêtu de peau de chamois depuis la tête jusqu'aux pieds, portant un large emplâtre vert sur l'œil et sur la joue gauche. En arrivant il s'écria : « Scigneur aubergiste, avez-vous de la place? Pouvez-vous donner à coucher au fameux singe devin et aux marionnettes de Mélisandre? - Eh! c'est maître Pierre, répondit l'aubergiste avec un transport de joie ; c'est maître Pierre! réjoussons-nous! Sovez le bienvenu, maître Pierre! Où sont donc le singe et les marionnettes? - Ils ne sont pas loin, reprit l'arrivant; mais je vous demande avant tout si vous pouvez les loger. - Si je le peux! Pour vous, maître Pierre, je refuserais le duc d'Albe, Faites arriver promptement votre singe et vos marionnettes : j'ai beaucoup de monde ici; la recette sera bonne, et nous allons rire ce soir. - Je ne demande pas mieux : je modérerai le prix; pourvu qu'on paye ma dépense, je ne prendrai rien pour les places, »

En parlant ainsi, maltre Pierre sort pour faire avancer sa charrette, et don Quichotte s'informe de ce que c'est que cet homme, ce singe et son prétendu spectacle. « Seigneur, répondit l'aubergiste, netre bon ami maître Pierre court depuis longtemps ce pays, en faisant jouer par ses marionnettes une pièce admirable, dont le sujet est la belle Mélisandre délivrée des mains des Maures par don Gaïféros dont elle est aimée : avec lui un singe, le plus habile, le plus savant des singes, et peut-être même des hommes; car on n'a qu'à lui faire telle question que l'on veut, il l'écoute, saute sur l'épaule de son maître, lui dit à l'oreille sa réponse, que maître Pierre répête tout haut. Cette réponse est presque toujours étonnante pour la justesse, l'esprit et la vérité. On croît ce singe sorcier; ce qui pourrait fort bien être. Il n'en coûte que deux réaux par question : ces deux réaux ont déjà fait la fortune de maître Pierre, qui passe pour être fort riche. Mais tout le monde l'aime ici : il est bon homme, gaî, franc, parle comme six, boit comme douze, et sait une foule de contes qui nous font mourir de rire. >



ASSENCE, CET ANIMAL NE SE PLATTE PAS DE CONNAITRE L'AVENIE.

Maltre Pierre reparut alors avec sa charrette, son petit garçon, ses marionnettes, son singe, qui était assez grand, sans queue, avait le derrière pelé, l'air vif et spirituel. Don Quichotte s'avança vers lui : « Monsieur le devin, dit-il, je vous demande de me dire ce qui doit m'arriver demain. - Seigneur, répondit maître Pierre, cet animal ne se flatte pas de connaître l'avenir; il n'est habile que sur le présent et le passé. - Pardi! s'écria Sancho, voità une belle science! Je ne donnerais pas une épingle pour qu'on m'apprenne ce qui m'est arrivé ; je le sais mieux qu'un autre apparemment. Mais puisque ce monsieur le singe connaît le présent, je lui offre mes deux réaux pour qu'il me dise ce que fait dans ce moment Thérèse Pança, ma femme. » Maître Pierre refusa de prendre l'argent d'avance : il donne un coup sur son épaule gauche; le singe saute à l'instant, approche sa bouche de l'oreille de son maître, remue vivement ses deux mâchoires, et revient à terre au bout de quelques minutes. Maître Pierre, sans parler, s'avance vers don Quichotte, se met à genoux, et saisissant les jambes de notre chevalier; « Pardonnez-moi, lui ditil, d'embrasser avec respect les genoux du restaurateur de la chevalerie errante, qui sans vous allait être éteinte. Permettez-moi de rendre mes hommages au vaillant don Quichotte de la Manche, le vengeur des opprimés, l'appui des malheureux, le soutien des faibles, l'espoir et l'admiration de ceux qui aiment encore la vertu. »

A ces paroles, notre héros, son écuyer, le guide, l'aubergiste, tout le monde demeura stupéfait. Sans leur donner le temps de se remettre, maître Pierre regarde Sancho. « O toi, lui dit-il, le plus fidèle écuyer du plus grand chevalier du monde, réjouis-toi: ta temme Thérèse est à présent occupée de filer une livre de lin. Solitaire dans sa maison, pensant à l'époux qu'elle adore, elle n'a près d'elle qu'un vieux pot cassé, dans lequel elle a mis du vin, qui de temps en temps soutient son courage. — En bien! je le crois, répondit Sancho; Thérèse est une brave femme, et si elle n'était point jatouse, je ne la troquerais pas pour la géante Andalone, qui avait un si grand mérite, à ce que prétend mon maître. Quant à ce petit pot de vin qui tient compagnie à Thérèse, je la reconnais encore là; jamais elle ne se laisse manquer de rien, fût-ce aux dépens de ses héritiers. »

Tandis que la salle se préparaît pour les marionnettes, Sancho

voulut encore savoir du singe si les grandes choses que son maître avait vues dans la caverne de Montésinos étaient véritables ou non. Le singe sauta, selon l'usage, sur l'épaule de son maître, qui, après l'avoir écouté, dit gravement à Sancho: « Le devin prétend que votre question est difficile et captieuse; mais qu'un seul mot y répondra. Tout ce que l'illustre don Quichotte assure avoir vu dans la caverne de Montésinos est au moins très vraisemblable. » Notre héros, fort satisfait de la réponse, se rendit dans la salle du spectacle; on lui donna la place d'honneur. Tout ce qui était dans l'auberge vint se ranger derrière lui. Plusieurs bougies furent allumées autour d'un petit théâtre qu'elles éclairaient parfaitement. Maître Pierre se cacha derrière pour faire mouvoir les figures; son petit garçon se plaça debout sur le devant de la scène, tenant une baguette à la main, pour tout expliquer aux spectateurs, et la toile se leva.





CHAPITRE XXIII

LES MARIONNUTTES DE MÉLISANDRE

Toutes les oreilles étaient attentives, tous les yeux fixés sur la scène, lorsqu'on entendit dervière le théâtre un grand bruit de trompettes et de tambours, mêlé de salves d'artillerie. Alors le petit garçon prit la parole, et dit, d'un ton de fausset:

c lei commence la véritable histoire de la belle Mélisandre et de son époux don Gaïféros, histoire tirée des chroniques françaises et des remances espagnoles, que grands et petits connaissent. Vous allez voir comment Mélisandre, prisonnière chez les Maures de Sansuègne, qui s'appelle à présent Saragosse, fut remise en liberté par son mari don Gaïféros. Le voilà, ce don Gaïféros, qui, oubliant un peusa femme, s'amuse et se divertit à la cour de l'empereur Chartemagne, père de Mélisandre; le voilà qui fait une partie de dames.

Your voyez présentement ce personnage qui paraît avec la couronne en tête et le sceptre dans la main : c'est l'empereur Charlemagne. Il n'est pas de trop bonne humeur de voir son gendre oublier sa femme, et vient lui parler vertement de tous les dangers que court son honneur en laissant ainsi son épouse captive. Don Gaïféros lui répond; et l'empereur se fâche à tel point, qu'il est prêt à lui donner de son sceptre sur la figure : on prétend qu'il lui en donna. Quand sa réprimande est finie, Charlemagne lui tourne le dos. Voyez comment don Gaïféros, piqué de ce qu'il vient d'entendre, se lève enflammé de colère; comme il jette par terre la table, les dames et le damier; comme il demande ses armes, et prie son cousin don Roland de lui prêter sa bonne épée Durandal. Don Roland refuse de la lui prêter : il s'offre d'alter avec lui pour délivrer Mélisandre; mais don Gaïféros le remercie; il dit que lui seul suffira, va s'armer, monte à cheval, et prend la route de Sansuègne.

A présent, messieurs, regardez cette grande et haute tour du palais de Saragosse; voyez-y sur le balcon cette jeune dame habillée en Maure : c'est la femme de Gaïféros, c'est la belle Mélisandre, qui dès le matin vient s'établir lâ, tourne ses yeux sur le chemin de France, songe à Paris, à son époux, et soupire d'en être si loin.

Ce chevalier que vous voyez sur son cheval, couvert d'une cape gasconne, c'est don Gaïféros lui-même. Il arrive au pied de la tour; Mélisandre le considère, et le prend pour un voyageur. Elle lui chante, d'une douce voix, l'ancienne romance que vous savez tous:

> Bean chevalier, viens-tu de France? As-tu va don Gallérus?

Voyez comment Gaïféros se dépêche d'ôter sa cape, comment sa femme le reconnaît, et comme elle en saute de joie. La voilà prête à s'élancer du haut du balcon, par terre, pour le rejoindre plus vite; mais elle aime mieux cependant nouer ensemble les draps de son lit, et se laisser couler en bas. La voilà qui vient, qui descend; elle est déjà tout près d'arriver. Ah! quel malheur! son beau falbala s'accroche à un grand clou du mur; Mélisandre reste suspendue; hélas! que deviendra-t-elle?

Mais n'en soyez pas inquiets. Voyez-vous den Gaïféros escalader la muraille, arriver jusqu'à sa femme, la saisir, la tirer à lui, sans regarder seulement s'il déchire ou non le beau falbala. Elle meurt de peur; il l'emporte, la jette à califourchon sur la croupe de son cheval, se remet en selle, pique des deux, prend le galop, et la belle Mélisandre, qui se sent un peu cahotée, serre son mari de toutes ses forces, tremble, le serre encore plus, parce qu'elle n'est pas accoutumée à cette manière de voyager.

Remarquez à présent, messieurs, que le cheval de Gaïféros ne manque pas de hennir sitôt qu'il sent sur son dos la belle et honorable charge de son maître et de sa maîtresse. Voyez comme il galope bien, comme il est déjà loin de Saragosse, et comme il a pris de luimême la grande route de Paris.

Malheureusement, Mélisandre avait été vue descendant du haut de la tour, et fuyant avec son époux. Le roi Marsile, averti, fait aussitôt répandre l'alarme, battre le tambour, sonner le tocsin. Entendez-vous le tintamarre horrible qui se fait dans Saragosse?

Au milieu de tout ce tumulte, voyez présentement, messieurs, la superbe cavalerie qui va sortant de la ville à la poursuite de Mélisandre. Regardez ces beaux cavaliers avec leurs grandes moustaches, leurs cimeterres à la main, leur air farouche et terrible. Oh! que je crains pour don Gaïféros et pour sa femme! Si par malheur ils sont rejoints, vous les allez voir revenir attachés à la queue de leur coursier, et livrés ensuite aux atrocités d'un peuple infidèle et barbare.

— Non, par Dieul's'ècrie notre héros avec une voix de tonnerre, non; tant que je vois le jour, il ne peut rien arriver au brave don Gaïféros. Arrêtez, lâches musulmans, cessez une indigne poursuite; c'est moi qui défends Mélisandre, c'est moi qui vous défie tous. » A ces mots, l'épée à la main, il s'élance sur les marionnettes, enfonce, renverse les escadrons maures, détruit les tours, les maisons, les remparts de Saragosse, pénètre même plus loin; et si maître Pierre ne s'était baissé, sa tête tombait sur la scène avec celles de ses guerciers.

Ce pauvre maître Pierre, à l'abri derrière sa plus forte planche, criait de toutes ses forces : « Seigneur don Quichotte, seigneur don Quichotte, apaisez-vous, s'il vous plaît; ceux que vous tuez ne sont pas des Maures, ce sont des figures de pâte. Ah 1 malheureux que je suis ! vous me cassez tout, vous me ruinez. » Don Quichotte n'écoutait rien, et continuait le carnage. En moins de huit ou dix minutes le théâtre croula par terre; la cavalerie fut taillée en pièces; le roi Marsile, grièvement blessé, demeura dans les débris; l'empereur Charlemagne tomba d'un côté, sa couronne et son sceptre de l'autre;

le singe, effrayé du tapage, brisa sa chaîne et s'enfuit sur les torts; le petit garçon courut se cacher; le guide, l'aubergiste, tout l'auditoire, se hâtèrent de gagner la porte; Sancho lui-même voulut se sauver, et n'a pas craînt de dire depuis qu'il n'avait jamais vu son maître dans une si furieuse colère.

Notre héros, au milieu des morts, des blessés et des fuyards, maître du champ de bataille, ne voyant plus d'ennemis, s'arrête pour reprendre haleine. « Je voudrais hien, s'écria-t-il, que tous ceux qui osent nier l'utilité de la chevalerie fussent témoins de cette aventure. Où en seraient don Gaïféros et la belle Mélisandre si le hasard ou leur bonheur ne m'avait pas conduit ici! Mon bras les a délivrés de cette horde de mécréants. Vive, vive la chevalerie! elle seule fait des heureux.

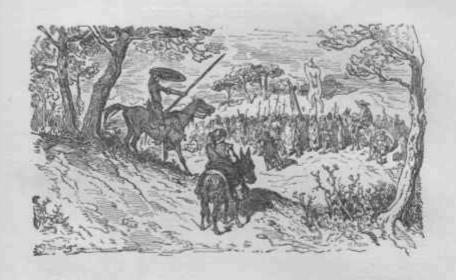
— Ce n'est pas moi qu'elle rend tel, répondit maître Pierre d'une voix douloureuse dans le coin où il se tenait. Je peux dire comme le roi Rodrigue quand il eut perdu sa bataille : Hier, j'étais maître de l'Espagne, aujourd'hui je n'ai point d'asile. »

Ces paroles attendrirent Sancho. « Ne pleurez pas, dit-il, maître Pierre, vos plaintes me fendent le cœur. Je connais monseigneur don Quichotte : il est bon, il est scrupuleux; et s'il vous a fait quelque tort, vous pouvez être certain qu'il vous en dédommagera. - Assurément, dit notre héros; mais je ne sache pas que maître Pierre ait rien à réclamer de moi. - Comment, rien? reprit celui-ci; regardez donc ces corps morts, ces villes détruites, ces membres épars, ces princesses mutilées; n'est-ce pas mon bien? n'est-ce pas mon sang que vous avez répandu? n'est-ce pas ces marionnettes, qui seules me faisaient vivre, et que votre bras invincible a réduites presque au néant? - Allons, dit notre chevalier, voici sans doute un nouveau tour de messieurs les enchanteurs : vous verrez que ces ennemis ne seront plus que des marionnettes. Ma foi! je ne vous cache point que je les ai pris pour des Maures, Mélisandre pour Mélisandre, don Gaïféros pour don Gaïféros : j'ai fait ce que ma profession m'obligeait de faire. Si la chance tourne à présent, ce n'est pas ma faute; et pour vous prouver la pureté de mes intentions, je me condamne de bon cœur à vous payer le dommage. Estimez-le vous-même, maître Pierre; je m'acquitterai sur-le-champ. » Maître Pierre, en s'inclinant, répondit qu'il n'en attendait pas moins du

magnanime don Quichotte, et proposa de rendre juges de ses demandes l'aubergiste et le grand Sancho. Ces deux arbitres furent agréés.

Maltre Pierre régla le tarif des tués et des blessés. Le tout, modéré par les arbitres, fit une somme de quarante réaux, que Sancho paya sur-le-champ, en ajoutant quelque chose de plus pour la peine de reprendre le singe. Le lendemain, dés le point du jour, maître Pierre partit avec sa charrette, son singe et les débris de son théâtre. Notre héros se mit en route plus tard, après avoir pris congé de son guide, et payé sa dépense à l'aubergiste, qu'il laissa tout émerveillé de ce qu'il avait fait et dit.





CHAPITRE XXIV

SUITE DE L'AVENTURE DES ANES

Le bénévole lecteur est sans doute curieux de savoir ce que c'était que maître Pierre; je ne lui en ferai point un secret. Il se rappelle les galériens délivrés jadis par notre chevalier, et ce fameux Ginès de Passamont, voleur de l'âne de Sancho. Ginès, craignant, pour de bonnes raisons, de tomber entre les mains de la justice, s'était mis un emplâtre sur l'œil, avait acheté un singe, qu'il avait dressé à son petit manège et s'était établi joueur de marionnettes. L'adroit fripon ne manquait jamais, avant d'entrer dans un bourg, de s'informer soigneusement des principaux habitants, de leurs affaires, de leurs relations, de ce qui leur était arrivé. Dès qu'il se voyait instruit, il allait dans ces lieux montrer ses marionnettes, pour lesquelles il avait fait une demi-douzaine de pièces intéressantes ou comiques; ensuite il annonçait que son singe répondait sur le présent et le passé, moyennant deux réaux par question. Tout le monde s'empressait d'interroger le singe devin ; Ginès, qui avait de l'esprit, tirant parti de ce qu'il savait, suppléant à ce qu'il ne savait pas, faisait

parler son singe avec beaucoup d'adresse, étonnait, amusait ses spectateurs, s'enrichissait de leur argent, et les renvoyait satisfaits. Il avait fort bien reconnu dans l'auberge son libérateur don Quichotte et l'écuyer Sancho Pança, qu'on ne pouvait guère oublier, pour peu qu'on les eût rencontrés; il ne perdit point cette heureuse occasion de faire valoir l'habileté de son singe et de se divertir lui-même, quoique le jeu pensât lui coûter cher, lorsque don Quichotte, attaquant la cavalerie du roi Marsile, fit passer son épée si près de sa tête.

Notre héros, sorti de l'auberge, voulut, avant de gagner Saragosse, visiter les rives de l'Ébre; il marcha pendant deux soleils sans qu'il lui arrivât d'aventure; mais le troisième jour, comme il gravissait une petite colline, il entendit un bruit de tambours, de trompettes et d'arquebusades. Ne doutant point que ce ne fût quelque régiment en marche, il piqua Rossinante, arriva sur la colline, et découvrit dans le vallon une troupe de deux cents hommes à peu près, armés de lances, d'arbalètes, de pertuisanes et de hallebardes. Notre chevalier descendit le coteau, s'approcha du bataillon, et distingua bientêt la principale bannière, sur laquelle on avait peint un fort joli petit âne, la bouche béante, les naseaux ouverts, le cou tendu, les oreilles dressées, paraissant braire de toutes ses forces. Autour du drapeau l'on voyait écrit:

Le braire de nos échevins Nous sort de trompette guerrière.

Don Quichotte, d'après cette inscription, ne douta point que ce ne fut l'armée de ce village insulté par ses voisins, et qui venaitse venger des railleurs. Il voulut joindre cette armée, malgré les représentations de Sancho, qui de sa vie ne se soucia de se trouver dans de semblables fêtes.

Les paysans de la bannière de l'âne firent un bon accueil à notre chevalier, dont les armes, dont la figure ne laissèrent pas de les étonner. Den Quichotte leur témoigna le désir de parler à tout le bataillon. On fit silence, on l'environna. Le héros parla avec tant de sagesse, tant de force et d'éloquence, que les gens furent sur le point de renoncer à leur belliqueuse entreprise.

« Le diable m'emporte, disait en lui-même Sancho, si mon maltre n'est pas aussi bon théologien qu'un évêque ! Il faut que j'essaye aussi de faire de petits sermons : je suis persuadé que je m'en tirerai fort bien; je me sens du talent pour parler en public, et je vais m'essayer avec ces gens-ci. » Notre écuyer profite aussitôt du silence qu'observait encore le bataillon, presque persuadé par don Quichotte. « Que diable, messieurs, dit-il d'une voix haute, faut-il donc s'échiner les uns les autres parce qu'on vient de nous braire aux oreilles? Eh! quand j'étais petit garçon, je tirais vanité de savoir braire; personne ne s'avisait de m'en railler; au contraire, les plus huppés de mon village portaient envie à mon talent. Tenez, messieurs, vous allez en juger, car cette science est comme celle de nager, elle ne s'oublie jamais; écoutez-moi donc, je vous prie. »

Sancho serre alors son nez d'une main, et se met à braire avec tant de force, que toute la vallée en retentit. Un des paysans qui l'environnaient crut que Sancho se moquait d'eux, et, levant le gros bâton qu'il portait, lui en appliqua sur l'épaule un coup si pesant, que notre pauvre écuyer tomba de son âne à terre. Don Quichotte voulut frapper le paysan; le bataillon tout entier presse, menace le béros; les lances, les arquebuses se dirigent toutes sur lui; mille pierres lancées par des bras robustes sifflent déjà près de sa tête. Ces lances, ces pierres ne l'eussent guère effrayé; mais la seule vue des armes à seu, que toute sa vie il avait détestées, le sorça de tourner bride. Il fit plus : il piqua des deux, et sortit au grand galop du milieu de cette troupe d'ennemis, en se recommandant à Dieu, et se crovant à chaque instant atteint et percé d'une balle. Par bonheur personne ne tira. Satisfaits de l'avoir vu faire sa retraite, les paysans relevèrent Sancho, le remirent sur son âne, et le laissèrent aller. Le pauvre écuver n'avait pas la force de conduire sa monture; mais l'âne alla de lui-même rejoindre son ami Rossinante. Le bataillon, après avoir attendu toute la journée les ennemis, qui ne parurent point, s'en retourna triomphant.



CHAPITRE XXV

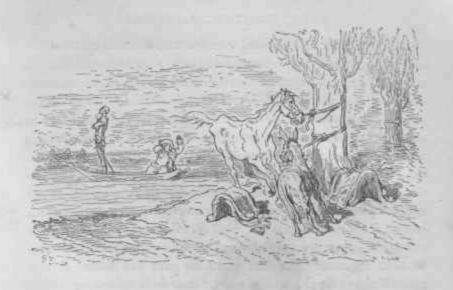
DÉTAILS IMPORTANTS QU'IL FAUT LINE.

Il est des occasions dans la guerre où le plus brave doit fuir. Personne n'en pourra douter après avoir vu don Quichotte tourner le dos à ses ennemis. La pauvre Sancho l'eut bientôt rejoint; mais en arrivant il se laissa tomber aux pieds de Rossinante. Don Quichotte descendit pour visiter ses blessures : il n'en trouva point, et, le regardant avec des yeux irrités : « De quoi vous avisez-vous, lui ditil, d'aller braire au milieu d'une armée qui ne fait la guerre que pour ce motif? Vous qui savez tant de proverbes, avez-vous oublié celui de ne jamais parler de corde dans la maison d'un pendu ? Que méritait votre impertinence, sinon des coups de bâton, et peut-être même des coups de sabre? - Oh! je ne brairai plus, monsieur, répondit tristement Sancho, voilà qui est fait pour ma vie; je renonce même à parler en public. Vous me permettrez seulement de penser que les chevaliers errants savent fair tout comme les autres, et ne s'embarrassent guère de leurs malheureux écuyers. -Qu'entendez-vous par ces paroles? Se retirer n'est pas fuir; et la véritable valeur, qui jamais ne ressemble à la témérité, sait se conserver quand il le faut pour des périls dignes d'elle. »

A tout cela Sancho, remonté sur son âne, et cheminant la tête basse, ne répondait que par des soupirs. « Qu'avez-vous donc à soupirer? reprit l'impatient don Quichotte. — Pardieu! répondit l'écuyer, j'ai que tout le dos me fait mal, depuis le bas de l'épine jusqu'à la nuque de mon cou. Je vous dirai tranchement qu'on se lasse de tout dans le monde, et que je commence à me dégoûter des profits qu'on trouve à la suite de messieurs les chevaliers errants. Un jour l'on est berné pour eux, le lendemain bâtonné, sans qu'ils s'en mettent en peine. Ils vous récompensent, à la vérité, de ces petits accidents en vous faisant mourir de faim, en vous donnant à boire l'eau des ruisseaux, et vous offrant pour dormir les verts gazons des campagnes. Je commence à croire qu'il serait plus sage de m'en retourner chez moi travailler avec ma femme et mes enfants, vivre en paix, sans m'embarrasser de la chevalerie.

- Avant de vous répondre, Sancho, reprit froidement don Quichotte, convenez avec moi d'une chose : c'est que depuis que vous parlez, votre dos vous fait moins de mal. Continuez, mon fils, ne vous gênez point; dites tout ce qu'il vous plaira. Le léger ennui d'entendre des sottises ne peut être mis en comparaison avec le plaisir de vous soulager. Quant à l'envie que vous avez de retourner à votre maison, à Dieu ne plaise que je vous retienne! Vous avez ma bourse; voyez depuis quand nous sommes ensemble, combien vous devez gagner par jour, et pavez-vous par vos mains. Allez, retournez chez vous; abandonnez votre maître; soyez le premier écuyer qui, par un vil intérêt, par une cupidité basse, délaissa celui qui l'avait nourri; je n'en serai que trop vengé. Ingrat, insensé que vous êtes! vous touchiez enfin à l'instant de posséder ce gouvernement dont vous Ates si peu digne, vous alliez recevoir le prix des souffrances que j'ai partagées; mais vous vous rendez vous-même justice en retournant à l'état vil pour lequel vous êtes né, »

Sancho, touché de ces belles paroles, se mit à sangloter en demandant pardon à son ben maître, qui lui pardonna aussitôt et voulut bien le garder à son service. Le bon écuyer essuya ses pleurs et remercia son bon maître. Tous deux entrèrent dans un bois, où ils passèrent la nuit gaiement malgré les douleurs de Sancho, que le serein rendait plus vives. À l'aube du jour ils reprirent leurs montures, et suivirent ensemble les bords de l'Ébre.



CHAPITRE XXVI

AVENTURE DE LA BARQUE ENCHANTÉE

Don Quichotte et Sancho Pança cheminaient paisiblement sur les rives de ce beau fleuve, lorsque tout à coup don Quichotte aperçoit une petite barque sans rames, sans gouvernail, amarrée à un tronc d'arbre. Il regarde autour de lui, ne voit personne, et sans rien dire descend aussitôt de son cheval. Sancho lui demande ce qu'il veut faire. « Mon devoir, répond-il gravement. Cette barque n'est pas là pour rien. Si tu connaissais comme moi nos livres, tu saurais, ami, que lorsqu'un chevalier se trouve dans un péril imminent, l'enchanteur chargé du soin de ses affaires ne manque jamais d'envoyer quel quefois à deux mille lieues, soit un nuage, soit un hippogriffe, soit une petite barque à un autre chevalier, qui arrive en un clin d'œil, par les airs ou sur les flots, au secours du héres opprimé. C'est notre usage de tous les temps. Voici la barque; hâte-toi donc d'attacher à un arbre Rossinante avec ton âne; entrons dans ce léger esquif, et snivons en avengles nos destinées. Celui qui va nous conduire peut-être à l'extrémité du pôle saura prendre soin de nos coursiers.

 Allons, monsieur, les voilà liés. Quand partons-nous pour ce beau pays? — Tout à l'heure, ami; suis-moi, lève l'ancre, et fendons les mers. »

Notre héros saute dans la barque : son écuyer, qui le suit, rompt le lien qui l'attachait, et le bateau, s'éloignant du bord, suit doucement le cours du fleuve. Il n'était pas encore à deux toises du rivage, que Sancho se mit à trembler de peur. « Monsieur, dit-il, voyez Rossinante qui fait des efforts pour se détacher; voyez mon ane, comme il me regarde avec inquiétude et tendresse ! O mes bons amis, mes pauvres enfants I ne vous désolez pas, je vous prie, nous reviendrons, nous reviendrons; j'espère que la folie qui nous force à vous abandonner ne sera pas de longue durée, bientôt nous serons rejoints. » Ces paroles étaient entrecoupées de sanglots; mais le sévère don Quichotte, indigné de tant de faiblesse, fixe sur Sancho des yeux de colère : « Qu'as-tu, dit-il, homme sans courage, plus timide que le faon des bois, plus pusillanime que le ver de terre? Que te manque-t-il? et que souffres-tu? Assis à ton aise dans un navire, comme Cléopâtre sur le Cydnus, tu suis le paisible cours du plus beau fleuve du monde; tu fais cent lieues par minute; et depuis que nous parlons, nous avons déjà parcouru quarante degrés de latitude; nous avons au moins passé la ligne équinoxiale. - Ditesmoi, monsieur, comment l'on est sûr que l'on a passé cette ligne. - Écoute : lorsque nos vaisseaux partent de Cadix pour les Indes, ils reconnaissent qu'ils sont au delà de la ligne équinoxiale à ce que tous les insectes qui sont alors dans le vaisseau viennent à mourir sur-le-champ. >

Sancho, qui écoutait son maître avec une extrême attention, porte vivement la main à sa jambe, et regardant don Quichotte : « Monsieur, lui dit-îl, vous pouvez compter que nous n'avons point passé cette ligne, car je viens de prendre une puce qui me mordait jusqu'au sang; d'ailleurs Rossinante est là-bas, je le vois encore avec l'âne; et nous allons si doucement que nous n'avons pas fait vingt toises. »

Dans ce moment la barque enchantée, arrivant près d'une grande lle où le lit du fleuve était plus étroit, se mit à marcher plus rapidement, et, se rapprochant du bord, alla donner contre un tronc de saule, qui la fit aussitôt chavirer. Notre héros et son écuyer tombérent au milieu des ondes. Don Quichotte, qui savait nager comme

un poisson, eut bientôt gagné la rive, malgré le poids de ses armes. Sancho, qu'il aida, se sauva de même; et comme ils se regardaient à terre ruisselant d'eau de toutes parts, ils se virent environnés de pêcheurs maltres de la barque. Ceux-ci demandaient avec de grands cris qu'on leur payât le dommage. Don Quichotte ne s'y refusait point, pourvu, disait-il, qu'on lui indiquât la forteresse ou le château dans lequel on retenaît captif le chevalier qu'il venait délivrer. « Quelle forteresse et quel chevalier? répondaient toujours les pêcheurs. Il ne s'agit que de notre barque, que vous avez pensé mettre en pièces. - Allons, dit enfin le héros, je vois que je prêche dans le désert, et je commence à deviner le grand secret de cette aventure : c'est un combat de magiciens. L'un voulait que je délivrasse ce malheureux chevalier, l'autre veut le retenir; l'un m'envoya cette barque, et l'autre l'a renversée. J'ai fait tout ce qu'il m'était possible de faire ; apparemment que les destinées réservent à un autre un si grand exploit. Il suffit; qu'on paye ces bonnes gens. > Sancho convint du prix avec les pêcheurs, et sur-le-champ l'acquitta. Nos deux héros, assez tristes, après s'être séchés au soleil, s'en retournèrent joindre leurs coursiers. Telle fut la glorieuse fin de l'aventure de la barque enchantée.





CHAPITRE XXVII

COMMENT NOTRE HEROS RENCONTRA UNE BELLE DAME QUI CHASSAIT

Sancho voyait avec douleur que la bourse de son maître tirait à sa fin. Chaque maravédis qu'il en fallait ôter pour les folies de don Quichotte lui arrachait de douloureuses larmes. Il commençait à désespérer de parvenir à la haute fortune qui lui avait été promise, et réfléchissait en silence au parti qu'il devait prendre, tandis que notre hêros, occupé de Dulcinée, s'éloignait des bords de l'Ébre.

Comme ils traversaient tous deux une prairie, don Quichotte aperçut une troupe de fauconniers et de chasseurs. Au milieu d'eux était une jeune dame, d'une figure agréable et noble, en superbe babit d'amazone, et montée sur une haquenée blanche. Elle tenait à la main un faucon; la déférence, les hommages qu'on s'empressait de lui rendre, annonçaient qu'elle était d'un haut rang et qu'elle commandait à tous les chasseurs.

« Mon fils Sancho, dit notre chevalier, cours auprès de cette belle dame qui porte un oiseau sur le poing : dis-lui que le chevalier des Lions, qui met à ses pieds son profond respect, lui demande la permission de se présenter devant son altesse, pour lui offrir ses services. »

DAY QUICKOTTE. 1

Sancho part au trot de son âne, arrive au milieu des chasseurs s'approche de l'amazone, descend, se met à genoux, et lui dit : « Madame, qui êtes si belle, je m'appelle Sancho Pança, écuyer du chevalier des Lions, que vous voyez arrêté là-bas. Mon maître, qui s'appelait jadis le chevalier de la Triste Figure, m'envoie vous dire qu'il serait charmé de baiser les pieds de votre beauté, de se consacrer au service de votre altesse et de votre oiseau; mais il faut pour cela votre permission; et j'ajoute que votre seigneurie peut fort bien la lui donner, parce qu'elle n'en sera pas fâchée. - Aimable écuyer, répondit la dame, vous vous acquittez à merveille des messages que l'on vous donne. Commencez par vous relever; l'ami, le compagnon fidèle du chevalier de la Triste Figure, dont je connaîs parfaitement et la gloire et les exploits, ne doit point parler à genoux. Levez-vous donc, je vous prie, et retournez dire à votre maître que le due mon époux et moi nous serons charmés tous les deux de le recevoir dans notre maison, peu éloignée d'ici. »

Sancho, surpris, enchanté d'entendre le nom de duc, et de se voir si bien accueilli, si bien traité par une duchesse, ne songeait pas à se relever, et ne se lassait point de considérer cette dame si bien mise, si agréable, si polie pour les écuyers. La duchesse, en lui tendant la main, lui demanda si son maître n'était pas ce fameux don Quichotte de la Manche, amant de Dulcinée du Toboso, dont on avait imprimé l'histoire. — « C'est lui-même, répondit Sancho; et l'écuyer, que vous devez avoir vu dans l'histoire jouer un assez beau rôle, c'est moi, madame la duchesse, à moins que l'imbécile d'historien ne m'ait changé en nourrice. — J'en suis ravie, reprit la duchesse; cette certitude ajoute au désir que j'ai de vous recevoir avec votre illustre maître. »

Notre écuyer s'inclina respectueusement, traversa d'un air sier la troupe des chasseurs, alla remonter sur son âne, et rendre compte à don Quichotte de l'agréable réponse de madame la duchesse. Notre hèros, en l'écoutant, se redresse sur sa selle, s'affermit sur ses étriers, lève sa visière, raccourcit ses rênes pour donner un peu de grâce à Rossinante, et s'avance la tête haute. La duchesse, pendant ce temps, avait sait appeter son époux, l'avait instruit de l'ambassade; et, comme ils avaient lu tous deux la première partie de cette histoire, ils se sirent un plaisir extrême de connaître le héros de la Manche, de se plier entièrement à son humeur, à ses idées, et con-

vincent de le traiter comme un véritable chevalier errant. Don Ouihotte, arrivant alors, voulut se hâter de descendre; Sancho, se dépêchant aussi d'aller lui tenir l'êtrier, s'embarrassa si bien la jambe dans une corde de son bât, qu'il resta pendu par le pied. Notre héros ne le vit point, et, crovant qu'il tenait son étrier, descendit sans précautions ; mais la selle de Rossinante, apparemment mal sanglée, entraînée par le poids du corps, tourna sous le ventre, et le chevalier arriva à terre couché de son long. Au désespoir de cet accident, il mandissait tout has et sa selle et son traître d'écuyer, lorsque les chasseurs, par l'ordre du duc, courgrent le relever et dépendre le pauvre Sancho. Don Quichotte, un peu froissé de sa chute, venait en boitant se mettre à genoux devant madame la duchesse. Le duc le retint, l'embrassa : « Seigneur chevalier de la TristeFigure, lui ditil d'un ton sérieux, il est bien cruel pour moi que le premier pas que vous faites sur mes terres puisse vous sembler une chute; j'ose me flatter que ce contretemps ne vous dégoûtera point de demeurer avec vos admirateurs. - Vaillant prince, répondit le héros, il n'est point de plaisir qu'on n'achête; et je ne me plaindrais point de paver beaucoup plus cher le bonheur extrême de vous faire ma cour. Par terre ou debont, à cheval, à pied, de toutes facons, je n'en suis pas moins dévoué à vos ordres et à ceux de madame la duchesse, dont la suprême beauté exerce un empire si doux. »

Sancho, libre alors et relevé de terre, vint se mêler à l'entretien.

« Madame, je dois prévenir votre altesse, dit don Quichotte, que jamais chevalier errant n'eut un écuyer aussi familier, aussi bavard que le mien : je vous en demande pardon pour lui. — Félicitez-m'en plutôt, reprit la duchesse en riant; dès longtemps je suis instruite que Sanche a de l'esprit, de la gaieté, de la grâce : il peut parler beaucoup et souvent, sans craindre de m'ennuyer. — Allons, ajouta le duc, prenons le chemin du château, si l'illustre chevalier de la Triste Figure veut nous faire l'honneur d'y venir. »

Don Quichotte remonta sur son coursier; le due reprit aussi le sien, et la duchesse, placée entre son époux et le chevalier, se mit en route vers le château. Au bout de quelques pas, elle appela Sancho pour venir causer avec elle. Sancho ne demandait pasmieux; il poussa promptement son âne à côté de la duchesse, se mit en rang avec M. le duc, et ne laissa pas tomber la conversation.



CHAPITRE XXVIII

QUE CONTIENT DE GRANDES CHOSES

Lorsque l'on approcha du château, le duc alla lui-même en avant, donner des ordres pour la réception qu'il voulait faire à don Quichotte. Dès que le chevalier arriva, deux écuyers, richement vêtus, vinrent l'aider à descendre ; quatre belles demoiselles lui présentèrent en cérémonie un superbe manteau d'écarlate, qu'elles attachèrent à ses épaules. Les galeries se remplirent de monde, et tous les habitants de la maison, se réunissant pour voir le héros, jetant sur lui des essences, criaient : « Heureux, heureux le jour où nous recevons ici la fleur de la chevalerie! » Enchanté de tant d'honneurs, don Quichotte s'avançait gravement, donnant la main à la duchesse, et remerciant tout bas l: ciel de ce qu'enfin, une fois dans sa vie, il se voyait traité de la même manière qu'il avait vu, dans ses livres, traiter les anciens chevaliers errants.

Sancho pour ne pas se séparer de sa bonne amie la duchesse, avait été forcé d'abandenner son ûne ; il se le reprochait au fond du cœur; et sa tendre inquiétude pour son animal lui fit aborder une vieille duègne, qu'il distingua dans la foule. Il la prin, sans façon de conduire son ane à l'écurie. La dame, indignée, éclata en invectives et menaça l'écuyer de le faire repentir de son insolence.

A cet éclat, la duchesse, se retournant, vit que la duègne avait les yeux hors de la tête et le visage fort allumé. « Que vous arrive-t-il? lu demanda-t-elle. — Madame, c'est ce paysan qui veut que j'aille panser son âne. — Madame la duchesse, répliqua Sancho, j'étais occupé de mon âne, que j'ai luissé seul dans la cour; et j'ai fait part de mon chagrin à cette dame, parce que je la croyais plus charitable qu'une autre. — Sancho, dit alors don Quichotte, ce n'est pas ici le lieu de parler de tout cela. — Pardonnez-moi, monsieur, c'est partout le lieu de songer aux gens qu'on aime; et partout où j'y songe, j'en parle. — Vous avez raison, interrompit le due; mais soyez parfaitement tranquille, j'ai donné des ordres pour que votre âne fût conduit à l'écurie, et traité comme vous-même. Il sera content, je vous en réponds. »

A la suite de cet entretien, qui divertissait tout le monde, excepté notre héros, on l'introduisit dans une superbe salle, tapissée de drap d'or. Six demoiselles vinrent le désarmer; ensuite il fit appeler son écuyer pour achever sa toilette, et s'enferma seul avec lui. « Sot que vous êtes, lui dit-il alors, que signifie votre scène avec cette vénérable duègne? Était-ce le moment de vous occuper de votre âne? A la manière dont on nous traite, craignez-vous qu'on oublie nos coursiers? Prenez-y garde, Sancho; vous ne vous observez point assez : vous semblez vous plaire à faire deviner promptement que vous êtes sans éducation. Parlez moins, parlez béaucoup moins; réfléchissez avant de parler, ne détruisez pas vous-même le bien qui doit vous arriver, et par les personnes avec qui nous sommes et par le maître que vous servez. »

Sancho promit de bonne foi d'être plus circonspect à l'avenir, et de se mordrela langue toutes les fois qu'il voudrait dire une sottise. Il habilla son bon maître, qui mit par-dessus son pourpoint chamois le bean manteau d'écarlate, le baudrier de loup marin soutenant sa redoutable épée, sur sa tête un bonnet de satin vert, et sortit dans cet équipage. Les demoiselles étaient à la porte, tenant une aiguière d'or pour qu'il se lavât les mains. Quand cela fut fait, douze pages, précédés d'un maître d'hôtel, viurent lui annoncer que le diner était

prêt. Don Quichotte, entouré des pages, fut conduit avec beaucoup de pompe à la salle du festin.

Lions n'a eu de nouvelles de madame Dulcinée? Lui a-t-il envoyé depuis peu quelques guerriers, quelques géants vaincus? — Madame, répondit le héros, vous rouvrez une plaie profonde. C'est en vain que plusieurs géants, plusieurs guerriers abattus ont reçu l'ordre de moi d'aller trouver Dulcinée. Comment pourront-ils la reconnaître? Elle est enchantée, madame: elle est tout à coup devenue une laide paysanne. — Non pas aux yeux de tout le monde, reprit Sancho; car jel'ai toujours vu fort belle, surtout fort gaillarde et très leste. Je vous réponds, madame la duchesse, qu'elle vous saute sur une bourrique plus légèrement qu'un chat sur une table, et qu'il n'y a pas de danseur de corde qui fasse aussi bien la cabriole. — Vous l'avez donc vue enchantée? demanda le duc à Sancho. — Si je l'ai vue, monseigneur! c'est de ma façon qu'elle l'est, c'est-à-dire que c'est moi quiai découvert le premier ce malheureux enchantement. »

La duchesse n'en pouvait plus de rire, et trouvait Sancho plus divertissant et plus aimable que son maltre. Enfin le diner s'acheva. Des que l'on fut sorti de table, quatre demoiselles se présentèrent : l'une portait une aiguière, l'autre un pot à eau d'argent ; la troisième du linge extrêmement fin, et la quatrième, les bras retroussés jusqu'aux coudes, avait à la main une savonnette de senteur. Celle qui tenait l'aiguière vint, avec beaucoup de grâce, la placer sous le menton de don Quichotte, qui, la regardant sans parler, et croyant que c'était un usage du pays, se laissa faire, et allongea son maigre cou. La seconde demoiselle versa de l'eau dans l'aiguière : celte qui portait la savonnette se mit à savonner la barbe du héros, et, faisant mousser fort habilement l'eau que l'on versait sans cesse, couvrit avec cette mousse les joues, le nez, jusqu'aux yeux du docile chevalier. Le duc et la duchesse, qui n'avaient point ordonné cette cérémonie, se regardaient et ne savaient s'ils devaient en rire ou s'y opposer. Tout à coup la demoiselle qui savonnait toujours se plaignit de manquer d'eau ; une de ses compagnes en alla chercher; et notre pauvre chevalier demeura, pendant ce voyage, le cou tendu sur l'aiguière, le visage couvert de mousse, et les paupières fermées, pour qu'elle n'entrât pas dans ses yeux. Tout le monde mourait d'envie de rire,

mais tout le monde se contenait; et les trois demoiselles, debout, immobiles, la tête baissée, n'osaient regarder leurs maîtres, qui avaient de la peine eux-mêmes à s'empêcher d'éclater. Enfin l'on apporta de l'eau; la demoiselle acheva de laver la barbe de don Quichotte, l'essuya doucement avec le linge, lui fit, ainsi que ses trois acolytes, une profonde révérence, et se retirait gravement, lorsque le duc, pour prévenir tout soupçon de notre héros, rappela l'aimable baigneuse, et lui demanda de vouloir lui rendre le même service. La demoiselle l'entendit à merveille; et, se mettant à l'ouvrage, traita précisément son maître comme elle avait traité le chevalier.

Sancho, fort attentif à tout ce qu'il voyait, disait entre ses dents:
« Par la mordi! je voudrais bien que ce fût l'usage de laver la barbe des écuyers aussi bien que celle de leurs maltres; cette cérémonie me plairait assez, quand même on irait jusqu'à me raser. — Que ditesvous tout bas, Sancho? lui demanda la duchesse. — Je dis, madame, qu'il fait bon vivre pour apprendre. Jusqu'à présent j'avais pensé que chez les princes on se contentait, en sortant de table, de donner à laver les mains : j'ignorais qu'on vint savonner la barbe; et, dans le fond, cette coutume me paraît fort propre et fort agréable. — Eh bien! mon ami, vous n'avez qu'à parler, ces demoiselles vous laveront la barbe. Voyez, dit-eile au maître d'hôtel, à ce que l'on donne à Sancho tout ce qu'il pourra désirer. a Le maître d'hôtel promit d'y veiller, et emmena l'écuyer diner avec lui.

Don Quichotte, demeuré seul avec ses aimables hôtes, paral de Dulcinée selon sa folie, et de beaucoup d'autres choses avec esprit et raison. Après l'avoir écouté, le duc lui demanda sérieusement s'il pensait que son écuyer Sancho fût en état de bien gouverner l'Île dont il voulait lui faire den. Don Quichotte, tout en faisant quelques petites réserves, répondit que son écuyer serait un excellent gouverneur.

Dans ce moment l'on entendit de grands cris, beaucoup de tapage, et t'on vit arriver Sanche tout effrayé, portant au cou un tablier de cuisine, et poursuivi par une douzaine de valets, dont l'un tenait un chaudron rempli d'eau fumante. « Qu'est ceci? demanda la duchesse; que voulez-vous à ce brave homme? — Madame, répondit un des valets, nous voulons lui laver la barbe, selon les ordres de votre excellence, et monsieur ne veut pas s'y prêter. — Non, sans doute,

s'écria Sancho; son excellence n'a pas ordonné de prendre un chaudron pour plat à barbe; et cette eau bouillante ne ressemble point à la savonnette de senteur dont on s'est servi pour mon maître. Je ne veux point de vous pour mes barbiers : le premier qui touche à ma barbe, je lui applique le poing fermé sur la sienne, de façon qu'il s'en souviendra. — Sancho a raison, reprit la duchesse en affectant un air sérieux, qu'elle pensa perdre deux ou trois fois en regardant la mine de l'écuyer; vous êtes tous bien hardis d'oser contrarier un homme que monsieur le duc a fait gouverneur, et que vous savez être mon ami; laissez-le en paix, je vous le conseille, ou je vous chasse tous à l'instant.

Cette seule parole fit fuir les valets. Sancho voulut d'abord les poursuivre; mais, par réflexion, il revint, portant toujours son tablier au menton, se jeter aux genoux de la duchesse. « Madame, lui dit-il, c'est fini : d'après la bonté que vous venez de me témoigner, je suis décidé à me faire chevalier errant, et à vous choisir pour ma dame. En attendant, je ne suis qu'un pauvre écuyer, laboureur de mon métier; je m'appelle Sancho, j'ai une femme et des enfants; si dans tout cela vous trouvez quelque chose qui puisse vous convenir, tout est à votre service, vous en pouvez disposer comme de votre bien propre. — Il est aisé de voir, répondit la duchesse, que vous fûtes élevé dans le centre même de la politesse et de la fine galanterie. Vous parlez et vous pensez comme le digne compagnon du plus courtois des chevaliers. J'en suis reconnaissante, mon ami Sancho, et j'espère vous le prouver en pressant monsieur le duc de vous donner le gouvernement qu'il vous a promis. »

Après cet entretien, don Quichotte se retira pour aller faire sa méridienne. La duchesse invita l'écuyer à venir dans une salle fraiche, où elle comptait passer l'après-midi avec ses femmes. Sancho lui répondit que, quoique son usage fût toujours de reposer quatre ou cinq heures après son diner, cependant il allait la suivre, et qu'il farait son possible pour ne pas s'endormir en causant avec elle. Le duc alla donner de nouveaux ordres pour les fêtes chevaleresques qu'il préparait à notre héros.



CHAPITRE XXIX

ENTHETIEN DE LA DUCHESSE ET DE SANCHO

Sancho, selon sa promesse, alla trouver la duchesse, qui le fit asseoir près d'elle, quoique le modeste écuyer refusât d'abord cet honneur. Forcé d'obéir à la fin, il fut aussitôt entouré par les duègues et les demoiselles de la suite de la duchesse; et celle-ci commença la conversation. « Mon cher gouverneur, lui dit-elle, à présent que nous sommes en liberté, je voudrais que votre seigneurie m'expliquât deux ou trois choses qui m'ent embarrassée en lisant l'histoire du grand don Quichotte. Par exemple, il est bien certain que vous n'avez jamais vu madame Dulcinée; que vous ne lui portâtes point la lettre de votre maître : comment avez-vous osé lui dire que vous l'aviez trouvée criblant du blé; qu'elle vous avait fait telle réponse? Je ne reconnais point dans ce mensonge la fidélité d'un bon écuyer, et je suis fâchée d'avoir un petit reproche à faire à quelqu'un que l'estime et que j'aime autant que vous. »

A ces paroles, Sancho se léve, et mettant le doigt sur sa bouche,

le corps à demi courbé, marchant sur la pointe des pieds, il va regarder doucement sous les tables, derrière les meubles, s'assure que la porte est fermée, revient à pas de loup prendre sa place, et d'un air mystérieux : « Je voulais être sûr, dit-il, que personne ne nous écoute, avant de vous révéler des secrets fort importants Le premier de ces secrets va sûrement beaucoup vous surprendre; je n'ai rien de caché pour vous, madame la duchesse, et je vous confie que depuis longtemps, je regarde monseigneur don Quichotte comme un peu fou. Ce n'est pas qu'il ne dise parfois des choses pleines de sagesse, qui le font admirer de tous ceux qui les entendent; mais cela n'empêche point que je u'aic de bonnes raisons de penser qu'il extravague souvent. D'après cette opinion, je me permets, lorsque je suis dans l'embarras, de m'en tirer en lui faisant croire tout ce qui me vient dans la tête; c'est ainsi que je lui rapportai la réponse de madame Dulcinée, et c'est ainsi qu'il n'y a pas huit jours j'ai enchanté de ma façon cette très illustre dame. » La duchesse voulut savoir l'histoire de l'enchantement; notre écuyer la raconta dans tous ses détails, et dans des termes qui divertirent fort la compagnie.

« C'est fort bien, reprit la duchesse; mais, d'après les aveux que vous me faites, il me vient un assez grand scrupule. Je pense à vous, et je me dis : Puisque don Quichotte est fou, puisque Sancho, son Scuyer, le connaît pour tel, et que malgré cette connaissance il ne laisse pas de le suivre et de s'associer à ses folies, il s'ensuit que mon ami Sancho doit être un peu fou lui-même. D'après ce raisonnement, ma conscience me reproche d'employer mon crédit auprès de mon époux pour obtenir une île à Sancho, c'est-à-dire pour donner des hommes à gouverner à un homme qui n'est pas en état de se gouverner lui-mème. — Vraiment! répondit l'écuyer, votre manière de raisonner et votre scrupule sont fort justes. Je suis le premier à convenir que, si j'avais deux grains de bon seus, j'aurais depuis longtemps quitté mon maître; mais, madame la duchesse, écoutez bien ce petit mot, qui vaut peut-être beaucoup de raison : j'aime monseigneur don Quichotte; nous sommes du même village, il m'a nourri, m'a donné des ânons; il a un bon cœur, moi aussi : nous ne nous séparerons qu'à la mort. Quant à ce gouvernement promis, si vous y voyez de l'inconvénient, je m'en passerai fort bien. Peut-être même sera-ce un bonheur pour moi de ne pas l'avoir.

Sancho écuyer ira plus aisément en paradis que monsieur Sancho gouverneur. Ainsi, madame la duchesse, ne vous gênez point, je vous prie; gardez votre île, si le cœur vous le dit; pourvu que vous me donniez votre amitié, je serai plus que content.

- Non, non, mon bon Sancho, reprit la duchesse, vous devez savoir que la parole des chevaliers est sacrée; or monsieur le duc est chevalier, quoiqu'il ne soit pas errant; il vous a promis une lle, et vous l'aurez en dépit de tous les envieux. Je vous recommande seulement de traiter avec bonté vos vassaux, qui sont tous des gens de bien. - Qu'ils soient tranquilles, madame la duchesse, et vous pouvez l'être sur ma parole. J'ai été pauvre ; c'est une grande avance pour avoir compassion des pauvres. On plaint le mal quand on l'a senti : de ce côté point d'inquiétude. Pour ce qui est de ne point se laisser tromper par les fripons qui viennent toujours enjôler les grands et leur faire faire des sottises, je vous réponds qu'avec moi ces beaux messieurs perdront leur temps. Sovez donc sûre que les bons trouveront en moi leur ami; que je les écouterai, les recevrai, les servirai à tous les instants du jour. Pour les méchants point d'oreille. Voilà tout mon secret : cela suffit-il? - Sans doute, et je n'ai plus la moindre inquiétude sur votre gouvernement; mais je vous avoue qu'il m'en reste un peu sur ce que vous m'avez dit de madame Dulcinée. Vous êtes persuadé que son enchantement n'est pas véritable, que c'est vous qui l'imaginates et qui le fites croire à votre maître. Savez-vous bien, mon cher ami, que vous pourriez être dans l'erreur, et que la paysanne montée sur l'âne étnit Dulcinée elle-même? Je vous étonne; mais j'ai de bonnes raisons pour vous parler ainsi. Dès longtemps nous sommes liés avec certains enchanteurs, qui nous veulent du bien et nous avertissent de ce qui se passe dans le monde. C'est par eux que je suis instruite que tout ce que vous avez dit à votre maître, en croyant mentir, se trouvait vrai de point en point; que lorsque vous pensiez le tromper, c'était vousmême que vous trompiez, et que la malheureuse Dulcinée est cu effet devenue une laide paysanne. Il y a plus: c'est qu'il est très vraisemblable qu'à l'instant où vous y penserez le moins, vous la verrez paraltre ici. >

Notre écuyer, stupéfait, écoutait la duchesse attentivement. « Mu foi, madame, dit-il, je suis tenté de vous croire, en me rappelant ce qu'a vu mon maître dans la caverne de Montésinos. Tout se rapporte avec vos paroles, et me donne beaucoup à penser. Au fait, dans toute cette histoire je n'ens point de mauvaise intention. Je vis une paysanne, je la crus telle, et voilà tout. Si c'est madame Dulcinée, ce n'est pas à moi qu'il faut s'en prendre; il serait très injuste que cela m'attirât quelque affaire avec les ennemis de mon maître, et qu'on allât répétant : Sancho a dit ceci, Sancho a dit cela. Je n'aime point les caquets : et madame Dulcinée n'a qu'à s'arranger comme elle voudra; je déclare que je n'y suis pour rien. Il est pourtant bien extraordinaire que ce que je croyais avoir pris sous mon bonnet pour satisfaire la curiosité de monseigneur don Quichotte se trouve ensuite une chose vraie. J'ai donc deviné ce qu'il en était, et je l'ai dit sans le savoir? — N'en doutez pas, Sancho; je suis votre amie, et je ne voudrais pas vous tromper. Mais racontez-moi, je vous prie, ce que votre maître a vu dans la caverne de Montésinos. »

Notre écuyer fit alors, à sa manière, le détail circonstancié du voyage souterrain de don Quichotte. Son récit amusa beaucoup la duchesse, qui lui confirma de nouveau la promesse du gouvernement et l'envoya se reposer. Sancho, plein de joie, lui baisa la main, et la supplin de lui accorder une grâce, qui lui tenait infiniment au cœur. Parlez, lui dit la duchesse, vous avez tout pouvoir sur moi. - Ah! madame, c'est que je crains de fâcher votre grandeur; mais je ne puis m'empêcher de lui recommander mon âne; j'ai peur qu'on ne le néglige dans cette grande maison, et je vous prie de dire un petit mot pour que l'on prenne soin de lui. - Je m'en charge, soyez tranquille; j'irai moi-même veiller à ce qu'il ne manque de rien. -Non, je vous en prie, ce serait trop; ni lui ni moi ne méritons une visite de votre part; mais un petit mot en passant, voilà tout ce que nous voulons. - J'en dirai plus d'un, je vous le promets; et je vous conseille, lorsque vous irez prendre possession de votre ile, d'y mener votre ane avec vous. - Oh! que je n'y manquerai pas; et ce ne sera pas le premier âne que l'on aura vu établir dans un bon gouvernement. >

Gela dit, Sancho s'en alla dormir, et la duchesse rejoignit son époux, pour préparer à don Quichotte une belle et grande aventure, parlaitement dans le goût de l'ancienne chevalerie.



CHAPITRE XXX

GRANDE AVENTURE DE LA FORÊT

La duchesse, de plus en plus occupée de se divertir de ses hôtes s'applaudit fort d'avoir persuadé à notre bon écuyer que l'enchantement de Dulcinée était véritable, quoique imaginé par lui-même. D'après cette idée et le récit des merveilles de la caverne de Montésinos, elle disposa la grande aventure qu'elle réservait à don Quichotte. Quand tout fut prêt, l'aimable duchesse indiqua pour le lendemain une partie de chasse avec des chevaux, des piqueurs nombreux, et l'appareil le plus magnifique. On porta de sa part à notre héros un superbe habit de chasseur, que le chevalier refusa, d'après le vœu qu'il avait fait de ne jamais quitter ses armes. Sancho ne refusa point celui qu'on vint lui offrir, qui était d'un beau drap vert : il le regarda, l'examina bien, s'assura qu'il était tont neuf, et se promit de le vendre à la première occasion.

Dès le matin du jour fixé, don Quichotte, armé de pied en cap. Sancho, revêtu de son habit vert, vinrent attendre la duchesse,

qui parut bientôt mise en amazone, une longue lance à la main, et belle, légère comme Diane, s'élança sur un beau coursier, dont notre héros tint la bride, malgré les instances du duc. On offrit à l'écuyer un vigoureux andalous, qui frappait la terre du pied; l'écuyer demanda son âne, et ne voulut jamais d'autre monture. Tous les chasseurs, à cheval, partirent à la suite de la duchesse, et se rendirent dans une forêt située entre deux montagnes. Là les postes furent pris, les chiens découplés, les toiles placées, et la chasse commença par des fanfares et des cris de joie. La courageuse duchesse descend aussitôt de son palefroi, court occuper un défilé par où les sangliers avaient coutome de passer, et prépare déjà sa lance. Don Quichotte et le duc, à pied, se tiennent à ses côtés. Sancho, qui venait d'apprendre que c'était aux sangliers qu'on en voulait, ne jugea point à propos de descendre de son âne; il se mit derrière son maître, après s'être assuré d'une allée par laquelle on půt s'échapper.

A peine avait-il pris ses précautions, que tout à coup un sanglier énorme, poursuivi par toute la meute, paraît, vient, arrive les yeux pleins de feu, la gueule écumante, présentant aux chiens, aux chasseurs, des défenses épouvantables. Don Quichotte, l'épée à la main, s'élance droit au sanglier; le duc le suit : la duchesse, plus prompte, les aurait devancés tous deux si son époux ne l'eût retenue. Sancho, voyant l'animal, se jette à bas de son âne, s'enfuit, et, gagnant un arbre, fait ses efforts pour monter dessus; mais il ne peut arriver qu'à la moitié. Troublé par la peur, il saisit une branche sèche; la branche casse sous sa main : Sancho tombe; chemin faisant une autre branche l'accroche et le tient suspendu dans l'air. Le malheureux écuyer, qui voit que la maudite branche déchire son habit vert, et qui craint encore, dans sa position, d'être à la portée du sanglier, se met à jeter des cris si perçants, que tout le bois en retentit. L'animal, pendant ce temps, expirait sous les coups des chasseurs. Don Quichotte aperçut alors l'écuyer au bout de la branche, les bras tendus, la tête en bas, et tout auprès de lui son âne, seul ami qui ne l'eût pas abandonné. Notre héros courut le délivrer. Sancho, mis à terre, ne s'occupa plus que de pleurer l'énorme déchirure de son bel habit vert tout neuf.

Les chasseurs, après avoir placé le sanglier sur un mulet, le cou-

veirent de rameaux de myrte, et le portèrent en triomphe jusqu'à des tentes dressées au milieu de la forêt. Là se trouvèrent des tables couvertes d'excellents mets : on ne songea qu'à diner; et Sancho, s'approchant de la duchesse lui montra, d'un air fort triste, son habit vert déchiré. « Madame, dit-il, vous voyez ce que l'on gagne à vos belles chasses : si vous n'attaquiez que des lièvres ou bien de petits oiseaux, je n'en serais pas pour mon habit vert. Quel diable de plaisir trouvez-vous à venir chercher un animal qui d'un seul coup de dent peut vous envoyer dans l'autre monde, toute duchesse que vous êtes? Ne savez-vous pas la vieille romance :

Pavila fut mangé des ours Pour avoir trop nimé la chasse.

- Sancho, répondit le duc, ne dites point de mal de la chasse; elle fut toujours le délassement des rois et des héros. Elle est un art comme la guerre, dont elle retrace l'image, dont elle a les ruses, les stratagèmes; d'ailleurs, elle accoutame le corps à supporter la fatigue, rend plus agile, plus robuste, et préserve de beaucoup de vices, en éloignant de nous la mollesse. Quand vous serez gouverneur, je vous conseille d'aller à la chasse. - Pour cela, non. monseigneur : un bon gouverneur a la jambe cassée, et se tient à la maison. Ne serait-il pas beau, vraiment, que lorsqu'on vient lui demander justice, on répondit que monsieur chasse? Monsieur ne doit pas vivre avec des sangliers quand des hommes ont affaire à lui; c'est un plaisir de fainéant, et non pas de gouverneur. Je ne dis pas que quelquefois je ne chercherai à me divertir : certainement, pour me distraire, je me permettrai, les fêtes et les dimanches, de jouer une petite partie à la boule, ou à la triomphe; il n'y a rien à dire à cela, parce que je serai toujours prêt à quitter. Mais n'ayez pas peur que l'on me reproche de perdre mon temps et celui des autres. >

Le diner se passa dans ces entretiens; ensuite on continua ta chasse. La nuit venue, comme on était prêt à s'en retourner au château, la forêt parut tout d'un coup éclairée d'un nombre infini de lumières; on entendit dans le lointain des timbales, des trompettes, d'autres instruments guerriers. On s'arrête, on se regarde, on se

demande d'où peut venir ce bruit. Le bruit augmente ; les tambours, les fifres, les clairons maures retentissent, se confondent, et semblent toujours s'approcher. Don Quichotte lui-même est surpris, le due inquiet, la duchesse troublée, Sancho tremblant. Tous gardaient un profond silence, lorsqu'un courrier, vêtu en démon, vint à passer en sonnant d'un effroyable cornet. « Courrier, lui demanda le duc, qui êtes-vous? qu'allez-vous chercher, et quelle est cette grande armée qui traverse la loret? — Je suis le diable, répond le courrier, d'un accent terrible : je cours après don Quichotte de la Manche; et le bruit que vous entendez vient d'une troupe d'enchanteurs, qui conduisent sur un char Dulcinée du Toboso. - Si vous étiez le diable, reprit le duc, vous auriez déjà reconnu le héros que vous cherchez, puisque le voilà devant vous. > Le diable se retourne alors : « Chevalier des Lions, dit-il, le grand Merlin m'envoie vers toi pour te commander de l'attendre ici. Tu l'y verras avec ta Dulcinée; il doit l'indiquer le moyen de désenchanter cette illustre dame. J'ai dit, tu m'entends, obèis. » A ces mots il sonne du cor s'échappe, et fuit dans le bois.

La surprise de tout le monde augmente, surtout celle de Sancho, qui ne douta plus qu'en effet Dulcinée ne fût enchantée. « Seigneur, demanda le duc à notre héros, aurez-vous le courage d'attendre? - Oui, sans doute, répondit-il, l'enfer dût-il m'attaquer. - Vous êtes le maître, ajouta Sancho; pour moi, je déclare que je m'en vais. Ces messieurs sont un peu trop laids pour qu'on ait du plaisir à les voir. » En parlant ainsi, l'écuyer veut prendre le chemin du château; mais un épouvantable bruit, qui justement vennit de ce côté, le force de rester à sa place. Ce bruit ressemblait à celui que font les roues d'un char mal jointes, lorsque, suivant les pas des bœufs, elles crient à chaque tour. Au même instant, aux quatre coins de la forêt on entendit des décharges de mousqueterie, comme si quatre combats se livraient à la fois. Mais don Quichotte soutint cette épreuve, tropforte pour son écuyer. Sancho, demi-mort de peur, se laissa tomber presque sans connaissance sur les genoux de la duchesse. On courut chercher de l'eau, qu'on lui jeta sur le visage; bientôt il reprit ses

Ge fut pour voir arriver le char, dont on entendait gémir les roues : il était trainé par quatre grands bœuls tout couverts d'une étoffe noire. Ces bœufs portaient à chaque corne une longue torche allumée. Au milieu du char, sur un trône, on remarquait trois vieillards, dont la barbe blanche passait la ceinture : ils étaient environnés de démons si laids, si horribles, que Sancho ferma les veux pour ne pas les voir. Le char s'arrêta devant don Ouichotte; un des trois vieillards se leva. « Reconnais-moi, lui dit-il, je suis le savant Lirgande. - Et moi le puissant Alquif, reprit le second vieillard. -Et moi l'enchanteur Arcalaus, ajouta le troisième d'une voix menacante : malheur, malheur aux chevaliers dont je suis l'ennemi mortel! » Le char reprit alors sa marche, disparut; et l'on entendit une agréable musique de flûtes et de hautbois. Ces doux sons ranimèrent Sancho, qui toujours près de la duchesse, dont il tenait le jupon, lui dit à l'oreille : « Madame, cette musique me fait espèrer des visions un peu moins effrovables - Je le souhaite, répondit la duchesse; mais ne me serrez pas si fort, car l'on dirait que vous avez peur.)





CHAPITRE XXXI

MOTENS QUE L'ON PROPOSA POUR DÉSENGUANTER DULCINÉE

L'espoir de Sancho ne fut point trompé. On vit bientôt paraître un char de triomphe, attelé de six mules grises, caparaçonnées de blanc. Dans le char, qui était fort vaste, douze figures toutes blanches, portant des flambeaux allumés, entouraient un trône, sur le haut duquel on voyait assise une nymphe vêtue d'une toile d'argent, dont l'éclat éblouissait les yeux. Son visage était couvert d'un voile, mais si fin, si transparent, que son tissu laissait distinguer les traits charmants de la nymphe. Elle paraissait avoir dix-huit à dix-neufans; sa modestie et sa grace égalaient seules sa beauté. Près d'elle se tenait debout une longue figure immobile, vêtue d'une tunique noire, la tête voilée d'un crêpe. Au moment où le char parvint et s'arrêta devant don Quichotte, les flûtes, les hauthois cessèrent; on n'entendit que les accords d'une douzaine de harpes, qu'on touchait à la fois à l'entour du trône. La longue figure immobile ôta tout à coup son voile, et fit voir un vieillard pâle qui ressemblait à un spectre. Sancho pensa tomber une seconde fois; don Quichotte fut ému. Le vieillard, en le regardant, lui adressa ces paroles :

« Pour désenchanter Dulcinée, il suffit que Sancho s'applique à luimême trois mille trois cents coups de fouet!

Oui-da! s'écria Sancho, rien que trois mille trois cents coups de fouet! c'est une misère, n'est-ce pas? Je vous avertis que si madame Dulcinée ne peut redevenir belle que lorsque je me serai fouetté, la pauvre dame risque beaucoup de demeurer laide toute sa vie. -Insolent que vous êtes! reprit don Quichotte en colère, je vous épargneral la peine de vous fustiger; car je ne sais qui me tient que je ne vous attache tout à l'heure à cet arbre, et que je ne vous applique deux fois plus de coups qu'on n'a la bonté de vous en demander. -Non, interrompit Merlin, Sancho doit se fouetter lui-même, de son plein gré, quand il voudra, sans que personne puisse l'y contraindre. Le destin, qui le favorise, veut encore que le bon Sancho soit le maître de réduire à moitié le nombre de coups qu'on exige, en consentant à les recevoir par une main étrangère. - Je ne veux, répondit Sancho, ni d'une main étrangère ni de la mienne. Qu'ai-je à démêler, s'il vous platt, avec madame Dulcinée? Est-ce ma fille ou ma semme? Par quelle raison dois-je me donner les étrivières pour ses beaux yeux? Que monsieur mon maître, qui lui appartient, qui l'appelle, à chaque instant du jour, sa vie, son âme, son tout, se les fasse donner pour elle, rien de si juste; mais quant à moi, serviteur, n'y comptez pas, je vous le répête. »

La jeune nymphe se lève alors du trône où elle était assise, et, se dépouillant de son voile, fait voir sa beauté dans tout son éclat.

« O le moins pitoyable des écuyers, dit-elle d'une voix dolente, cœur de pierre, âme de bronze, comment peux-tu me refuser une pénitence légère, qu'un enfant, pour la moindre faute, subit tous les jours sans se plaindre? Regarde autour de toi, barbare : tous ceux qui me voient, qui m'entendent, sont attendris de mes malheurs : toi seul, toi seul, inaccessible au sentiment de la pitié, tu considères de sang-froid mes yeux, jadis si brillants, aujourd'hui noyês de pleurs; mes joues autrefois vermeilles, et maintenant décolorées; ma jeunesse enfin, qui me promettait de longues années de bonheur, et qui se flétrit, se consume dans les larmes, dans le désespoir. Garde-toi de me croire telle que tu me vois en ce moment; par un prodige de son art, Merlin me fait paraître ici comme j'étais avant mon malheur. Merlin a cru qu'il n'était point de tigre au monde que

la beauté gémissante ne parvint à désarmer; mais les tigres sont moins cruels, sont moins féroces que Sancho.

- Sancho, monami Sancho, repritalors la duchesse, votre cœur ne vous dit-il rien? - Pardonnez-moi, madame, il me dit que les coups de fouet ne sont pas agréables, et que décidément je n'en veux point. Mais, en vérité, quand j'y pense, on prend ici de singuliers moyens pour obtenir ce que l'on désire. Madame Dulcinée, afin d'être belle, demande que je me déchire la peau; et pour m'engager à lui accorder cette petite bagatelle, elle m'appelle cœur de pierre, âme de bronze, barbare, tigre, tout ce qu'il y a de pis dans le monde. Encore si elle m'apportait de l'onguent et de la charpie, ou quelque petit présent en avancement de reconnaissance, on verrait ce que l'on peut faire. Monsieur mon maître, le plus intéressé dans l'aventure, let qui devrait au moins me caresser, me propose pour encouragement de m'attacher à un arbre et de me doubler ma portion. Ma foi, messieurs, je suis fort touché de vous voir tous attendris; cependant vous devriez penser qu'il s'agit ici de fouetter non seulement un écuyer, mais encore un gouverneur d'île; cela demande quelques réflexions, cela exige quelques politesses; il faut me donner le temps d'y songer, il faut choisir le moment d'obtenir une si grande grace; et celui que vous prenez n'est point du tout bien choisi; je suis fort fatigué, fort las, et de très mauvaise humeur d'avoir déchiré mon habit vert.
- Puisque rien ne peut vous fléchir, mon ami Sancho, dit alors le duc, je suis obligé de vous avouer que je me ferais un scrupule de vous donner l'île promise, par la raison qu'un gouverneur d'une âme aussi dure que la vôtre, insensible aux larmes des belles, des affligés, des malheureux, n'est pas digne de commander à des hommes. Ainsi vous n'avez qu'à choisir : renoncez au gouvernement, ou subissez l'arrêt du destin. Ne pourrait-on pas, répondit Sancho, me donner deux jours pour faire ce choix? Non, s'écria Merlin; décidez-vous à l'instant même. Si vous persistez dans votre refus, Dulcinée, toujours paysanne, va retourner dans la caverne de Montésinos; si vous acceptez la pénitence, Dulcinée, avec tous ses attraits, ira dans les Champs-Élysées attendre l'accomplissement de la parole que vous me donnerez.

Sancho, la tête baissée, ne se pressuit pas de répondre. « Allons,

mon ami! lui dit la duchesse, un peu de résolution! un peu de reconnaissance pour le maître qui vous a nourri! Un oui ne vous coûtera guère, et nous rendra tous heureux. Considérez ... - Mon Dieu, madame! interrompit l'écuver, je considère que le mal d'autrui n'est que songe, et qu'il est facile de donner des conseils dans les affaires où l'on n'est pour rien. Mais malheureusement pour moi je vous aime trop, madame la duchesse, et je ne veux pas qu'il soit dit que je vous refuse quelque chose. Je consens à me donner les trois mille trois cents coups de fouet, pour que le monde jouisse encore des attraits de madame Dulcinée, que je ne croyais ni si belle ni si enchantée. J'y mets pourtant les conditions suivantes : d'abord que je serai le maître absolu du temps où il me plaira d'accomplir la pénitence, sans que jamais on ait le droit de me presser sur ce point; item, que je ne serai point tenu de me fouetter jusqu'au sang; item, que si quelque coup porte par hasard en l'air il entrera toujours dans le compte; enfin que si je me trompe dans le calcul à mon désavantage, le seigneur Merlin, qui sait tout, prendra soin de m'en avertir. - Soyez tranquille sur cet article, répond l'enchanteur; car au même instant où finira le nombre prescrit, Dulcinée, désenchantée, viendra remercier elle-même son aimable libérateur. et lui offrir un digne prix des peines qu'il aura souffertes. - Allons! voilà qui est dit, j'accepte la dure pénitence. >

A ce mot la musique se fit entendre, ainsi que le bruit de la mousqueterie. Dulcinée salua de la tête le duc, la duchesse, don Quichotte, et fit à Sancho une révérence qu'elle accompagna d'un sourire gracieux. Le char continua sa route. Notre héros, transporté de joie, courut se jeter au cou de son fidèle écuyer; tout le monde le félicita de l'heureuse fin de cette aventure; et la belle aurore, qui déjà commençait à teindre de couleur de pourpre les nuages de l'orient, engagea toute la troupe à regagner le château.





CHAPITRE XXXII

LETTRE DE SANCHO A SA FEMME, AVEC D'AUTRES ÉVENEMENTS

C'était l'intendant du duc, homme d'un esprit inventif et gai, qui avait disposé toute l'aventure dont on vient de rendre compte. Il promit à ses maltres une fête nouvelle, dont les préparatifs étaient déjà faits. Peu de jours après, la duchesse, que Sancho ne quittait plus, lui demanda s'il s'occupait de désenchanter Dulcinée; l'écuyer lui répondit qu'il était fort exact à tenir sa parole, et que déjà la nuit passée il s'était donné cinq coups, à compte des trois mille trois cents. « Ce n'est guère, reprit la duchesse; mais avec quoi vous étes-vous frappé? - Avec ma main, répondit Sancho. - Cela ne suffit pas, vraiment; je doute que le sage Merlin approuve cette manière d'accomplir la pénitence. Il faut avoir une discipline de bonnes petites cordelettes, dont chaque nœud se fasse sentir. Vous jugez bien, mon cher ami, que la gloire de désenchanter une illustre dame comme Dulcinée doit coûter un peu de peine à celui qui l'entreprend. - Comme il vous plaira, madame : choisissez vous-même cette discipline, je m'en servirai velontiers, pourvu qu'elle ne me fasse point de mal; car je vous confie que ma peau est d'une délicatesse, d'une finesse extraordinaire; ainsi je vous recommande d'y avoir égard. Mais, en attendant, permettez que je montre à votre altesse une lettre que j'écris à ma femme, Thérèse Pança. Je serai

bien aise de savoir si vous en êtes contente, et si vous trouvez que mon style soit celui d'un gouverneur. — Est-ce vous tout seul qui l'avez écrite? — Non, parce que j'ai beaucoup d'affaires, qui me prennent tout mon temps, et que, d'ailleurs, je ne sais ni lire ni écrire, quoique je sache signer mon nom; mais c'est moi qui l'ai dictée. — Voyons-la donc; je suis sûre qu'elle sera digne de vous. > Aussitôt Sancho tira de son sein un papier où la duchesse lut ces paroles :

« LETTRE DE SANCHO PANÇA A THÊRÊSE PANÇA, SA FEMME

- Qui aime bien étrille bien, ma chère femme; c'est ainsi que la fortune m'a traité. Tu n'entends pent-être pas ce que je veux dire, par la suite tu l'entendras mieux. Il s'agit, Thérèse, présentement, de t'acheter un carrosse. Toute autre manière d'aller ne peut plus te convenir, et n'est bonne que pour les chats. Tu es femme d'un gouverneur; je pense que ce mot dit tout.
- » Je t'envoie un habit vert de chasse, dont madame la duchesse, qui m'aime et que j'aime beaucoup, m'a fait présent; arrange-le de manière que tu en puisses tirer un corset et un jupon pour la petite. Mon maître, à ce que j'entends dire, est un fou sage et agréable, on ajoute que je ne lui dois rien. Tu sauras de plus, ma femme, que nous avons fait un voyage à la caverne de Montésinos. L'enchanteur Merlin m'a choisi pour désenchanter madame Dulcinée, qui s'appelle chez nous Aldonzo. Moyennant trois mille trois cents coups de fouet qu'il faut que je me donne, moins cinq que je me suis déjà donnés, la susdite dame se trouvera désenchantée comme père et mère. Il est inutile, Thérèse, d'aller conter cette histoire à tes voisines: l'une dirait blanc, et l'autre noir; ce seraient des caquets à n'en pas finir.
- » Je compte me rendre dans mon gouvernement avant peu de jours; je t'avoue que j'ai hâte d'y arriver, pour amasser de l'argent, chose dont on dit que les nouveaux gouverneurs sont friands. Quand j'aurai tâté le pouls à mon lle, je te manderai s'il fant que tu viennes m'y joindre. Notre âne se porte à merveille, et te dit bien des tendresses. Madame la duchesse te baise les mains : réponds poliment sur cet article; car la politesse, à ce que prétend mon maître, est une fort bonne chose, qui ne coûte presque rien. Dieu n'a pas

voulu que je trouvasse dans nos courses une autre valise avec cent écus d'or; mais console-toi, Thérèse, le gouvernement nous revaudra cela. Tout le monde m'assure qu'il ne s'agit que d'avoir des mains. Sois tranquille, tu seras riche. Dieu te rende telle, ma chère femme, et me conserve longtemps pour te servir!

» De ce château, le 20 juillet 1614.

> Ton mari le gouverneur, > Sancho Panca. >

La duchesse, après avoir lu cette épltre, dit à Sancho qu'elle était fort bien, excepté qu'elle semblait annoncer un certain amour de l'argent peu louable dans un gouverneur. Sancho lui offrit d'en écrire une autre; mais la duchesse garda celle-ci, qu'elle alla montrer au duc, dans un superbe jardin où ce jour même on devait diner. La lettre et les explications que donnait Sancho firent l'entretien du repas. A peine avait-on desservi, qu'on entendit dans le lointain le triste son d'un fifre aigu et d'un grand tambour en sourdine. Cette discordante musique approchait assez lentement : tout à coup on voit arriver une espèce de géant, vêtu d'une longue tunique noire, que traversait un large baudrier de même couleur, auquel pendait un effroyable cimeterre. Cet homme était précédé de deux tambours et d'un fifre, vêtus de deuil comme lui; une barbe énorme et d'une blancheur éblouissante lui descendait jusqu'aux genoux. Il s'avance d'un pas lent, réglé par les coups des tambours, vient s'incliner devant le duc, se relève, et d'une voix grave lui adresse ces paroles :

e Puissant prince, tu vois devant toi Trifaldin de la Barbe blanche, l'écuyer et l'ambassadeur de la comtesse Trifaldi, surnommée la Doloride. Cette infortunée est venue à pied du royaume de Candaya, dans le seul espoir de te raconter ses incroyables aventures, et d'obtenir de toi quelques renseignements sur l'invincible chevalier don Quichotte de la Manche, qui seul peut terminer ses maux. Elle est à la porte de cette forteresse, et demande la permission de mettre à tes pieds ses douleurs. »

Après ce discours, Trifaldin toussa, et mania du haut en bas son épaisse barbe blanche. « Brave écuyer, répondit le duc, dès longtemps nous sommes instruits des infortunes étranges de la triste Doloride: assurez-la du plaisir que j'aurai de la recevoir, de lui donner tous les secours que ma qualité de chevalier m'oblige d'offrir aux dames. Ajoutez, pour la consoler, que le valeureux don Quichotte se trouve justement ici. » A ces mots le géant Trifaldin s'incline de nouveau devant le duc, et s'en retourne du même pas, toujours au son de sa triste musique.

e Vous le voyez, s'écria le duc en s'adressant à notre héros, malgré les efforts de l'envie, la vertu ne peut échapper aux justes hommages de l'univers. Peu de jours se sont écoulés depuis que votre présence honore ces lieux, et voilà que des pays les plus lointains les malheureux, les opprimés, guidés par votre seule renommée, viennent implorer votre appui. — O Dieu de bonté! s'écria don Quichotte, je te remercie de m'avoir donné l'emploi si difficile mais si glorieux de chevalier errant! Qu'elle arrive cette Doloride, qu'elle me raconte ses peines : elle peut compter d'avance et sur mon bras et sur mon cœur.





CHAPITRE XXXII

RESTORNE DE LA DOLORDE

La comtesse Trifaldi ne tarda pas à paraître. On vit entrer dans le jardin douze femmes vêtues de deuil, avec des coiffes blanches si longues, qu'elles retombaient jusqu'à terre. Elles marchaient sur deux lignes, et précédaient la comtesse, dont l'immense robe noire se terminait par trois pointes, que trois pages portaient gravement. Cette comtesse était voilée, ainsi que ses douze compagnes, et s'avan cait en s'appuyant sur son écuyer Trifaldin. Le duc, la duchesse, notre héros, se levèrent à son approche : la Doloride, sans ôter son voile, vint se jeter aux pieds du duc, qui se hâta de la faire asseoir à côté de la duchesse, et lui demanda respectueusement ce qu'il pouvait faire pour son service. « Puissantissime seigneur, réponditelle d'une voix forte, et vous bellissime dame, et vous illustrissimes auditeurs, je suis bien sûre d'émouvoir vos cœurs obligeantissimes par les récits de mes chagrins, de mes tourments horribilissimes. Mais, avant tout, daignez m'informer si vous possédez dans ces lieux l'invictissime don Quichotte et son écuyer excellentissime. - Qui, madamissime, interrompit Sancho; voilà devant vous le magnanimissime don Quichotte de la Manchissime, avec son écuyer fidélissime; vons les trouverez diligentissimes à servir votre beauté dolorissime. » Don Quichotte alors se fit connaître, et promit de tout entreprendre pour l'infortunée comtesse. Celle-ci voulut embrasser ses genoux; notre héros ne le souffrit point, et lui demanda seulement de l'instruire de ses malheurs. La Doloride, toujours voilée, commença ce triste récit:

- « Vous connaissez sans doute, dit-elle, le fameux royaume de Candaya, situé entre la mer du Sud et la grande Taprobane, deux lieues par delà le cap Comorin. C'est là que régnait la reine Magonce, veuve du roi Archipiela, qui n'avait laissé en mourant pour seule héritière de ce vaste État que l'infante Antonomasie. Ma naissance, mon âge, ma qualité de première duègne du palais, me valurent l'emploi glorieux d'élever la jeune princesse.
- » Pour mon malheur, la princesse Antonomasie était fort volontaire. Au lieu d'accorder son affection et sa main à un prince, elle s'éprit d'un simple chevalier, et lui donna une promesse de mariage par écrit. Le chevalier, Glavijo, alla montrer cette promesse au premier juge du bailliage, et lui demander pour épouse Antonomasie. Le juge, après s'être assuré que la promesse était en bonne forme, s'en vint interroger l'infante, reçut sa déclaration, la fit remettre entre les mains d'un honnête alguazil de cour, et donna bientôt la sentence par laquelle don Clavijo était reconnu l'époux légitime de la belle héritière de Candaya.
- » La reine Magonce s'affecta si fort du mariage précipité de sa fille, qu'au bout de trois jours elle fut mise en terre.
- » A l'instant même où l'on venait de la descendre dans la sépulture, nous voyons paraître au-dessus de la tombe, monté sur un cheval de bois, le fameux géant Malambrun, cousin germain de la défunte, et le plus cruel des magiciens. Malambrun, pour venger la mort de sa cousine, qu'il aimait, enchanta les nouveaux époux sur la pierre de cette même tombe. La belle Antonomasie devint une guenon de bronze, don Glavijo un crocodile d'un mêtal qui nous est inconnu. Tout à coup, près de ces figures on vit s'élever un perron de marbre, sur lequel était écrit en caractères syriaques: Les deux coupables ne reprendront leur première forme que lorsque le vaillant chevalier de la Manche osera m'appeler en combat sinquiier. Non content de

cette vengeance, le terrible Malambrun tira son large cimeterre, me saisit tremblante par les cheveux, et prêt à frapper s'arrêta : « Non, dit-il, je veux te laisser la vie, afin de mieux te punir, afin d'envelopper dans ton châtiment toutes les duégnes du palais qui n'ont pas su veiller sur la jeune Antonomaste. » A ces mots il disparaît; et mes compagnes et moi nous sentons toutes à nos mentons comme des millions de pointes d'aiguilles. Nous nous pressons d'y porter les mains; hélas! nous trouvons.... nous trouvons ce que nous allons vous montrer. »

La boloride aussitôt et les douze duègnes qui l'accompagnaient lèvent à la fois leurs voiles, et sont voir d'épaisses barbes, les unes noires, les autres blanches, quelques-unes grises, quelques autres blanches. Sancho recula de six pas; le duc, la duchesse et notre héros se regardèrent avec des yeux surpris. « Voilà, voilà, reprit la comtesse, dans quel état nous a mises ce scélérat de Malambrun; voilà comment ce barbare a déshonoré nos charmes. Plût au ciel que son cimeterre eût tranché nos tristes jours! La vie est pour nous un affreux supplice. Que peut devenir, que peut espèrer une duègne avec de la barbe? O duègnes, mes chères compagnes, venez, venez; pleurons ensemble notre épouvantable avenir. » En disant ces paroles la Doloride s'évanouit.



w



CHAPITRE XXXIV

CONTINUATION ET EIN DE CETTE MÉMORABLE AVENTURE

Don Quichotte ayant juré qu'il détruirait tous les maléfices de Malambrun, la Doloride revint de son évanouissement. « Indomptable héros, dit-elle, mon âme, prête à s'échapper, s'est arrêtée à vos accents : je renais à la vie pour vous applandir et vous donner les moyens d'ajouter à votre gloire. Sachez que d'ici au royaume de Candaya l'on compte cinq mille deux ou trois lieues par le grand chemin de terre; mais en allant par les airs, on n'en compte guère que trois mille deux cent vingt-sept. Le cruel Malambrun nous a dit qu'au moment même où nous aurions trouvé le chevalier que nous cherchions, il lui enverrait le fameux cheval de bois que montait Pierre de Provence lorsqu'il enleva la belle Maguelone. Ce cheval, qui n'est point ferré, qui ne mange, ne dort jamais, se dirige par une cheville plantée au milieu de son front; plus rapide que la pensée, il vole au-dessus des nuages. C'est le chef-d'œuvre du savant Merlin, ami de Pierre de Provence. Malambrun, par un effet

de son art, s'est rendu maître de ce coursier, sur lequel îl traverse le monde, arrive le matin en France, et le soir même au Pérou : c'est une monture si douce, que la charmante Maguelone ne se trouvait en aucun lieu aussi bien assise, si à son aise, que sur la croupe de ce cheval. J'espère, je ne doute point qu'avant une demi-heure vous ne le voyiez arriver pour vous porter devant Malambrun.

- Combien tient-on sur ce cheval? demanda Sancho d'un air inquiet. - On y tient deux, répond la Doloride, l'un sur la selle et l'autre en croupe. Son nom est Chevillard le léger, qu'il mérite assurément, puisqu'il est de bois et qu'il vole. - Eh bien, je suis le serviteur de monsieur Chevillard le léger; mais j'ai l'honneur de vous déclarer que je ne monterai point sur sa croupe. Pardi oui! moi qui ai de la peine à me tenir sur mon âne, dont le bât, tout neuf, est plus doux qu'un petit matelas de soie, vous pensez que, sans mon coussin, j'irai faire trois ou quatre mille lieues à cheval sur un soliveau! Oh que nenni! oh que nenni! Je prends assurément beaucoup de part au malheur arrivé à votre menton; mais je ne puis risquer de me casser le cou pour le plaisir de vous voir rasée; d'ailleurs, il faut que vous sachiez que je suis déjà retenu pour désenchanter madame Dulcinée. - Cependant, aimable Sancho, il est arrêté dans les destinées que rien ne peut se faire sans vous. --Rien ne se fera donc, madame la Doloride; car il est arrêté dans ma volonté que je ne suivrai point mon maltre. Nous autres écuyers ne sommes jamais pour rien dans toutes ces aventures : vous savez que les historiens, en rendant compte des belles prouesses de nos maîtres, ne parient non plus de nous que du Grand Turc. Je ne le trouve point mauvais; mais je ne veux point me méler d'une affaire qui ne me regarde pas. »

A l'entrée de la nuit on vit paraltre dans le jardin quatre sauvages demi-nus, portant sur leurs épaules un grand cheval de bois. L'un d'eux le pose à terre sur ses quatre pieds, et s'écrie d'une voix grave : « Le valeureux Malambrun engage sa parole à celui de vous assez hardi pour le combattre de n'employer contre lui d'autres armes que son épée. Qu'il monte donc sur ce coursier; que son écuyer monte en croupe : il leur suffira de tourner la cheville que vous voyez pour être portés à travers les airs devant le redoutable Malambrun; mais de peur qu'ils ne soient étourdis de la hauteur et de la rapidité de la course, il est nécessaire qu'ils aient les yeux bandés jusqu'au moment où Chevillard les avertira par ses hennissements qu'ils sont à la fin de leur route.

Cela dit, les quatre sauvages se retirent précipitamment; et don Quichotte, plein d'ardeur, veut s'élancer sur Chevillard. Il ordonne à Sancho de le suivre. « Non, s'il vous plaît, répondit l'écuyer : depuis que j'ai vu la monture, je me soucie encore moins du voyage. Je ne suis pas un sorcier, pour voler ainsi sur un bâton; et que penseraient mes insulaires, quand ils sauraient que leur gouverneur perd son temps à courir dans l'air? D'ailleurs, il y a trois mille lieues d'ici au pays de Candaya: lorsqu'une fois nous serons là, si monsieur Chevillard est fourbu, si le géant ne veut plus nous le prêter, comment revenir, je vous prie? Nous serons au moins douze ans à faire le chemin à pied. Pendant ce temps que deviendra mon île? Non, vous dis-je; tout bien réfléchi, je me dois à mon peuple, et je ne puis m'exposer. Saint Pierre se trouve bien à Rome; moi je me trouve à merveille ici, j'y reste. »

Mais il ne sut pas résister aux instances de sa bonne amie madame la duchesse, et déclara qu'il était prêt à partir. Don Quichotte court l'embrasser, le tire à part, et d'une voix basse : « Mon fils, lui dit-il, nous allons commencer un long et périlleux voyage, pendant lequel je prévois que nous serons sans cesse occupés. Ne pourrais-tu pas, avant de nous mettre en route, te retirer un moment dans ta chambre, sous prétexte d'aller chercher quelque chose, et là te donner un bon acompte sur les trois mille trois cents coups de fouet nécessaires à la félicité de celle qui règne sur mon cœur? Quand tu ne t'en donnerais que cinq cents, ce serait toujours cela, mon ami : tu sais bien qu'en toutes choses le plus difficile est le commencement.

— Pardieu! répondit Sancho, vous faites de belles propositions, et vous prenez bien votre temps! Je vais parcourir trois mille lieues à cheval sur une planche, et vous voulez que je commence par me déchirer le derrière! En vérité, votre seigneurie a perdu tout à fait le bon sens. Finissons d'abord l'aventure des barbes de ces dames; au retour nous nous occuperons de madame Dulcinée. » En disant ces mots ils revinrent, et don Quichotte, tirant un mouchoir, pria la Deloride de lui bander les yeux. Quand cela fut fait, il monta sur

Chevillard, ou ses longues jambes, n'ayant point d'étrier et tombant presque jusqu'à terre, lui donnaient l'air de ces grandes figures que l'on voit dans les tapisseries. Sancho ne se pressait pas de le suivre, et demandait un coussin; mais le coussin lui fut refusé par la sévère Doloride, et Sancho, les yeux bandés, se mit enfin sur cette croupe dure, en suppliant toute la compagnie de dire pour lui quelques Ave Maria. « Poltron, lui criait notre chevalier, que peux-tu craindre? N'est-tu pas à la place jadis occupée par la belle Maguelone? Ne suisje pas à celle de Pierre de Provence? et le courage de ce héros est-il au-dessus du mien? » Il tourne à ces mots la cheville; et sur-le-champ toutes les duègnes se mettent à crier ensemble : « Dieu te couduise, vaillant chevalier! Dieu te conserve, écuyer intrépide! Vous êtes déjà dans les airs! nos yeux ne peuvent plus vous suivre. Tienstoi bien, brave Sancho; si tu tombais, ton horrible chute serait semblable à celle de Phaéton. »

Sancho écoutait, et serrait son maître de toutes ses forces. « Tu m'étouffes, disnit don Quichotte; par Dieu, laisse-moi respirer. Je ne comprends pas ce qui te fait peur; il n'est point de coursier au monde dont l'allure soit aussi douce; nous avons déjà fait plus de mille licues, et il semble que nous n'ayons pas changé de place. — Cela est vrai, répondit l'écuyer; mais je sens de ce côté un vent terrible, qui me souffle au visage. » Sancho ne se trompait point; l'intendant du duc avait disposé plusieurs hommes avec de grands soufflets pour donner du vent à nos deux héros. « Sans doute, reprit don Quichotte aussitôt qu'il sentit ce vent, que nous sommes déjà parvenus à la seconde région de l'air, où se forment la neige et la grêle; si nous allons toujours de ce train, nous serons bientôt à la région du feu, d'où nous viennent les tonnerres. Je ne sais comment tourner cette cheville pour modérer Chevillard. »

A l'instant même les soufflets furent remplacés par des étoupes enflammées, dont on environna les voyageurs. « Ah! monsieur, s'écria Sancho, nous y sommes dans votre région du feu : j'en sens déjà la chaleur, et la moitié de ma barbe est déjà brûlée. Je m'en vais ôter mon bandeau. — Garde-t'en bien, répondit don Quichotte; cette désobéissance nous attirerait quelque grand malheur. Il faut nous abandonner entièrement à l'enchanteur qui nous mêne. — A la bonne heure, monsieur; mais il est temps que nous arrivions. Cette

manière d'aller me fatigue; et si madame Maguelone se trouvait bien sur cette croupe, elle avait la peau plus dure que la mienne. »

Toute cette conversation était entendue par le duc et la duchesse, qui pouvaient à peine retenir leurs ris. Lorsqu'ils s'en furent assez amusés, l'intendant fit sortir du jardin toutes les duègnes barbues; et le duc, la duchesse, leurs gens, s'étendirent sur le gazon, comme ensevelis dans un profond sommeil. Alors on fait tomber nos héros de cheval par une violente secousse, et l'on met aussitôt le feu à la queue de Chevillard, dont le corps était plein d'artifices. Chevillard saute dans l'air, au milieu des fusées et des serpenteaux. Don Quichotte et son écuyer se relèvent, ètent leurs bandeaux, et, tout surpris de se retrouver dans le même lieu, distinguent bientôt une grande lance à laquelle était attaché un parchemin sur lequel on lisait ces mots : « L'invincible chevalier de la Manche a terminé la grande aventure de la comtesse Trifaldi, surnommée la Doloride. Il lui a suffi d'oser l'entreprendre. Malambrun se reconnaît vaincu ; le menton des duègnes n'a plus de barbe; Antonomasie et don Clavijo sont rétablis sur leur trône. Il ne reste plus à finir que la pénitence prescrite au meilleur des écuyers, pour que la plus douce des tourterelles soit enfin renduc à son tourtereau. Tels sont les arrêts de Merlin, a

Don Quichotte, transporté de joie, se hâta d'aller vers le duc, qui paraissait, ainsi que les autres, privé de l'usage de ses sens. « Seigneur, lui dit notre héros en le prenant par la main, revenez à vous, tout est terminé; vous en verrez la preuve dans l'écriteau suspendu à cette lance. » Le duc, la duchesse et leur suite, faisant semblant de revenir d'un long évanouissement, racontérent avec effroi qu'à l'instant où Chevillard en feu était redescendu dans le jardin, la Doloride et ses compagnes, dépouillées de leurs barbes, avaient disparu tout à coup, et qu'eux-mêmes étaient tombés sans connaissance. Ils allèrent ensuite lire l'écriteau, félicitèrent don Quichotte, exaltèrent son courage; et la duchesse questionna Sancho sur les périls qu'il avait courus. L'écuyer, tout fier des éloges qu'on lui prodiguait, répondit qu'il avait beaucoup souffert en passant par la région du feu; qu'il avait même, sans le dire à son maître, relevé tant soit peu le mouchoir qui lui couvrait les yeux, et qu'alors il avait découvert la terre, au-dessous de lui, aussi petite qu'un grain DON OCCURATION.

de moutarde. On parut surpris de cette assertion; Sancho, pour la confirmer, ajouta que les hommes, qu'il distinguait fort bien, n'étaient pas plus gros que des noisettes. Il dit encore, car il était en train de raconter, une foule d'autres détails sur les merveilles qu'il avait vueset lorsque don Quichotte, étonné, voulut lui faire quelques objections, l'écuyer voyageur, s'approchant de son maître, lui dit : « Monsieur, je n'ai pas douté de ca que vous avez vu dans la caverne de Montésinos; ayez la bonté de croîre de même ce que j'ai vu dans le ciel. »





CHAPITRE XXXV

CONSEILS DE DON QUICHOTTE À SANCHO SUR LE GOUVERNEWENT DE SON ILE

Satisfaits de l'heureux succès de l'aventure de la Boloride, et voulant mettre à profit la rare crédulité de leurs hôtes, le duc et la duchesse donnèrent des ordres pour que Sancho prit possession du gouvernement promis. Dès le lendemain du voyage aérien, le duc vint dire à notre écuyer de se tenir prêt à partir pour son île, où ses nouveaux sujets l'attendaient comme on attend la rosée du mois de . mai. « Soyez donc prêt demain matin, lui-dit-il, à vous rendre dans vos États. Ce soir on doit vous apporter les nouveaux habits et les autres choses nécessaires à votre dignité. - Comment sont-ils faits, ces nouveaux habits? On aura beau m'habiller de toutes les façons, je n'en serai pas moins Sancho Pança. - Sans doute ; mais vous savez bien que des marques extérieures distinguent les diverses professions : un magistrat n'est pas mis comme un soldat, un soldat ne l'est point comme un prêtre. Vous, Sancho, qui devez être à la fois et militaire et lettré, vous aurez un vêtement qui tiendra de l'un et de l'autre. - Je crois vous avoir dit, monseigneur, que je

n'étais pas un grand lettré, puisque je n'ai jamais su lire; mais beaucoup de gouverneurs ne l'ont guère su plus que moi. Quant à mes qualités militaires, je me bats fort bien lorsque je suis le plus fort. Voilà tout ce que je peux vous offrir. »

Don Quichotte arriva dans ce moment; il venait d'être instruit de ce qui se passait; et voulant donner à Sancho quelques conseils sur sa conduite future, il demanda la permission au duc de l'emmener dans sa chambre. Là, quand il eut fermé la porte, et forcé l'écuyer de s'asseoir à ses côtés, il lui recommanda de craindre Dieu, de s'observer sévèrement, de ne point porter envie aux princes, aux nobles, plus grands que lui, de polir le ton et les manières rustiques de sa femme, d'obéir strictement aux lois, de pencher plutôt vers la clémence quand la justice n'en doit pas souffrir. Il lui conseilla enfin d'être propre sur sa personne, et sobre autant que possible.

« Corrige-toi, lui dit-il en terminant, de ton habitude de mêler à tes discours cette foule de proverbes qui, le plus souvent, sont hors de propos : ce n'est pas, je te l'ai déjà dit, qu'un proverbe court et bien appliqué n'ait quelquefois de la grâce; mais en les accumulant tu leur ôtes tout leur mérite.

- Pour ce dernier article, monsieur, interrompit l'écuyer, le bon Dieu seul peut y mettre ordre. J'ai la tête pleine de proverbes : aussitôt que je veux parler, ils se pressent tous sur mes lèvres; et quelquefois les meilleurs ne sortent pas les premiers. Cependant je vous promets d'y prendre garde. Un bon averti en vaut deux. Quand la maison est bien fournie, le souper est bientôt prêt. Il y a du remède à tout, hors à la mort. Tant vaut l'homme, tant vaut la terre. D'ailleurs, il n'est rien tel que d'être le maître : quand on commande et qu'on tient le bâton, il est aisé de faire ce qu'on veut. On n'a qu'à se frotter à moi, on y laissera sa laine. Les sottises des riches sont des sentences. Il ne faut qu'avoir du miel, les mouches viennent bientôt. Ma grand'mère disait souvent : Tu vaux autant que tu possèdes...
- Satan puisse-t-il t'emporter l's'écria don Quichotte en colère : depuis que je t'ai recommandé de ne plus dire de proverbes, tu en inventes, je crois, de nouveaux. Va, je n'espère rien de toi : tu ne seras que ridicule dans la place que l'on t'a donnée, et la honte en rejaillira sur ton maître. Je ne sais qui me tient que tout à l'heure je



CHAPITRE XXXVI

DÉPART DE SANCHO POUR SON ILE, ÉTRANGE AVENTURE ARRIVÉE A DON OUGHOTTE

L'intendant, qui s'était si bien acquitté du rôle de la comtesse Trifaldi, recut ordre, dès le même soir, de conduire le nouveau gouverneur dans le bourg qu'on appelait son île. Il se rendit en cérémonie auprés de notre écuyer, qu'on avait déjà revêtu d'une espèce de simarre et d'un manteau mordoré, avec la toque pareille. Sancho, dans cet équipage, accompagné d'une suite nombreuse, alla prendre congé du duc et de la duchesse, dont il baisa tendrement la main; ensuite, le cœur gros de soupirs, il vint embrasser les genoux de son maître, qui lui donna sa bénédiction, avec des veux pleins de larmes. Le bon écuyer ne put retenir les siennes ; enfin il se mit en chemin, monté sur un beau mulet, et suivi de son ane chéri, que le duc avait fait couvrir d'un magnifique harnais. Sancho retournait souvent la tête pour le regarder avec complaisance; et, presque aussi reconnaissant des honneurs rendus à son âne que de ceux rendus à lui-même, il s'avança vers sa capitale, plus content et plus satisfait que le successeur des Césars.



SANGHU VINT RECEVOIS LA BENERICTION DE SON SPIGNEUR.

Don Quichotte ne l'eut pas plutôt perdu qu'il se trouva dans une affreuse solitude. Une profonde mélancolie s'empara du cœur de notre héros. La duchesse, qui s'en aperçut, le supplia de choisir dans toute sa maison quelqu'un qui pût le servir à la place de Sancho.

« Non, madame, répondit tristement le chevalier. Je ne puis accepter de vos bontés que le sentiment qui vous les inspire; j'ose même prier votre excellence de défendre à vos serviteurs d'entrer jamais dans mon appartement, »

Aussitôt après le souper, notre héros se retira dans sa chambre, dont il ferma la porte soigneusement; ensuite, à la clarté de deux bougies, il se déshabilla tout seul. Mais, hélas! en tirant ses bas notre malheureux chevalier fit sauter à l'un des deux une douzaine de mailles : ce qui lui causa un violent chagrin; il n'avait, il faut bien le dire, que cette seule paire de bas, et pas un brin de soie verte, car ils étaient de cette couleur, pour raccommoder cet énorme trou.

Tourmenté par ses tristes idées, et résolu de mettre ses bottes le lendemain, notre héros éteignit ses bougies et se coucha.





CHAPITRE XXXVII

CONNENT SANCHO PRIT POSSESSION DE SON ILE ET LA GOUVERNA

Un bourg à peu près de mille maisons, qui appartenaient au duc composait le puissant État où Sancho devait donner des lois. On lui dit que ce bourg s'appelait l'île de Barataria. Aux portes de sa capitale, Sancho trouva les principaux du peuple, qui venaient au-devant de lui. Les cloches sonnèrent; tous les habitants témoignèrent une grande joie. Notre écuyer, au milieu d'eux, fut porté en triomphe à la paroisse, où il rendit grâces à Dieu; après quoi les clefs de la ville lui furent remises, et des crieurs publics le proclamèrent gouverneur perpétuel de l'île de Barataria. Le bon Sancho reçut tous ces honneurs en silence, d'un air grave, sans paraître trop surpris; mais ceux des habitants qu'on n'avait pas mis du secret ne laissaient pas d'être étonnés de la mine, de la barbe épaisse, de la taille courte et ronde de celui qu'on leur avait choisi pour maître.

Au sortir de l'église, Sancho, conduit à la salle de justice, fut installé sur un siège de velours, sous un magnifique dais. L'intendant du duc, qui faisait l'office de maltre des cérémonies, lui dit avec respect : « Seigneur, une coutume antique et révérée prescrit au nouveau gouverneur qui prend possession de cette lle de commencer par juger deux ou trois causes un peu difficiles, afin que son peuple, témoin de sa sagesse, se réjouisse d'avance de la félicité dont il doit jouir : votre seigneurie ne refusera point sans doute de se soumettre à cet usage. »

Comme il parlait, entrèrent deux hommes, dont l'un était vêtu en paysan, et dont l'autre portait de grands ciseaux. « Seigneur gouverneur, dit celui-ci, je suis tailleur de mon métier; hier ce laboureur est venu me trouver dans ma boutique, et, me montrant un morceau de drap: « Pourriez-vous, m'a-t-il dit, faire une capote avec l'étoffe que voici? — Oui, lui ai-je répondu sur-le-champ, j'en aurai assez pour une capote. » Surpris de ce que je n'hésitais pas, et croyant sans doute que je voulais lui voler de son drap: « Regardez bien, a-t-il repris, n'en auriez-vous pas assez pour deux capotes? — Oh! mon Dieu, oui, » lui ai-je dit en souriant; car j'ai deviné ses soupçons. Alors il m'en a demandé trois; et augmentant toujours le nombre à mesure que je promettais de le satisfaire, nous avons fini par convenir ensemble que je lui livrerais cinq capotes. Elles sont prêtes; et cet honnête homme refuse non seulement de m'en payer la façon, mais il veut que je lui rende son drap. J'ai recours à votre justice.

— Mon frère, demanda Sancho au laboureur, le fait s'est-il passé comme il le dit? — Je le confesse, répondit-il; mais je demande à votre seigneurie d'ordonner qu'on lui montre les cinq capotes. — Très volontiers, » s'écria le tailleur en tirant sa main de dessous son manteau, et faisant voir au bout de ses cinq doigts cinq petites capotes fort jolies. « Vous les voyez, ajouta-t-il; je les donne à examiner au plus habile tailleur, il n'y trouvera pas un point à reprendre; et je jure sur ma conscience qu'il ne m'est pas resté le plus petit morceau de drap. »

Tout le monde se mit à rire; Sancho seul ne perdit point sa gravité. « Le bon sens, dit-il, dans cette occasion, doit tenir la place de la loi : j'ordonne que le tailleur perde sa façon, et le laboureur son étoffe. Appelez-en d'autres; car le temps m'est cher, et je n'aime pas le perdre. »

Deux vieillards se présentèrent. « Seigneur, dit l'un d'eux, j'ai

prêté dix écus d'or à cet homme. Un long temps s'est écoulé sans qu'il m'ait parlé de sa dette; voyant qu'il paraissait l'avoir oubliée, je l'ai prié de me rendre mon or. Quelle a été ma surprise lorsque, pour toute réponse, il m'a dit me l'avoir rendu! Je n'ai ni billet ni témoins. Je demande à votre seigneurie d'ordonner à mon débiteur de jurer qu'il m'a payé : je l'ai toujours connu pour un honnête homme, je ne puis croire qu'il voulût faire un faux serment.

- Ou'avez-vous à dire? demanda Sancho à l'autre vieillard, qui écoutait en silence, appuyé sur un gros bâton. - Je suis prêt, répondit-il, à jurer sur votre baguette de juge que j'ai remis à cet homme les dix écus d'or qu'il m'a prêtés. » Sancho baissa sa baguette, et le vieillard, donnant son bâton à tenir à son créancier, étend la main sur la croix de la baguette, et fait serment qu'il a rendu la somme qu'on lui demandait; ensuite il reprend son bâton, et, d'un air assuré, regarde tout le monde. Le premier vieillard, étonné, considère quelques instants celui qui venait de jurer, puis il lève les yeux au ciel avec plus de pitié que de colère; et, sans rien dire, il allait sortir, lorsque Sancho le rappela. Sancho, qui n'avait pas perdu un seul de leurs mouvements, comparait, en se frottant le front, les visages des deux plaideurs, et distinguait fort bien sur l'un le caractère de la probité. « Tout n'est pas fini, dit-il ; vieillard qui jurez si facilement, donnez-moi votre gros bâton. Prenez-le, continua-t-il, vous qui demandez ce qui vous est dû : vous pouvez partir à présent, sur ma parole; vous êtes payé. - Mais, seigneur, reprit le créancier, ce bâton ne vaut pas dix écus d'or. - Je pense qu'il les vaut, répond le gouverneur; et pour nous en assurer, j'ordonne qu'on le brise tout à l'heure. » Il est obéi; les dix écus d'or sortent du milieu du bâton. Toute l'assemblée applaudit, et les habitants de l'île ne doutent plus que leur gouverneur ne soit un nouveau Salomon.





CHAPITRE XXXVIII

NOUVELLE PERSECUTION OF EPROUVA NOTEE CHEVALIER

Pendant ce temps, le héros de la Manche, affligé de l'absence de son écuyer, fâché d'avoir déchiré ses bas verts, ne pouvait trouver le sommeil. Dès que l'aurore parut, il se leva, prit son habit de peau de chamois, ses bottes, son manteau d'écarlate, sa belle toque de velours vert, le grand rosaire qu'il ne quittait jamais, et dans cet équipage descendit chez la duchesse. La duchesse venait de faire partir un de ses pages pour aller porter à Thérèse Pança la lettre et le présent de son époux. La promenade et la conversation remplirent cette journée. Le soir venu, notre chevalier se retira de bonne heure, et trouva sur sa table une vielle. Il rendit grâce au hasard, qui lui présentait l'instrument dont il jouait le moins mal, se hâta de l'accorder, se plaça sur son balcon, dont il ouvrit la jalousie, et, d'une voix un peu enrouée, se mit à chanter une romance, que la duchesse et toutes ses femmes écoutaient dans le jardin.

Comme il en était au dernier couplet, tout à coup, d'une fenêtre placée au-dessus de la jalousie, on jette sur notre héros un grand sac rempli de chats, qui portaient tous des grelots à la queue. Le bruit qu'ils firent en tombant épouvanta le duc et la duchesse, que l'on n'avait pas instruits de ce nouveau tour. Don Quichotte, d'abord effrayé, ne douta point qu'une légion de diables ne vint l'attaquer. Il rappelle son courage, prend son épée, et se met à poursuivre les chats, qui couraient par toute sa chambre. Ces animaux en fuyant éteignent bientôt les bougies. Notre chevalier, dans les ténèbres,



LE PANEERENT ACHEVÉ, IL PRIA QU'ON LE LAISEAT DORRIE.

étourdi par le bruit des grelots, allongeait à droite, à gauche, des coups d'estoc et de taille, en criant de toute ses forces : € Hors d'ici, magiciens perfides! hors d'ici, canaille infernale! don Quichotte vous brave tous. » Les malheureux chats, aussi troublés que lui, sautaient sur les meubles, sur les corniches, roulaient des yeux comme des escarboucles, et remplissaient l'air de leurs miaulements. Un d'eux, blessé par le héros, s'élance droit à son visage, s'attache à son nez avec les griffes, et lui fait pousser des cris effroyables. Le duc, la duchesse, leurs gens, se pressent d'accourir à ses cris. Ils arrivent avec des flambeaux; ils trouvent notre chevalier employant vainement ses forces à se débarrasser de son ennemi, qui, grondant, soufflant et jurant, ne voulait pas abandonner son poste. On se hâta d'aller à son secours. « N'approchez pas, criait le héros, seul je saurai venir à bout de ce magicien, de cet enchanteur, quelque forme qu'il puisse prendre. » Heureusement le chat, épouvanté, prit la fuite avec ses compagnons; et la duchesse, peu satisfaite d'une plaisanterie qui coûtait du sang à don Quichotte, envoya chercher des compresses pour panser ses égratignures. Don Quichotte remercia le duc et la duchesse des soins qu'ils lui prodiguaient, les assura qu'il connaissait parfaitement les ennemis qu'il venait de combattre, et, le pansement achevé, pria qu'on le laissat dormir.





CHAPITRE XXXIX

CONTINUATION DU GOUVERNEMENT DE SANGRO PANÇA

Ce même jour l'illustre Sancho, après avoir fait éclater sa sagesse dans les jugements qu'on a rapportés, fut conduit en grande pompe de la salle de justice au palais qui devait être sa demeure. Lá, dans une vaste salle, était dressée une grande table, couverte d'excellents mets. Dès que Sancho parut, des fifres, des hauthois se firent entendre, et quatre pages vinrent présenter une aiguière au gouverneur, qui se lava gravement les mains, en regardant de côté le diner. La musique ayant cessé, Sancho vint s'asseoir à table, où son couvert était seul. A ses côtés se plaça debout un vénérable et grand personnage, vêtu de noir, portant une longue baguette à la main. Sancho, sans rien dire, mais d'un air inquiet, le considéra quelques instants, tandis qu'un jeune bachelier bénissait les mets, et que le maître d'hôtel approchait les meilleurs plats.

Notre gouverneur, qui mourait de faim, se hâta de remplir son assiette; mais à peine il portait à sa bouche le premier morceau, que le grand personnage noir baissa sa bagnette, et sur-le-champ l'assiette et le plat furent emportés. Le maître d'hôtel diligent vient présenter un autre mets ; le gouverneur veut en goûter ; la baguette arrive avant lui, le mets disparaît comme l'autre. Surpris et peu satisfait de cette promptitude à dégarnir la table, Sancho demande à l'homme à la baguette si la coutume du pays était de dîner comme l'on joue à passe-passe. « Non, seigneur, répond le grand personnage : j'ai l'honneur d'être le médecin des gouverneurs de cette île ; cette place, qui me fait jouir de fort gros appointements, me prescrit le soin d'étudier le tempérament, la complexion de monseigneur, afin de lui faire éviter tout ce qui pourrait être nuisible à sa précieuse santé. Pour cela j'assiste toujours à ses repas, et je ne lui laisse manger que les choses qui lui conviennent. Le premier plat, dont votre seigneurie a goûté, était un aliment froid, que son estomac aurait eu de la peine à digérer; le second, au contraire, était chand, provoquant trop à la soif, risquant d'enflammer les entrailles et d'absorber l'humide radical si nécessaire à la vie.

- C'est à merveille, reprit Sancho; mais, par exemple, ces perdrix rôties ne peuvent que me faire du bien; je vais en manger une ou deux, sans courir le plus petit danger. - Non, assurément, monseigneur, et je vous défends d'y toucher. - Pourquoi cela, s'il vous plaît? - Parce que notre maître Hippocrate a dit expressément dans ses Aphorismes : Omnis saturatio mala, perdix autem pessima; ce qui signifie que la perdrix est le plus mauvais des aliments. - Cela étant, monsieur le docteur, faites-moi le plaisir de bien regarder tout ce qui est sur la table, de marquer une bonne fois ce qui est salutaire, ce qui est nuisible, et puis de me laisser manger à mon aise; car, de quelque façon que ce soit, je vous avertis qu'il faut que je dine, et je ne suis pas gouverneur pour le plaisir de mourir de faim. - Votre seigneurie a raison; je vais lui indiquer les aliments qu'elle pourra se permettre. Ces inpereaux ne valent rien, parce que c'est un gibier lourd; ce veau ne vous est pas meilleur, parce que ce n'est pas une viande faite; ces ragoûts sont détestables, à cause des épiceries; ce rôti, s'il n'était pas lardé, pourrait vous être permis, mais comme le voilà, c'est impossible. - Mais, monsieur le docteur, cette oille que je vois fumer au bout de la table, et dont je sens d'ici le parfum, cette oille est composée de



SUR-LE-CHARP L'ASSIETTE ET LE PLAT TURERT REPORTES-

toutes sortes de viandes, il est impossible que dans le nombre je n'en trouve pas quelqu'une qui me convienne. Portez-moi cette oille, maître d'hôtel. — Je le lui défends sur sa tête. Juste ciell qu'osez-vous demander? Rien n'est plus malsain, rien n'est plus funeste qu'une oille : il faut laisser ce mets grossier aux chanoines, aux professeurs de collège, aux festins de noces de laboureurs; leurs estomacs peuvent s'en accommoder, mais celui d'un gouverneur demande des aliments plus lègers. Votre seigneurie doit fort bien diner avec un peu de conserve de coings, ou quelque autre confiture, et, si elle sent une grande faim, elle peut y joindre un ou deux biscuits. »

A ces mots Sancho se renverse sur le dossier de son fauteuil, et toisant le médecin depuis les pieds jusqu'à la tête : « Monsieur le docteur, dit-il, comment vous nommez-vous, s'il vous plaît? — Je m'appelle, répondit-il, le docteur Pedro Recio de Aguero. — Eh bien! s'écria Sancho avec des yeux brûlants de colère, monsieur le docteur Pedro Recio de Aguero, sortez tout à l'heure de ma présence; sinon je jure Dieu que je vous fais pendre, vous et tous les médecins que je trouverai dans mon lle; sortez, dis-je, peste des humains et fléau des gouverneurs, ou je vous étrifle si bien, que jamais lapin ou perdrix ne risquera de vous faire du mal. Que l'on me donne à manger, je l'ai bien gagné ce matin. »

Le docteur, tout tremblant, s'enfuit. Sancho, remis à peine de sa fureur, allait commencer à diner, lorsqu'on entendit le bruit d'un courrier. Le maître d'hôtel, regardant par la fenêtre, s'écria : « Voici sûrement des nouvelles importantes, car c'est de la part de monseigneur le duc. » Le courrier, couvert de poussière, vint présenter un paquet à Sancho, qui le remit à l'intendant, et s'en fit lire l'adresse. Elle portait : « A don Sancho Pança, gouverneur de l'Île de Barataria, pour être remise en ses mains ou dans celles de son secrétaire. » — « Qui est mon secrétaire? demanda Sancho. — C'est moi seigneur, répondit un jeune homme avec un accent biscayen. — Ah ah! c'est la première fois qu'on a pris des secrétaires dans votre pays. Lisez cette lettre, si vous pouvez, et rendez-m'en compte. »

Le Biscayen, après l'avoir lue, demanda de parler seul à monsieur le gouverneur. Tout le monde se retira, excepté l'intendant; et le secrétaire fit lecture de la lettre, qui s'exprimait en ces termes : « Je viens d'être averti, seigneur don Sancho, que mes ennemis et les vôtres doivent venir nous attaquer pendant la nuit. Tenezvous prêt à les recevoir. Je sais de plus, par des espions fidèles, que quatre assassins déguisés sont entrés dans votre ville; ils en veulent à vos jours. Examinez avec soin tous ceux qui vous approcheront, et surtout ne mangez de rien de ce qu'on vous présentera. Je me prépare à vous secourir; mais j'espère tout de votre valeur et de votre prudence.

« Votre ami, LE DUC. :

Monsieur l'intendant, s'écria Sancho lorsqu'il eut entendu cette lettre, la première chose que nous avons à faire, c'est de mettre dans un cul de basse-fosse le docteur Pedro Recio; car si quelqu'un en veut à mes jours, ce ne peut être que lui, qui voulait me faire mourir de faim. - Seigneur, répondit l'intendant, l'avis que nous venous de recevoir mérite la plus sérieuse attention. l'ose supplier votre seigneurie de ne toucher à aucun des mets qui sont sur sa table, attendu que je ne puis répondre des personnes qui les ont apprêtés. - A la bonne heure! reprit tristement Sancho; mais faites-moi donc apporter du pain bis avec quelques livres de raisin : ce serait bien le diable si on les avait empoisonnés. De façon ou d'autre il faut que je mange; les gouverneurs ne peuvent vivre d'air, surtout quand ils sont à la veille de livrer des batailles. Quant à vous, mon secrétaire, répondez à monsieur le duc que je ferai de point en point tout ce qu'il me recommande; ajoutez des baise-mains un peu galants pour madame la duchesse, en la priant de ne pas oublier d'envoyer à ma femme Thérèse ma lettre avec mon paquet. Dites aussi quelque chose pour monseigneur don Quichotte, afin qu'il voie que je ne suis pas un ingrat; et arrangez le tout d'un bon style, comme un Biscayen que vous êtes. Allons! continua-t-il en soupirant, qu'on desserve cette belle table, et qu'on m'apporte mes raisins, puisque les coquins qui m'en veulent me réduisent à ce triste diner. »



CHAPITRE XL

BONDE DE SANCHO DANS SON ILE

Notre gouverneur était déjà fatigué du gouvernement, et rebuté surtout par le jeûne austère qu'on lui faisait observer. L'intendant, pour lui rendre un peu de courage, vint lui dire qu'il avait lui-même pris le soin de préparer un bon souper, dont sa seigneurie pouvait manger sans aucune crainte. Sancho embrassa l'intendant, déclara qu'il serait toujours le meilleur de ses amis, le nomma son premier ministre; et, se mettant de bonne heure à table, reprit bientôt toute sa belle humeur. « Je ne demande pas mieux, disait-il en faisant disparaltre les plats que l'on apportait devant lui d'une autre manière que le docteur Recio, je ne demande pas mieux que de travailler, pourvu que l'on ait soin de moi et de mon âne; je gouvernerai cette lle en conscience, je me lèverai matin, je ferai tout ce qu'il faudra pour que l'on soit heureux et content; mais il est juste que je le sois aussi. Je permets très fort que l'on examine, que l'on contrôle mes actions; je serai charmé qu'on ait les yeux ouverts sur moi. L'homme

qu'on regarde en vaut mieux : le diable n'ose se montrer de jour ; et si l'abeille vivait scule, elle ne ferait pas tant de miel. »

L'intendant, qui ne le quittait pas, et qui souvent était étonné de son esprit, l'assura que ses nouveaux sujets étaient déjà pénétrés pour sa personne et de respect et d'amour; il lui proposa, quand il eut soupé, de venir faire la ronde dans les différents quartiers de son île. « Je le veux bien, répondit Sancho : je vous avertis d'abord que mon intention est de chasser d'ici les vagabonds, les fainéants, tous ceux qui ne veulent ou ne savent pas gagner le pain qu'ils mangent, et qui s'introduisent dans un État policé comme les frelons dans les ruches. Point d'oisifs dans mes États, c'est le moyen qu'il n'y ait point de vices; le proverbe le dit, et les proverbes ont toujours raison. Je protègerai les laboureurs, je ferai respecter la religion, j'honorerai les bonnes mœurs, et je serai sans pitié pour les fripons.

— Nous ne pouvons que vous admirer, lui répondit l'intendant; et cette admiration sera partagée par les personnes qui vous ont envoyé dans cette île, sans connaître peut-être elles-mêmes le prix du présent qu'elles nous ont fait. Mais onze heures viennent de sonner : il est temps que votre seigneurie commence la ronde. »

Sancho sortit aussitôt, sa baguette de juge à la main, suivi de son secrétaire, de l'intendant, de l'historiographe, qui tenait registre de ses actions, et d'une troupe d'archers. A peu de distance du palais il entendit un bruit d'épées dans une petite rue : la garde y courut par son ordre, et ramena deux hommes qu'on avait surpris se battant. « Pourquoi vous battez-vous ? leur dit Sancho, d'une voix sévère : n'avez-vous pas un gouverneur qui saura vous rendre justice? -Seigneur, répondit un des deux hommes, votre exellence approuvera sans doute ma délicatesse sur le point d'honneur. Ce gentilhomme avec qui j'ai querelle sort d'une maison de jeu, où il vient de gagner plus de mille réaux. Dieu et moi nous savens comment : j'étais témoin; j'ai jugé en sa faveur tous les coups au moins douteux. Lorsqu'il a été dans la rue, je suis venu lovalement lui demander une marque de sa juste reconnaissance ; ce fripon n'a pas eu honte de me présenter quatre réaux. Il me connaît cependant; il sait que je suis un homme d'honneur, qui n'ai pas d'autre métier que de passer ma vie dans les maisons de jeu à décider les coups difficiles.

Indigué d'un procédé si offensant, j'ai mis l'épée à la main pour lui donner une leçon de politesse et de probité.

— Qu'avez-vous à répondre? demanda le gouverneur à celui dont on parlait. — Rien du tout, reprit celui-ci; tout ce qu'a dit cet homme est exact, excepté que ce que j'ai gagné m'appartient légitimement, et que la preuve certaine que je n'avais nul besoin de ses décisions, c'est que je n'ai voulu et ne veux lui donner que quatre réaux. — Vous lui en donnerez cent tout à l'heure, interrompit Sancho; mais il n'en profitera guère, car je les confisque pour les pauvres; ensuite vous payerez une amende de deux cents autres réaux, qui seront pour les prisonniers; après quoi, vous et cet aoumme d'honneur, qui n'a d'autre métier que de décider les coups de jeu, vous serez conduits par quatre archers hors de mon île; et si vous avez l'audace d'y remettre les pieds, je vous ferai jouer ensemble une partie de triomphe à une potence de huit pieds de haut. Vous entendez ? Tout est dit; qu'on exécute ma sentence. »

Les trois cents réaux farent payés sur-le-champ; l'intendant se chargea de leur distribution, et quatre archers conduisirent les deux joueurs hors de la ville. A l'instant même une autre patrouille amenait un jeune garçon, qui s'était enfui dés qu'il avait vu paraître la garde, et lui avait donné beaucoup de peine avant de se laisser attraper. « Pourquoi vous enfuir? demanda Sancho. - Pour n'être pas pris, répond le jeune homme. - Je le crois ; mais où alliez-vous à l'heure qu'il est? - Toujours devant moi, monseigneur. - Toujours devant vous; c'est fort bien répondre. Vous aviez un but, un dessein; quel était-il? s'il vous plaît. — De prendre l'air. — Ah! de prendre l'air; je comprends. Mais où vouliez-vous prendre l'air? - Là où il souffle. - C'est juste. Vous me paraissez gai, mon ami : j'aime beaucoup les gens de cette humeur, et je me fais toujours un plaisir de leur donner un logement, pour peu que je m'apercoive qu'ils n'en ont pas. Imaginez donc que c'est moi qui suis l'air, et que je souffle d'un côté qui vous mêne droit en prison. Allez-y passer la nuit; nous verrons demain si le vent a changé. »

Sancho fut reconduit à son palais après avoir fini sa ronde, et s'alla reposer dans un excellent lit des fatigues de sa journée



CHAPITRE XLI

ARRIVÉE DU PAGE DE LA DUCHESSE DANS LA MAISON DE THÉRESE PANÇA

Ce même jour, comme on l'a vu, la duchesse avait fait partir un page pour aller porter à la femme de Sancho la lettre et le paquet de son mari. Elle avait joint à ce paquet un petit billet de sa main, et une longue et pesante chaîne d'or qu'elle envoyait à Thérèse. Le page, charmé de sa commission, prit un des meilleurs chevaux du duc, se mit en route, et fut bientôt arrivé. Comme il entrait dans le village, il apercut au bord d'un ruisseau plusieurs femmes lavant du linge; il les pria de lui indiquer la maison de Thérèse Pança, femme de Sancho Pança, écuyer d'un chevalier nommé don Quichotte de la Manche, « Mon beau monsieur! lui répond en se levant une jolie petite fille de quatorze ans à peu près, ce Sancho Pança est mon père, cette Thérèse est ma mère et ce don Quichotte est notre maître. - En ce cas, mademoiselle, répondit le page en la saluant, avez la bonté de me conduire à madame votre mère, pour qui l'apporte une lettre et des présents. - Ah! monsieur, de toute monâme. Vous apportez des présents ; c'est sûrement de la part de monpère. Venez, monsieur, venez avec mei; notre maison est à l'entrée de la rue. Ah! que ma mère va être contente ! Il y a longtemps qu'elle n'a reçu des nouvelles de mon père, et nous en étions bien inquiètes. »

En parlant ainsi la jeune Sanchette jette son savon, son battoir, son linge, et, sans se donner le temps de reprendre ses souliers, nujambes, les cheveux épars, elle court, vole vers le page, lui fait une courte révérence, et le guide, toujours sautant, riant et le regardant.

A cinquante pas de la maison Sanchette redouble ses sauts, et se met à crier; « Ma mère, ma mère, venez, voici un monsieur qui vous apporte des lettres et des présents de mon père; hâtez-vous, venez donc, ma mère. » A sa voix Thérèse Pança sortit avec sa que-nouille au côté, faisant tourner son fuseau. Elle était vêtue d'un juste gris, avec le jupon pareil. C'était une femme d'une quarantaine d'années, encore fraîche, forte, brune, et d'une physionomie ouverte. « Que me veux-tu? dit-elle à Sanchette, et qu'est-ce que c'est que ce monsieur? — C'est un de vos serviteurs, madame, reprit le page en descendant de cheval, et venant se mettre, un genou en terre, devant madame Thérèse; l'ose demander à votre seigneurie de me permettre de baiser la main de la légitime épouse du seigneur don Sancho Pança, gouverneur de l'île de Barataria. » Alors le page présente les lettres, et met au cou de Thérèse la superbe chaîne d'or.

La mère et la fille, immobiles, se regardent sans pouvoir parler.

Ma mère, dit enfin Sanchette, je gage que ce gouvernement est l'île que vous savez, promise depuis si longtemps à mon père par le seigneur don Quichotte. — Vous avez raison, mademoiselle, reprit le page, c'est à cause du seigneur don Quichotte que l'on a fait monsieur votre père gouverneur de l'île de Barataria. Ce papier vous l'expliquera. — Ah! mon cher monsieur, comment faire? interrompt Thérèse; je ne pourrai jamais déchiffrer ces lettres; car je sais filer, mais je ne sais pas lire. — Ni moi non plus, s'ècria Sanchette, et j'en suis bien fâchée aujourd'hui; mais attendez, je m'en vais chercher monsieur le curé ou monsieur le bachelier Samson Carrasco; ils seront charmés d'apprendre des nouvelles de mon père. — Ce n'est pas la peine, dit le page; je ne sais pas filer, mais je sais lire; et si vous le désirez, je lirai la lettre du gouverneur.

Aussitôt le page obli-

geant fit cette lecture et passa tout de suite après au billet de la duchesse, conçu en ces termes :

« Ma chère amie, les excellentes qualités que j'ai reconnues dans votre mari Saucho m'ont engagée à le faire nommer, par mon époux le duc, gouverneur d'une de nos îles. Depuis qu'il occupe cette importante place, j'ai su qu'il faisait le bonheur et l'admiration de ses vassaux; et j'ai voulu vous donner part de la joie que m'ont causée ces bonnes nouvelles.

Je vous envoie une chaîne d'or, que je vous prie d'accepter et de porter pour l'amour de moi. J'aurais désiré qu'elle fût plus belle. Un temps viendra, ma chêree Thérèse, où nous nous connaîtrons davantage; j'espère alors satisfaire mieux ma tendre amitié pour vous. J'embrasse de tout mon cœur votre aimable fille Sanchette; je vous prie de lui direque je m'occupe de lui chercher un époux digne de la fille d'un gouverneur. Écrivez-moi, parlez-moi longuement de votre famille, de vos affaires, de tout ce qui vous întéresse; vous êtes sûre de m'obliger en me demandant de vous être utile. Pour encourager votre confiance, je vous prie de m'envoyer deux douzaines de glands de votre pays, que l'on dit être excellents, et que je trouverai meilleurs lorsqu'ils me viendront de vous. Adieu, ma chère Thérèse; que Dieu vous garde et vous fasse aimer un peu votre bonne amie,

» LA DUCHESSE, »

« Ah! s'écria Thérèse à cette lecture, qu'elle est bonne, qu'elle est affable, qu'elle est charmante cette duchesse! Parlez-moi d'une grande dame comme celle-là, et non pas de nos femmes de gentilshommes, qui, parce que leurs maris chassent au lévrier, pensent que le vent a tort de leur soufiler au visage, s'en vont à l'église avec des airs d'infantes, et se croiraient deshonorées de regarder une paysanne. Voilà pourtant une duchesse, une vraie duchesse, qui m'appelle sa bonne amie, qui me traite comme son égale! Ah! puisse-t-elle n'en avoir jamais en dignités, en biens, en bonheur! Mon cher monsieur, madame la duchesse aime donc les glands? Elle en aura, elle en aura; je vais lui en envoyer un boisseau, et je vous réponds qu'ils seront choisis. Mais, Sanchette, il faut faire rafraîchir ce beau monsieur, qui le mériterait bien même sans les

bonnes nouvelles qu'il nous apporte. Allons, fille, allons, prends soin du cheval, mène-le à l'écurie, va chercher des œufs dans le poulailler, coupe une bonne tranche de jambon, fais du feu, prépare la poèle, tandis que je cours annoncer tout ceci à nos parents, à nos voisins, à ce bon monsieur le curé, au barbier maître Nicolas, qui sont tous amis de ton père. — Oui, ma mère, répond Sanchette, oui, ma mère, oui, vous avez raison; mais vous me donnerez bien la moitié de cette belle chaîne. — Eh! mon enfant, elle est toute pour toi; je te demande seulement de me la laisser porter quelques jours, parce qu'elle me réjouit le cœur. — Vous n'avez pas tout vu, reprit le page; j'ai encore ici un bel habit vert, que le gouverneur n'a mis qu'une fois, et qu'il envoie à mademoiselle sa fille. — Ah, le bon père ! » s'écria Sanchette en courant à l'habit vert, qu'elle déplia, retourna, examina, et dont elle fut enchantée.

Pendant ce temps, madame Thérèse, ses lettres à la main, sa chaîne d'or au cou, était sortie de sa maison, courant et dansant dans la rue. Les premières personnes qu'elle rencontra furent le curé et le bachelier Carrasco. « Bonjour, messieurs, leur dit-elle en riant, bonjour, bonjour! j'allais chez vous pour vous faire part des excelentes nouvelles que je reçois. Tout ne va pas mal, Dieu merci! comme vous le saurez bientôt; mais je vous préviens que dorénavant il ne fandra point que les dames du village fassent les fières avec moi, car nous le tenons enfin le petit gouvernement. — Qu'est-ce donc que cette folie? madame Thérèse, lui répondit le curé; et quels papiers avez-vous là? — Il n'y a point de folie, monsieur; et ces papiers ne sont rien que des lettres que m'ont écrites un gouverneur et une duchesse. Quant à cette chaîne d'or fin que vous voyez à mon cou, c'est un présent que je reçois de la duchesse, mon amie. »

Le curé, surpris en considérant la beanté de cette chaîne, se met à lire tout haut les lettres; Carrasco le regardait à chaque phrase, et ne pouvait en croire ni ses oreilles ni ses yeux. Après un assez long silence; ils demandérent qui avait apporté tout cela. Thérèse leur dit de venir chez elle, où ils trouveraient le jeune et beau monsieur qu'on avait chargé du message. « Allons, reprit Carrasco, je serai charmé de voir l'ambassadeur de cette duchesse qui envoie des chaînes d'or, et qui demande du gland. »

lui. Après quelques refus, il y consentit; et tandis qu'il dinait au presbytère. Thérèse s'occupa de répondre aux lettres qu'elle avait reçues. Carrasco lui offrit d'être son secrétaire; mais elle ne l'accepta point, paace qu'il aimait un peu trop à se moquer. Elle alla chercher un enfant de chœur, qui, pour quelques œufs frais qu'elle lui donna, écrivit ses réponses sous sa dictée.





CHAPITRE XLII

RETOUR DU PAGE DE CHEZ THÉPÉSE

Cependant notre gouverneur continuait à s'occuper de faire régner dans son lie la police, l'ordre et les lois : il visitait les marchés, examinait les poids, les mesures, et punissait sévérement les marchands qu'il trouvait en fraude. Il défendit expressément de faire des magasins de vivres pour les revendre ensuite en détail. Les cabaretiers surtout attirérent son attention; il établit la peine de mort pour ceux qui mettraient de l'eau dans le vin; il diminua le prix des souliers, régla les gages des domestiques, bannit de son tie les chanteurs des rues dont les chansons étaient indécentes, créa un commissaire des pauvres, non pas pour leur donner la chasse, mais pour s'informer avec soin s'ils étaient véritablemeut pauvres; enfin, guidé par son seul bon sens et son esprit naturel, il fit des ordonnances si sages, qu'elles sont encore en vigueur dans le pays, où on les appelle le code du grand gouverneur Sancho Pança.

Don Quichotte, pendant ce temps, guéri de ses égratignures, com-

mençait à trouve, que la vie oisive qu'il menait dans le château du duc était indigne d'un chevalier : il soupirait après son départ, et préparait ses adieux, lorsque le page, de retour de son ambassade, vint apporter à la duchesse les réponses et les présents de Thérèse. Son arrivée répândit la joie : on lui demanda les détails de son voyage. Le prudent page ne dit en présence du chevalier que ce qu'il était à propos de dire : il remit gravement ses dépêches, sur l'une desquelles était écrit : A madame la duchesse, dont je ne sais pas le nom. L'adresse de l'autre était : A mon mari Sancho Pança, gouverneur de l'île de Barataria, où je prie Dieu de le maintenir. La duchesse ouvrit aussitôt sa lettre et la lut à haute voix à son époux.

LETTRE DE THÉRESE PANÇA A LA DUCHESSE

« Madame,

- » La lettre que votre grandeur m'a écrite m'a fait beaucoup de plaisir; et la belle chaîne d'or qui l'accompagnait ne m'en a pas causé moins, comme vous pouvez le croire. Tout notre village est charmé que vous avez donné un gouvernement à mon mari.
- » Je vous confierai, ma chère dame, parce que je vous aîme beaucoup, qu'un de ces quatre matins je compte monter dans un bon
 carrosse, et me rendre à la cour avec ma fille. En conséquence, je
 vous serai obligée d'ordonner à mon mari de m'envoyer un peu
 d'argent; car îl en faut dans ce pays-là, où l'on dit que le pain est
 cher, et que la viande se vend trente maravédis la livre. Les pieds
 me grillent de m'y voir, parce que mes voisins disent qu'un gouverneur n'est véritablement connu à la cour que par sa femme : il sera
 bon et il est pressé que j'y fasse connaître mon mari.
- Je suis bien fâchée que les glands n'aient pas donné cette année; je vous en envoie pourtant un demi-boisseau des plus beaux que j'aie pu trouver; ils ont tous été ramassés de ma main, un à un, dans la montagne. Je voudrais qu'ils fussent gros comme des œufs d'autruche.
- » Je prie votre grandeur de m'écrire : je lui répondrai, et l'informerai de tont ce qui me regarde et de tout ce qui se passera dans

notre village. Sanchette ma fille et mon petit vous baisent les mains, ainsi que moi, qui vous aime mieux que je ne l'écris.

» Votre servante, Thérèse Panga. »

La duchesse, fort satisfaite de la réponse de Thérèse, brûlait d'impatience de lire la lettre adressée à Sancho; mais elle n'osait pas l'ouvrir. Don Quichotte, qui s'aperçut de son scrupule, décacheta lui-même cette lettre. Elle s'exprimait ainsi :

- « J'ai reçu ta lettre, mon Sancho, et je te jure sur ma foi qu'il s'en est peu fallu que je sois devenue folle de plaisir. Imagine-toi, mon homme, ce que c'est que d'apprendre que tu es gouverneur, de recevoir en même temps ton bel habit vert, la superbe chaîne d'or de madame la duchesse; et tout cela par un monsieur gentil et beau comme le jour l J'en ai pensé tomber à la renverse; ta fille Sanchette ne savait plus où elle en était; et tout cela de contentement.
- » Te voilà donc devenu, de gardeur de chèvres que tu étais, gouverneur d'une bonne île! Tu dois te souvenir que ma pauvre mère disait souvent qu'il ne s'agissait que de vivre pour voir des choses étonnantes. Vivons, vivons, mon ami, et voyons beaucoup de choses, parmi lesquelles je voudrais bien voir un peu de l'argent que ton île doit te rapporter.
- » Sanchette commence à travailler assez joliment en dentelle, et gagne déjà par jour huit maravédis. Mais à présent que te voilà gouverneur, elle peut se reposer; sa dot n'en viendra pas moins. La fontaine de la grande place a tari, et le tonnerre est tombé sur la potence; il n'y a pas grand mal à cela. Que Dieu te garde, mon Sancho, le plus d'années possible, et qu'il me garde aussi de même; car j'aurais trop de chagrin de te laisser au monde sans moi!

» Ta femme, Thérèse Panga. »

Cette épitre était accompagnée de glands et d'un beau fromage, que Thérèse envoyait à la duchesse. Celle-ci reçut avec une égale reconnaissance le fromage, la lettre, les glands, et courut s'enfermer avec le page, pour qu'il pût lui raconter en liberté tous les détails de son ambassade.



CHAPITRE XLIH

LABORIEUSE FIN DU GOUVERNEMENT DE SANCHO

Sept jours s'étaient écoulés dequis que l'illustre gouverneur tenait. les rênes de son empire. Accablé de lassitude, n'en pouvant plus, rassasié, non de bonne chère, mais de procès, de règlements, de lois nouvelles, il profitait du calme de la nuit pour prendre un moment de repos, et commençait à livrer au sommeil ses paupières affaissées, lorsque tout à coup il est réveillé par des clameurs, le son des cloches, et l'épouvantable bruit qu'il entend dans toute la ville. Il lève la tête, s'assied sur son lit, écoute attentivement; le bruit redouble, et les trompettes, les tambours, les divers instruments de guerre, se mêlent aux voix différentes, aux cris perçants de terreur, aux coups redoublés des tocsins. Surpris, troublé, saisi de frayeur, il se jette à bas, chausse ses pantoulles, et, sans se donner le temps de se vêtir, il court à la porte de sa chambre. A l'instant même arrivent en courant une vingtaine de personnes l'épée à la main, portant des flambeaux, et criant de toutes leurs forces : « Aux armes, aux armes, seigneur gouverneur! les ennemis sont dans l'île, nous sommes perdus; nous n'avons d'espoir que dans votre seule vaillance. »

A ces paroles, Sancho, interdit, regarde en silence ceux qui lui parlaient. « Armez-vous donc, lui dit un d'entre eux, armez-vous, seigneur, ou c'est fait de vous et de votre gouvernement. — J'aurai bean m'armer, répondit-il, il n'en sera ni plus ni moins. Je n'entends pas grand'chose aux armes : cette affaire-ci regarde mon maître; c'est à lui qu'il faut la laisser. Je vous réponds qu'en un tour de main il vous aura fait place nette; mais quant à moi, je vous le répète, les batailles ne sont pas mon fort. — Qu'osez-vous dire? seigneur. Vous êtes notre capitaine, notre chef, notre général. Nous vous apportons des armes offensives et défensives : hâtez-vous de vous en servir; et que chacun ici fasse son devoir, vous en marchant à notre tête, nous en mourant pour vous défendre. — A la bonne heure, messieurs! armez-moi donc, puisque vous le voulez. »

Aussitöt, sur la chemise du malheureux gouverneur on applique deux larges bouchers, l'un par devant, l'autre par derrière; on les attache ensemble avec des liens, en faisant passer ses bras par les vides des deux boucliers. Ainsi serré comme entre deux étaux, Sancho se trouve pris jusqu'aux genoux, qu'il n'a pas même la liberté de ployer: il demeure fixe, immobile, debout et droit comme un fuseau. On lui met une lance à la main, sur laquelle il appuie le poids de son corps; et tous alors, avec de grands cris, lui disent : « Venez, guideznous, nous sommes surs de la victoire : allons, marchez, digne héros. - Eh! comment voulez-vous que je marche? répond le triste gouverneur, je ne peux pas remuer les jambes, tant vous m'avez emboîté entre ces planches, qui m'étouffent! N'espérez pas que j'aille avec vous si vous ne prenez la peine de me porter. Vous me poserez ensuite au poste qu'il vous plaira, je vous réponds bien de rester à ce poste. - Ah! seigneur gouverneur, ce ne sont pas ces boucliers qui vous empêchent de marcher; rien n'arrête jamais les hommes courageux. Mais le temps se perd, le péril croît, l'ennemi s'avance : allops! faites un effort.>

Sancho, piqué de ces reproches, voulut tenter de se remuer. Au premier mouvement qu'il fait il perd son aplomb et tombe par terre; là, il reste comme la tortne ensevelie dans sa profonde écaille ou comme un bateau jeté sur le sable, où il demeure engravé. Sans pitié pour lui, les mauvais plaisants qui l'environnaient ne font pas semblant de l'avoir vu tomber. Ils éteignent les flambeaux, redou-

blent leurs cris, vont, viennent, courent, se précipitent les uns sur les autres, en faisant retentir le bruit des épées sur les casques, sur les écus. A chaque coup Sancho, tremblant, Sancho, suant à grosses gouttes, retirait sa tête sous ses boucliers, se ramassait, se faisait petit autant qu'il lui était possible, et recommandait son âme à Dieu. Ce fut bien pis lorsqu'un des combattants s'avisa de monter debout sur le pauvre gouverneur, et de là, comme d'un poste élevé, se mit à commander l'armée, en déclarant que tout allait bien! « Ce n'est pas pour moi que tout va bien, disait en lui-même le pauvre Sancho, qui écoutait et portait le babillard commandant. Oh! si le bon Dieu me faisait la grâce de donner cette île aux ennemis, je l'en remercierais de bon cœur.»

A l'instant même il entend crier : « Victoire! victoire! ils ont pris la fuite. Levez-vous, seigneur gouverneur, venez jouir de votre triomphe, venez partager les dépouilles que nous devons au puissant effort de votre bras invincible. - Si vous voulez que je me lève, répond Sancho d'une voix dolente, il faut d'abord que vous me leviez. » On le mit alors sur ses pieds. « Je suis bien aise, reprit-il, que les ennemis soient battus; je ne leur ai pas fait grand mal, et j'abandonne ma part des dépouilles pour un petit doigt de vin, si quelqu'un de vous a la charité de me le donner. » On courut lui chercher du vin, on le délivra des deux boucliers, et, ruisselant de sueur, on le porta sur son lit, où il fut quelque temps à reprendre ses sens. Enfin, ayant retrouvé un peu de force, il demanda quelle heure il était. On lui dit que l'aurore allait paraître. Sans répondre il se leva, s'habilla lentement, dans un grand silence, s'en alla droit à l'écurie, suivi de toute sa cour. Lâ, s'approchant de son âne, il lui prit la tête dans ses deux mains, il lui donna un baiser sur le front ; et fixant sur lui des yeux pleins de larmes ; « Mon ami, dit-il, mon vieux camarade, toi qui ne t'es jamais plaint de partager ma misère, tant que je ne t'ai pas quitté, tant que, satisfait de mon sort, je ne pensais qu'à te nourrir ou à raccommoder ton bât, mes heures, mes jours, mes années étaient heureuses; depuis que la vanité, l'ambition, le sot orgueil, ont pris ta place dans mon cœur, je n'ai senti que des peines, des chagrins et des maux cuisants. »

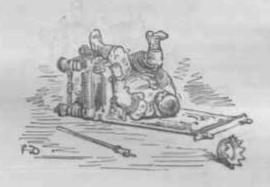
En disant ces mots, et sans prendre garde à personne, il s'en va chercher le bât, revient le mettre sur l'âne, l'y attache, monte dessus



MON-ARL, NON VIERS CARABABE

et regardant l'intendant, le secrétaire, le maître d'hôtel, le docteur Pedro Recio, qui l'environnaient : « Messieurs, dit-il, laissez-moi passer, laissez-moi retourner à mon ancienne vie, à mon ancienne liberté, sans laquelle il n'est point de bonheur. Je ne suis point né, je le sens, pour gouverner ou défendre des îles. Je m'entends mieux à labourer, à bêcher, à tailler la vigne qu'à faire des ordonnances et à livrer des batailles. Saint Pierre n'est bien qu'à Rome; chacun n'est bien que dans son état. Pauvreté, paix et liberté, voilà les seuls biens de ce monde. Adien, messieurs, je vous salue; nu je vins, nu je m'en vas; j'entrai dans le gouvernement sans avoir un sou dans ma poche, j'en sors sans avoir une maille. Je souhaite que tous les gouverneurs puissent en dire autant. Serviteur, messieurs, laissezmoi partir : il est temps que j'aille me faire panser; car j'ai les côtes brisées, grâce à messieurs les ennemis, qui n'ont pas cessé depuis hier au soir de se promener sur mon corps. »

On offrit au gouverneur, on le pressa de prendre avec lui tout ce dont il pouvait avoir besoin; le modeste Sancho ne voulut rien, qu'un peu d'orge pour son ânc et un morceau de pain et de fromage pour lui. Après avoir embrassé tout le monde, non sans répandre quelques larmes, il se mit en chemin, laissant les mauvais plaisants qui l'avaient tant tourmenté aussi surpris de sa résolution subite que de sa profonde sagesse.





CHAPITRE XLIV

DE CE QUI ARRIVA DANS LA ROUTE A SANCHO PANÇA

Sancho, moitié triste, moitié joyeux, cheminait au petit pas, et songeait au plaisir qu'il aurait à retrouver son bon maître, qu'il chérissait plus que tous les gouvernements de la terre. Quand il se vit à peu près à la moitié de saroute, il s'arrêta dans un bois, descendit, fit diner son âne, et dina lui-même de bon appetit avec son fromage et son pain. Après ce repas, le meilleur qu'il eût fait depuis huit jours, il s'endormit au pied d'un arbre, sans seulement se souvenir qu'il eût jamais été gouverneur.

Le pauvre Sancho, harassé des l'atigues de la nuit précédente, ne se réveilla qu'après le coucher du soleil. Il se remit en chemin, et les ténèbres le surprirent à une demi-lieue du château du duc. Pour comble de malheur, en errant au milieu de la campagne, lui et sa monture allèrent tomber dans une sosse prosonde, voisine d'un vieux château ruiné. Notre écuyer, en tombant, crut que c'en était fait de lui, et qu'il arriverait en morceaux dans le sond de cet abime; mais à la distance de quelques toises il se trouva sain et sauf dans la même position, c'est-à-dire sur son âne. Il se tâta tout le corps, retint son haleine pour bien s'assurer qu'il était encore en vie; et se voyant

sans aucun mal, il remercia Dieu de ce miracle; ensuite, cherchant avec ses mains s'il lui serait possible de remonter, il tronva que la terre, coupée à pic, ne lui présentait partout que des murailles droites et rases. Le chagrin qu'il en ressentit fut augmenté par les tendres plaintes de son âne, qui, un peu froissé de la chute, se mit à braire douloureusement. « Ah! juste ciel! s'écria Sancho, à combien de maux imprévus l'on est exposé dans ce pauvre monde! Qui jamais aurait imaginé qu'un homme ce matin encore gouverneur d'une lle superbe, environné de ministres, de gardes et de valets, se trouverait ce soir dans un trou sans avoir personne pour l'en retirer! Au moins si j'avais autant de bonheur que monseigneur don Quichotte lorsqu'il descendit dans la caverne de Montésinos! il y trouva la nappe mise, il y vit les plus belles choses du monde, et je ne peux voir ici que des couleuvres et des crapauds. Ah! mon pauvre âne, mon seul ami, nous allons périr de faim; nous sommes enterrés tout vivants. La fortune n'a pas voulu que nos jours finissent ensemble, dans notre chère patrie, au milieu de notre famille, qui, en pleurant notre perté, nous aurait fermé les yeux. Pardonne-moi, mon bon camarade, le triste prix que tu reçois de tes fidèles services; pardonne-moi : ce n'est pas ma faute; mon cœur m'est témoin que la mort m'est moins cruelle pour moi que pour toi. >

La nuit se passa dans ces tristes plaintes, la clarté du jour vint confirmer à notre écuyer qu'il lui était impossible de sortir seul de cette fosse. Il poussa des cris, dans l'espoir d'être entendu de quelque voyageur; nul voyageur ne l'entendit; Sancho criait dans le désert; ne doutant plus que sa mort ne fût certaine, il ne voulut point prolonger ses jours en ménageant le peu qui lui restait de pain; il le présente à son âne, qui, couché par terre, les oreilles basses, regarda ce pain douloureusement, et le mangea d'assez bon appétit; tant il est vrai que les plus vives douleurs se calment toujours en mangeant! A l'instant même Sancho aperçut à l'extrémité de la fosse une espèce d'excavation dans laquelle un homme pouvait passer. Il y court, s'y glisse, et découvre que cette excavation, plus large en dedans, conduisait dans un long souterrain, au bout duquel on voyait la lumière. Plein d'espérance, il prend un caillou, s'en sert comme d'un outil, et rend l'ouverture assez large pour son âne. Cela fait, Il le mône par le licou, et le fait entrer dans ce souterrain, qui tantot

obscur, tantôt éclairé, lui présente un chemin facile. Il marche ainsi quelque temps, disant en lui-même : « Cette aventure serait bien meilleure pour monseigneur don Quichotte que pour moi; il ne manquerait pas de trouver ici des jardins fleuris, de belles prairies, de superbes palais de cristal; il serait charmé : moi je tremble de tomber dans quelque précipice plus profond que le premier. Ce serait un miracle d'en être quitte pour ce qui m'est arrivé; je connais trop bien le preverbe : O malheur, je te salue si tu viens seul! »

Tout en disant ces mots il cheminait, et fit à peu près une demilieue sans pouvoir trouver le bout du souterrain.

Don Quichotte, fatigué de sa longue oisiveté, songeait, comme nous l'avons dit, à prendre congé de ses hôtes. Il allait dans cette intention se promener chaque matin sur le vigoureux Rossinante, afin de le remettre en halcine. Ce même jour, en golopant, il arriva jusqu'au bord d'un trou, dans lequel il serait tombé s'il n'eût promptement retenu les rênes. Comme il avançait la tâte pour considérer cette cavité, il entend des cris sous la terre, écoute plus attentivement, et distingue ces tristes paroles : « N'y a-t-il personne là-haut? Quelque bon chrétien, quelque chevalier charitable n'aura-t-il point pitié d'un pauvre gouverneur, tombé dans un précipice? » Don Quichotte, surpris et troublé, crut reconnaître la voix de son écuyer. · Qui se plaînt lâ-bas? cria-t-il; réponds, dis-moi qui tu es. - Eh! qui pourrait-ce être, sinon Sancho, gouverneur, pour ses péchês, de l'île de Barataria, auparavant écuyer du fameux chevalier errant don Quichotte de la Manche? » Ces paroles augmentérent la surprise de don Quichotte; il s'imagina que Sancho était mort, et que son âme revenait pour lui demander des prières. « Ami, répond-il, si, comme je le pense, tu souffres dans le purgatoire, tu n'as qu'à me dire ce que je dois faire pour soulager tes tourments; je suis bon catholique, et je fais de plus profession de secourir les malheureux. - Cela étant, monseigneur, vous êtes mon maître don Quichotte, ayez pitié de votre malheureux écuyer Sancho, qui n'est pas d'ans le purgatoire, qui n'est pas même mort, à ce qu'il croit, mais qui, après avoir quitté son gouvernement pour des raisons trop longues à vous dire, est tombé dans une fondrière, où il est depuis hier au soir, avec son âne, que voilà, et qui peut certifier s'il ment. >

L'âne aussitôt, comme s'il cût entendu son maître, se mit à braire

de toutes ses forces. « Je n'en doute point, je n'en doute point, s'écrin don Quichotte ému, je reconnais les deux voix. Attends, mon ami, je vais au château chercher du secours. »

Notre héros part, et va raconter au duc et à la duchesse l'accident de son écuyer. Ceux-ci ne furent pas peu surpris d'apprendre qu'il avait abandonné son gouvernement. Ils envoyèrent sur-le-champ beaucoup de monde avec des outils et des cordes à ce souterrain, connu dans le pays depuis des siècles. On vint à bout, à force de travail, de retirer Sancho et son âne.

Le trajet était court jusqu'au château. Sancho, à son arrivée, environné de tous les gens de la maison, alla se mettre à genoux devant le duc, qui l'attendait dans une galerie avec la duchesse. « Votre grandeur, lui dit-il, sans que je l'eusse mérité, m'a donné te gouvernement de l'île de Barataria ; je me suis acquitté de mon mieux de cette pénible charge ; c'est à ceux qui m'ont vu agir à vous dire si ce mieux est bien. Ce qu'il y a de sûr, c'est que j'ai fait des lois nouvelles, rendu des ordonnances, jugé des procès, et toujours à jeun, grâce au docteur Pedro Recio, médecin gagé chèrement pour faire mourir de faim les gouverneurs. Les ennemis sont entrés dans l'île pendant la nuit : plusieurs personnes m'ont assuré que c'était moi qui les avais vaincus; je le veux bien, et je demande à Dieu de ne jamais recevoir d'autre mal que celui que je leur ai fait. Tandis que je les battais, j'ai réfléchi aux inconvénients de la grandeur, aux pénibles devoirs qu'elle impose, et j'ai pensé que ce poids était trop lourd pour mes épaules. En conséquence, avant que le gouvernement me laissât, j'ai laissé le gouvernement; et hier matin j'ai quitté l'île, que vous retrouverez avec les mêmes rues, les mêmes maisons, les mêmes toits qu'elle avait lorsque vous me l'avez confiée. J'en suis sorti comme j'y étais entré, n'emportant que mon âne, qui a eu le malheur de tomber avec moi dans une foudrière, où nous serions encore sans monseigneur don Quichotte. Ainsi done, madame la duchesse, voici votre gouverneur revenu à vos pieds, qu'il baise, et revenu surtout de l'idée que les gouvernements soient faits pour lui. Je n'en veux plus, je vous remercie; je me remets paisiblement au service de mon ancien maître, auprès de qui, si quelquelois j'éprouve de petits accidents, je trouve du moins de la joie, du pain et de l'amitié. »

Tel fut le discours de Sancho, que don Quichotte lui-même applaudit, après avoir craint d'abord qu'il ne lui échappât quelque sottise. Le duc l'embrassa tendrement, et l'assura qu'il était fâché de le voir renoncer si vite au métier de gouverneur, mais qu'il allait s'occuper de lui donner une autre place, moins difficile et plus lucrative. La duchesse voulut aussi embrasser son ancien ami, et donna l'ordre à son maître d'hôtel que les soins les plus attentifs le consolassent de ses disgrâces.





CHAPITRE XLV

DEPART DE DON QUICHOTTE DE CREZ LA DUCHESSE

Notre héros, charmé dans le fond de son cœur du retour de son écuyer, résolut de ne plus différer à se remettre en campagne. Depuis longtemps il se reprochait de perdre dans la mollesse un temps dont il devait compte à la renommée. Il alla donc prendre congé du duc et de la duchesse, et leur annonça son départ pour le lendemain matin. On lui témoigna les plus vifs regrets. La duchesse remit à Sancho les lettres de son épouse Thérèse; Sancho ne put les lire sans pleurer : « Hélas l'dit-il, qui aurait pensé que les belles espérances de ma femme, en apprenant que j'étais gouverneur, ahoutiraient à me voir retourner avec monseigneur don Quichotte chercher les tristes aventures! Je suis bien aise du moins que ma Thérèse ait envoyé des glands à madame la duchesse; si elle ne l'avait pas fait, je ne lui aurais point pardonné. C'est souvent un petit présent qui prouve une grande reconnaissance. » La duchesse, sensible au bon cœur de Sancho, lui fit de tendres adieux, lui recomsible au bon cœur de Sancho, lui fit de tendres adieux, lui recomsidere de la present qui prouve une grande reconnaissance.



IL ALLA BONG PARNORS CONCE BU DEC MY DE LA BUCKERSE.

manda de s'adresser à elle si jamais elle pouvait lui être utile, et souhaita autant de gloire que de bonheur au chevalier de la Manche.

Le lendemain don Quichotte, couvert de ses armes et monté sur Rossinante, parut dans la cour du château. Son écuyer, près de lui, sur son âne, montrait un visage satisfait, et ce n'était pas sans motif. L'intendant, d'après les ordres de la duchesse, était venu lui porter en secret une bourse de deux cents écus d'or, que notre écuyer avait baisée et serrée dans son sein. Tous les habitants du château étaient aux balcons, aux croisées; tous saluaient les deux hêros. La duchesse, au milieu de ses femmes, leur tendait les mains, leur répétait adieu.

« Partez, s'écria la duchesse, partez, phénix des amants, modèle des cœurs fidèles; allez retrouver la seule beauté digne d'une si rare constance. Puisse-t-elle bientôt être désenchantée par les soins de l'aimable Sancho! Puisse-t-elle vous récompenser de tout ce que vous faites pour elle! »

Don Quichotte à ce discours baissa la tête en poussant un soupir, tourna la bride de Rossinante, et, suivi de son écuyer, prit la route de Saragosse.





CHAPITRE XLVI

COMMENT LES AVENTURES SE MULTIPLIÈMENT SOUS LES PAS DE NOTRE CHEVALIER

Aussitôt que don Quichotte se vit en rase campagne, maître de poursuivre ses glorieux desseins, il sentit naître dans son âme une force, une ardeur nouvelle; et, se tournant vers son écuyer : « Ami, dit-il, dans l'univers it n'est qu'un seul bien digne des efforts, des travaux, de l'amour des hommes : ce bien, c'est la liberté! Je te dis ceci, Sancho, pour que tu ne sois pas surpris de l'aveu que je vais te faire. Tu fus témoin des soins, des hommages, des respects que l'on m'a prodigués dans ce château d'où nous sortons, de l'abondance, de la grandeur que l'on y voyait régner : eh bien! ami, dans ces banquets magnifiques où les breuvages délicieux, où les mels les plus délicats se succédaient, se variaient sans cesse, rien ne réveillait mon goût, rien ne flattait mes désirs. Je n'étais pas libre : je me sentais dans la dépendance du possesseur des biens que l'on m'offrait, et ma juste reconnaissance, sans être un fardeau pour mon âme, était une chaîne pour mon esprit.

— Monsieur, répondit l'écuyer, ce que vous dites est fort beau; cependant vous me permettrez d'être bien aise de ce que l'intendant de madame la duchesse soit venu me remettre de sa part deux cents écus d'or, dans une bourse que je porte ici sur mon estomac, comme un excellent cordial, un admirable confortatif, qui vous sauvera quelque jour la vie. Vous pouvez vous tranquilliser sur le malheur d'habiter des châteaux où l'on nous traite trop bien : ces châteaux-là ne sont pas communs, tandis qu'il y a dans le monde une infinité d'hôtelleries où l'on est roué de coups. »

En s'entretenant ainsi, nos voyageurs entrérent dans un bois, peu éloigné de la grande route. A peine eurent-ils fait quelques pas, que don Quichotte se trouva pris dans des filets de soie verte, tendus avec art sous le feuillage. « Sancho, dit-il, ou je suis bien trompé ou voici une des plus grandes aventures qui me soient encore arrivées : les magiciens mes persécuteurs ont imaginé surement de m'arrêter dans ces filets; mais fussent-ils l'ouvrage de Vulcain, cette main va bientôt les rompre. »

A ces mots, tirant son épée, il se disposait à briser les filets, lorsqu'il vit paraître deux jeunes bergères, dont l'air, la démarche, les riches habits, n'annonçaient pas de simples paysannes : leurs blonds cheveux tombaient en longues tresses sur leurs épaules ; leurs têtes étaient couvonnées d'amarante et de laurier; et la douceur, la politesse, se peignaient sur leurs beaux visages, qui n'annonçaient que quinze ou seize ans.

« Arrêtez, seigneur chevalier, dit l'une d'elles; ne brisez point des filets qui ne sont pas un piège pour vous : nos innocents plaisirs ne nuisent à personne. Ici, sous des tentes dressées au milieu des bois, se réunissent tous les ans, pour passer ensemble les plus beaux jours, plusieurs familles heureuses, habitants d'un bourg voisin : ici les époux, les parents, les amis, les vieillards euxmêmes, vêtus en bergers, portant la houlette, retracent une douce image de la vie pastorale. Nous parcourons en liberté ces hocages, ces près fleuris, cette campagne délicieuse; nous lisons au bord des tontaines les belles églogues de Garcilasso et de Camoëns. Souvent nous les représentons, et nous jouissons à la fois des beautés de la nature, du charme de la poésie, et des douceurs de l'amitié. Ilier, pour varier nos plaisirs, nous avons tendu ces filets, où nous espé-



ARRÊTEZ, SELGREUS CHRYALIER, DIT L'UNE D'ELLES.

rons prendre des oiseaux. Daignez assister à nos jeux, daignez vous reposer sous nos tentes; la franchise et la gaieté vous y recevront; dans la nouvelle Arcadie que nous avons ici formée, nous nous trouvons heureux d'exercer les devoirs de l'hospitalité.

Mesdames, répond le héros, votre présence, vos discours, vos occupations, vos offres polies, tout m'inspire un doux respect mêlé d'une vive reconnaissance. Plutôt que de briser l'instrument de vos plaisirs, j'aimerais mieux, si vos filets couvraient la face de la terre, aller chercher un monde nouveau pour m'y frayer un chemin. Ces paroles, dans une autre bouche, pourraient ressembler à l'exagération; mais elles deviendront bien simples quand vous saurez que celui qui vous parle est don Quichotte de la Manche. - Ah! mon amie, s'écrie alors la bergère qui n'avait encore rien dit, quelle est notre félicité! Le chevalier que nous voyons est le modèle de la valeur, de la galanterie, de l'amour fidèle. J'ai lu, je sais par cœur son admirable histoire; et je gagerais que cet homme que nous voyons derrière lui est le bon Sancho Pança, le plus spirituel et le plus aimable des écuyers. - C'est tout comme vous le dites, répond Sancho; c'est moi qui suis moi, et voilà mon maltre. - Ma chère amie, ajouta la bergère, supplions ces deux voyageurs de s'arrêter ici quelques instants. - Je vous rends grâces de tant de bontés, dont je ne profiteral point, répond don Quichotte : je dois continuer ma route; ma profession m'interdit le repos. »

Dans ce moment arrivèrent plusieurs bergers, frères, amis des deux bergères. Instruits par elles que ce héros était le fameux don Quichotte, dont ils avaient lu les grandes actions, ils le supplièrent de nouveau de venir au moins dîner sous leurs tentes. Notre chevalier le promit; et la chasse ayant aussitôt commencé, une foule d'oiseaux, effrayés par les cris, par la bruyante joie des chasseurs, vint se prendre dans les filets. Tout le monde alors arriva; une trentaine de bergers et de bergères se réunirent autour de don Quichotte, dont on sut à peine le nom, qu'il devint l'objet de tous les hommages.

On le conduisit aux tentes : la table était mise, le dîner prêt. On lui donna la place d'honneur. Sancho se tint derrière lui. La plus aimable conversation anima bientôt le repas. Don Quichotte, qui parlait de tout avec son esprit ordinaire, surprit et charma ses convives. A la fin du banquet, don Quichotte dit à ses hôtes : a Permettezmoi de vous confier un projet que m'inspire la reconnaissance. Je veux tout à l'heure monter à cheval, me placer sur la grande route, et là soutenir contre tout venant, pendant deux soleils entiers, qu'il n'est personne dans l'univers, la seule Dulcinée exceptée, que l'on puisse comparer à ces aimables bergères, pour les grâces et la politesse. »

Aussitôt, et sans attendre de réponse, notre héros sort de table, court monter sur Rossinante; et suivi de Sancho sur son âne, et de la troupe de pasteurs, qui voulaient voir la fin de cette aventure, il va se planter au milieu de la route, où trois fois il crie, d'une voix de tonnerre, que tous les passants, tous les voyageurs se préparassent à faire l'aveu de ce qu'il avait avancé.

Personne ne répondit, car il ne fut entendu de personne; mais quelques instants après on vit venir dans le chemin des hommes à cheval, à pied, armés de longs bâtons ferrés, et conduisant un troupeau d'animaux qui faisaient voler au loin la poussière. Les bergères les eurent à peine distingués qu'elles se retirèrent avec effroi. Le seul don Quichotte, inaccessible à la crainte, s'afformit sur la selle et demeure à sa place. Sancho se couvre le mieux qu'il peut de la croupe de Rossinante. Le troupeau s'avance; et l'un de ceux qui le guidaient se met à crier : « Range-toi donc, si tu ne veux pas que ces taureaux te mettent en pièces. — Vraiment, répondit le chevalier, c'est bien à moi que les taureaux font peur! Quand ils seraient de Xarama, ce bras saura les arrêter, jusqu'à ce que vous ayez confessé que les bergères de ce bocage..... »

Il n'acheva point; les taureaux interrompirent son discours en jetant par terre et le héros et son cheval, et l'écuyer et son âne. Ils leur passèrent à tous sur le corps, sans seulement les regarder; et lorsque nos aventuriers se relevèrent, les taureaux étaient déjà loin Don Quichotte, tout en boitant, eut beau courir après eux, les traiter de lâches, de malandrins, aucun ne retourna la tête. Sancho, dans un profond silence, fit relever l'âne et Rossinante, les amena doucement à son maître, qui, honteux et désespéré du triste succès de son entreprise, ne voulut point reparaître devant les bergères de l'Arcadie, et continua son chemin sans dire un mot à son écuyer.



CHAPITRE XLVII

GRAVE DIFFÉREND DE DON QUICHOTTE ET DE SANCHO

Nos voyageurs gagnèrent un petit bois, dans lequel une fontaine claire serpentait sur un vert gazon. Ils s'arrêtèrent au bord de cette eau, rafraichirent leurs mains, leurs visages; et, laissant paltre l'âne et Rossinante, ils se couchèrent sur l'herbe tendre. Sancho, toujours en silence, alla chercher les provisions dont il avait rempli le bissac, vint les placer devant don Quichotte; et, n'osant y toucher le premier, il les regardait tristement, reportait ensuite les yeux sur son maître, et poussait de profonds soupirs.

e Mange, mange, hi dit don Quichotte: tes chagrins s'apaisent en mangeant; la mort seule peut calmer les miens. Cette mort est l'unique objet de mes vœux, lorsque je songe que ce don Quichotte, dont tout l'univers lit l'histoire, dont les exploits ont lassé les cent bouches de la Renommée, vient de se voir, au moment où il attendait de nouveaux triomphes, foulé aux pieds d'immondes animaux. C'en est fait, ami, je ne puis soutenir tant de honte; et puisque la douleur ne suffit point pour cesser de vivre, je veux que la faim termine mes jours.

Ah! monsieur, que dites-vous là? répondit Sancho tout en profitant de la permission de souper; la plus affreuse des morts est celle dont vous parlez. D'ailleurs, l'accident qui nous est arrivé ressemble si fort à tant d'autres dont nous sommes bien revenus, que ie ne vois pas pourquoi vous nele soutiendriez pas avec votre courage ordinaire. Crovez-moi, mangez un petit morceau; dormez ensuite sur cette herbe fraiche; je vous promets qu'en vous réveillant vous vous trouverez beaucoup mieux. - Mon ami Sancho, ce remède ne me soulagera guère; mais il dépendrait de toi d'adoucir beaucoup mes tourments. - Vous n'avez qu'à dire, monsieur; que faut-il faire? - Te rappeler tes promesses, t'éloigner de quelques pas, et, profitant du calme de la nuit, du beau temps qu'il fait, de la solitude où nous sommes, te donner, de bonne amitié, trois ou quatre cents coups d'étrivière, acompte sur les trois mille et tant, nécessaires pour désenchanter la malheureuse Dulcinée. Voilà, voilà, je l'avoue, la seule consolation dont soit susceptible mon cœur affligé. - Je suis fâché, monsieur, que ce soit la seule, par la raison que ce que vous demandez mérite de longues réflexions. On ne se décide pas tout d'un coup à se donner ainsi des coups de fouet; cela vaut la peine d'y penser. Commençons par dormir; nous verrons ensuite. Une bonne nuit porte conseil; il y a bien des heures dans un jour; et, d'après mon zèle pour vous et pour madame Dulcinée, je ne serais pas surpris qu'un de ces matins vous me trouvassiez criblé de coups de fouet en l'honneur de cette pauvre dame. Ne disons rien insque-là, l'impatience gâte tout, »

Après ces mots notre écuyer acheva tranquillement de souper, et, souhaitant le bonsoir à son maître, s'endormit, sur l'herbe, d'un profond sommeil. Don Quichotte, qui ne pouvait dormir, et qui réfléchissait avec douleur au peu d'empressement que témoignait Sancho pour désenchanter Dulcinée, conclut qu'il était nécessaire d'aider un peu à l'accomplissement de l'oracle de Merlin, qui jamais sans cela ne s'accomplirait. « Oui, disait-il en lui-même, Alexandre coupa le nœud qu'il ne pouvait délier : je dois imiter Alexandre; et puisque le paresseux Sancho a poussé la négligence jusqu'à ne se donner encore que cinq coups de fouet sur les trois mille trois cents qu'on exige, c'est à moi de les lui appliquer, pour que, d'une manière ou d'une autre, mon amante soit délivrée. »

Cela dit, don Quichotte se lève, va prendre le bridon de Rossinante, l'ajuste à sa manière en deux ou trois doubles, revient doucement vers Sancho, et commençait à détacher ses chausses, lorsque notre écuyer, se réveillant, se met à crier : « Qui va là? et que veut-on à mes chausses? — C'est moi, ami, répond don Quichotte; ne crains rien, je veux seulement réparer ta négligence, acquitter tes anciennes dettes, et t'épargner la peine de te fustiger. — Non, de par tous les diables, monsieur l'et je prie votre seigneurie de se tenir en repos. Vous n'avez pas oublié que c'est moi qui dois faire la pénitence volontairement et de mon plein gré : or dans cet instant je ne me sens point la plus petite fantaisie de me donner des coups d'étrivière; attendez, s'il vous plaît, que l'envie m'en prenne. — Oh! je suis lassé de tant de délais : je te connais; tu as le cœur dur et la peau tendre; nous n'en finirions jamais si je ne m'en mèlais pas. »

Il saisit alors l'écuyer, et veut de force accomplir l'oracle. Sancho, qu'il oblige de se défendre, se met sur ses pieds, embrasse son maître, lui donne le croc-en-jambe, et tombe par terre avec lui. Mais don Quichotte était dessous, et l'écuyer lui tenait les mains. « Comment! traître! lui disait le héros, tu oses attaquer ton seigneur, ton maître, celui qui te donne du pain! — Ce n'est pas moi qui attaque, répondait Sancho : je respecte, j'aime mon seigneur; mais je ne veux pas qu'il me fouette. Promettez-moi de ne plus venir me surprendre quand je dors, et sur-le-champ je vous laisse libre. » Don Quichotte le promit, le jura par Dulcinée. Aussitôt l'écuyer se lève, s'éloigne de quelques pas, et, sans entrer en explication, s'enfonce dans le fort du bois pour continuer son sommeil.





CHAPITRE XLVIII

AÉCRPTION LE NOTRE HÉROS À BARCELONE, ET SON ENTRETIEN AVEC LA TÊTE ENCHANTÉE

Le lendemain de cette aventure don Quichotte se remit en route,

et suivit pendant six jours le droit chemin de Barcelone,

Il y arriva le jour de la Saint-Jean. L'aurore, qui venait de paraître, découvrit aux yeux de nos deux héros la superbe ville de Barcelone, son port, ses rivages, et la mer, qui leur parut à tous deux beaucoup plus grande que les étangs de Ruidera si célèbres dans la Manche. En même temps le bruit des timbales, le son des hauthois, se firent entendre au milieu de la ville; et des cris de joie lancés dans les airs annoncèrent la solennité de la fête. Le ciel était pur, l'air serein; le soleil, de ses rayons d'or, faisait étinceler tous les objets. Les galères et les navires, déployant leurs flammes et leurs banderoles, commencèrent à se mouvoir au son des clairons, des trompettes et des divers instruments de guerre. Une foule de cavaliers, parés de riches habits, montés sur des chevaux superbes, cou-

raient au galop border le rivage; des décharges de mousqueterie se mélaient aux belliqueuses fanfares et les canons des vaisseaux répondaient par intervalles à l'artillerie des remparts.

Don Quichotte et surtout Sancho demeuraient éblouis de ce spectacle, lorsqu'ils virent accourir vers eux un groupe de cavaliers. C'étaient les amis d'un chef de brigands très courtois, que don Quichotte avait rencontré sur sa route; ce chef de brigands, nommé Roque, s'était pris d'amitié pour don Quichotte, et l'avait recommandé à ses amis de Barcelone. L'un d'eux s'écrie en arrivant; « Que le miroir, le flambeau, le digne modèle de la chevalerie soit le bieuvenu dans notre cité! Que tous s'empressent de rendre hommage au brave, au fameux don Quichotte. »

Notre chevalier n'eut pas le temps de répondre; il fut entouré, pressé, emporté pour ainsi dire vers la ville, dans laquelle il fit son entrée au milieu de ce brillant escadron, précédé par de la musique, et suivi d'un peuple nombreux, qui se précipitait sur son passage. On le conduisit ainsi jusqu'à la maison de don Antonio Moréno, jeune homme riche, aimant le plaisir, et l'ami particulier de Roque. Tout était prêt pour recevoir le héros. Antonio le fit loger dans le plus beau de ses appartements, lui prodigua les honneurs, les soins les plus attentifs; et Sancho, qu'il n'oublia point, se réjouit de se retrouver dans la maison du bon don Diègue, ou dans le château de la duchesse.

Lorsque don Quichotte eut quitté ses armes, et qu'il se fut revêtu de son beau pourpoint chamois, il vint rejoindre la compagnie, qui l'attendait pour diner. On se met à table : la jeune épouse d'Antonio, placée à côté du chevalier, lui fit les honneurs du festin avec autant d'esprit que de grâce.

Après le diner, don Antonio conduisit son hôte et quelques personnes de la compagnie dans un assez grand cabinet, dont le principal ornement était un buste de bronze piacé sur un long pied de jaspe. « Seigneur chevalier, dit-il en lui faisant remarquer ce buste, cette tête que vous voyez, et que vous prenez peut-être pour celle de quelque empereur, est le chef-d'œuvre de la nécromancie; c'est l'ouvrage d'un enchanteur polonais, disciple du fameux Scot, don; on raconte tant de merveilles. Cet homme extraordinaire logea chez moî, et pour mille écus d'or me laissa ce buste, qui répond comme une personne à toutes les questions qu'on lui fait. Vous êtes le maître, ajouta-t-il, d'en faire sur-le-champ l'épreuve.

« Tête, dit don Quichotte, ce que j'ai vu dans la caverne de Montésinos était-il vrai ou fantastique? Mon écuyer accomplira-t-il la pénitence qui lui fut imposée? et verrai-je le désenchantement de ma chère Dulcinée? — Ce que tu demandes, répondit le buste, sur la caverne de Montésinos serait le sujet d'une discussion longue, dans laquelle je ne veux point entrer. Ton écuyer, avec l'aide du temps, accomplira la pénitence, et Dulcinée deviendra ce qu'elle a toujours été. — Il suffit, s'écria le héros, je ne me plaindrai de rien si j'arrive à ce bonheur suprème. » Sancho, s'approche alors doucement : « Madame la tête, dit-il, serai-je encore gouverneur? reverrai-je mes enfants et ma femme? — Oui, répond le buste, tu gouverneras dans ta maison; c'est alors que tu reverras Thérèse et tes enfants. — Pardi! voilà une belle réponse, s'écria Sancho, j'en aurais dit autant sans être sorcier. »

Le lecteur devine facilement le secret de la tête enchantée : un tuyan placé dans le piédestal de ce buste creux portait à l'oreille d'un homme caché dans une chambre au-dessous tout ce qui se disait en haut, et rapportait de même les réponses que cet homme s'amusait à faire.





CHAPITRE XLIX

GRANDE AVENTURE, QUI DE TOUTES CELLES QU'ON A VUES FUT LA PLUS DOULOUREUSE POUR NOTRE HÉROS

Le lendemain de ce jour, Antonio et ses amis proposèrent à don Quichotte de venir visiter les galères. Sancho témoigna une grande joie de cette proposition, et suivit son maître sur le port. Le général, qu'on avait prévenu, aussitôt qu'il les vit arriver, fit abattre les tentes et sonner des fanfares; un esquif, couvert de riches tapis, garni de coussins de velours, vint prendre nos deux héros; le canon de la capitane se fit entendre, et les autres galères lui répondirent. Au milieu de ces honneurs, don Quichotte montait à l'échelle; tout l'équipage le salua par des cris trois fois répétés. Le général, après l'avoir embrassé, lui fit un beau compliment, qui ne resta pas sans réponse, et le signal fut donné pour une promenade sur la mer.

A ce signal tous les forçats, dépouillés de la ceinture en haut, se mirent à ramer avec tant de force et de vitesse, que Sancho se crut emporté par une légion de diables. Il regardait en tremblant cette foule d'hommes nus, et se rangeait le plus près qu'il pouvait de son maître, assis à la poupe avec le général, lorsque le premier rameur de la droite, faisant semblant de croire que notre écuyer voulait aller à la proue, le prend dans ses bras, l'enlève, et le passe à son compagnon, qui le passe de même à un autre. Le pauvre écuyer, voi tigeant ainsi de main en main, arrive en un clin d'œil à l'autre bout

de la galère. Il fut près de s'évanouir de terreur; et cette terreur augmenta par la chute de la grande antenne, qu'on abattit dans ce moment. Sancho, fermant les veux et baissant la tête, crut que le ciel tombait sur lui. Interrogé sur ce qu'il avait, il répondit, en bégayant, qu'il voulait parler à son maître. Aussitôt les mains des forcats le font de nouveau voyager dans l'air, et le rapportent à sa première place. A peine était-il arrivé, qu'il voit le commandeur sauter dans les bancs, et le fouet à la main frapper les épaules des malheureux galériens. Épouvanté de ce spectacle, Sancho ne savait plus où se cacher, lorsque don Quichotte s'approche et lui dit: Ami, la belle occasion de me prouver, si tu le voulais, l'intérêt que tu prends à ce qui me touche! - Comment cela? reprit l'écuyer. - En te déshabillant, mon fils, à l'exemple de ces messieurs, t'asseyant avec eux sur les bancs, où tu recevras à ton aise, et presque sans t'en mêler, quelques centaines de coups de fouet pour désenchanter Dulcinée. >

Sancho ne répondit à cette proposition que par un regard de colère. Le général voulut savoir ce que c'était que cet enchantement, et don Quichotte l'instruisit en détail des malheurs arrivés à la reine des belles. Cette conversation dura tout le temps de la promenade, que Sancho vit finir avec grande joie.

Au retour, une superbe fête attendait notre héros : l'épouse d'Antonio avait rassemblé chez elle les plus belles, les plus aimables personnes de la ville. Après un magnifique souper, la musique annonça le bal; don Quichotte fut prié de l'ouvrir; et deux des plus jolies danseuses se donnèrent en secret le mot pour ne pas le laisser reposer un instant. A peine avait-il quitté l'une, que l'autre venait le reprendre; et notre héros, hors d'haleine, n'osait se refuser à leurs vœux. On ne pouvait regarder sans rire ce pauvre chevalier si maigre, si jaune, si sec, couvert de son pourpoint chamois, soufflant, sautant hors de mesure, au milieu de jeunes beautés qui, l'agaçant à l'envi, ne semblaient occupées que de lui seul, se le disputaient sans cesse, se le dérobaient l'une à l'autre. Mais les forces de don Quichotte ne soutinrent point cette longue épreuve; accablé de lassitude, n'en pouvant plus, couvert de sueur, il s'assit sur le parquet, en s'écriant : « Fuyez loin de moi, trop dangereux ennemis de la souveraine de mes pensées! fuyez, fuyez! Laissez à mon cœur la

fidélité qu'il veut lui garder. » Don Antonio vint à son secours, le fit porter dans sa chambre, où Sancho le mit au lit.

Le repos et le sommeil eurent bientôt rétabli don Quichotte; de nouvelles fêtes, de nouveaux plaisirs l'occupèrent le lendemain. Malgré tant d'honneurs, notre héros, après six jours, songeait à quitter Barcelone pour reprendre les nobles travaux auxquels il s'était consacré. Dans cette pensée, un matin, couvert de toutes ses armes, monté sur le bon Rossinante, il fut se promener sur la grève,, suivi d'Antonio et de ses amis. Comme il s'entretenait avec eux, on voit paraître tout à coup sur la plage un chevalier armé de pied en cap, monté sur un magnifique cheval, cachant son visage sous sa visière, et portant sur son large bouclier une lune éblouissante. Cet inconnu arrive au galop, s'arrête devant don Quichotte, et d'une voix haute et fière :

- dès longtemps la renommée a dû t'apprendre quel est ce nom. Je viens m'éprouver avec toi; je viens te faire convenir que la maîtresse de mon cœur l'emporte en attraits, en beauté, sur la fameuse Dulcinée. Si tu consens à l'avouer de bon gré, tu m'épargneras la peine de te vaincre et le regret de te donner la mort; si ton mauvais destin te force à combattre, écoute les conditions de notre combat : vaincu par moi, tu te retireras dans la maison, où j'exige que tu passes une année sans pouvoir reprendre l'épée; vaincu par toi, je t'abandonne mes armes, mon cheval, ma vie et ma gloire.
 - Chevalier de la Blanche Lune, répond don Quichotte, aussi surpris qu'irrité de tant d'arrogance, tu n'as jamais vu Dulcinée; un seul de ses regards eût suffi pour te prouver qu'aucune belle ne pent lui être comparée. Ta folle erreur me fait pitié; mais j'accepte tes conditions; je n'en refuse que l'abandon que tu me fais de ta gloire; elle n'est pas encore venue jusqu'à moi, et la mienne n'en a pas besoin; prends du champ, prépare ta lance, et commençons à l'instant même.

Les deux adversaires avaient pris du champ. Le coursier de l'inconnu, plus grand, plus fort que Rossinante, fournit presque à lui seul toute la carrière; il arriva comme la foudre sur le malheureux don Quichotte, et le jeta lui et son cheval à vingt pas de là sur le sable. Aussitôt le chevalier vainqueur, qui n'avait pas voulu se



ON ME POUVAIT RECARDER SAME RIRE OF PATTER CHRYALIER.

servir de sa lance, et l'avait relevée exprès en rencontrant notre héros, revint lui présenter la pointe à la visière, en lui disant : « Vous êtes mort si vous ne faites l'aveu que je vous ai demandé. » Don Quichotte, presque évanoui, rassemble toutes ses forces, et lui répend, d'un accent lamentable : « Le malheur ou la faiblesse du chevalier de Dulcinée n'empêche pas qu'elle ne soit la plus belle de l'univers. Hâte-toi de m'ôter la vie; le trépas est un bienfait pour quiconque a perdu l'honneur.

— A Dieu ne plaise, répond l'inconnu, que j'immole le plus magnanime, le plus fidèle des amants! Que la beauté de Dulcinée, que sa gloire, restent parfaites! Ton vainqueur même lui rend hommage. La seule chose que j'exige, c'est que le grand don Quichotte, observant les conditions de notre combat, s'abstienne de porter les armes pendant une année entière, et se retire dans sa maison. — Il le jure, foi de chevalier, répond le héros vaincu, puisqu'il n'y a rien dans ce serment de contraire à l'honneur de Dulcinée. »

A ces mots l'inconnu prend le galop, et s'en retourne vers la ville. Don Antonio court après lui, s'attache à ses pas, tandis que ses amis et Sancho, désolés, relevaient le pauvre don Quichotte, le faisaient mettre sur un brancard, et le rapportaient tristement chez lui.





CHAPITRE L

CE QUE C'ÉTAIT QUE LE CHEVALIER DE LA BLANCHE LUNE. DÉPART DE DON QUICHOFFE ET SES NOUVEAUX PROMETS

Antonio, qui brûlait de connaître le chevalier de la Blanche Lune, ne le perdit pas un instant de vue; et le voyant entrer dans une maison, il y entre aussitôt après lui; là il le trouve occupé de se faire désarmer. L'inconnu lui dit avec un sourire : « Seigneur, je crois pénétrer le motif qui vous attire sur mes pas; vous voulez savoir qui je suis; je ne vous en ferai point un mystère. On m'appelle Samson Carrasco; je suis du village de don Quichotte. La folie de ce bon gentilho mme, que nous estimons, que nous aimons tous, a fait naître dès longtemps ma pitié; j'ai pensé, d'après les conseils de plusieurs de mes amis, que le repos et la retraite étaient les seuls moyens qui nous restaient de le rendre à la raison. Je me suis donc fait chevalier ervant pour le combattre, le vaincre, et le forcer de retourner chez lui. Je vous supplie, seigneur, de ne point révéler ce que je vous confie; vous auriez le chagrin de nuire à la guérison

d'un homme de bien, dont les qualités et l'esprit méritent votre intérêt.

— Seigneur, lui répondit Antonio, je n'ose vous avouer que j'ai du regret à voir accomplir un dessein aussi louable que le vôtre: vous allez priver le monde d'un grand plaisir; et jamais don Quichotte sage ne vaudra don Quichotte fou. Au surplus, j'ai de la peine à penser que tous vos efforts, toute votre industrie, puissent remettre en son bon sens une tête aussi dérangée; je n'en serai pas moins fidèle au secret que vous me confiez, et je vous offre de bon cœur tout ce qui pourrait vous être agréable dans un pays étranger pour vous. »

Le bachelier remercia l'obligeant Antonio, se débarrassa de ses armes, qu'il fit attacher sur un mulet, monta son cheval de bataille, et sortit à l'instant de la ville pour s'en retourner chez lui.

Pendant ce temps notre héros, affligé, confus et moulu, était tristement dans son lit, où Sancho tâchait de le consoler.

Au bout de dix jours il voulut partir, et prit congé de ses hôtes. Les regrets qu'on lui témoigna furent sincères : il embrassa don Antonio, promit de lui donner de ses nouvelles; et, sans armes, sans épée, dans l'équipage d'un vaincu, monté sur Rossinante, encore boiteux, précédé de l'âne qui portait son armure, et de Sancho marchant à pied, notre héros se mit en chemin.

Nos voyageurs cheminèrent quatre jours, et se retrouvèrent au même bocage où ils avaient rencontré les bergères de l'Arcadie.

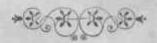
« Reconnaissez-vous ces lieux? demanda Sancho. — Oui, mon ami, répond don Quichotte; et le souvenir qu'ils m'ont laissé me donne dans ce moment une idée que je crois heureuse. Faisons-nous bergers, Sancho, du moins pendant tout le temps qu'il m'est défendu de porter les armes. J'achèterai quelques moutons, un chalumeau, une panetière; nous nous habillerons tous deux en pasteurs, et, prenant le nom, moi du berger Quichotte, toi du berger Pancino, nous parcourrons les monts, les vallées, en faisant répêter aux êchos nos douces et tendres chansons. Nous habiterons les bois, les prairier, les bords fleuris des limpides ruisseaux. Le fruit des chênes suffira pour notre fragale nourriture, l'onde fugitive des sources pour notre fraîche boisson; les lièges nous donneront un asile pendant la nuit, les saules de l'ombre pendant le jour, l'églantier sa simple



NOS VOTACETRA CHEMINÉRENT QUATRE JOURS.

fleur, pour faire des guirlandes à nos bergères. Nous coulerons dans l'innocence et dans la paix des jours purs comme le cristal des fontaines, comme le ciel de nos beaux climats; tranquilles, heureux, satisfait s, nous pleurerons toute la journée, nous soupirerons nos amours, nous rimerons des vers charmants, que les nymphes viendront entendre, et qui passeront avec notre nom à la postérité la plus reculée. Que dis-tu de ce projet?

Pardieu! monsieur, répond l'écuyer, je le trouve admirable; cette vie de paresseux me convient encore mieux que celle que que nous avons menée jusqu'à présent. Je parie que monsieur le curé, le bachelier Samson Carrasco et maître Nicolas le barbier ne pourraient s'empêcher de l'approuver; et je ne dis pas qu'il ne leur prenne envie de se faire bergers avec nous. - Eh bien, mon ami, nous les recevrons avec joie; nous appellerons Samson Carrasco le pasteur Samso nino; maître Nicolas, Nicolasso; et monsieur le curé, en allongeant un peu son nom, sera fort bien nommé le berger Curiambro. Quant aux charmantes pastourelles que nous célèbrerons dans nos vers, elles ne nous manqueront point; d'abord la mienne est toute trouv ée : Dulcinée peut être aussi bien la plus aimable des bergères que la plus belle des princesses. Je n'ai là-dessus aucun travail à faire. Toi, mon ami, tu chercheras la tienne ... -Oh! je n'irai pas bien loin : je garderai ma femme, puisque je l'ai; et je l'appellerai tout bonnement Thérésone, au lieu de Thérèse. Thérésone fera fort bien dans les vers que je lui adresserai. Maître Nicolas et le bachelier trouveront aisément des bergères. Pour monsieur le curé, je ne suis pas d'avis qu'il en ait une, à cause du bon exemple. — Tu as raison. Ah! mon cher ami, que notre vie sera délicieuse! — Monsieur, je veux aussi donner un emploi à San chette, ma fille; elle nous portera le diner. - Fort bien, Sancho. Mais voici la muit; retirons-nous dans ce bois pour y penser à nos bergères. »





CHAPITRE LI

COMMENT LE BON BANCHO S'Y PRIT POUR DÉSENCHANTER DULCINÉE

La nuit était fort obscure, don Quichotte et son écuyer se reposèrent sous de grands arbres, soupérent ensemble assez mal ; et leur souper fut à peine achevé, que Sancho s'arrangea pour dormir. · Mon cher enfant, lui dit son maître, avant que tu te livres au sommeil, je veux te rappeler une chose importante qu'il est absolument nécessaire de terminer avant de commencer tous deux cette vie pastorale qui nous promet de si beaux jours. - Eh! quelle est cette chose? monsieur, répondit l'écuyer en baillant. - Ton cœur devrait t'en instruire. As-tu donc oublié les promesses? et rentrerons-nous dans notre village, prendrons-nous le nouvel état de pasteurs ayant d'avoir désenchanté la malheureuse Dulcinée? Je t'en parle, comme tu vois, sans reproche, sans aigreur; je n'exige point, je demande, et mon humble prière est au nom de notre ancienne amitié. - Hélas! mon Dieu, vous prenez bien la meilleure manière d'obtenir de moi ce que vous voudrez; mais s'il faut parler franchement, j'ai de la peine à comprendre comment des coups de fouet que je me donneral peuvent faire du bien à une autre. Qu'a de commun ma pauvre peau avec madame Dulcinée? Cela ressemble à ceux qui vous DON QUICOUTTE.

disent: Vous avez mal à la tête, frottez-vous les jambes. Par quel hasard m'a-t-on choisi pour être le médecin de cette maladie-là? Encore les médecins sont-ils plus heureux: on les paye grassement, même lorsqu'ils tuent leur malade; mais dans cette affaire-ci l'on m'oblige pour guérir le mien de me fouetter jusqu'au sang, et cette cure si pénible doit rester sans récompense. — Ah! mon fils, que ne parles-tu? Si-j'avais pensé qu'un honnête salaire pouvait te déterminer à ce que j'attends de toi, depuis longtemps je te l'aurais offert. Tu n'as qu'à règler toi-même le prix que tu mets à chaque coup de fouet, t'en payer d'avance sur l'argent que tu me gardes, et te mettre tout de suite à l'ouvrage.

Ces paroles firent ouvrir les yeux et les oreilles à Sancho. Il résolut de se fouetter tout de bon, pour augmenter le petit trésor qu'il apportait à sa lemme. « Monsieur, reprit-il, voilà qui est dit; je vais yous donner satisfaction. Ne me croyez pas cependant trop intéressé; je suis père de famille, et c'est pour mes enfants que je travaille. Voyons, que me donnerez-vous pour trois mille trois cents coups de fouet? Je ne parle pas des cinq que je pourrais en rabattre ; je veux faire bien les choses, et ces cinq-là déjà requs iront par-dessus le marché. - Mon cher ami, si le prix du remêde devait être proportionné au mérite de celle que tu vas guérir, le trêsor de Venise et les mines du Potose ne pourraient te payer. Mais je m'en rapporte à ta bonne foi : vois ce qui me reste d'argent, et prends ce que tu voudras. - En conscience, mon cher maltre, je ne peux pas faire ce que vous désirez à moins d'un quart de réal par coup : soyez certain qu'à tout autre j'en demanderais davantage. Ainsi donc les trois mille coups de fouet valent d'abord sept cent cinquante réaux, auxquels il faut en joindre soixante-quinze pour les trois cents autres : total, huit cent vingt-cinq réaux. Et je vous assure que c'est marché donné; car je compte m'étriller de manière que l'on puisse dire aux envieux de ma petite fortune : Celui-là ne l'a pas volée... Suffit, vous serez content. - Oh! je le suis déjà, Sancho, Sancho mon ami, Sancho de mon cœur! Ma vie entière ne pourra suffire à te prouver ma reconnaissance. Si, comme je n'en doute point, Dulcinée reprend ses attraits, je ne me plaindrai plus du sort, je bénirai ma défaite, je rendrai grâce surtout à ta générosité. Quand commencestu? mon fils, Pour accélérer cet instant, je veux ajouter cent réaux. - Quand? monsieur, Cette nuit, sans faute, et tout à l'heure, puisque j'y suis. »

Il court aussitôt prendre les licous de l'âne et de Rossinante, les joint ensemble pour en faire un fouet, s'éloigne d'une vingtaine de pas, résolu de terminer la douloureuse pénitence. Don Quichotte, qui le vit aller d'un air si déterminé, ne put s'empècher de lui dire : « Mon ami, je te recommande de ne pas te mettre en pièces; ne frappe pas de manière que ta vie soit en danger; ménage-toi, je te supplie, ne jette pas d'abord tout ton feu. Je crains que tu n'en fasses trop; et je vais compter avec attention, pour t'arrêter dès qu'il sera temps. — Comptez, comptez si vous voulez, répond l'écuyer en se déshabillant, j'espère ne pas me tuer, mais je n'irai pas de main morte. »

A ces mots, sur son dos tout nu, il s'applique deux coups vigoureux qui lui font pousser un cri. Plein de courage, il redouble; mais il ne put jamais passer le sixième. « Ah! monsieur, s'écria-t-il en s'arrêtant, j'ai fait un marché de dupe ; cela vant au moins un demiréal. - Eh bien! mon ami, tu l'auras, » répond le héros généreux. Sancho reprend alors de la force; mais le fripon, au lieu de faire tomber les coups sur ses épaules, les applique sur les arbres dont il Stait environné. Se trouvant mieux de cette manière d'accomplir la pénitence, il ne s'arrête plus un moment, frappe, refrappe à tour de bras, en poussant de si profonds soupirs, qu'on l'aurait cru prêt à rendre l'âme. Don Quichotte, tout attendri, lui criait : « Mon fils, mon cher fils, arrête, arrête, en voilà bien assez pour une fois : j'en ai compté plus de mille. Tu te martyrises, mon enfant. - Non, répondait l'écuyer, je me sens en train, je veux en finir, et ne pas voler mon salaire. Battons le fer tandis qu'il est chaud : faisons moudre le moulin à présent que la meule est piquée; surtout n'approchez point, monsieur; je vais encore m'en donner un mille; le surplus ne sera qu'un jeu. » Il redouble alors de fureur, et frappe si vivement, qu'il ne restait pas un pouce d'écorce aux malheureux arbres qu'il avait choisis. Enfin, poussant un cri terrible en appliquant le plus fort de ses coups : « C'est ici, dit-il, que périt Samson. » Et il se laisse tomber sur la terre.

Don Quichotte, effrayé, se presse d'accourir et de lui arracher son fouet. « Je te défends de continuer, lui dit-il les larmes aux yeux;

songe, songe, mon cher ami, que ta vie est nécessaire à ta femme, à tes enfants; conserve-toi pour eux, je t'en prie; et que Dulcinée attende que tes forces soient revenues. — Puisque vous le voulez, répond Sancho, je renverrai jusqu'à demain la fin de cette grande affaire. Prêtez-moi seulement votre manteau, pour m'empêcher de me refroidir au milieu de ma sueur. » Notre héros se hâta d'envelopper son écuyer, qui, s'appuyant contre un tronc de chêne, s'endormit bientôt d'un profond sommeil.

Le lendemain, au point du jour, tous deux se remirent en route. Don Quichotte osait à peine demander à Sancho comment il se trouvait. Celui-ci, sans entrer dans des explications, pria seulement son maître de ne point passer la nuit dans un village, parce qu'il avait pris la ferme résolution d'achever la pénitence, et qu'il aimait mieux la finir en plein air, surtout dans un bois, où la seule vue des arbres semblait soulager sa douleur. Don Quichotte y consentit, le remercia mille fois, et s'arrêta le même soir dans une grande forêt, où Sancho, toujours aux dépens non de ses épaules, mais des hêtres, parvint enfin, sans trop de travail, à terminer l'enchantement de Dulcinée, dont lui seul avait été l'inventeur.





CHAPITRE LII

ARRIVÉM DE DON QUICHOTTE GHEZ LUI; SA MALADIE, SA MORT

Notre héros, transporté de joie en pensant que le tendre objet de ses fidèles amours venait de reprendre tous ses attraits, attendait impatiemment l'aurore, et ne doutait point que ses premiers rayons ne lui fissent voir Dulcinée. L'aurore parut sans cette belle; don Quichotte, surpris, continua son chemin, en regardant de tous côtés si Dulcinée n'arrivait pas. A chaque femme qu'il rencontrait son cœur battait avec violence; il accourait vers elle rempli d'espoir; la voyageuse passait sans rien dire, et don Quichotte soupirait douloureusement. Deux jours s'écoulèrent ainsi; nos héros arrivèrent enfin sur le haut d'une colline d'où ils découvrirent leur village. A cette vue Sancho se mit à genoux : « O ma chère patrie! s'écria-t-il, tu vas revoir ton fils Sancho, non bien riche, mais bien étrillé! reçois-le dans ton sein, ainsi que son maître le valeureux don Quichotte, qui revient à la vérité vaincu, mais dont le nom n'en fera pas moins et ton honheur et ta gloire. »

Don Quichotte dit à son écuyer de se lever, et tous deux entrèrent dans le village. Les premières personnes qu'ils rencontrèrent furent le curé et le bachelier Carrasco, qui sortaient pour se promener. A peine eurent-ils reconnu leur ancien ami, qu'ils vinrent à lui les bras ouverts. Don Quichotte descendit de cheval, les serra contre sa poitrine, et les tenant tous deux par la main, prit le chemin de sa maison, suivi d'une foule d'enfants, qui crinient de toutes leurs forces : « Voici le seigneur don Quichotte! voici le bon Sancho Panca! Venez, venez, madame Thérèse. > Thérèse accourt, à demi vêtue, avec sa fille Sanchette; et ne voyant pas son mari dans l'équipage d'un gouverneur : « Qu'est ceci? dit-elle, mon homme, où est donc votre carrosse? où sont vos gens et votre équipage? Je crois, par ma foi, que tu es à pied. - Qui, femme, lui répond Sancho; mais tu peux toujours m'embrasser, car je t'apporte de l'argent, et de l'argent bien gagné, je t'assure. - Ah! mon ami, mon bon ami! que je suis aise de te revoir! Je te trouve engraissé, mon fils. Embrasse donc ta fille Sanchette, qui t'attendait comme on attend la rosée du printemps. Viens, viens vite à notre maison; nous avons, j'espère, bien des choses à dire. » A ces mots la mère et la fille prennent Sancho par-dessous le bras, son âne par le licou, et les emmênent en les baisant tous deux.

La gouvernante et la nièce, sorties pour recevoir don Quichotte, firent éclater des transports de joie qui touchèrent notre héros. Il se pressa de leur raconter comment il avait été vaincu, et comment il avait juré de ne porter les armes d'une année. Le bachelier et le curé s'efforcèrent en vain de le consoler : rien ne put éclaireir la sombre tristesse qui se lisait sur son visage. Ses deux amis le quittèrent, en lui recommandant de veiller sur sa santé, de songer à se distraire : ce qu'il promit d'un air sérieux. La gouvernante lui donna de longs et sages conseils, qu'il écouta sans répondre; et sa mélancolie augmenta le soir et le lendemain.

Quelques jours se passèrent ainsi: le silencieux don Quichotte semblait ne prendre intérêt à rien; l'appétit, le sommeil l'avaient abandonné. Sans se plaindre, sans marquer d'humeur, il cherchaît la solitude, révait, méditait sans cesse, et cachait avec soin les pleurs qui souvent bordaient ses paupières. Le seul Sancho, lorsqu'il venait le voir, lui causait encore un lèger sourire; mais c'était son unique réponse aux plaisanteries de son écuyer.

Hélas! les malheureux humains, quelque distingués qu'ils soient

par leur grandeur, par leur gloire, par les dons de la nature, marchent toujours d'un pas rapide vers la tombe, qui les attend. Don Ouichotte était près d'y descendre : soit que son heure fût venue, soit que le chagrin l'eût avancée, il fut pris d'une fièvre ardente qui le força de garder le lit. Pendant tout le temps de sa maladie, le curé, maître Nicolas et Carrasco ne quittèrent point leur ami ; le bon Sancho, triste, inquiet, ne sortit pas de sa chambre. On envoya chercher un médecin, qui jugea que la mélancolie était la seule cause du mal. Sancho, malgré sa douleur sincère, redoubla d'efforts pour égaver son maître, lui parla de leur projet de se faire tous deux bergers, du plaisir qu'ils auraient bientôt à jouer ensemble de la musette; il ajouta qu'il venait d'acheter pour garder leurs troupeaux futurs deux superbes chiens, dont l'un s'appelait Barsino, et l'autre Butron. Le malade l'écoutait, le regardait tendrement, et par son regard lui faisait comprendre qu'il pénétrait sa bonne intention.

Le mal fit bientôt des progrès : le médecin, au bout de six jours, ne donnaît guère d'espérance. Don Quichotte sentait son état; il pria qu'on le laissât seul, parce qu'il voulait dormir : ce sommeil dura près de sept heures. La gouvernante et la nièce le pleuraient déjà comme mort; mais tout à coup don Quichotte, réveillé, les appelle ; « Mes chères filles, dit-il, rendez grâces au Dieu toutpuissant, dont l'infinie miséricorde vient de m'accorder aujourd'hui le plus signalé des bienfaits. - Mon cher oncle, répondit sa nièce, que veut dire votre seigneurie? - Ma nièce, reprit-il doucement, c'est le bien le plus précieux à l'homme, celui qui seul peut lui procurer un peu de repos dans cette misérable vie, et le mettre à même d'obtenir dans l'autre la récompense des vertus. Ce bien si cher, c'est la raison: je l'avais perdue, ma nièce, en employant mes trop longs loisirs à des lectures insensées; le ciel me la rend aujourd'hui; je n'en jouirai pas longtemps; ma reconnaissance n'en est pas moins vive. Je veux profiter du moins de ces courts moments, les seuls que je puisse compter dans ma vie, pour réparer antant qu'il est en moi les erreurs de mon long égarement, pour faire le bien que je n'ai pas fait. Appelez donc, je vous prie, mon aini monsieur le curé, le bachelier Samson, maître Nicolas, et le fidèle Sancho, à qui je dois demander pardon de lui avoir fait partager mon délire. >

Comme il achevait ces paroles, ils arrivèrent tous quatre. « Mes amis, reprit le mourant, je vous demandais, je vous désirais. Hâtezvous de me féliciter de ce que je ne suis plus don Quichotte de la Manche; je suis Alonzo Quixano, que l'on surnommait autrefois le Bon. Cessez, cessez de voir en moi l'imitateur d'Amadis, de Galaor, de ces héros imaginaires que mon extravagance avait pris pour modèles; n'y voyez que votre voisin, votre fidèle ami, votre frère, dont le faible esprit, longtemps alièné, retrouve à sa dernière heure assez de raison pour se repentir. Profitons-en, monsieur le curé; daignez entendre l'aveu de mes fautes. Et vous, messieurs; pendant ce temps faites venir, s'il vous plaît, un notaire pour qu'il écrive mes dernières volontés. »

On l'écoutait en silence, on se regardait avec surprise et douleur. Sancho, qui jusqu'à ce moment n'avait pu croire son maître en dan ger, tombe à genoux auprès du lit, et se met à fondre en larmes. Le malade, lui tendant la main, le pria de le laisser avec monsieur le curé. Sa confession ne fut pas longue; hélas! son cœur était si pur! Lui-mème rappela tout le monde; la gouvernante, la nièce, arrivèrent en pouss ant des cris: don Quichotte les consola. Lorsque le notaire fut ve nu, il lui dit de commencer son testament dans les formes ordinaires; ensuite, rassemblant le peu de forces qui lui restaient, il se souleva, s'assit sur son lit, et, d'une voix faible, dicta ces paroles:

- « Je laisse à mon ami Sancho Pança, que j'appelais mon écuyer dans le temps de ma folie, deux cents écus, que l'on prendra sur le plus clair de mon bien; de plus, tout l'argent que je lui confiai lorsque nous partimes ensemble, défendant à mes héritiers de lui en demand er jamais compte, et ne regrettant des extravagances dont il a si souvent été le témoin que l'espoir qu'elles me donnaient de lui faire une grande fortune.
- Non, monsieur, interrompt Sancho en pleurant, et voulant empêcher le notaire d'écrire, non, monsieur, vous ne mourrez point; il n'est pas possible que vous mouriez. Suivez mes conseils, mon cher maître: vivez, vivez, et bannissez ce noir chagrin qui seul vous met dans l'état où vous êtes. Je ferai tout ce que vous voudrez, nous irons où il vous plaira: berger, chevalier, écuyer, tout m'est êgal, pourvu que je sois avec vous: je recommencerai s'il le faut à



DERRIES MOMENTS OF DOX QUICEOTTE.

désenchanter Dulcinée; si vous ne pouvez pas vous consoier du malheur d'avoir été vaincu, je dirai que c'est ma faute; je déclarerai, j'affirmerai par serment, que j'avais mal sanglé Rossinante, que c'est à moi seul que l'on doit s'en prendre, et que jamais.....

— Bien obligé, mon pauvre Sancho, interrompt doucement le malade; tu m'as vu si longtemps insensé, que tu ne dois pas croire encore que je sois devenu sage. Oublions nos vicilles erreurs, sans oublier notre vicille amitié: c'est toujours ton ami qui t'écoute, mais ce n'est plus don Quichotte; et, pour me servir avec toi d'un de ces proverbes que tu aimais tant, je te dirai que les oiseaux de l'an passé ne se trouvent plus dans le nid. Laisse-moi continuer, mon enfant, et reçois mon tendre regret de ne pouvoir te faire plus de bien. »

Il institue alors pour son héritière Antonine Quixana, sa nièce, à la charge de payer une pension à son ancienne gouvernante, et de faire quelques présents qu'il indiqua, comme des gages d'amitié, au bachelier Carrasco, à maître Nicolas, à monsieur le curé, qu'il nomma son exécuteur testamentaire. Il finit par demander pardon des mauvais exemples qu'il avait pu donner lorsqu'il était privé de sa raison.

Aussitôt que le notaire eut achevé ses tristes fonctions, don Quichotte pria monsieur le curé d'aller chercher les sacrements. Il les reçut avec une piété, une résignation, une ferveur, qui édifièrent tout le monde; et le soir, étant retombé dans une grande faiblesse, il rendit son âme à Dieu.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

P.	ages.
L - Du caractère et des occupations du fameux don Quichette de la Manche	5
	9
II. — Comment den Quichotte sortit de chez lui la première fois	
III De l'agréable manière dont notre héros reçut l'ordre de chevalerie	12
IV De ce qui advient à notre chevalier au sortir de l'hôtellerie	16
V Suite du malhear de notre héros	21
VI Du grand examen que firent le curé et le barbier dans la bibliothèque de	
notre gentilhemme	97
VII. — Secomie sortie du chevalier	30
VIII Comment don Onichette mit fin à l'énouvantable aventure des monlins à	
vent	35
1X. — Où se termine le combat entre le vuillant Bheayen et l'intrépide chevalier	470
de la Manehe	42
X Conversation intéressante entre den Quichotle et son écuyer	44:
XI Don Quichotte chez les chevriers	48
XII Triste rencontre que fit den Quichette de mulatiers très impolis	51
XIII. — Aventure de l'hôtellerie	5
XIV Entretion de nos deux héros, aves d'autres aventures importantes	62
XV Etrange remonitre que fit don Quichotte	68
XVI De la plus extraordinaire des aventures que den Quichette mit à fin	73
XVII. — Conquête de l'armet de Mambrin.	78
Avii Conjunt of intine to maintain accessors and accessors and accessors	- 10

	hgra.
XVIII Comment don Quichotte mit en liberté plusieurs infortunés que l'on con-	
duisait dans un lieu où ila ne voulzient polot aller	.83
XIX. — Des choses extraordinaires qui arrivèrent à notre chevalier dans la Sierra-	
- Morena	88
XX. — Continuation de l'aventure de la Sierra-Morcoa	93
XXI. — Comment le validant chevalier de la Manche imita le Beau Ténébreux	97
XXII Finesse d'amour du galant don Quichette dans la Sierra-Morena	104
XXIII. — Grands événements dignes d'être racoutés	108
XXIV Comment l'on vint à bout de finir l'auxière pénitence de notre chevalier	114
XXV. — Comment l'aimable Dorothée raconta qu'elle avait perdu sa couronne	149
XXVI. — Entretien intéressant de don Quichotte et de son écuyer	153
XXVII Arrivée à l'hôtellerie. Épouvantable combat où den Quichette est vain-	20.00
queur	127
XXVIII — Grands événements dans l'hôtellerie	130
XXIX Continuation de l'histoire de l'illustre infante de Micomicon. Beau dis-	
cours de dou Quichotte	133
XXX. — Continuation des grands évênements arrivés dans l'hôtellerie	442
XXXI Où l'on achève de vérifier ce que c'élait que l'armet de Mambrin et le	
harmais devenu bât	146
XXXII. — Enchantement de notre héros	150
XXXIII. — Suite de l'enchantement de notre héros	153
XXXIV. — Grande et fâcheuse aventure	161

SECONDE PARTIE

1 Comment se conduisent avec don Quichotte le curé et le barbier	164
II - Visite de Sancho Panga	166
III Entretien de dou Quichotte, de Sancho et du bachelier	168
IV Suite de la conversation	170
V Dispute de Sancho avec sa femme	172
VI Entretien particulier de don Quichotte et de son écuyer	175
Vil Don Quichotte va voir Bulcinée	178
VIII Comment Sancho vint à bout d'enchanter la princesse Dulcinée	181
IX. — Aventure du char de la mort	184
X Etrange rencoutre du vaillant den Quichotte et du brave chevalier des	
Mirvies	188

	Pages.
XI. — Entretien des deux écuyers	191
XII. — Grande querelle et terrible combat entre les héros errants	
XIII De ce qu'étaient véritablement le cherufier des Mireire et son écoyer	
XIV Rencontre de notre héres et d'un gentilhemme de la Manche	
XV Où l'en verra la plus grande preuve de courage que don Quichotts ait ja-	5
mais faile	206
XVI Séjour de notre héros ches don Diègue, avec d'autres extravogances	213
XVII. — Histoire de Basile	
XVIII Noces de Gamache	120
XIX Suite des noces de Gamache,	226
XX. — Grande et surprenante aventure de la caverne de Montésinos	900
XXI Admirable récit que fait don Quichotle de ce qu'il a vu dans la caverne de	
Montésiave	233
XXII Où l'on trouvera des détails extravagants et ridicules, mais nécessaires	
l'intelligence de cette étonnante histoire	237
XXIII. — Les marionnettes de Mélisandre	244
XXIV. — Suite de l'aventure des ânes	240
XXV. — Détails importants qu'il faut lire	252
XXVI Aventure de la burque enchantée.	254
XXVII Comment notre heres rencentra une belle dame qui chussait	
XXVIII Qui confient de grandes choses	
XXIX Entretien de la duchesse et de Sancho	265
XXX. — Grande aventure de la forêt	269
XXXI Moyens que l'on proposs pour désenchanter Buleinée	274
XXXII Lettre de Sanche à su femme, avec d'autres événements	278
XXXIII. — Histoire de la Doluride	
XXXIV Continuation at fin de cette mémorable aventure	285
XXXV Conseils de don Quichotte à Sancho sur le gouvernement de son lie	291
XXXVI Départ de Sanche pour son île, Étrange aventure arrivéeà don Qui-	
chotte	
XXXVII Comment Sancho prit possession de son ile et la gouverna	297
XXXVIII Nouvelle persécution qu'éprouve natre chevalier	200
XXXIX. — Continuation du gouvernement de Sancho Pauça	
Xi Roude de Sancho dans sou lle	
XII Arrivée du page de la duchesse dans la maison de Thérèse Pança	
XLII Retour du page de chez Thérèse	317
XLIII Laborieuse fin du gouvernement de Sancho	
XLIV De ce qui arriva dans la route à Sanche Pança	325
XLV Départ de Don Quichotte de chez la duchesse.	330
XI.VI Comment les aventures se multiplièrent sous les pas de notre cheva-	
Her	
XIVII Grave différend de don Ouichette et de Sancho	338

	Military.
NEVIII Réception de notre héros à Barcelone, et son entretien avec la tête en-	
chantée	344
XLIX Grands aventure, qui de toutes celles qu'on a vues fut la plus doulou-	
rouse pour notre héros	344
L Ce que c'était que le chevalier de la Blanche Lune. Départ de don Quichette,	
et ses nouveaux projets	349
t.r Comment le bon Sancho s'y prit pour désenchanter Dulciuse	352
Lil Arrivée de don Quichette chez lui. Sa maladie, sa mort	357

3605

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES





